



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



34. g. 3



UNS. 158 f. 28

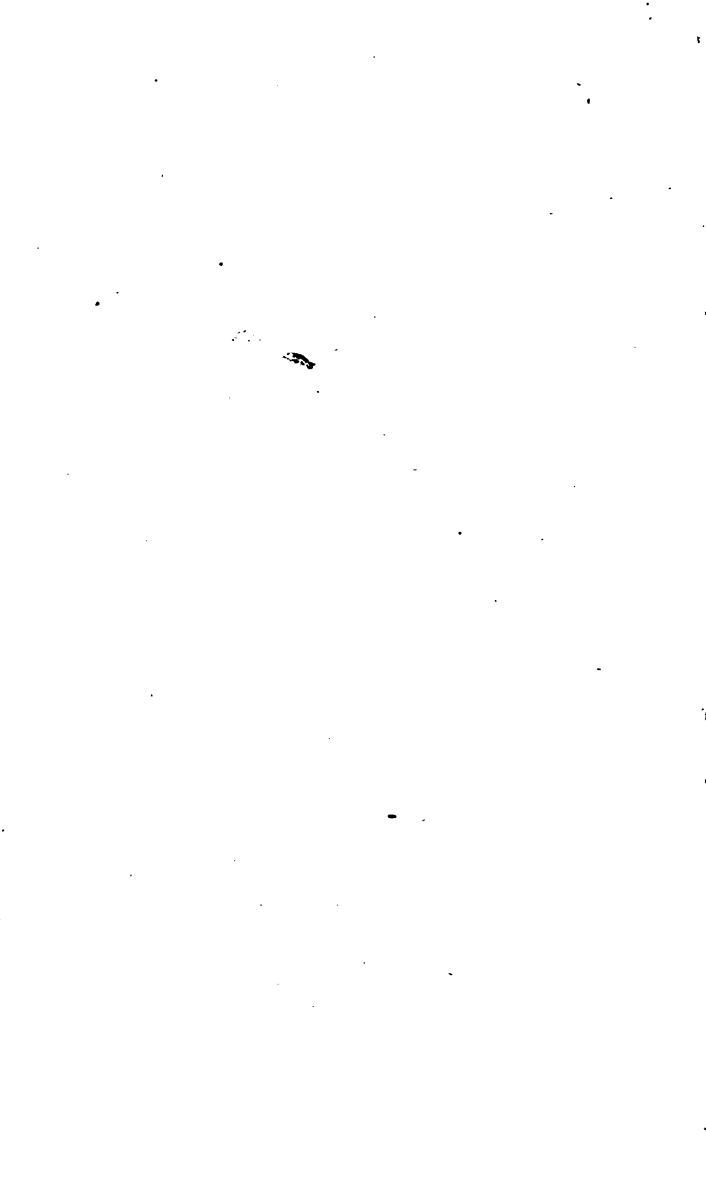


34. g. 3



UNS. 158 f. 28





LE

THEATRE

ITALIEN.

TOME TROISIEME,

PIECES CONTENUES
dans ce troisième volume.

LES FILLES ERFANTES.

LA FILLE SAVANTE.

LA COQUETTE.

ESCOPE.

LES DEUX ARLEQUINS.

LE PHENIX.

ARLEQUIN PHAETON.

ULISSE ET CIRCE.



LE
THEATRE
ITALIEN
DE GHERARDI;

O U

LE RECUEIL GENERAL
de toutes les Comedies & scènes françoises
jouées par les COMEDIENS ITALIENS du Roi,
pendant tout le temps qu'ils ont été au
service.

*Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de
chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin
de chaque volume.*

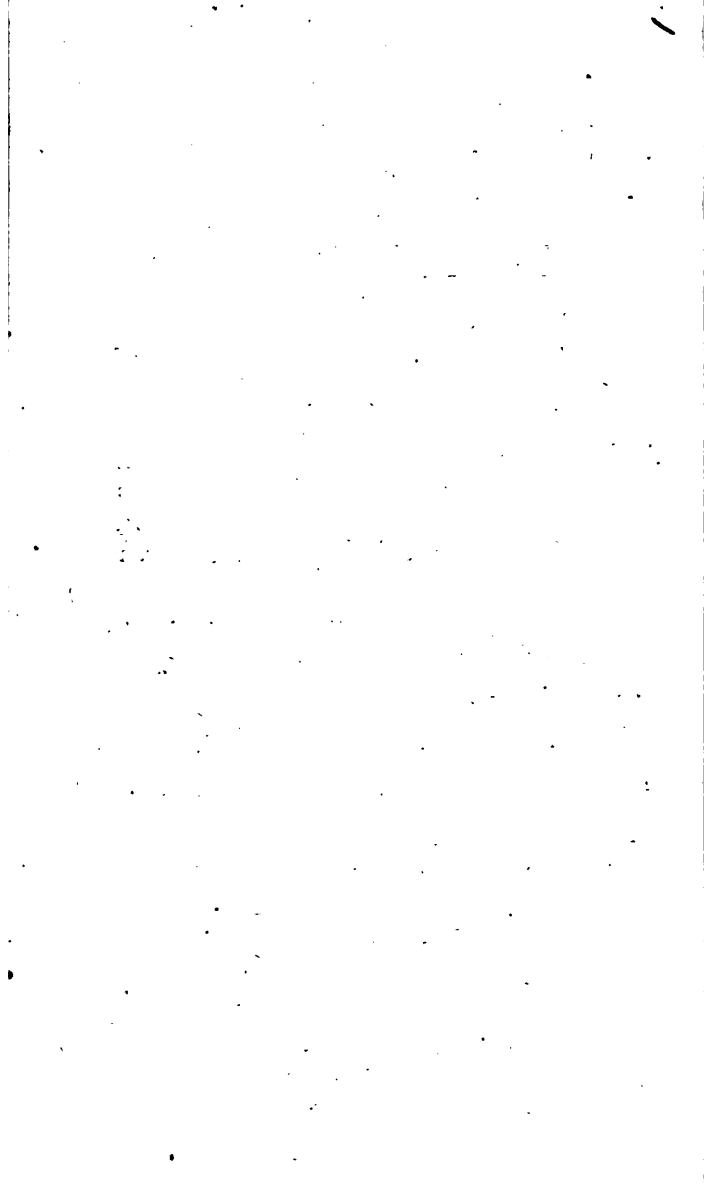
TOME TROISIEME.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science, & à l'Ange Gardien.

M D C C X L I.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



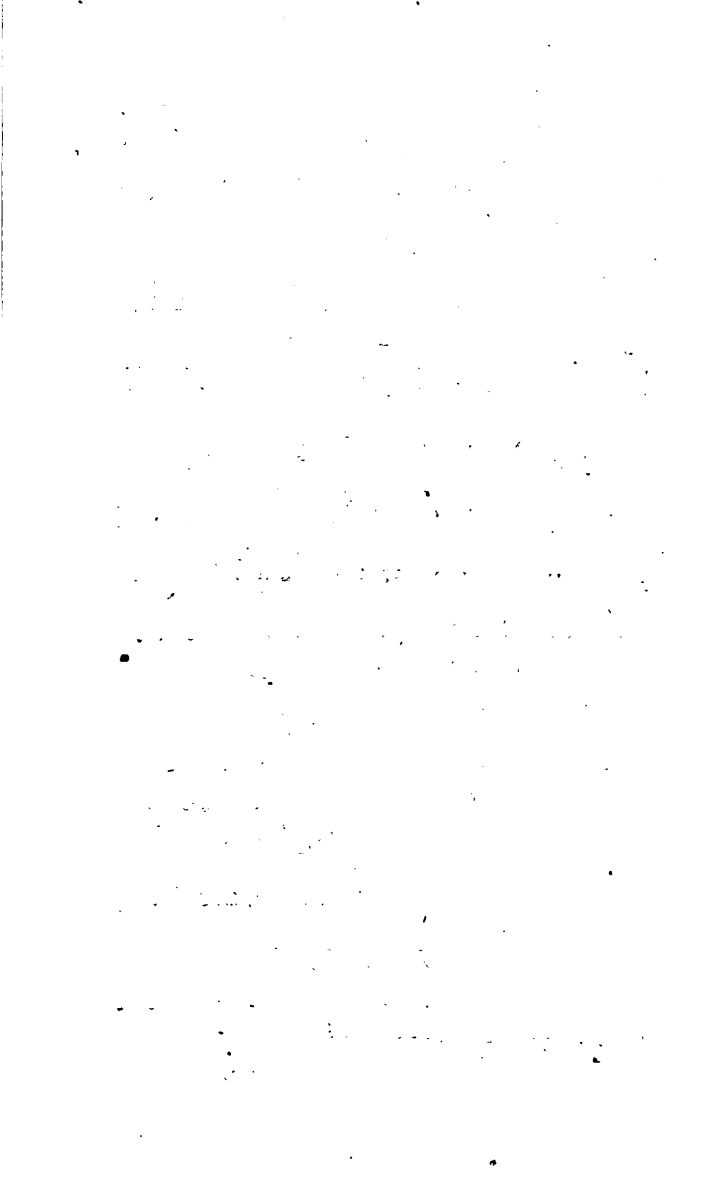




LES FILLES ERRANTES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par monsieur Regnard ,
& representée pour la premiere fois par
les comediens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le vingt-quatrième
jour d'Aoust 1690.





SCENES FRANCOISES
 DES FILLES
 ERRANTES.

SCENE DE LA CIVILITÉ.

*MEZZETIN, PIERROT.
 COLOMBINE.*

MEZZETIN.

QUE vois-je, Pierrot ? ai-je la ber-
 lue, oui . . . non . . . *à fait. . .*
 C'est elle, c'est ma sœur.

PIERROT.

Votre sœur ? je n'en croi rien, monsieur,
 si je n'y touche.

MEZZETIN.

C'est elle-même : & que faites-vous donc
 ici, madame la coureuse ?

A ij

Les Filles errantes.

COLOMBINE.

Ah , mon frere , ne vous emportez point , je vous dirai. . . .

MEZZETIN.

Et que me diras-tu , éfrontée ? tiens , il me prend envie de faire une capilotade de ton foye , de ta fressure , de ton gesier.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot.

PIERROT.

Mon pauvre Pierrot : votre frere a raison ; j'aime l'honneur moi , & je ne veux pas qu'une fille courre le guilledou.

MEZZETIN.

Parles-donc , dis-moi quelle raison as-tu eue de sortir de la maison paternelle ? carogne , carognissime !

PIERROT.

Voulez-vous parier , monsieur , que c'est l'amour qui l'a mise en campagne ; les filles sont des vaisseaux , qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

COLOMBINE.

Je vous dirai , mon frere , que si-tôt que vous fûtes parti , il vint un jeune cavalier le plus civil du monde , demander à loger dans notre hôtellerie ; pour ne pas paroître moins civile que lui , je lui fis toutes les honnêtetés dont j'étois capable ; aussi pourquoi me laissez-vous seule ? *Elle dit ceci en pleurant.*

PIERROT.

Je vous l'ai toujours dit , monsieur , il faut de la compagnie aux filles , quand ce ne seroit qu'un manche à balai.

MEZZETIN.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si-tôt qu'il fut arrivé , il me pria (mais le plus honnêtement du monde) de lui donner une chambre ; pour lui faire plaisir je le ramenai moi-même (par civilité) dans la belle chambre , qui est de plein-pied à la cour.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il ne voulut point y demeurer , appréhendant qu'elle ne fut mal saine à cause de l'humidité.

MEZZETIN.

Il avoit raison.

COLOMBINE.

Voyant qu'il faisoit difficulté de rester dans cette chambre-là , & qu'il étoit si civil, je le conduisis dans une autre , qui donne sur la rue , au-dessus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il me témoigna encore qu'il ne pourroit pas y coucher , à cause

qu'étant fatigué , & ayant besoin de repos , les chevaux pourroient interrompre son sommeil pendant la nuit.

MEZZETIN.

Ouais , voilà un homme bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous pensez.

COLOMBINE.

Je trouvai qu'il n'avoit pas mauvaise raison ; car quand on repose , comme vous savez , on n'est pas bien aise d'être interrompu. Voyant donc qu'il avoit besoin de repos , & qu'il continuoît toujours avec des manières les plus civiles du monde , je me crus obligée de le mettre dans un lieu éloigné du bruit ; vous savez que ma chambre est au bout du jardin , je l'y menai.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Affurément : est-ce que tu ne l'aurois pas fait à ma place , dis , Pierrot ?

PIERROT.

Sans doute , & j'enragerois qu'un autre fût plus civil que moi.

MEZZETIN.

Voilà du civil qui pourroit bien nous mener au criminel.

COLOMBINE.

Il trouva que ma chambre l'accommo-

doit assez , & me fit entendre qu'il seroit ravi d'y rester ; je lui dis aussi-tôt , que puisque cet endroit lui plaisoit , j'y ferois mettre un lit pour lui à côté du mien.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Comment l'entendez-vous donc ? mais comme il est extrêmement honnête , il refusa l'offre que je lui faisois de peur de m'incommoder , & dit qu'il ne souffriroit point que ma chambre fût embarrassée , pour l'amour de lui , & qu'il coucheroit plutôt dans l'écurie , que de me causer la moindre incommodité.

PIERROT.

Oh , dans une écurie , le pauvre jeune homme ! cela me fait pitié.

COLOMBINE.

Son honnêteté me fendit le cœur , une fille n'est pas de bois , & voyant que ma chambre lui plaisoit si fort , je lui dis. mais vous allez vous fâcher ?

MEZZETIN.

Non , non.

COLOMBINE.

Je lui dis. me promettez-vous que vous ne vous mettez point en colère ?

PIERROT.

Ouf , garre la civilité.

COLOMBINE.

Je lui dis qu'il n'avoit qu'à se coucher dans mon lit.

PIERROT.

Par civilité ? ma foi , monsieur , vous avez là une sœur bien élevée.

MEZZETIN.

Oh , ma sœur fait vivre , ce n'est pas-là un grand malheur. . . . tu allas coucher dans une autre chambre ?

COLOMBINE.

Bon , je n'en fus pas la maîtresse : il ne voulut jamais permettre que je m'incommo-
dasse pour l'amour de lui , il dit qu'il seroit
au desespoir de m'avoir dé couchée , & . . .

PIERROT.

Que voilà un garçon bien honnête !

MEZZETIN.

Comment donc , qu'est-ce que cela veut dire ?

COLOMBINE.

Il me dit qu'il y avoit long-temps qu'il m'aimoit , & qu'il vouloit être mon mari , & il m'en donna sa promesse que j'ai encore.

MEZZETIN.

Ah , malheureuse ! faut-il , juste ciel. . . .
mais tu n'échapperas pas à ma vengeance ,
& . . .

PIERROT.

Allez , monsieur , un bon mariage rac-
commodera tout cela.

COLOMBINE.

Je ne vois pas qu'il y ait un grand mal de
coucher avec son mari.

MEZZETIN.

Il faut tâcher de remédier à tout ceci ,
entrez dans cette hôtellerie-là , & prenez
garde de dire que vous me connoissez.

PIERROT.

Ma foi , je n'en saurois revenir , voilà
une fille bien civile , donner jusqu'à la moi-
tié de son lit à un garçon : & la pauvre en-
fant , la pauvre enfant !

S C E N E

DE M. CROQUIGNOLET.

ARLEQUIN à visage découvert , tenant un
sac de nuit sur son épaule , *MEZZETIN*
en Croquignolet , *ISABELLE* servante
d'auberge.

ARLEQUIN.

P Arbleu , monsieur , je ne peux plus al-
ler , j'ai les fesses toutes écorchées , la
peste soit du voyage ; on vous envoie sol-
liciter un procès , & vous allez voir l'ar-
mée ?

MEZZETIN.

C'est que j'ai le cœur martial.

ARLEQUIN.

Je croi que monsieur Croquignolet , votre pere , & madame Croquignolet , votre mere , vont être bien surpris , quand ils verront arriver dans leur boutique monsieur Mathurin Blaise Croquignolet leur fils l'avocat , qui revient de Flandres.

MEZZETIN.

Oh , je le croi.

ARLEQUIN.

Tous les badaux du quartier vont venir fondre dans votre boutique , pour savoir de vous des nouvelles du combat.

MEZZETIN.

Cela est assez drôle-da , à un jeune praticien comme moi , d'avoir déjà vu une bataille contradictoire , & d'en être revenu sain & sauf.

ARLEQUIN.

Oh , parbleu , monsieur , vous pouvez aller à toutes les occasions du monde , comme à celle-là , je vous suis garant que vous n'y ferez jamais blessé.

MEZZZETIN.

Il y faisoit pourtant chaud.

ARLEQUIN.

Cela est vrai , mais vous preniez le frais sur le mont-Pagnote , à trois bonnes portées du canon.

MEZZETIN.

Je n'y allois pas pour m'y faire tuer ,
quelque niais ; cela n'auroit pas été honnête à moi d'y mourir , & j'aurois enragé tout le reste de ma vie , si j'étois mort là comme un for.

ARLEQUIN.

Ho , vous avez raison ; mais monfieur , gagnons pays , s'il vous plaît , allons vite chez votre pere , visiter fon vin de Bourgogne , car je sens que j'ai besoin de forces.

MEZZETIN.

Ho , je n'ai garde de descendre chez mon pere.

ARLEQUIN.

Et d'où vient ?

MEZZETIN.

On m'a mandé à l'armée que ma grande fœur Toinon avoit la petite verole , & je ne serois pas bien-aïse d'en être marqué.

ARLEQUIN.

C'est morbleu bien fait de conserver votre tein , & il seroit bien fâcheux qu'un jeune homme , que le canon a respecté , fût exposé au caprice d'une maladie aussi insolente : entrons donc dans la premiere hôtellerie , je croi que voilà notre affaire
Holla. *Il bat à la porte d'une auberge.*

ISABELLE *sous le nom de Glaudine , servante de l'auberge.*

Bon-jour , messieurs , que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Allons , ma fille , une chambre , du feu ,
& grande chere ; je m'arrête volontiers où
il y a bon vin & jolie servante.

ISABELLE.

Messieurs , vous allez avoir tout ce qu'il
vous faut , il ne manque de rien chez nous.

MEZZETIN.

Allons , ma fille , viens me débouter. *Il
présente son pied botté à Isabelle.*

ISABELLE *le repoussant.*

Vous débouter ? pardi , monsieur , cher-
chez vos débotteuses , ce n'est pas là mon
affaire.

MEZZETIN.

Est-ce que tu n'es pas aussi le valet d'écurie ?

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monsieur , voilà une dondon qui me pa-
roit assez résolue , mais il me semble qu'elle
vous saboule un peu.

MEZZETIN.

La friponne est ma foi jolie ; viens-ça ,
ma fille , es-tu mariée ?

ISABELLE.

Non , monsieur , dieu merci , à moi n'a-
partient pas tant d'honneur , l'année n'est
pas bonne pour les filles , tous les garçons
sont à la guerre.

ARLEQUIN.

En voilà pourtant encore un qui n'y est

pas. Si cette friponne-là vouloit , nous aurions bien-tôt conclu l'affaire.

MEZZETIN.

Je sens quelque chose-là qui me chatouille... hé... tu m'entens bien ?

ISABELLE *hausse les épaules.*

Voilà un vrai piquedouille.

ARLEQUIN *à Isabelle, bas.*

C'est un nicodème qui n'a pas le sens commun.

MEZZETIN *faisant des mines auprès d'Isabelle.*

Si tu voulois un peu pour me délasser de mes exploits guerriers... j'ai de l'argent , oui.

ISABELLE.

Bon , me voilà bien chanceuse avec votre argent , ce n'a jamais été ça qui m'a tentée , j'aime mieux un homme qui me plaît , que tous les trésors du monde , & si vous voulez que je vous parle franchement , j'aime-rois mieux votre valet que vous. *Elle frappe Arlequin dans l'estomach.*

ARLEQUIN.

La coquine , est ma foi de bon goût : allons , monsieur , retirez-vous , ce n'est pas là de la viande pour vos oiseaux. *Il repousse Mezzetin.*

MEZZETIN *se rapprochant d'Isabelle.*

Sais-tu bien , petite scelerate , que je viens de l'armée ?

ISABELLE.

Vous de l'armée ? Vous voilà plaisamment fagotté avec votre habit noir : c'étoit donc vous qui portiez les billets d'enterrement des Hollandois qu'on y a tué ?

MEZZETIN.

Comment , morbleu , si quelqu'un en doutoit , je lui ferois bien voir ce que c'est que Mathurin Croquignolet , volontaire en pied , suivant l'armée.

ARLEQUIN.

Et avocat en parlement.

ISABELLE.

Oh , vous êtes un valeureux personnage ! je croi qu'il ne faudroit encore qu'un Mathurin Croquignolet , pour faire fuir tous les poulets de notre basse-cour.

MEZZETIN.

Cette friponne-là , n'est pas prévenue de mon mérite. . . . Je suis pourtant un drôle avec les filles. . . . *Il badine avec elle.*

ISABELLE.

Je vous prie , monsieur , encore une fois de vous tenir en repos , je n'aime pas moi , à être tarabustée. Si vous voulez entrer chez nous , voilà la porte ouverte , si non je suis votre très-humble servante. *Elle veut rentrer dans l'auberge.*

MEZZETIN *la tenant par le bras.*

Je ne saurois la quitter. Le joli bouchon ! *Il veut entrer dans l'auberge après elle.*

CINTHIO qui l'a apperçue , sort de l'auberge , repousse rudement Mezzetin , & dit :

En vertu de quoi , monsieur , s'il vous plaît , prenez-vous des familiarités avec cette fille-là ?

MEZZETIN.

En vertu de quoi... en vertu que c'est mon plaisir.

CINTHIO.

C'est votre plaisir : croyez-moi , mon petit visage botté , ne m'échauffez pas les oreilles , car je pourrois prendre le mien à telle chose qui vous déplairoit fort.

MEZZETIN.

Monsieur , on ne traite pas comme cela un gentilhomme Parisien , qui revient de Flandres. **CINTHIO.**

Vous de Flandres ?

ARLEQUIN qui s'étoit caché dans un coin de peur , se rapproche.

Je veux que le diable m'emporte si nous n'en venons , & du camp de Fleurus.

CINTHIO.

Cet homme-là ? montrant Mezzetin.

MEZZETIN en se carrant.

Eh non , je n'y étions pas , quand notre general fit signifier un avenir aux ennemis ; ils ne comparurent pas le dernier Juillet , à une heure de relevée , pour plaider sur le champ de bataille , eh non , non , nous n'y étions pas ?

CINTHIO.

Oh , oh ! voilà un stile de guerre tout nouveau.

MEZZETIN.

La cause fut appelée , qui dura plus de huit heures ; mais en vertu de bonnes pièces de canon , dont nous étions porteurs , nous fîmes bien vite déguerpir l'ennemi. Il voulut deux ou trois fois revenir par appel , mais il fut toujours débouté de son opposition , & condamné en tous les dépens , dommages & intérêts , & aux frais , morbleu , aux frais. ... Eh , y étions nous ? eh , non , non , c'est que je me moque.

CINTHIO.

Voilà , je vous l'avoue , un plaisant récit du combat : je vois bien , monsieur , que vous avez vu la bataille dans quelque étude de procureur.

ARLEQUIN.

Je vais vous raconter cela bien mieux que mon maître : car entre nous , c'est un dadais. Premièrement , voilà les ennemis & nous voilà : le combat commença par les tambours : à l'instant , nous fîmes avancer nos vivandiers , les ennemis voyant cela , détachèrent cinq escadrons de leur meilleures voiliers. Ho , c'étoit-là où nous les attendions , car aussi-tôt on lâcha toutes les galeres pour enfoncer leur demie lune. ... après cela , la mousquetterie , pif , paf , ha
je

je suis mort. . . les brûlots . . . les canons. . . les trompettes qui étoient chargées à cartouches , pan, bedon , don. . . les. . . je ne saurois vous dire le reste , car la fumée du canon m'empêcha de le voir.

CINTHIO.

Voilà qui est le plus joli du monde : mais je vous prie monsieur le vivandier , & vous mon petit clerc de procureur , de passer votre chemin , & de ne pas regarder derrière vous : m'entendez-vous ?

MEZZETIN *se faisant courage.*

Monsieur , prenez garde à ce que vous faites : si vous m'insultez. . . *Il prend son épée & la leve , Cinthio met la main sur la sienne.*

CINTHIO.

Hé bien ?

MEZZETIN.

Vous aurez à faire à mon valet. *Il se cache derrière Arlequin.*

ARLEQUIN.

Oh , ma foi , il aura bien à faire à vous ; je ne suis pas obligé à me faire tuer à votre place.

CINTHIO.

Allez , mon petit ami , je ne daigne seulement pas vous répondre : mais si vous jetez seulement les yeux sur cette fille-là , je vous ferai mourir sous le bâton. *Il lui donne de ses gands dans le nez , & s'en va.*

MEZZETIN *après qu'il est parti.*

Il s'en va pourtant. . . Hé , que dis-tu à cela ? je ne lui ai pas mal rivé son clou.

ARLEQUIN.

Ho , fort bien , monsieur , voilà ce que c'est que d'avoir été à l'armée. *Ils s'en vont tous dans l'hôtellerie.*

S C E N E

DE LA POULARDE.

Pour l'intelligence de cette scène , il faut savoir qu'Isabelle est une fille de famille , qui ayant été abusée par Cinthio , la suit par tout ; & comme l'indignation l'a fait changer de nom , & se mettre servante dans l'hôtellerie d'Arlequin , elle y rencontre son perfide , avec lequel en présence de l'hôte se passe cette scène équivoque.

ISABELLE *sous le nom de Glaudine , poussant Cinthio hors la porte , CINTHIO , & ARLEQUIN , qui survient au bruit.*

ISABELLE.

EH bien , infidèle , me connois-tu presentlyment ? Suis-je Isabelle , que tu as trahie , que tu as obligée de quitter sa patrie pour venir te reprocher ton inconstance , & se déguiser sous un habit de servante ?

CINTHIO.

Je vous dis encore une fois, que je ne vous connois point ; Isabelle n'est pas capable d'un pareil emportement, ni de se jeter à la tête de tout venant, comme moi-même tantôt je vous ai vu faire : vous vous moquez de moi.

ARLEQUIN *qui vient au bruit.*

Quel diable de bruit fait-on ici ? on diroit que le diable emporte la maison : il me semble, monsieur, que vous pressez de près ma servante. Vous croyez donc que l'on soit obligé de vous tenir hôtellerie de filles ? ma foi c'est pour votre nez qu'on vous en garde.

CINTHIO.

Oh, oh, voilà un hôte bien rebarbatif, je vois bien que cet homme ici ne parle d'ordinaire qu'à des chevaux : Monsieur, c'est un petit différent que j'avois avec Glaudine, je lui demandois quelque ustensile dont j'avois besoin.

ARLEQUIN.

Comment donc, monsieur, pour qui prenez-vous ma servante ? je vous prie de croire que ce n'est point une ustensile. . . .
ouais. . .

CINTHIO.

Sans tant de bruit, voyons, monsieur, ce que je vous dois ; quand vous voudrez tenir hôtellerie, faites provision de servantes qui considèrent les gens de qualité.

B ij

ARLEQUIN.

Comment donc , coquine , d'où vient que monsieur se plaint de vous ? Ne vous ai-je pas dit qu'une servante d'hôtellerie doit être douce & avenante aux étrangers.

CINTHIO.

He , monsieur , elle ne l'est que trop.

ARLEQUIN.

Comment , elle ne l'est que trop ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en doute : voyez-vous la carogne comme elle est brave : je ne l'avois prise que pour servir à la cuisine, mais je vois bien que la friponne ne s'en tient pas là.

ISABELLE.

Si je suis brave ce n'est pas à vos dépens : est-ce que vous voulez que j'aille toute nue ?

ARLEQUIN.

Oui , je le veux : une fille ne gagne pas tant d'argent à ne faire que des lits dans une hôtellerie.

ISABELLE à part.

Il faut se tirer d'affaire. *Haut.* Et qu'ai-je donc fait , pour faire tant de bruit ? Ce beau monsieur-là est bien plaisant , d'amener des filles dans notre hôtellerie pour le servir, & emporter tous nos profits.

ARLEQUIN.

Comment donc , est-ce qu'il y a un peu de graveleure à son fait ?

ISABELLE.

Il dit que c'est sa sœur. Hé oui , voila en-

core une belle parenté. Il ne passe point de monsieur dans une hôtellerie dont je ne puisse bien être, de même la sœur, si je voulois m'en donner la peine. Ho bien, monsieur, je ne veux point souffrir qu'un autre prenne ma place.

ARLEQUIN.

Glaudine a raison, monsieur, cela ne se fait point; quand il y a une servante dans une hôtellerie, on ne doit se servir que d'elle; & d'ailleurs Glaudine est très-habile *in utroque*, c'est-à-dire, qu'elle fait aussi bien une chambre qu'un ragoût.

CINTHIO.

Je connois, monsieur, qu'elle fait parfaitement bien son métier de fille; mais c'est une petite imprudente qui sert au premier venu ce qu'elle ne devrait servir qu'à moi seul; n'ai-je pas lieu de me plaindre?

ARLEQUIN.

Affurément elle a tort. Je vous dirai cependant, monsieur, qu'on est ici fort exact à donner aux compagnies ce qu'elles demandent; tout à l'heure encore je n'ai pas voulu donner au coche un chat de garenne que le messager avoit retenu. D'où vient donc, coquine, que vous faites de ces impertinences-là?

ISABELLE.

Moi, servir à un autre ce que je vous ai promis? dites plutôt, monsieur, que vous

n'avez pas voulu vous contenter de ce que vous aviez choisi vous-même , & que l'appetit vous est venu en mangeant.

A R L E Q U I N.

Pardi , monsieur , si vous êtes si fantasque , il n'y a pas moyen de vous contenter.

I S A B E L L E.

Voyez , je vous prie , si ce n'est pas assez pour le repas d'un homme seul. Je lui présente une jeune poularde , tendre , grasse jusqu'au bout des ongles comme moi ; monsieur n'est pas content , il en veut encore une autre.

A R L E Q U I N.

Diab!e , monsieur , comme vous y allez , il ne faudroit encore qu'un homme comme vous pour mettre toute une rotisserie à feu & à sang.

C I N T H I O.

Eh , ne la croyez pas , je me ferois fort bien contenté de la poularde , je ne suis pas si grand mangeur : mais je fais qu'on la présente à tout venant. On l'a déjà servie sur vingt tables différentes , & je ne suis pas un homme à m'accommoder du reste de toute la terre.

A R L E Q U I N.

Ah , parbleu , monsieur , prenez garde , s'il vous plaît , à ce que vous dites , je ne m'entens point à ce tripotage-là , & l'on ne sert chez moi que des viandes neuves. Parlez , a-t-on jamais vu manger ici la même poularde deux fois ?

ISABELLE.

Bon ! ne voyez-vous pas bien que monsieur ne fait ce qu'il dit ? Jamais personne n'y avoit touché : c'étoit une volaille délicate , que j'avois pris soin d'élever , & que je nourrissois à la brochette , avec autant de plaisir que si c'eût été moi-même : elle faisoit envie de manger à tous ceux qui la voyoient : & cependant je ne la gardois qu'à monsieur. Allez cela est bien vilain de reconnoître si mal les soins qu'on prend pour vous.

ARLEQUIN.

C'est peut-être que vous n'aimez pas la viande bardée , une autrefois on vous la fera larder.

CINTHIO.

Bardé , lardé , cela m'est indifférent , quand les choses sont bonnes , je les trouve telles , je ne m'y laisse point attraper.

ISABELLE.

Il faudroit pour satisfaire le goût de monsieur , lui servir quelque vieille volaille racornie , quelque doyenne de basse-cour , oh , ce seroit-là le moyen de gagner ses bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Oh , parbleu , monsieur , si vous aimez la viande coriasse , nous vous en donnerons tout votre saoul.

CINTHIO.

Eh , monsieur !

ARLEQUIN.

J'ai une oye qui me sert depuis trois mois à faire mes soupes, vous en aurez la fleur. Il n'y a point encore eu de postillons assez hardi pour mettre la dent dessus.

ISABELLE.

Voilà justement l'affaire de monsieur.

ARLEQUIN.

Allons, taisez-vous; que je ne vous entende pas souffler: rentrez là-dedans. Je voi bien que monsieur ne se connoît pas mieux en servantes qu'en poulardes: on vous mettra une aîle de bœuf sur le gril.

S C E N E

D'ISABELLE & de COLOMBINE.

Sur les mœurs des François & sur leur maniere de faire l'amour.

COLOMBINE.

Rien n'est plus vrai que ce que je vous dis: ce gentilhomme appelle Cinthio, qui vous aimoit, qui vous juroit un amour éternel; m'en a dit tout autant; & sans la connoissance que vous me donnez de son infidélité, je ne sai dans la suite s'il ne m'auroit point un peu écorné le cœur.

ISABELLE.

Est-il possible, mademoiselle, que tant d'amour soit suivi de tant de perfidie? Non,

je ne croirai jamais que les hommes soient infidèles jusqu'à ce point.

COLOMBINE.

Les hommes , c'est bien la plus maudite engeance ! Je ne sai qu'un secret pour n'en être point trompée , c'est de les tromper les premiers. ISABELLE.

Le perfide ! après m'avoir engagé son cœur par une promesse de mariage.

COLOMBINE.

Promesse de mariage ? Ah ! je n'y croirai jamais ; trébuchet à duppes , trébuchet à duppes. ISABELLE.

Il fut obligé de me quitter pour un duel , où il tua son ennemi ; l'amour me fit voler sur ses pas. Je suis venue à Paris , je m'y suis déguisée sous l'habit d'une servante , & sous le nom de Glaudine. Je suis venue loger dans la maison où je demeure , je l'ai revu avec plaisir dans le temps que je devois l'oublier pour toujours. Mais hélas ! le moyen quand on a le cœur sincère , & qu'on n'est pas née scélérate.

COLOMBINE.

Oh , il la faut devenir : on ne fait rien en amour autrement , & la vertu la plus nécessaire à une femme dans le siècle où nous sommes , c'est un peu d'inconstance , affaiblie quelquefois de perfidie.

ISABELLE.

D'où vient donc , mademoiselle , qu'a-

vec toutes vos connoissances , vous vous êtes laissée attraper comme une novice ? car il me paroît dans votre histoire , que vous avez été un peu maltraitée.

COLOMBINE.

J'avoue que je n'en ai pas été quitte à meilleur marché que vous : mais je ne savois pas ce que je fai , & avec le temps je me rendrai encore plus connoisseuse.

ISABELLE.

C'est-à-dire , mademoiselle , que vous ne prétendez pas en demeurer là , & que vous ne voulez pas être fille à une aventure ?

COLOMBINE.

J'ai quitté Rome comme vous , pour suivre un amant infidele , appelé Octave. Cinthio est venu à la traversé pour prendre parti sous mes étendarts ; & si vous ne me l'aviez fait connoître pour un deserteur de profession , je ne fai si je ne l'aurois pas enrôlé : dame , dans un temps de guerre on prend ce que l'on trouve.

ISABELLE.

Quel bonheur , mademoiselle , de pouvoir changer si facilement ! & que je serois contente , si pour me venger de mon infidele , je le pouvois hair autant qu'il le merite.

COLOMBINE.

Ne vous embarrassez point de votre vengeance : remettez seulement vos intérêts

entre les mains d'une coquette de ce pays-ci , dont il fera amoureux. Je vous promets qu'elle le fera aller bon train.

ISABELLE.

Non , non : je ne me croirois pas assez vengée de m'en rapporter à une autre. Si une femme l'aimoit une fois , elle l'aimeroit toujours , & puis on n'est peut-être pas sujette au changement en France.

COLOMBINE.

Oh , l'on n'a garde. Vous ne savez donc pas que Paris est la boutique de la legereté ? Il ne vient point d'étranger qui n'en emporte sa provision : bon je vous dis que c'est le magasin de toute l'inconstance qui se débite en Europe.

ISABELLE.

Est-il possible ! Je ne l'aurois jamais cru. Helas ! quand un françois dit qu'il vous aime , il vous le dit d'une maniere si tendre & si passionnée , qu'il semble que son amour doive durer pour le moins vingt ans après sa mort.

COLOMBINE.

Vingt ans après sa mort ! hé oui . . . les femmes seroient trop heureuses si leur tendresse duroit seulement vingt jours.

ISABELLE.

Vousme surprenez.

COLOMBINE.

La variété de leurs modes , ne marque-

t-elle pas l'inconstance de leur humeur ? Aujourd'hui ils portent des perruques qui leur pendent jusqu'aux genoux ; demain ils en auront d'autres qui ne leur passeront pas les oreilles. Ils sont quelquefois habillés le plus simplement du monde : deux jours après il les faut chercher dans leurs dentelles & dans leurs rubans : tantôt ils sont serrez dans leurs habits, & empaquetés comme des momies , & quelquefois une pièce de drap ne suffit pas pour leur faire une manche d'été. Enfin tout est girouette dans un françois, depuis les pieds jusqu'à la tête.

ISABELLE.

Cela peut-être vrai pour l'ajustement , & les manieres de s'habiller : mais pour le cœur je ne les croi point si sujets au changement.

COLOMBINE.

Oh , vous avez raison , ce sont des miroirs de fidelité. Voulez-vous que je vous represente un françois qui veut surprendre la tendresse d'une jeune personne ? Premièrement , je vous avertis que la braise n'est pas plus chaude. Ah , ma chere enfant ! ma princesse , que de beautés , que de charmes ! les dieux ont-ils jamais rien fait de si parfait que vous ? Non , mon amour ne peut aller plus loin : & je suis au desespoir de n'avoir que des termes ordinaires pour vous l'exprimer : voulez-vous que j'expire à vos

pieds ? vous ne me dites rien : Il faut donc mourir , puisque votre cruauté l'ordonne : Là-dessus on pleure , on laisse échapper un gros soupir , on se donne de la tête dans une carne de cheminée : il n'en faut pas davantage ; voilà une femme dans la nasse.

ISABELLE.

Mais vraiment , je le croi bien , un homme qui s'explique de la sorte , est fort aimable ; le moyen de résister à ces gros soupirlà ? J'avoue qu'il ne m'en faudroit pas beaucoup d'un pareil stile pour me persuader. Je sens que j'ai le cœur françois.

COLOMBINE.

Voilà qui est le plus joli du monde ; mais regardons le revers de la médaille. Je m'en vais vous faire voir un françois sur son retour de tendresse , c'est-à-dire , huit jours après la déclaration.

ISABELLE.

Voyons donc ?

COLOMBINE *passée de l'autre côté , contrefait l'amant.*

Ma foi , madame , je suis bien las de vos manieres , je ne viens point chez vous que je n'aye quelque sujet de chagrin vous y venez si peu , monsieur , qu'au moins n'en avez - vous pas souvent Parbleu , madame , on a ses affaires Quand vous commenciez à m'aimer , vous n'en aviez point d'autre que votre amour. Est-

ce là la tendresse que vous m'aviez jurée....
Mais , madame , cela ne peut pas toujours
durer. Vous m'aviez tant fait de ser-
mens que votre passion seroit éternelle
Madame , je le croyois. . . . Ingrat , infide-
le. . . . Oh , madame , point d'injures ,
vous pouvez mettre écriteau à votre porte ,
prendra le bail de votre cœur qui voudra.....
Adieu , voilà mon françois parti.

ISABELLE.

Mais vraiment , mademoiselle , si cela
est , comme vous voulez me le faire enten-
dre , un françois pour une femme n'est pas
une meilleure pratique qu'un italien.

COLOMBINE.

Encore pis. Croyez-moi , tenons-nous
comme nous sommes ; pour moi infidele ,
pour infidele ; j'aime autant Octave qu'un
autre. Adieu , mademoiselle ; je vous pro-
mets que je n'entreprendrai rien sur le cœur
de votre amant , & qu'à mon égard vous
n'aurez point de sujet de crier au voleur.

ISABELLE.

Un cœur est pourtant un larcin dont les
femmes aujourd'hui ne font pas grand scru-
pule.



SCENE DES REMONTRANCES
DE PIERROT.

ARLEQUIN , PIERROT ,
& GLAUDINE *qui arrive.*

ARLEQUIN.

Viens-ça , Pierrot , je vais à une grande expedition ; je te laisse le maître en ma place , prend bien garde à la maison , & sur tout , qu'il ne se passe rien autour de nos filles. . . . *Il sort.*

PIERROT.

Oh , mordi , laissez-moi faire , si elles me trompent , elles seront bien fines ; c'est pourtant un maudit bétail à gouverner , & du naturel des anguilles , cela fretille toujours. Il faut appeller Glaudine , & lui faire une petite exaltation. *Elle arrive.*

PIERROT *prend un fauteuil.*

Regardez-moi , Glaudine. . . . l'honneur est un joyau , mais un joyau qui se gâte quand on le laisse exposé à l'air ; une fille est comme une bouteille d'eau de la reine d'hongrie , elle perd sa vertu si elle n'est bien bouchée : C'est ce qui fait qu'un grand philosophe dit , qu'il faut qu'une femme demeure enfermée dans son logis. Il n'a pas parlé des filles , car elles étoient fort

clairsemées dans son temps , aussi bien que dans celui-ci.

GLAUDINE.

Que veux-tu donc dire , avec tout ton galimathias ? Es-tu fou ?

PIERROT.

Comment , si je suis fou ! vous ne savez donc pas que je suis présentement votre pédagogue.

GLAUDINE.

Me voilà vraiment dans de bonnes mains.

PIERROT.

Je suis à votre égard , ce que la bride est à un cheval , un bâton à un aveugle , un gouvernail à un vaisseau : je suis la bride , & vous êtes le cheval ; je suis le bâton , vous êtes l'aveugle ; vous êtes le vaisseau , & moi un gouvernail : mais un gouvernail avec lequel j'empêcherai que vous n'alliez donner contre les rochers des garçons , car ce monde est une mer , & les vents soufflent dans cette eau qui bouillonne ce qui fait que la raison dans cette mer

GLAUDINE.

Vîte , vîte , au secours , voilà un homme qui se noye.

PIERROT.

Que la raison , dis-je , la . . . Enfin , Arlequin ma laissé dans la maison pour vous garder.

GLAUDINE,

GLAUDINE.

Je te suis trop obligée , je t'assure que je me garderai bien moi-même.

PIERROT.

Nenni pas , s'il vous plaît , je ne me fie plus aux filles , j'y ai été attrappé.

GLAUDINE.

Comment donc , est-ce que tu entretiens commerce avec des filles ?

PIERROT.

Bon , quand on est fait d'une certaine manière , on en a à revendre de cette marchandise-là. . . . Une petite carogne me pria de lui donner un baiser : dame moi , il ne me le faut pas dire deux fois ; je ne fus ni fou ni étourdi , je m'approchai , elle me donna un grand soufflet : depuis ce temps-là , j'ai bien juré que je n'en baiserois plus.

GLAUDINE.

C'est très-bien fait , Pierrot : crois-moi , ne te joues point aux filles , il n'y a rien à gagner.

PIERROT.

Si ce n'est quelque bon soufflet à la rencontre. Allons , point tant de raisonnement , rentrez & marchez devant moi. *H la regarde aller.* Perdez cela de vue , autant de gobé.

SCENE DU BRAVE.

ARLEQUIN en brave , accompagné de PASQUARIEL , & trois autres soldats , CINTHIO.

ARLEQUIN.

HE', l'esperance , brisé - fer , poudre à canon , l'effroi des poulets ? hé bien mes enfans , que vous dit le cœur , y a-t-il long-temps que vous n'avez mangé de chair humaine ?

PASQUARIEL.

Vous n'avez qu'à dire , mon capitaine , je fais d'abord-main basse. *Il tire l'épée & fait des lazzi.*

ARLEQUIN.

Voilà mordi un bon garçon , ce drôle-là a plus tué de poulets à lui seul , que toute ma compagnie ensemble.

Pasquariel fait encore des lazzi.

ARLEQUIN.

Hola , hola , en voilà assez d'échignés : il ne faut pas laisser refroidir cette ardeur-là. Allons chercher Cinthio. Qui est cet homme-là ? Il me semble qu'il a assez l'encolure d'un dénicheur de filles. Qui êtes-vous , mon ami , ne vous appelez-vous pas Cinthio ?

CINTHIO *le regardant haut & bas.*

Hé , qu'en avez-vous à faire ?

ARLEQUIN.

Comment , ventre - bleu , ce que j'en ai à faire ? si vous étiez Cinthio , ou que vous fussiez seulement cousin , petit cousin , arrière-cousin de Cinthio : par la ventre-bleu , je veux que le diable m'emporte , vous verriez beau jeu. . . .

CINTHIO.

Ne pourroit - on pas savoir ; monsieur , en quoi ce Cinthio vous a tant offensé ? car vous me paraissez bien échauffé.

ARLEQUIN.

Assurément , je le suis : c'est un drôle qui va de fille en fille , avec une promesse de mariage circulaire : Oh , parbleu , si je vous rencontre , mon petit ami , vous tiendrez la parole que vous avez donnée à ma sœur , ou vous aurez les étrivieres de ma façon.

CINTHIO.

Cela est bien scelerat , de tromper comme cela des filles !

ARLEQUIN.

Par la tête , par la mort , je voudrois le tenir pour cent pistoles.

CINTHIO.

Touchez - là , monsieur , je veux vous faire gagner plus de cinquante louis aujourd'hui : donnez m'en trente , je vous di-

rai où est Cinthio : & afin de ne vous pas tenir plus long-temps en suspens , c'est moi.

ARLEQUIN *tout étonné.*

C'est vous : c'est vous ! ha par ma foi , j'en suis bien aise. . . Vous ne voulez donc pas , monsieur , épouser ma sœur ?

CINTHIO.

Bon , sommes-nous dans un siècle à épouser ?

ARLEQUIN.

Non ? oh parbleu nous verrons : vous la prendrez , quand je devrois vous la faire avaler dans une medecine. Laissez - moi faire seulement.

CINTHIO.

Je me mocque de vos menaces , & pour vous faire voir que je ne vous crains , ni vous ni vos spadassins , je vais vous attendre dans cette hôtellerie-là.

ARLEQUIN *aux soldats.*

Qu'on me suive cet homme-là , & qu'on me le garde à vue : voilà , mordi , comme il faut sortir vigoureusement d'une affaire.



SCENE DU HOLLANDOIS.

*MEZZETIN en capitaine Hollandois ,
avec une jambe de bois , ARLEQUIN.*

MEZZETIN.

Gouten tag , miner , gouten tag.

ARLEQUIN.

Gouten tag , gouten tag.

MEZZETIN.

Moi l'être un étrangir qui chercher à logir dans sti vil.

ARLEQUIN.

Sti vil , monfir , l'être à vous bien obliger. Voilà , ma foi , un croustileux corps.

MEZZETIN.

Enseignir moi , s'il plaît , à monfir , où être un logiment pour mon chevau , & pour mon personne.

ARLEQUIN.

C'est une hôtellerie que vous cherchez , n'est-ce pas , monsieur ?

MEZZETIN.

Oui , monfir , l'être une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Tenez , monsieur , en voilà une où vous serez parfaitement bien : il y a de bon vin , & vous y trouverez aussi de jolies filles , &

voilà ce que vous demandez , j'entens à demi mot.

MEZZETIN.

Moi demander excuse à monfir , si ne parir pas bon françois . . . mais mon pensir l'être beaucoup meilleur que mon parlemente.

ARLEQUIN.

Allez , monsieur , vous ne l'écorchez pas mal : croyez-moi , monsieur , allez-vous reposer dans cette hôtellerie-là : car un homme qui n'a qu'une jambe doit être une fois plus las qu'un autre.

MEZZETIN.

Adieu , monfir , moi remercier vous bienfortiment. . . . *Il frappe à la porte.*

ARLEQUIN.

Il faut que je sache un peu , qui est cet étranger qui va loger chez moi. Venez ça , monsieur : Ne peut-on pas savoir de quel pays vous êtes , & le sujet qui vous amene en cette ville ?

MEZZETIN.

Moi l'extre un gentilhomme Hollandois de Hollande , qui vient dans sti vil pour affaire de grand importement.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est un de ces fots qui se sont laissés prendre.

MEZZETIN.

Moi avoir toujours fait mon service sur

la mer , & j'ai commandir un vaisseau de guerre des Etats , dans le combat naval.

ARLEQUIN.

Comment diable , monsieur , hé que venez-vous faire ici ? apparemment que vous avez un bon passeport ?

MEZZETIN.

Moi venir expressément de mon pays de la part des Etats , pour demander à la cour qu'on me rende mon vaisseau , que sti diable de françois avoir fait griller comme du poudin.

ARLEQUIN.

Oh ; vous avez raison ; voilà de méchans diables que ces françois : il falloit crier au feu , quelqu'un seroit venu à votre secours.

MEZZETIN.

N'être pas là tout , monfir ; moi avoir encore perdu mon jambe , que sti enragés m'ont emportée dans la bataille.

ARLEQUIN.

Si vous avez perdu votre jambe , ce n'est pas ma faute , je vous assure , monsieur , que je ne l'ai point trouvée.

MEZZETIN.

Moi redemander mon membre à la cour.

ARLEQUIN.

Ma foi , monsieur , si vous voulez que je vous parle sincèrement , je ne croi pas qu'on vous rende votre jambe.

MEZZETIN.

Hé , pourquoi , monfir ?

ARLEQUIN.

Bon , s'il faloit à la cour qu'on rendît à vos confreres les hollandois , tous les membres que les françois leur ont emportés cette année , hé , il n'y auroit plus ni bras ni jambes en France.

MEZZETIN.

Mais , monfir , comment faire pour servir , moi n'avoir plus , ni jambes , ni vaisseau.

ARLEQUIN.

Je vous confeille , monsieur , d'aller servir aux invalides : à ce que je vois , monsieur le hollandois , vous avez été un peu dématé , hé , hé , hé. . .

MEZZETIN.

Moi ne rire point , monfir , moi l'être un gentilhomme : das , dick , der , dondre , vernette.

ARLEQUIN.

Das , dick , &c. mon petit ami , vous sentez votre vieux roffé : je vous renverrai à Fleurus.

Ils se battent. Le Hollandois tombe & fait plusieurs lazzi avec sa jambe.



S C E N E

D U C O M M I S S A I R E .

*CINTHIO , ISABELLE , ARLEQUIN
en Commissaire , PIERROT en Clerc.*

ARLEQUIN.

A Llons , dépêchons-nous vite , tires ton écritoire , fermes la porte , chasses les chiens , prens une chaise , mouches ton nez , laisses de la marge , écris gros.

*PIERROT tirant une grosse écritoire ,
& une petite plume de dedans.*

Monsieur , faisons vite , s'il vous plaît : j'ai un cours de ventre , comme vous savez , qui ne me permet pas d'être long-temps en place.

ARLEQUIN.

J'aurai bien-tôt fait. *A Cinthio.* Comment vous appelez-vous ? Dites-moi votre nom , surnom , qualité , patrie , rue , paroisse , logis , appartement. Avez-vous un pere , une mere , des freres , des parens ? Que faites-vous à Paris ? Y a-t-il long-temps que vous y êtes ? qui voyez-vous ? où allez-vous ? d'où venez-vous ? Ecrivez donc , greffier. *Il donne un coup sur l'épaule à Pierrot.*

PIERROT *jettant son écritoire.*

Ah , j'ai l'épaule cassée. Voilà un clerc estropié.

ARLEQUIN.

C'est *punctum interrogationis*. Quel diable d'ignorant ! *A Cinthio.* Et vous , mon petit gentillatre , vous ne voulez donc pas répondre ? écrivez qu'il n'a rien dit.

CINTHIO.

Comment voulez-vous , monsieur que....

ARLEQUIN.

Vous croyez donc , mon ami , que j'aye le loisir d'entendre toutes vos fottises ; savez-vous que j'ai encore aujourd'hui trois fripons à faire pendre sans vous ?

PIERROT.

Et cinq ou six demoiselles à faire déménager.

CINTHIO.

Monsieur , je m'appelle Cinthio , je loge chez Arlequin.

PIERROT.

Je le connois , c'est un fripon.

ARLEQUIN *lui donne encore un coup.*

Songez à ce que tu fais animal , *punctum admirationis*. Connoissez-vous cette soi-disante fille-là ? *En montrant Isabelle.* Et vous , la belle aux yeux escarbillars , connoissez-vous ce pelerin-ci ?

ISABELLE.

Helas , monsieur , je ne le connois que

trop , c'est un ingrat qui m'a trompée avec une promesse de mariage.

PIERROT.

Voilà qui est bien noir.

ARLEQUIN.

Si toutes les filles d'aujourd'hui avoient autant de maris que de promesses de mariage, elles en auroient assez pour en changer par saison. *Vers un clerc.* Qu'on aille dire à la chaîne qu'elle ne parte pas encore , j'ai ici de quoi l'augmenter. *A Isabelle* Mais cela est-il bien vrai? ISABELLE.

Tenez , monsieur , la voilà , lisez.

ARLEQUIN *l'ouvre.*

Me voilà bien embarrassé. J'ai depuis deux jours un rhumatisme sur l'oreille qui fait que je ne vois goutte.

LE CLERC *qui étoit sorti , rentre & dit au commissaire :*

Monsieur , la chaîne ne partira pas que vous n'y soyez.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Tenez , lisez. PIERROT.

A moi , monsieur , vous savez bien que je n'ai jamais appris à lire.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Lisez donc , je vous cede mes droits de magistrature.

PIERROT *écrit.*

Lequel a déclaré ne savoir , ni lire , ni écrire , attendu sa qualité de juge.

I S A B E L L E.

Je souffigné.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

En voilà assez : que dites-vous à cela ,
mon sieur le fripon ?

C I N T H I O.

Je dis , monsieur , qu'on ne traite point
de la sorte un homme de ma qualité.

A R L E Q U I N.

Ah , mon petit compagnon ; vous voulez
faire le plaisant ; nous allons voir si vous
avez bon air à danser au bout d'une ficelle.

I S A B E L L E.

Non , monsieur le commissaire , il n'y a
point de supplice assez cruel pour punir sa
perfidie. A quoi le desespoir ne m'a-t-il
point réduite ? j'ai quitté mes parens
pour le suivre , je me suis exposée à mille
hasards , car vous savez les risques que court
une fille toute seule.

A R L E Q U I N.

Elle en court encore plus , quand elle est
avec quelqu'un.

I S A B E L L E.

Je me suis mise servante dans l'auberge
d'Arlequin , où j'ai caché mon nom sous ce-
lui de Glaudine : il est venu loger dans cette
hôtellerie pour son malheur & pour le
mien : car enfin , il est bien rude de voir
pendre ce qu'on a si tendrement aimé.
hi , hi. *Elle pleure.*

PIERROT pleure.

Hé, hé.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

Tu me le payeras , cøquin , de faire pleurer mon secretaire. Que la corde soit bien grosse , voilà un fripon qui a la vie dure.

CINTHIO.

J'avoue ma faute , mais , monsieur le commissaire , il faut pardonner à l'amour. *Il tire sa bourse , & donne de l'argent au commissaire.*

ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Non , non , je prétens faire ma charge avec honneur. . . je me servirai de cet argent-là pour vous faire une pompe funèbre.

CINTHIO.

Mais , monsieur le commissaire , un peu de quartier , je suis prêt à l'épouser.

PIERROT.

Il a raison , il vaut encore mieux être marié que pendu.

ISABELLE.

Moi , traître , t'épouser après toutes les infidélités. . . je renonce à ta tendresse , je ne veux point d'un cœur aussi corrompu que le tien.

CINTHIO *à ses genoux.*

Hé de grace , mademoiselle , que l'amour vous fasse oublier un crime , que l'amour même a fait commettre.

ARLEQUIN & PIERROT *se jettant aussi à genoux.*

Ecoutez , mademoiselle , quand il sera sec , vous n'en ferez pas plus grasse , vous l'êtes assez.

PIERROT.

Pourvu qu'il paye grassement mes écritures , je vous conseille de lui pardonner , il est assez puni d'avoir une femme.

ISABELLE.

Ingrat , je devrois vous hair & je sens que je ne le puis.

ARLEQUIN.

Ah , vous voilà donc bons amis. Presentement que l'affaire est toisée , il est bon de vous dire que le commissaire & le clerc sont deux fripons , qui ont pris cet habit-là pour vous faire marier ensemble.

PIERROT.

Cela est vrai : ma foi , voilà une procédure qui m'a donné bien de la peine.

ARLEQUIN.

Monsieur , en faveur de cette nôce-là , il faut se divertir. Allons , qu'on fasse venir les violons , & qu'on appelle toute l'auberge. *Tous les comédiens sortent avec une guitarre chacun , & parodient la chaconne de Cadmus.*

LE CHOEUR.

Suivons , suivons l'amour , laissons-nous enflâmer ,
Ah , ah , ah qu'il est doux d'aimer.

M E Z Z E T I N *chante :*

Pour l'hymen qu'on destine ,
Tous d'un même ton ,
Chantons une chanson :
Morbleu vive Glaudine ,
Car dans sa saison ,
On verra la coquine ,
Donner un fils de sa façon.

L E C H O E U R.

Suivons, suivons, &c.

M E Z Z E T I N.

Une fille a beau seindre ,
L'Hymen est charmant ,
Elle a beau se contraindre ,
Il lui faut un amant.
Et rien n'est tant à craindre ,
Que l'âge de quinze ans.

L E C H O E U R.

Suivons, suivons, &c.

U N T R I O.

M E Z Z E T I N , P A S Q U A R I E L ;
A R L E Q U I N.

Un amant aux abois ,
Las d'un choix ,
Veut quitter prise ;
Mais l'on n'est pas de bois ,
Et l'on fait quelquefois ,
Une sottise.

L E C H O E U R.

Suivons, suivons l'amour , laissons nous enflâmer ,
Ah, ah , ah qu'il est doux d'aimer.



LA FILLE SAVANTE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par M. D * * * & re-
presentée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi dans leur hô-
tel de Bourgogne , le dix-huit Novem-
bre 1690.

SCENES





LA FILLE SÇAVANTE



SCENES FRANCOISES
DE LA FILLE
SAVANTE.



SCENE

DE TORTILLON & DE PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmen-
ter l'homme qu'on a inventé le
mariage. Hé ventrebleu, falloit-il
tant de pèlerinages, pour n'avoir que deux
filles qui me fent enrager !

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moi, je
m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents ?

Tome III.

D

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que madame toute seule n'en feroit jamais venue à bout.

TORTILLON.

Je ne sai qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me ressemblent. Angelique ne parle que de livres, Isabelle ne se plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moi, qui n'ai ni cœur ni étude, & qui me fais un emploi de vivre bourgeoisie dans Paris ? Chienne de destinée, tu m'as bien pris par mon endroit sensible !

PIERROT.

Tout franc, monsieur, vous êtes à plaindre. Il n'y a pas jusqu'au crapeau qui ne fasse son semblable. Cependant, vous n'êtes qu'une bête, ou peu s'en faut, & vous n'avez pas eu le plaisir de faire une fille aussi ignorante que vous. Moi je vous parle à cœur ouvert. A votre place je me desespererois.

TORTILLON.

A ma place, tu serois plus embarrassé que moi. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille ! si on la tient de court, elle s'échappe. A-t-elle de la liberté, elle en abuse. La veut-on marier, la voilà religieuse. Qu'un galand-homme la recherche, elle se

rend la proie d'un faquin. Toujours gâtée de son mérite : jamais traitable sur les défauts : se figurant sur tout , qu'un peu de jeunesse répare à coup sûr & sa naissance & sa fortune. Enfin , vous diriez que la tête d'une fille , est le rendez-vous de l'impertinence , du caprice , & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foi , monsieur , je m'en dédis. Vous n'êtes pas la moitié si bête que je pensois. Comment diable , vous jargonnez comme un merle , & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je suis !

PIERROT.

Hélas , monsieur ! là ne vous affligez point. Vous ne l'êtes peut-être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprès de quelque college , patience , je dirois que la dé-mangeaison du latin auroit pris à ma femme , & que la hantise d'un pédant auroit apporté cette malediction-là chez nous. Mais dans le cœur de la ville , morbleu , dans la rue saint Denis , engendrer une fille qui fait de ma maison un atelier de philosophie ! Non , je n'en reviendrai jamais. Dans le desespoir où je suis , je veux

jetter tous les livres par la fenêtre, toute la géographie, & tous les instrumens de mathématique.

PIERROT.

Ah, monsieur ! quartier pour les instrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose.

TORTILLON.

Qu'elle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon emploi ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prends un bâton, maraut, je vous apprendrai à...

PIERROT.

Vela-t-il pas comme vous faites, dès qu'on vous parle raison.

TORTILLON.

O ça, monsieur le raisonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je lui veux parler ? *Pierrot s'en va, & Tortillon le rappelle.* St, st, ne t'avise pas de lui dire, que je suis de mauvaise humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, monsieur, je lui dirai que vous êtes gai comme un pinçon,

& que depuis trois quarts d'heures , vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te dépêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh , je vous l'amenerai morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin , il faut que je me contraigne , & qu'avec douceur je tâche de résoudre ma fille au mariage. Car , feu mon frere , ne lui ayant laissé cinquante mille écus , qu'à condition de se marier , il seroit rude que l'entêtement lui fit perdre un avantage si considérable. La pauvre enfant , regarde peut-être un homme , comme quelque chose de bien terrible. Mais , je suis persuadé qu'à la fin , elle prendra plus de plaisir à feuilleter un mari qu'un livre. La voici : prenons un air ouvert & gracieux , & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.



S C E N E

D'ANGELIQUE, de TORTILLON
& de PIERROT.

PIERROT.

HE bien , monsieur , est-ce que je suis
un si méchant valet ? Vela pourtant
votre enfant que je vous amène. *A Ange-
lique.* Allons , une reverence bien bas à vo-
tre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille , je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah ciel , ne vous déferez - vous jamais
de vos abords populaires , qui choquent
l'oreille , & qui scandalisent le bon sens !

PIERROT.

Hé fy , monsieur , fy.

TORTILLON.

Comment donc ? Est-ce qu'un pere n'o-
feroit plus donner le bon-jour à sa fille ?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre
homme , quand il se mêle de donner ce
qui ne lui appartient point ; parce qu'un
don , suivant les jurisconsultes , n'est autre
chose qu'une transmission de propriété. Or ,

pour me donner un bon jour , il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain , que la faculté intelligible se révolte toutes les fois qu'on lui fait un aussi brutal compliment ; & que , pour parler juste , il faut dire tout uniment : Ma fille , je vous souhaite le bon jour.

PIERROT.

He fy , monsieur , fy , fy...

TORTILLON.

Que je suis heureux , d'avoir une fille d'un si bon esprit ! *En s'approchant d'elle amialement.* Ma mie , puisque tu te chagrines du bon jour que je te donne , je te vais faire un present qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre délire , aussi choquant que le premier ! *Se tournant vers son pere.* Apprenez , mon pere , qu'une ame raisonnable ne se laisse jamais seduire par l'interêt : que la vertu seule est capable de me toucher , que les presens m'effarouchent , & que je m'éconnois jusqu'à mon pere , quand mon pere est assez grossier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien , monsieur , que dites - vous à cela ?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé.... Mais , ma chere enfant , si je te faisois une proposition , l'écouterois-tu ?

D iv

ANGELIQUE.

J'écouterai avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens , & renfermé dans les bornes d'une élocution régulière.

TORTILLON.

Si je te disois , ma mie , que je mourrois content , pourvu . . .

ANGELIQUE.

Hé , parlons positivement , laconiquement , & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien , si je te disois que je te veux rendre heureuse ?

ANGELIQUE.

Je dirois , avec Pythagore , que cela est au - dessus de vos forces , & que le véritable bonheur dérive immédiatement du ciel.

TORTILLON.

Point , point. Va , je ne le ferai pas descendre de si haut. *A l'oreille.* Je te veux donner un mari.

ANGELIQUE.

A moi , un mari ! Un mari brutal comme tous ceux d'aujourd'hui ! un yvrogne , un jaloux , un joueur , un débauché !

TORTILLON.

A dieu ne plaise , que je te rende un si méchant office ! Je prétens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moi ?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Cela étant , je ne veux point me marier. Moi , je me soumettrois aux inégalités d'un bourru , qui me regarderoit comme un secours à sa fortune , ou un obstacle à son plaisir ? point de mari , mon pere , point de mari. Si les filles m'en vouloient croire , nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds , & nous demander miséricorde. Mais la facilité de notre sexe les a rendus si insolens , qu'on leur en doit de reste , quand ils s'abaissent jusqu'à nous épouser.

PIERROT.

Ah , le bon petit gossier de fille ! c'est mordu tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu , mon enfant , que dans tout le genre humain , il ne se trouvera pas quelque honnête homme ? Quant à moi , il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de robe ?

ANGÉLIQUE.

Ce sont de plaisans magots , avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées ! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie au petit pied , pour replâtrer leurs affaires.

Encore le plus souvent , le mariage n'est pas suffisant pour payer la charge. On a un carreau à la vérité....

PIERROT.

Oui : mais en récompense le tournebroche n'a guère de pratiques. Car toute leur maison est attelée le soir sur une misérable éclanche : encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le fais que de reste. J'ai demeuré trois ans dans une de ces boutiques-la.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme !

TORTILLON.

Hé , bien , ma fille ; ne te contrains point, prends un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'est encore bien pis. La plupart sont des hableurs , qui n'ont ni jugement ni conduite , toujours enivrés de leur naissance , fatigués de leur bonne fortune , occupés de perruques , de livrées , de tabatières , érigeant l'ignorance en vertu , l'effronterie en mérite , & se donnant par tout des airs de suffisance & de distinction ; qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoissiez mal , mon pere ! jamais financier ne me fera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces messieurs-là. Aujourd'hui le palais d'un prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois après on les trouve dans une conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main , sur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens , souvent misérables , & toujours accablés de maledictions. Je ne sais pas comment leurs femmes l'entendent ; mais pour moi , j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied-là , ma mie , votre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donné en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied-là , mon pere , j'aime encore mieux un bon livre qu'un méchant mari. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote , il est à naître que nous ayons eu le moindre petit démêlé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honnête homme : mais...

ANGELIQUE.

Mais vous avez beau dire , je n'en veux

point démordre ; je hais votre argent , je hais la noce, je hais les hommes, je hais l'at-tirail du ménage , tout m'en rebute , tout m'en effraye , tout m'en fait horreur. L'étu-de au contraire , n'a pour moi que des char-mes. *D'un ton sérieux & posé.* Adieu , mon pere , je vous quitte pour aller faire une ex-perience de mathématique. *Elle s'en va.*

TORTILLON *en colere.*

Ho , je vous regalerai bien avec vos ex-periences. Il ne fera pourtant pas dit , ma-dame la philosophie , que vous ruinerez vo-tre établissement pour être savante. Male-peste , je vous en empêcherai bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moi dans ma maison.

PIERROT *en s'en allant avec lui.*

Si cela est , monsieur , donnez-moi mon congé.

TORTILLON *se retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*

Comment , mort de ma vie , des expe-riences de mathématiques , quand je parle de mariage ! Peu s'en faut , coquine , que je ne t'envoye tout à l'heure. . . .

PIERROT.

Hé fi , monsieur , faut-il être comme ce-la homicide de sa vie ? Le medecin vous a dit mille fois qu'une mirancolie étoit capa-ble de vous jeter les quatre fers en l'air.

S C E N E**D'ISABELLE ET D'ANGELIQUE.****I S A B E L L E.**

Q Uoi , ma chere sœur , tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes prières ? toujours infectée d'auteurs , toujours la duppe des livres , tu pretens sacrifier ton établissement à ta manie , & préférer le nom de fille savante à celui de femme raisonnable ? Pour moi , je ne comprends point ta létargie. Aimable , jeune , spirituelle , riche , tu veux devenir un hibou de bibliothèque , & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raisonnemens ?

A N G E L I Q U E.

Je ne croyois pas qu'une morveuse de votre âge se mêlât de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons ? Apprenez , petite écervelée , que la liaison du sang ne me rend point vos fadaïses supportables. Je suis votre sœur : mais graces au ciel , exemte des fatales impressions de la vanité & de la coqueterie.

I S A B E L L E.

Ah , ma petite , tu te fâches contre ta

soeur , qui t'aime plus que sa vie ? Je te jure , mon cœur , que je n'ai ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets , sans te faire connoître que ton obstination lui coutera peut-être la vie. *En l'embrassant.* Hé , ma soeur , songes qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle , & que tes noces seront bien tôt suivies des miennes.

Tortillon paroît , & écoute.

ANGELIQUE.

Ah ! c'est donc la noce qui vous gourmande , ma mignone , & qui vous fait parler avec tant de vigueur ? Allez , n'avez-vous point de honte , d'affervir si indignement la raison à la nature , & de precipiter dans l'esclavage des sens la superiorité de l'esprit ? Quoi , toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur ? & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachés au mariage ? Puisque vous avez du cœur , que ne prenez-vous le parti de l'épée ?

ISABELLE.

Ma pauvre soeur , voilà bien de la morale perdue : car tu as beau dire , ma petite , quelque charmante que soit la guerre , avec cela il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Oui , quand on est sotte comme vous , & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre qu'un

homme est cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'est donc que je n'ai point étudié : mais il me semble pourtant , qu'un homme est bien quelque chose ?

TORTILLON *à part.*

Elle a raison.

ISABELLE.

Je ne suis pourtant pas toute seule de mon avis , puisque tout le monde se marie. Ma sœur , avec ta philosophie, que répons-tu à cet argument ?

ANGELIQUE.

Je repons , que si tout le monde se marie , que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien , je m'en repentirai avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle , qui ne prend conseil que de son miroir : qui passe les jours entiers à sa toilette, & qui laisse les beautés de l'ame en friche , pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon dieu , ma petite , pourquoi cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne. Il me semble que l'amour propre a ses bornes , & que l'on peut sans crime être à sa toilette , ménager ses talens , & se prévaloir de sa jeunesse. Tout cela n'est

point condamnable , quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit , vous voulez donc être mariée ? *Tortillon se fait voir , & aborde Angelique.*

S C E N E

DE TORTILLON , D'ANGELIQUE ,
ET D'ISABELLE , PIERROT
survenant.

TORTILLON.

ELle a raison de le vouloir : & vous n'êtes qu'une sotte de l'en détourner. Sachez une fois pour toutes , que je suis votre pere , & que je trouverai le moyen de me faire obéir. A la fin je me lasse de vos grands mots , & des galimathias dont j'ai la tête rompue à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens , mon pere , que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taisez-vous , insolente : je pense que votre orgueil vient jusqu'à moi. *En la menaçant de son bâton.* Par la mort de ma vie...

ISABELLE.

ISABELLE.

De grace , mon pere , ne vous emportez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous , ma sœur ? Le galimathias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoutes, tu me pousse à bout : mais je te jures que tu seras mariée , où je ferai ta sœur si grande dame , que tu en creveras de dépir.

ISABELLE.

Dispensez-moi , mon pere , de profiter de la disgrâce de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah , monsieur ! il y a je ne fais quoi là-bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton je ne fais quoi ? Est-ce un accident , une substance , un être matériel , ou un être de raison.

PIERROT.

Vous nous la baillez belle , ma foi , avec votre subsistance ! Je vous dis que cela est comme un phantôme. Cela pleure , cela est vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une veuve qui a tantôt envoyé demander si j'y étois ?

Tome III.

E

PIERROT.

Oh , si c'est une veuve , elle est bien affligée , car son visage est aussi noir que son habit.

TORTILLON.

Fais-la entrer. *Pierrot sort.*

ISABELLE.

Ne seroit-ce point aussi de ces gens déguisés , qui vont le poignard sur la gorge demander de l'argent dans les maisons ? il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant sa sœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma sœur , point de comparaison sur le courage. Vous êtes savante , & puis c'est le tout.



S C E N E

DE LA CONSULTATION.

*PIERROT, ARLEQUIN en veuve, &
les mêmes acteurs de la scène précédente.*

PIERROT.

Voilà cette chose noire, monsieur, qui
vous a demandé.

ARLEQUIN en pleurant.

Ah, ah, ah, monsieur Tortillon, je suis
ruinée !

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procès, volontiers.

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir en-
tre mes bras un mari qui a dix mille écus de
rente ! Ah, ah, ah, quelle angoisse, mon-
sieur, quel desespoir !

ANGELIQUE à part.

Il n'y a pas-là tant de quoi pleurer. D'au-
tres s'en réjouiroient.

TORTILLON.

Madame, serois-je assez heureux pour
pouvoir soulager votre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, monsieur, je suis inconsolable !

E ij

TORTILLON.

En ces rencontres-là , madame , il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre. . .
Ah , ah !

ISABELLE.

La pauvre créature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement , il y a de bons cœurs de femmes.

TORTILLON.

Il faut espérer , madame , que le tems. . .

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le tems ne peut rien , la considération de messieurs vos enfans doit. . .

ARLEQUIN.

Ce sont mes enfans , monsieur , qui m'affaiblissent. Les coquins me disputent mon douaire , que j'ai si bien gagné. *De toute l'étendue de sa voix.* Ah , ah , ah ! c'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mari.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher monsieur Tortillon , puis qu'on n'ignore rien chez vous ; faites-moi la grâce de me dire bonnement , dans combien

de temps je pourrai me remarier ? Apparemment cela est réglé par la coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme ! Je croyois, ma foi, que cette carogne-là pleuroit son mari.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine , voilà les affronts où tu m'exposes avec ton latin. *Se tournant vers Arlequin.* Madame jje n'ai point de honte de vous dire que je n'ai pas étudié , à peine fai-je lire , & tout mon emploi est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voilà ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique , saluez madame , & lui rendez raison de ce qu'elle vous demande. *À Arlequin.* Je vous laisse parler de vos affaires en liberté. Isabelle , suivez-moi , & qu'il ne vous arrive plus , sur les yeux de votre tête , de vous laisser corrompre par votre sœur.

ISABELLE.

Je sai trop le respect que je vous dois , pour y manquer. *Tortillon & Isabelle sortent.*

ARLEQUIN *après quelques ceremonies muettes, s'asseyant auprès d'Angelique ,*

Ma belle demoiselle , par quel bonheur les loix font-elles tombées en quenouille ? Ah , que je sai bon gré à feu mon mari d'être mort , pour me donner occasion de vous consulter !

ANGELIQUE.

Je lui fai bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté , que vous lui aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos noces.

ARLEQUIN.

Que dites - vous - là , mademoiselle ? Jamais femme n'a été plus libre que moi en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaçoit point à monsieur votre mari ?

ARLEQUIN.

Tout au contraire , il enchassoit mes sottises comme des oracles , & n'avoit pas de plus grand plaisir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel.

ANGELIQUE.

Quoi , il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain métier. Savez-vous qu'il y a du ménage à n'être point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglément à sa femme , jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-être par préférence un ami ou deux qui prennent soin de lui plaire ; mais quand le mari fait le malingre , & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foi , on ne lui fait point de quar-

tier. Une femme mutinée se vange autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGÉLIQUE.

Selon les apparences , madame , jamais ces sortes de rancunes ne vous ont prise.

ARLEQUIN.

J'eusse été bien malheureuse ! Grace au ciel , on ne m'a jamais contrainte. J'ai joué , j'ai fait des parties , j'ai écrit des billets , j'ai couru le bal , j'ai donné des rendez-vous , j'ai fait des voyages , j'ai vu des hommes tant que bon m'a semblé ; jamais monsieur de la Duppardiere n'y a trouvé à redire. Oh , c'étoit un vrai homme pour une femme !

ANGÉLIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprès...

ARLEQUIN.

Ah , ah , ah ! *En se laissant aller.*

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous , madame , vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah , ma chere demoiselle ! c'est une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mari. *En se frottant les yeux avec son mouchoir.* Mon cher cœur , je ne te reverrai plus !

ANGÉLIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Telle que vous me voyez, mademoiselle, j'ai eu dix-sept enfans ; & si il n'y paroît point à mon visage , comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ai jamais accouché , que mon mari ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail ?

ANGÉLIQUE.

L'horrible fonction !

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement : Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir ! Helas , le pauvre homme , il parloit à coup sûr ; car il n'est que trop vrai que je suis une honnête femme.

ANGÉLIQUE.

Quoi , madame , le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage ?

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous, mademoiselle ? c'en est la friandise. De bonne foi , cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appétit pour la noce ?

ANGÉLIQUE.

Non , je vous assure. Cela m'en donneroit plutôt de l'horreur. Il me semble , madame , que vous étiez venue ici pour consulter quelque chose ?

ARLEQUIN.

A propos , vous avez raison. C'est que l'amour de mon mari m'a entraînée un peu

loin. Oh ça , parlons à cœur ouvert. Par vos sages conseils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mari, sans en rendre compte à mes enfans? Diable , il a laissé deux cens bons mille écus , & avec cela , comme vous pouvez croire , je serois bien-tôt mariée.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire , en bon françois , qu'à l'exemple de beaucoup de mère , vous ne seriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous?

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout , sans miséricorde.

ARLEQUIN.

Ah , que vous devinez juste !

ANGELIQUE.

Vous remariar à un jeune homme : & pour l'engager à une joyeuse reconnoissance , vous ne manqueriez pas de lui donner une partie de votre bien en l'épousant ?

ARLEQUIN.

Non. Je lui voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans , madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moi , de ne leur avoir pas laissé de bien , pour leur épargner des procès.

ANGELIQUE.

Allez , mere dénaturée , vous cacher pour jamais. Pierrot , ma sœur , quelqu'un , venez me délivrer d'une megere si abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mari , mon cher petit homme , ne te verrai-je plus ? *Il sort en pleurant.*

S C E N E

DE L'ENROLLEMENT.

TORTILLON, L'ARC-EN-CIEL ami de Tortillon , ISABELLE en capitaine , MEZZETIN en sergent , & un TAMBOUR qui surviennent.

TORTILLON *seul.*

A La fin j'ai gagné sur moi de ne plus prendre à cœur la doctrine de ma fille aînée. Ce n'est pas la première à qui l'étude a tourné la cervelle. Le ciel me fait encore beaucoup de grace , quand il me laisse de quoi me consoler dans ma cadette , qui est une fille simple , douce , obéissante , & toujours appliquée à faire mes volontés.

Aussi celle-là n'a jamais eu qu'une quenouille , des aiguilles & de la tapisserie pour bibliothèque. Si tous les peres savoient combien il est périlleux de souffrir qu'une jeune fille écrive & fourre son nez dans les livres , je suis sûr *Il apperçoit l'Arc-en-ciel.*
Ah , monsieur , l'Arc-en-ciel , que j'ai de joye d'un si heureux rencontre !

L'AR-EN-CIEL.

Que savez - vous ce qui m'amene ? Je viens peut-être vous apprendre une des plus fâcheuses nouvelles

TORTILLON.

Votre fils ne seroit pas malade ? car je pense que vous n'avez rien de plus cher dans la vie. L'ARC-EN-CIEL.

Malgré le chagrin qu'il me donne , j'en suis aussi fou que vous l'êtes de vos filles ; mais laissons-là nos enfans. *En regardant autour de lui.* Sommes-nous en liberté ?

TORTILLON.

Hé , vous pouvez tout dire.

L'ARC-EN-CIEL.

Savez-vous , mon voisin , que les anciens marguilliers n'ont plus de rang , & que ces ânes d'avocats marchent presentement devant nous à toutes les ceremonies ?

TORTILLON.

Il n'y a pas grand mal à cela.

L'ARC-EN-CIEL.

Comment diable , pas grand mal. Vous

êtes donc ladre ? Est-ce que vous ne comptez pour rien de perdre la qualité d'ancien marguillier , qui relevoit tous nos billets d'enterrement ? Cela étoit pourtant bien doux à des gens de boutique , d'avoir un titre honorable sans en rien payer.

TORTILLON.

Puis qu'il ne nous a rien coûté , pourquoi se desespérer quand on nous l'ôte ?

L'ARC-EN-CIEL.

Nous , ventre-bleu , marcher derrière un avocat ! moi , derrière un gueux qui ne tapisse sa chambre qu'avec des livres , qui se loue par heure comme une chaise roulante , & qui se fait mieux payer d'une mauvaise cause que d'une bonne ! Non , par la sang-bleu , non , je ne marcherai jamais derrière ces ignorans-là.

TORTILLON.

Mais à quoi bon s'estomaquer d'une chose réglée par la justice.

L'ARC-EN-CIEL.

La justice radote quand elle fâche les marchands. Messieurs les gens de robe , vous n'avez présentement qu'à venir rechercher nos filles en mariage. J'en aurois trois mille , oui , trois mille.

TORTILLON.

En vérité , mon compere , c'est pousser le ressentiment trop loin.

L'ARC-EN-CIEL.

Ho voilà qui est fait , je me retire le reste de mes jours à mon village de la Piffote , pour ne point rencontrer d'avocats en mon chemin. Ha jernie, me voir précéder à mon âge par.....

TORTILLON.

Pour vous ôter ce chagrin-là de l'esprit , trouvez bon que je vous propose une matiere plus joyeuse , & qui peut - être ne vous déplaira pas.

L'ARC-EN-CIEL.

C'est selon , car il y a matiere & matiere.

TORTILLON.

Vous savez qu'Angelique a renoncé au mariage.

L'ARC-EN-CIEL.

Que m'importe ?

TORTILLON.

Vous savez encore que faute de se marier , les cinquante mille écus que mon frere lui a laissés , passent sur la tête d'Isabelle ma cadette ?

L'ARC-EN-CIEL.

Tant mieux pour elle.

TORTILLON.

Que vous en semble d'Isabelle , n'est-ce pas une fille bien née ?

L'ARC-EN-CIEL.

Comme les autres.

TORTILLON.

J'en conviens, mais elle est fort avenante : & je suis persuadé qu'un honnête homme en sera content.

L'ARC-EN-CIEL.

Peu-être qu'oui , peut-être que non.

TORTILLON.

Il y a long-temps , mon compere , que j'envisage votre fils , comme un très - bon sujet pour faire un gendre , il a de l'esprit , il est bien fait , c'est votre fils en un mot. Et il ne tiendra qu'à vous qu'un prompt mariage n'unisse nos familles & nos fortunes.

L'ARC-EN-CIEL.

Ha , mon voisin , que vous a fait Isabelle pour lui vouloir tant de mal. Octave est un garnement qui n'a ni raison ni conduite : il s'est amouraché depuis peu d'une veuve qui a déjà des enfans mariés. Le coquin ! ne pas prendre une femme toute neuve !

TORTILLON.

Les peres disent rarement du bien de leurs enfans.

L'ARC-EN-CIEL.

Pour moi je le renonce pour mon fils. Je l'avois placé dans la meilleure étude de Paris , où sans vanité , au bout de trois semaines , il enflait déjà une déclaration de dépens avec autant de hardiesse qu'un ancien procureur.

TORTILLON.

Le beau naturel !

L'ARC-EN-CIEL.

Le misérable ! au lieu de faire valoir un si heureux talent , s'est accosté d'un tas de libertins qui lui ont mis le vent dans la tête , & qui lui persuadent , parce que j'ai du bien

TORTILLON.

Mon compère , il ne faut pas toujours gêner l'inclination de la jeunesse ; cela peut avoir par fois de fâcheuses suites

L'ARC-EN-CIEL.

Croiriez-vous que depuis un temps le maraut se fait appeller monsieur le baron de Tricolor ?

TORTILLON.

Et pourquoi cela ?

L'ARC-EN-CIEL.

Parce que le nom de l'Arc-en-ciel lui semble trop mesquin. Fripon ! il y a plus de cent cinquante ans , que de pere en fils , nous avons le même nom , & la même enseigne à notre boutique.

TORTILLON.

Ho , il a tort.

L'ARC-EN-CIEL.

Je vous dis , mon voisin , qu'il a l'insolence de me traiter de bourgeois.

TORTILLON.

Ce n'est pas tout-à-fait vous méconnoître.

L'ARC-EN-CIEL.

Non , morbleu ; mais je lui apprendrai qu'il ne laisse pas d'être mon fils , quoi qu'il ait déguisé sa naissance , avec une brette & un manteau rouge A la fin la patience m'échappera.

TORTILLON.

Mon cher compere , ce n'est pas un vice à un jeune homme d'avoir un peu d'ambition. Je vous jure , moi , s'il épouse ma fille , qu'elle le réduira au point où vous souhaitez ; c'est une creature adroite, douce, engageante , & qui rendra un mari souple comme un chamois.

L'ARC-EN-CIEL.

Mais croyez-vous qu'une fille posée comme Isabelle , veuille épouser un fanfaron qui

TORTILLON.

Il suffit que je le veuille , moi ; ma fille n'a jamais eu d'autres volontés que les miennes. C'est un mouton , vous dis-je , qui se fait un plaisir de m'obéir , & de suivre

I S A B E L L E en capitaine , entre en grondant Mezzetin.

Ecoutez , sergent , si ma recrue n'est faite dans trois jours , sans autre forme de procès je reprends la hallebarde. Comptez là-dessus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompense , à un pauvre

vre diable , qui se crève à vous faire des soldats ; est-ce ma faute , à moi s'ils désertent ?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de ma porte , brisez-moi lui la tête d'un coup de pistolet ; cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL.

Voilà un cadet qui ne ressemble pas mal à votre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. *Vers Isabelle.* Mamie , tu commences le carnaval de bonne heure , car il me semble que les masques ne courent guères pendant le printemps.

ISABELLE *vers Mezzetin.*

Hé , oui , les masques !

MEZZETIN *fumant sa pipe.*

Le vieux fou ! *Il lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-ciel.*

L'ARC-EN-CIEL.

Ah , je suis englouti !

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France , monsieur l'Arc-en-ciel , qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN *vers l'Arc-en-ciel.*

Ma foi , vive la pipe : c'est le salut du grivois.

TORTILLON.

Dis-moi donc , ma fille , avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes , que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.
Il sort.

L'ARC-EN-CIEL à l'oreille de Tortillon.

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos espérances ?

TORTILLON.

Avec une armée de quatre - vingt mille hommes ! Ouais , que veut dire tout cela ?

ISABELLE.

Pour faire cesser votre surprise , sachez , mon pere , que la mollesse & l'oïveté des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe , que ne le pouvant changer , je tâche , du moins , de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la véritable école de la gloire , en attendant mieux , je me fais d'abord capitaine d'infanterie.

TORTILLON.

Plait-il ?

ISABELLE.

Oui , morbleu , capitaine d'infanterie ; & je prétens que toutes les semaines , la ga-

zette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL *en montrant le doigt à Tortillon, & se mocquant.*

Une fille douce, raisonnable !

ISABELLE.

O ça, de bonne foi, mon pere, ne viendrez-vous pas qu'un chapeau retrouffé me coëffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes ? qu'une plume a tout une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes ?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette est encore plus malade que l'aînée.

MÉZZETIN *rentrant brusquement.*

Le pere de Jolicœur, mon capitaine, qui apporte trente louis d'or pour dégager son fils.

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MÉZZETIN.

C'est ce que je lui ai dit, moi. Je lui vas diablement river son clou, avec ses trente louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-ciel.*

Mon compere, que je suis malheureux en enfans !

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontés que les vôtres.

TORTILLON *vers Isabelle.*

Ma chere fille , je vois bien que tout ceci n'est qu'une gageure pour te réjouir , n'est-il pas vrai ? Mais plaisanterie à part , fais-tu , ma belle , que je songe tout de bon à te marier , & que je te destine un des plus jolis hommes

I S A B E L L E.

Hé fi ! Révez - vous , de me faire une aussi brutale proposition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

I S A B E L L E.

Quoi , je passerois comme les autres femmes , les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je serois toujours occupée d'enfans , de nourrices , de meubles , de jupes , de dentelles , de fichus , de parfums & de toutes les drogues qui font la félicité , ou pour parler juste , la misere de notre sexe ? Non , non , mon pere , non , j'ai l'ame plus élevée. Je ne blesse les hommes qu'à bons coups de pistolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma réputation ; & de peur de me mésallier , je n'épouserois jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité , vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordi point de

périls que je n'affronte , pourvu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre , ventrebleu , de la guerre , pour me distinguer !

L'ARC-EN-CIEL.

C'est un mouton , qui se fait une joye de vous obéir.

TORTILLON.

Non , compere , ce sont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez , je vous prie , de l'amuser , pendant que je vais dire à ma femme de la mettre au lit. *Vers Isabelle.* Ma mie , je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon cabinet chercher un colletin de buffle , & des paremens de pistolets brodés de semences de perles , dont je te veux faire present. Jamais capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE à *Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de damas ? Je n'en ferois , mordi , point à deux fois pour abattre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature , ne peut être tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL à *Isabelle.*

Dites donc , ma belle voisine , est-ce tout de bon , que vous ne voulez point vous marier ? Prenez garde au moins de fâcher monsieur votre pere.

ISABELLE.

Ah , l'Arc-en-ciel , que je t'aime avec

tes remontrances ! O ça , vieux coquin , es-tu bon à quelque chose ? Me voudrais-tu bailler deux cens louis pour achever mon équipage ? Je vois déjà à ta mine usurière , que tu aimeras mieux les prêter sur gages , au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois , ce seroit , ma foi , de bon cœur ; mais comme vous savez , mon fils me ruine.

I S A B E L L E.

A propos , on dit qu'il copie assez bien le gentilhomme , & que le nom de baron ne lui messied point. Il a beau faire , il faut avec cela deux campagnes pour le dégraisser tout-à-fait. Mezzetin ?

M E Z Z E T I N.

Mon capitaine ?

I S A B E L L E.

Il me semble qu'il y a long-temps que j'ai foif. Fais - nous apporter une tranche de jambon. Monsieur l'Arc-en-ciel ne sera pas fâché de boire un coup de vin à la glace.

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là , mais...

I S A B E L L E.

Qu'est-ce à dire , mais. . . . Vous boirez ma foi , & dans mon verre encore. Allons, vite , une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Dispensez-moi de cela , je vous en prie.

Il faut que je sois à quatre heures dans la salle du palais , pour régler un petit compte avec un marchand de bonnets qui tient de moi une boutique.

ISABELLE.

Un marchand de bonnets ? Ah , vous ne me refuserez pas une grace ? *Vers Mezzetin.* St , st. *A l'Arc-en-Ciel.* Je vous prie , monsieur , achetez-moi un de ces beaux bonnets de brocard d'or , bordés de fourrure. J'y mettrai jusqu'à trois louis , que je vais vous bailler , s'entend , car sans argent , les commissions ne sont point agréables. *En lui mettant trois louis d'or dans la main.* Tenez , monsieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il soit des mieux étoffés , & des plus à la mode , je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y ferai de mon mieux , & je vous le porterai demain à votre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moi ? je ne fais point les rues : & puis je n'ai point de mémoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de ce mot-là , à moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur l'Ar... l'Ar... l'Ar. ...

L'ARC-EN-CIEL.

L'arc-en-ciel , rue cocatrix.

Lar. . . . cor. . . . lic. . . . di. . . . tris. . . . diable emporte , si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez , donnez , je vous en épargnerai la peine. *Il écrit son nom & sa rue.* L'Arc-en-ciel , rue cocatrix. Vous ne sauriez manquer. Tous les enfans du quartier me connoissent.

L'ESCHALOTTE *tambour , à Isabelle.*

Voilà la femme de ce fripier qui a fait enrôler son mari.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCHALOTTE.

Elle vous apporte vingt pistoles , pour ne lui pas donner son congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là , je mettrai ma foi ma compagnie à cent hommes. *A l'Arc-en-ciel.* Ça , mangeons un petit morceau en liberté. *En se mettant à table.* Allons , notre cher , mets-toi là , à côté de moi. L'Eschalotte ?

L'ESCHALOTTE.

Mon capitaine ?

ISABELLE.

N'entens-tu pas à demi mot ? du vin à monsieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je fors de boire , mademoiselle ; il n'y a

pas demie-heure que je suis sorti de table.

ISABELLE.

Ah , que de façons ! *Elle le fait asseoir.*
Nous autres gens de guerre , nous serions
bien-tôt sur la litiere , si nous ne mangions
à toutes les heures du jour. *On apporte deux
verres , l'un à Isabelle , & l'autre à l'Arc-en-
ciel.* Allons , voisin , à ta santé.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre , pareillement.

ISABELLE *à l'Eschalotte, l'épée à la
main.*

Maraut , à qui tient-il que je ne te passe
mon épée au travers du corps ? Présenter un
verre sans le rincer !

L'ARC-EN-CIEL.

Oh , quartier , monsieur , je vous en
prie ! le verre est plus net cent fois qu'à moi
n'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne mens point , vieux l'Arc-en-ciel , com-
bien y a-t-il que tu es marié ?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez.

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu dia-
blessé , oui.

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Al-

lons , l'Eschalotte , à boire à monsieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. *Il prend un verre.* Derechef à ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime , ma foi , que la guerre. A propos de la guerre , ne dit-on point de nouvelles ?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit , ma foi , que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat , bon rat.

ISABELLE.

Oh , que je te fais de gré , vieux fou , de tes quolibets. Va , va , pagnotte , dors en repos. Nous avons un maître qui les menera bon train. Allons , buvons à sa santé. L'Eschalotte , du vin à monsieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah , de tout mon cœur. Vîte une rasade.

ISABELLE.

Allons , mordi , j'en suis avec plaisir. *On leur apporte chacun un verre de vin.*

L'ARC-EN-CIEL *se levant.*

A la santé du roi. Mon capitaine , je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne pense pas si bien dire. *Haut.* Et moi , je vous en fais raison , a rouge bord , comme vous voyez. *Ils se rassioient.* Et bien , que dites-vous de mon vin ?

Il est délicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de parmesan , avec un saucisson de Boulogne. L'Eschalotte , à boire à monsieur l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste , comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon locataire m'attend. Al-lons , c'est le vin de l'étrier. *Après avoir bu.* Je m'enfuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard , au moins , je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moi faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. *A part.* Pauvre monsieur Tortillon , que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! *Il s'en va.*

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt réjouir monse du Bourgeois , & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais , monsieur. . .

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire , mais ?

C'est-à-dire que tous ces enrôlemens-là nous porteront guignon , & qu'à la fin le sergent & le capitaine pourront bien. . . .

ISABELLE *courant après lui un pistolet à la main.*

Ah , poltron , tu répliques à ton officier ! Par la mort. . . . Mezzetin fuit ; elle le couche en joue. Il tombe de peur.

MEZZETIN *roulant sur le théâtre.*

Misericorde ! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obéir , il faudra que je tue cinq ou six hommes par échantillon.

SCENE DU TAMBOUR.

L'ARC-EN-CIEL , TORTILLON ,
MEZZETIN *en sergent , un tambour & des soldats.*

L'ARC-EN-CIEL *revenant du palais avec un beau bonnet de brocard d'or , garni de fourrure au bord , qu'il tient à sa main.*

Quand les hommes font des enfans , ils devroient bien demander au ciel la grace de les faire raisonnables. Voyez , je vous prie ! ce pauvre monsieur Tortillon n'a que deux filles ; l'aînée veut épouser Ci-

Ceron , & la cadette se fait capitaine d'infanterie. Si je ne le voyois pas j'aurois de la peine à le croire. Malheureux pere , que je te plains ! Je m'en vais pourtant m'acquitter de ma commission , & voir si cette brave officiere en sera contente.

TORTILLON *venant à la rencontre de l'Arc-en-ciel ; il l'embrasse , & lui dit.*

Mon cher compere , je mourois d'envie de vous rencontrer. Hé bien , vos sages conseils ont-ils réduit Isabelle ; avez-vous gagné quelque chose sur son esprit ?

L'ARC-EN-CIEL.

Non , mais j'ai gagné quatre grands coups de vin de champagne , qu'elle m'a fait avaler fort brusquement ; si je n'eusse décampé , il n'en falloit plus que deux verres pour me jeter sur le côté. Ah , la rude buveuse !

TORTILLON.

Non . . . absolument , je n'ai point fait ces filles-là.

L'ARC-EN-CIEL.

On ne laisse pas pourtant de vous en faire honneur dans le monde.

TORTILLON *montrant le bonnet que l'Arc-en-ciel tient à la main.*

A qui portez-vous cette braverie-là ?

MEZZETIN *en sergent , un tambour , quatre soldats le mousqueton sur l'épaule & la mèche allumée , suivant Mezzetin. Le tambour*

bat autour de l'Arc-en-ciel & de Tortillon.

MEZZETIN s'approche d'eux & leur dit :

Chapeaux bas , messieurs.

TORTILLON à l'Arc-en-ciel.

C'est le décri de quelque monnoye. *Ils se découvrent.*

MEZZETIN lit.

De par le roi. Il est enjoint à maître Anastase l'Arc-en-ciel , enrôlé dans la compagnie de monsieur le chevalier de Finbec , capitaine d'infanterie , de se rendre incessamment au drapeau , pour partir demain à quatre heures du matin avec le reste de la recrue : & faute par lui de s'y rendre , il sera puni comme deserteur suivant la rigueur des ordonnances. *Le tambour rebat , & après qu'il a battu :*

L'ARC-EN-CIEL.

Moi , messieurs , enrôlé ?

MEZZETIN.

Vous appelez-vous l'Arc-en-ciel ?

L'ARC-EN-CIEL.

Oui , monsieur , je n'ai jamais changé de nom.

MEZZETIN.

Comment , belître , vous prenez l'argent du roi , & vous ne le voulez pas servir ! Par la mort. . . . *Il lui presente la halebardé dans le ventre.*

TORTILLON à *Mezzetin.*

Un marchand de son âge ne songe guere à s'enrôler.

MEZZETIN *tenant son épée à deux mains.*

Je vous dis , moi , qu'il a reçu trois louis d'or , & qu'il a signé sur mes tablettes. *En mettant l'épée moitié hors du fourreau.* Ventre-bleu , est-ce que vous raisonnez , vous qui prenez son parti ?

TORTILLON *se mettant quasi à genoux.*

A dieu ne plaise , monsieur : je dis qu'il a grand tort , & qu'il doit faire la campagne , puisqu'il a pris l'argent du roi.

L'ARC-EN-CIEL *vers Mezzetin.*

Quoi , monsieur le sergent , vous ne vous souvenez pas que les trois louis d'or m'ont été baillés par mademoiselle votre capitaine , pour lui acheter un bonnet ?

MEZZETIN.

Ha , vieux coquin , tu employes notre argent à donner des bonnets de brocard d'or à ta maitresse ! Tenez , l'en voilà t-il pas faisi ?

L'ARC-EN-CIEL.

Eh , monsieur , je l'apportoais chez-vous.

MEZZETIN *aux soldats qui sont avec lui.*

Soldats , qu'on se saisisse de cet homme-là.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah , monsieur !

Il n'y a monsieur qui tienne , par la jernie , vous viendrez au drapeau. *On lui lie les mains.*

L'ARC-EN-CIEL *vers Tortillon.*

Ha , mon cher compere , ne m'abandonnez pas.

M E Z Z E T I N *à Tortillon.*

Cet homme-là veut-il que je l'enrôle ?

T O R T I L L O N *en faisant passage.*

Dieu m'en préserve , monsieur , je dis qu'il en vaudra mieux d'avoir assisté à deux ou trois sièges.

Le tambour rebat , Mezzetin marche le premier avec sa hallebarde , & deux soldats le suivent en tenant l'Arc-en-ciel.

L'ARC-EN-CIEL *aux soldats.*

Hé , messieurs , quartier , je vous donnerai quatre cens louis d'or.

M E Z Z E T I N.

Ce n'est pas pour le tambour : allons , marchons , nous parlerons de cela tantôt. *Ils s'en vont en battant le tambour.*

T O R T I L L O N *seul après qu'ils sont partis.*

Mes filles sont folles , monsieur l'Arc-en-ciel s'enrôle à soixante & dix ans. Du moins je ne suis pas tout seul à plaindre. N'est-ce point quelque mauvais vent qui démonte comme cela toutes les cervelles ? on ne sauroit trop tôt avertir madame l'Arc-en-ciel

en-ciel de la disgrâce de son mari. Il faut tout mettre en usage pour le tirer du bournier : mais aussi quelle folie à un marchand de s'enrôler ! Voilà ce que fait l'avarice.

S C E N E

DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE, PIERROT, ARLEQUIN en professeur d'amour.

*ANGELIQUE seule sur un lit de repos ,
ayant plusieurs livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la solitude qui puisse garantir notre sexe de l'importunité des hommes ? Ah , le maudit état que celui d'une fille ! A chaque pas , à chaque moment , se voir exposée aux fades & langoureux discours d'un tas d'étourdis , qui n'ont que l'amour pour étude , & l'oisiveté pour emploi ! Quand le malheur veut qu'on soit abordée par ces sortes de gens , vous n'entendez auprès de vous qu'un ramage de soupirs , une grêle de plaintes : Ma chère , mon aimable , ma reine , est-il possible que ma douleur Quoi , ma persévérance & ma tendresse Ah , si jamais mon martyre Et puis on soupoudre toutes ces

sottises d'un peu de desespoir ; & voilà les hameçons où se prennent la plupart des filles , qui sont assez sottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moi , je suis si rebutée de la fadaïse ; j'ai une telle horreur de l'amour , & une si forte aversion pour les hommes , que jamais Non jamais . . .

PIERROT *entrant brusquement & allant à Angelique :*

C'est , ma foi , ce coup-ci , qu'il en faut découdre. Vous n'avez , mordi , qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire , Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire , qu'il y a là-bas un homme . . . Parbleu , c'est un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoi , la terre ne sera jamais purgée de cette malediction-là !

PIERROT.

Qu'ai - je affaire , moi , de vos maudifions ? Tant y a que c'est un compere qui fait mons & merveilles. Il demande comme cela , s'il pourroit avoir une conclusion avec vous : Non , non , je me trompe , c'est une conservation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une conversation.

PIERROT.

Oui , à propos , c'est comme vous dites.

Dame , on a l'esprit tarabusté de tant de sortes de besognes , que les mots ne viennent pas sous le pouce , comme on voudroit

ANGELIQUE.

Et encore , Pierrot , quelle sorte d'homme est-ce ?

PIERROT.

C'est un homme qui a un nez au visage , & qui vous va diablement donner votre reste , Son valet m'a dit qu'il enseigne tout plein de curiosités , & qu'il vous montrera plus de choses dans un quart-d'heure , qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes , je ne laisse pas , quand ils sont savans , de les trouver supportables. Puisqu'il est si habile , va le faire monter. *Pierrot s'en va.* On peut risquer un quart d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en soit le profit , on est toujours suffisamment dédommagée de son temps & de son attention.

Arlequin professeur d'amour , à visage découvert , habillé proprement à la françoise , entre.

PIERROT à *Arlequin* , en lui montrant *Angelique*.

Tenez , voilà cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *après avoir considéré Angelique.*

Ah, ciel ! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette sont fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, mademoiselle ; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infailible d'un mérite farouche, & d'un savoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. *Vers Angelique.* Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise. Selon moi, rien n'est plus tuant que ces loueurs de profession, qui nous brident le nez de notre mérite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du temps si cher & si précieux, oserois-je vous demander, mademoiselle, quelles sont vos occupa-

tions ; quels livres vous lisez , & de quelle maniere vos heures sont partagées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact , je vous dirai , monsieur , que je dors très-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis.

ANGELIQUE.

Et que la philosophie étant ma passion dominante , j'ai toujours devant les yeux Seneque , Aristote , Socrate , ou quelque autre fameux modele de la sagesse.

ARLEQUIN.

Toujours de pis en pis. Hé fi , mademoiselle , vous ne lisez que des auteurs à beurieres. Ces trois hommes - là que vous venez de nommer , ont plus gâté d'esprits , que tous les livres du monde n'en ont façonnés.

PIERROT.

C'est pour cela , que je n'y ai jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille , que je plains le temps que vous avez perdu à feuilleter tant de vieux bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment , monsieur , vous ne ve-

nez chez moi , que pour m'insulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens , prodige de nos jours , que pour rendre hommage à vos lumieres , & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables , oserois - je , monsieur , vous demander à mon tour , qui vous êtes , & quelle est votre profession.

ARLEQUIN.

Je suis , trop aimable savante , un opérateur infailible pour les fractures de la raison , pour les dislocations de l'esprit , pour les entorses du bon sens , & généralement pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre , ou par ignorance , ou par temperamment ; c'est-à-dire , en un mot , que j'apprivoise les humeurs farouches , par la délicatesse de mon art , & que par la douceur de mes préceptes , j'insinue l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoi , monsieur , vous voulez persuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailiblement.

ANGELIQUE.

Que vos préceptes peuvent déterminer
une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces
fortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avoue que je n'ai ja-
mais été curieuse : mais je la deviendrois
volontiers pour

ARLEQUIN.

Je vous entends. Vous voulez être mon
écolière.

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude , on est tou-
jours bien aise d'apprendre quelque chose
de nouveau.

ARLEQUIN.

Ça , commençons par vous nettoyer l'es-
prit , & par chasser toutes les préventions
ridicules que la lecture vous a données. Car
la première de mes maximes est , que l'a-
mour & la philosophie sont incompati-
bles.

ANGELIQUE.

Suivant votre doctrine , il ne faut donc point de raison en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai , elle n'y sert pas de grand'chose : car d'abord que notre penchant nous porte à aimer quelqu'un , tous les argumens sont inutiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame , que les galimatias de Senèque & d'Aristote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu , si-tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne sai point ce qui arrivera : mais je prens déjà beaucoup de plaisir à vos expressions , qui n'ont point cet air sauvage que je trouve dans tous les auteurs.

ARLEQUIN.

Fi ! ce sont des brutes qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce , qui use peu à peu tous les défauts ; & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours , une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant : Je maintiens qu'une damoiselle occupée d'une tendre amitié ,

en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh , pour le coup , vous poussez la gaudeure trop loin. Quoi , il seroit possible qu'une fille devint belle à mesure qu'elle deviendrait sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une fille savante , je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vrai , mademoiselle , que le visage est le miroir de l'ame ?

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame enveloppée dans la froideur , communique au visage une espèce de létargie , qui rend tous ses traits inanimés , & qui jette une indolence insupportable dans tout le reste de la personne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroît vrai-semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire , une seule étincelle d'amour , allumée à propos dans un jeune cœur , rend l'imagination plus prompte , l'esprit plus aisé , la conversation plus animée , les yeux plus brillans , & répand sur tout le visage ce je ne sai quoi , vif & touchant , dont il est impossible de se défendre.

ANGÉLIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ai encore vu personne s'expliquer avec tant de facilité. *Vers Arlequin.* Vous devez avoir bien des écolières, monsieur ; car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moi, par exemple, croyez-vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitterai point que vous n'en soyez convaincue.

ANGÉLIQUE.

Quoi, sur le champ vous m'allez faire devenir belle ? il n'y a pas de magie, au moins, à votre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez, s'il vous plaît, à vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement. ANGÉLIQUE.

Volontiers. Muscadin ?

MUSCADIN *laquais.*

Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. *Vers Arlequin.* Mais à quoi bon, monsieur, ce préparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne savez donc pas que l'amour fuit.

les gens mal-propres , & qu'il faut être sur le bon pied pour le recevoir.

ANGELIQUE.

Je vois bien que j'ai très-mal employé mon temps , & que j'ignore les choses les plus nécessaires. *La femme, de chambre entre.* Toinon , habilles-moi. *Elle passe son manteau , & s'habille dans le moment. Puis parlant à Arlequin.* Vous voyez comme je suis obéissante. ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier , des bracelets , beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité , j'en ai de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fi , l'horrible chose !

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez - en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bienséance , quand on en use modérément.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéirai jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une écolière du grand air.

ANGELIQUE.

Tout de bon , me trouvez-vous à votre gré ?

ARLEQUIN.

Je ferois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans votre fauteuil , & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter , me croire , & me répondre de bonne foi , suivant les mouvemens de votre cœur.

ANGELIQUE.

Sérieusement , monsieur , si j'aime , deviendrai-je plus jolie ?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler , comme feroit un homme qui auroit assez de bien , & assez de mérite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu , & je suis beaucoup plus sensible au mérite. Ainsi , monsieur , parlez comme de vous , & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN *son chapeau à la main , & d'un ton fort respectueux.*

Puisque vos bontés previennent mon attente , & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse , il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les déclarations des amans : il ne lui échappera , ni desespoir , ni sanglots , ni martyres. . .

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe !

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les âmes vulgaires qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infailible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre , c'est la sincérité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'emploie que mon estime pour mériter la vôtre. ANGELIQUE.

C'est jouer à coup sûr.

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire ; jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mon humeur ; jamais de contrariété dans mes sentimens ; jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vrai , monsieur , cela seroit bien rare ; & en même tems bien doux.

ARLEQUIN.

Quoi , vous me faites l'outrage d'en douter ? ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on souhaite. ARLEQUIN.

Hé , madame , traitez plus favorablement ma bonne foi , croyez que ma bouche est le fidèle interprète de mon cœur , & qu'aucune de mes actions ne démentira la persévérante attache que j'aurai pour vous le reste de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoi , si j'étois votre femme , vous m'aimeriez toujours ?

ARLEQUIN.

Que vos scrupules sont cruels ! oui , charmante écolière , je vous aimerai toujours. Mais vous n'ignorez pas que de tous les supplices , le plus cruel est celui d'aimer seul. A mon exemple , votre cœur deviendrait-il sensible ? & pourrois-je me flatter d'autant de tendresse que je vous en promets. Ma belle , vous détournez vos yeux , vous ne me répondez rien. Ah ! sans doute , ma leçon commence à vous ennuyer ?

ANGELIQUE.

Tout au contraire , monsieur , je m'aperçois que j'en profite peut-être trop , & que mon silence répond assez juste à ce que vous me demandez. Toinon ?

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. *Après s'être regardée & faisant un grand soupir de joye , elle se tourne vers Arlequin , & lui dit tendrement :* Ah , le bon maître !

ARLEQUIN.

Serois-je assez heureux. . .

ANGELIQUE.

Vous êtes assez heureux pour m'avoir tenu parole : oui je conviens de bonne foi que

je suis plus jolie dès la première leçon.
Quand me viendrez vous donner la seconde ?

ARLEQUIN.

Votre heure sera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien , revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Très-volontiers.

ANGELIQUE.

Non , non , monsieur ; ce soir , s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien si vous voulez , à l'issue du dîner. Enfin , vous ne sauriez revenir trop tôt , pourvu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu , monsieur , jusqu'à tantôt ; mais soyez ponctuel au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois-je négliger une si belle & si bonne écolière : ah l'heureuse leçon !
Amour, secondes-moi jusqu'au bout. *Il sort.*

ANGELIQUE à Toinon.

Toinon ?

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Dis-moi , de bonne foi , comment me trouves-tu ? TOINON.

Ah , mademoiselle , vous êtes charmante ; & je ne vous ai jamais vu si belle.

ANGÉLIQUE.

Allons , Toinon , jettes-moi tous ces diantres de livres-là par la fenêtre , ou fais-en ton profit. TOINON.

Mademoiselle , est-ce quelque vapeur qui vous prend ? ANGÉLIQUE.

Que tu es bête , avec tes vapeurs. Apprends que l'étude m'avoit gâté le tein , & que sans le secours de cet honnête homme qui sort , j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied

TOINON.

Le bon dieu le conserve. Mademoiselle , s'il vouloit avoir cette charité-là pour moi ?

ANGÉLIQUE.

Voilà qui est fait , je l'épouse ce soir , il me fera belle , il m'aimera toujours ; n'est-ce pas pour être heureuse ? Ho , mademoiselle ma sœur , avec votre bravoure vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon oncle. Il faut avouer que j'aurois été bien sotte de m'enfermer le reste de mes jours avec Seneque & Isocrate. A ce que je vois , la vraie science d'une femme , c'est d'être belle ; l'étude & les livres ne servent qu'à la rendre insupportable.

LA





L A
COQUETTE
O U
L'ACADEMIE
DES DAMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Théâtre par monsieur Regnard , &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du roi , dans leur hô-
tel de Bourgogne , le dix - septième jour
de Janvier 1691.

A C T E U R S.

TRAFIQUET.

COLOMBINE, fille } de Trafiquet.

ISABELLE, nièce }

MARINETTE, servante }

PIERROT, **MEZZETIN**, Valets
de Trafiquet.

OCTAVE, amant de Colombine.

PASQUARIEL, valet d'Octave.

ARLEQUIN, baillif du Maine.

UN CONSEILLER, Mezzetin.

UN CAPITAINE, Arlequin.

DEUX BOHEMIENNES, Isabelle,
& Colombine.

D'autres Acteurs qui ne parlent point.

La scene est à Paris.



LA COQUETTE

O U

L'ACADEMIE

DES DAMES.



A C T E I.

S C E N E I.

ARLEQUIN *en baillif, sortant en fureur,
& parlant à la cantonade.*



VOUS en avez menti, messieurs les commis de la barriere, je ne dois rien; vous êtes des fripons. On est plus assuré au milieu des bois que dans ce maudit pays-ci: On ne sauroit faire

H ij

un pas qu'on ne trouve un filou. Il n'y a pas une demie-heure que je suis arrivé dans Paris, & me voilà déjà presque tout deshabillé. . . . Au voleur, au voleur ! Quelle maudite nation ! à peine suis-je entré dans la ville, qu'on fait derrière mon cheval l'opération à ma valize ; on en tire les hardes, & on la fait accoucher avant terme. En descendant à l'hôtellerie, on m'escamotte ma casaque ; je fais deux pas dans la rue, un fiacre me couvre de boue depuis les pieds jusqu'à la tête : un porteur de chaise me donne d'un de ses bâtons dans le dos : il vient un homme me saluer, je lui ôte mon chapeau, un coquin par derrière m'arrache ma perruque ; & pour comble de friponnerie, on me veut faire payer l'entrée à la porte, comme bête à corne, parce que je viens pour me marier. . . Attendez donc que je sois. . . . *Apperçevant Mezzetin.* Monsieur, n'êtes-vous pas un coupeur de bourses ? *Il se fait ici une scène Italienne entre Mezzetin & Arlequin, & ce sont des choses qui consistent plus dans le jeu, que dans les paroles, ne sauroient avoir nul agrément sur le papier ; c'est pourquoi je la passe.*



S C E N E I I.

Le théâtre représente la chambre de Colombine, dans laquelle il y a un clavestin.

ISABELLE préludant sur le clavestin,
COLOMBINE se mettant des mouches devant
un miroir. *UN LAQUAIS.*

COLOMBINE.

H Ola, quelqu'un, n'ai-je là personne,
Cascaret, Jasmin, Bagatelle, Baga-
telle... D'où vient petit garçon qu'il faut
vous appeller tant de fois ?

BAGATELLE.

Mademoiselle, c'est que j'achevois ma
main au lansquenet.

COLOMBINE.

N'est-il venu personne me demander ?

BAGATELLE.

Il est venu cinq ou six personnes, mais,
j'ai oublié leur nom, & ce qu'ils m'ont dit.

COLOMBINE.

Le petit étourdi.

PIERROT.

Monsieur le conseiller a dit qu'il alloit
revenir, il est venu aussi cette grande femme
qui a le visage si creux, qui vous viendra
voir tantôt, quand elle aura été chez son
libraire.

COLOMBINE.

C'est notre bel esprit , je la tiens quitte de sa visite dès à présent. Venez ça , allez chez ma couturiere , & dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui.

BAGATELLE.

Ne lui dirai-je pas aussi de nous faire des culottes ; la mienne est toute déchirée entre les jambes , & ma chemise passe , reverence parler , par

COLOMBINE.

Taisez-vous petit sot , & faites ce que je vous dis. *Pierrot & bagatelle sortent.*

ISABELLE.

Hé bien , cousine , as-tu bien-tôt mis la dernière main à ton visage ?

COLOMBINE.

Dis-moi , je te prie , comment me trouves-tu aujourd'hui ?

ISABELLE.

A charmer.

COLOMBINE.

J'ai beau arranger mes traits , il me semble qu'il y en a toujours quelqu'un qui se révolte contre mon économie.

ISABELLE.

Je t'assure que tu es d'un air à faire payer contribution à tous les cœurs de la ville.

COLOMBINE.

Je fais bien , sans vanité , que j'ai quelque agrément , mais avec un peu de beauté ;

& trois ou quatre mouches sur le nez , une fille ne va pas loin dans le siècle où nous sommes ; il faut de cela pour plaire. *Elle se touche au front.* Et , pour attraper un époux , qui est le point difficile. Nous commençons tout doucement à monter en graine , & nous sommes assez fortes pour soutenir fort bien une these en mariage.

I S A B E L L E.

J'en tombe d'accord. Crois-tu , cousine , que j'aye le cœur plus dur que toi ? Je sens quelque fois qu'une fille n'est pas née pour vivre seule ; je t'avouerai même que j'emploie tout mon esprit , pour attirer quelque amant dans le filet conjugal ; mais les hommes sont des pestes de poissons rusés , qui viennent badiner autour de l'apas , & qui mordent rarement à l'hameçon. Le mariage se décrie de jour en jour , je croi pour moi que nous allons voir la fin du monde.

C O L O M B I N E.

Que tu es folle ! quoique le mariage ne soit plus guères à la mode , les hommes ont beau faire , ils ne sauroient se passer de nous. Leur répugnance pour le mariage , vient de la simplicité des filles , qui ne savent pas jouer leur rôle : l'homme est un animal qui veut être trompé.

I S A B E L L E.

Je ne m'applique nuit & jour à autre chose : je relève avec l'art les agrémens que

la nature m'a donnée. Je joints à quelques brillants d'esprit, les talens de la poésie & de la musique; pour mes manières, elles sont douces & insinuanes, & avec tout cela, point d'épouseurs.

COLOMBINE.

Mais que prétendent donc tous ces petits messieurs-là?

ISABELLE.

C'est ce que je ne conçois pas. On fait bien qu'il y a de certaines avances qui accrochent quelquefois; mais vous en aurez menti, messieurs les soupirans, & si j'accorde quelque faveur, ce ne sera, ma foi, que pardevant notaire, & en vertu d'un bon parchemin bien signé.

COLOMBINE.

Cependant, ce n'est pas une chose si difficile que tu penses d'engager un homme; savoir risquer un billet dans son temps, marcher sur le pied à l'un, tendre la main à l'autre, se brouiller avec celui-ci, se raccommoder avec celui-là; crois-moi avec ce petit manège-là, il faut bon gré malgré que quelque bête donne dans les toiles.

ISABELLE.

Il me semble que tu copies assez bien une coquette d'après nature; prends-y garde au moins, on ne fait plus guère de fortune à ce métier-là.

C O L O M B I N É.

Bon , il n'y a plus que les sottes qui se persuadent d'attrapper les hommes par des airs composés. Cousine , le monde m'en a plus appris qu'à toi , & je te fais caution qu'une fille n'est piquante qu'autant qu'elle a pris sel dans la coquetterie.

I S A B E L L E.

Vraiment, ce ne sont pas là les maximes de ma mere , qui me prône tous les jours que la coquetterie est l'antipode du mariage; & j'ai oui dire cent fois à mon oncle , qu'une fille coquette ressemble à ces vins petillans dont tout le monde veut tâter , & dont personne ne veut acheter pour son ordinaire.

C O L O M B I N É.

Voilà-t-il pas mes contes de grand-mere qui condamnent dans leurs enfans les plaisirs que l'âge leur refuse ; je veux moi te donner des conseils pour le mariage , plus courts & plus faciles , & afin que tu les retienne mieux , je vais te les dire en vers.

I S A B E L L E.

En vers , ma petite : ha, c'est ma folie!

C O L O M B I N É.

N'en perds pas une syllabe. *Elle lit.*

LE PORTRAIT D'UNE COQUETTE,

OU LA MORALE
D'UNE FILLE A MARIER.

UN Ne fille qui veut se faire
Un époux parmi les amans ,
Doit changer à tous les momens
Et de visage & de maniere.
Tantôt d'un air modeste elle entre dans son cœur
Sous un faux semblant de sagesse ,
Et tantôt rallumant un feu de belle humeur ,
Elle y porte à la fois la joye & la tendresse.
Elle fait finement par un mélange heureux
Délayer la douceur avecque la rudesse ;
Du frein ou de l'éperon usant avec adresse ,
Suivant que l'animal est vif ou paresseux.

ISABELLE.

Je ne fais pas comment sera le reste ,
Mais le début est fort vif.

COLOMBINE.

Rien ne se démentira. *Elle continue de lire.*
Pour conserver les cœurs qu'elle a sù préparer ,
Elle tient toujours la balance
Entre la crainte & l'esperance ,
Laisant un pauvre amant doucement s'enfermer.
Si quelqu'un rebuté de son trop long martyre
Cherche à s'échapper du filet ,
Par de fausses bontés alors on le retire.
On écrit , & dieu fait le stile du billet :
Un roi ne payeroit pas tout ce qu'on lui promet ,
On se desesperé , on soupire ;
Trac , l'oiseau rentre au trébuchet.

ISABELLE.

Au trébuchet : un mari ne se prend pas comme un oiseau , il faut bien d'autres pièges.

COLOMBINE.

Je te dis qu'en amour ils sont si niais , qu'une fille qui fait un peu son métier , en va duper trente à la fois. . . . *Elle poursuit sa lecture.*

Lui parle-t-on

ISABELLE.

Encore ?

COLOMBINE.

Voici le dernier. Oh , dame , il entre bien des ingrédients dans la composition d'une coquette.

Lui parle-t-on d'amour , vante-t-on ses appas ?

Elle impose silence en faisant la novice ,

Elle fait expliquer ceux qui n'en parlent pas ,

Et fait se démonter à vilie.

D'un rire obéissant son visage est paré ,

Le robinet des pleurs s'ouvre & ferme , à son gré ;

Et dispensant ainsi la rigueur , la tendresse ,

Crois moi , cousine , en cet état ,

C'est jouer de malheur après tant de souplesse ,

Si quelque dupe enfin , ne râte du contrat.

ISABELLE.

Savante , comme tu es , tu devrois te mettre à montrer le coquetisme en ville ; tu serois bien-tôt riche.

COLOMBINE.

Je n'y gagnerois pas de l'eau , toutes les filles savent cela : dans le fond , on n'a

que de bonnes intentions ; & quel reproche peut faire un homme quand une fille ne le trompe qu'en vue de mariage ?

UN LAQUAIS.

Ha , mademoiselle , voilà monsieur le comte Octave.

COLOMBINE.

Qu'il entre.

ISABELLE.

Je te laisse avec lui ; car apparemment c'est un épouseur , & ma mere m'attend.

COLOMBINE.

Bon , ta mere t'attend : va , va , elle est la maîtresse , elle attendra tant qu'elle voudra. Demeures ici , tu en apprendras plus avec moi en un quart-d'heure , que tu ne feras en toute ta vie avec ta mere. C'est une façon de mari.

ISABELLE.

Tu l'aimeras donc ?

COLOMBINE.

Que tu es sotte ! n'e t'ai-je pas dit cent fois que j'aime tout le monde sans aimer personne ? Mon pere m'a défendu de le voir , parce qu'il me destine à un baillif du Maine qui doit arriver dans peu : ne suis-je pas bien malheureuse ! car imagines-toi ce que c'est qu'un baillif , & un baillif du Maine. Mais voici Octave.

S C E N E III.

OCTAVE, MEZZETIN son valet,
COLOMBINE, ISABELLE.

OCTAVE.

M Algré la rigueur de votre pere , je viens vous assurer , mademoiselle , que je perdrai plutôt la vie , que l'esperance d'être un jour votre époux.

MEZZETIN.

Oui , mademoiselle , nous avons resolu cela : & s'il ne vous épouse , je vous épouserai moi.

ISABELLE *bas à Colombine.*

Cousine , voilà un gibier à trébuchet.

COLOMBINE.

Monsieur le comte , vous savez quels sont mes sentimens pour vous , cela vous doit suffire ; ne parlons point d'amour si ce n'est en chansons. Vous chantez bien ; voilà ma cousine qui accompagne parfaitement du clavecin , je veux vous entendre ensemble.

OCTAVE.

Mais , mademoiselle , chanter en l'état où je suis , penetré de douleur , desesperé...

MEZZETIN.

Il s'est ce matin arraché... un cor , &

si je ne l'avois empêché , il alloit avaller une bouteille de vin d'Espagne de cette hauteur-là. *Il montre la hauteur de son coude.*

COLOMBINE.

Bon , bon , si vous n'avez pas la force de chanter , vous soupirez ; c'est la langue la plus familière aux amans. Allons , qu'on approche le clavecin. Mezzetin , prenez bien garde que mon père ne vienne.

ISABELLE.

Tu me mets-là , cousine , à une rude épreuve. *On chante , & après qu'on a chanté arrivent*

SCENE IV.

TRAFIQUET, PIERROT.

TRAFIQUET.

HOla , quelqu'un , Pierrot , Pierrot ?

PIERROT.

Me voilà , me voilà , monsieur : & vous criez plus fort qu'un fiacre mal graissé.

TRAFIQUET.

Mais avec qui diable es-tu donc ? il faut toujours t'appeler vingt fois.

PIERROT.

Je suis avec l'amour.

TRAFIQUET.

Ho , ho , voilà du nouveau : tu es donc amoureux ?

PIERROT.

Je ne dors ni ne veille , je sens toujours là un tintamarre , comme s'il y avoit un regiment de lutins.

TRAFIQUET.

Il faut prendre patience : mais que vois-je ! c'est Octave. Hé que faites-vous ici , s'il vous plaît ? Ne vous avois-je pas prié de n'y plus venir ? *Octave & Mezzetin font une reverence.*

PIERROT.

Puisque monsieur vous l'a dit , pourquoi y revenez-vous ?

TRAFIQUET.

Est-ce que vous pretendez , mon petit monsieur , épouser ma fille malgré moi ? *Octave & Mezzetin repondent par des reverences.*

PIERROT.

Monsieur , n'allez pas souffrir cela , on vous prendroit pour un insensé.

TRAFIQUET.

Mais , monsieur encore une fois , je n'ai que faire de toutes vos reverences , repondez à ce que je vous demande. *Octave & Mezzetin continuent leurs reverences , & sortent.*

TRAFIQUET.

Vous ferẽz bien , messieurs de la reveren-
ce , de ne regarder ma porte qu'avec une
lunette : je vous y saluerois d'une maniere...
*Quelle plaisante conversation , toujours des
reverences !*

PIERROT.

Va , va , tu n'as qu'à y revenir , je te ferai
danser un branle de sortie sans violons.

TRAFIQUET à sa fille.

Et vous , madame l'impertinente , ne
vous ai-je pas défendu de le voir ? savez-
vous que quand je commande je veux être
obéi ? *Colombine & Isabelle font une reve-
rence.*

PIERROT.

Elles ont appris à danser du même maître.

TRAFIQUET.

Ne t'ai-je pas dit, que je ne voulois pas que
tu songeasses davantage à cet homme-là pour
être ton époux ? *Colombine & Isabelle font
encore une reverance.*

PIERROT.

Fi ! ce n'est pas là votre fait.

TRAFIQUET.

Ecoutez , ne m'échauffez pas les oreilles,
il y a des maisons à Paris où l'on réduit les
filles desobéissantes , merci de ma vie.
*Colombine & Isabelle sortent en faisant une
grande reverence.*

PIERROT.

PIERROT.

Ma foi , monsieur , il faut dire la vérité ,
voilà des filles bien civiles.

TRAFIQUET.

Mais que veulent donc dire toutes ces
ceremonies-là ? Voilà une nouvelle manie-
re de répondre. Allons , allons , il faut faire
cesser tout ce manège-là ; j'attens aujour-
d'hui un gendre qui me vient du bas Maine,
je veux envoyer savoir s'il est venu, Pierrot ?

Pierrot fait une reverence en fille.

TRAFIQUET.

Ha , monsieur le maraut , je croi que
vous voulez rire aussi ; si je prens un bâton,
Pierrot fait une autre reverence.

TRAFIQUET.

Quoi , tu t'en méles aussi ?

PIERROT.

Mais , monsieur , est-ce que vous vou-
lez m'empêcher d'être civil ? Qu'est-ce que
vous me voulez ?

TRAFIQUET.

Je veux que tu passes chez monsieur Fel-
se-matthieu , pour le prier de passer ici , &
que tu ailles de-là dans la rue de la Huchet-
te , savoir si le messager du Mans est ar-
rivé.

PIERROT.

Bon , bon , bon , monsieur , vous atten-
dez donc quelque panier de volaille ?

TRAFIQUET.

J'attens le baillif de Laval , qui vient pour être mon gendre.

PIERROT.

Quoi, tout de bon , un homme du Maine pour être le mari de votre fille ?

TRAFIQUET.

Assurément.

PIERROT.

Eh, monsieur , n'en faites rien , il ne vient que des chapous de ce pays-là.

SCÈNE V.

COLOMBINE sur un petit bureau , pliant une lettre. PIERROT derriere elle faisant l'azzi d'être amoureux.

Avant cette scene il s'en passe plusieurs autres à l'Italienne , qui ne se peuvent imprimer pour les raisons qu'on en a dites ailleurs.

COLOMBINE.

U Ne bougie. . . . Est-ce que tu n'entends pas que je demande une bougie pour cachetter une lettre ?

PIERROT.

Pardonnez-moi. . . . Mais c'est que. . . . en verité. . . . mademoiselle , je m'en vais.

COLOMBINE.

Pour moi je ne fai plus quelle maladie a attaqué le cerveau de cet animal-là ; il ne voit plus , il n'entend plus ; il a assurément quelque chose de brouillé dans son timbre. *Pierrot apporte le manchon de sa maitresse.* Tu veux donc que je cache une lettre avec un manchon ? Je te demande une bougie , m'entens-tu ? je croi qu'il me fera perdre l'esprit. . . . *Pierrot fait des mines.* Ho , ho , voilà une nouvelle folie que je ne lui connoissois pas encore. Depuis quand as-tu perdu la parole ? Parles , repons ; dis donc à qui tu en as,

PIERROT.

Je n'oserois , je sens là comme un tourbillon. . . un étouffement en la nature. . . . heurtant contre l'amour ; tenez voilà une lettre qui vous dira tout cela,

COLOMBINE.

Mais que signifie donc cette ceremonie ici ? je trouve cela affés plaisant ; voyons donc que dit cette lettre. *Elle lit.*

„ Comme il n'y a point d'animal dans
 „ le monde qui n'aime quelqu'autre ani-
 „ mal , c'est ce qui fait que je vous aime ;
 „ autre chose ne peut vous dire , votre très-
 „ humble serviteur & fidele amant Pier-
 „ rot. . . .

Mon très-humble serviteur & fidele amant
 Pierrot ; ha , ha , voilà donc où le bât

vous blesse , monsieur l'amoureux : en vérité je suis ravie d'avoir fait une pareille conquête.

PIERROT.

Hé , mademoiselle , je sai bien que mon mérite n'est pas capable de mériter..... Mais d'un autre côté. . . voilà que l'occasion. . . votre beauté. . . . Je ne suis pas bien riche , mais , ma foi , je suis un bon garçon.

COLOMBINE.

J'entens cela le mieux du monde ; mais je vous prie , monsieur Pierrot , d'étouffer un peu vos hoquets de tendresse , & d'aller porter cette lettre-là à monsieur de la Matotière.

PIERROT *s'en allant.*

Ha , petit cocodrilte. . . Ouf.

COLOMBINE.

La conquête de Pierrot n'est pas bien illustre , je sens néanmoins une secrète joye de voir que rien ne m'échape. Quelque secret qu'affectent les femmes , elles ne sont jamais fâchées de s'entendre dire qu'on les aime.



S C E N E V I.

COLOMBINE, *MEZZETIN en conseiller, en habit de ville avec une épée.* **UN LAQUAIS.**

LE LAQUAIS.

M Ademoiselle, voilà monsieur le conseiller Nigaudin.

COLOMBINE *appercevant Nigaudin.*

En verité, monsieur Nigaudin, j'ai lieu de louer votre diligence; nous ne devons partir pour la comedie que dans deux heures, & je suis ravie de pouvoir pendant ce temps-là profiter de votre conversation.

NIGAUDIN *en roussant.*

Mademoiselle, quand il s'agira de venir vous offrir ses hommages, on n'obtiendra point de défaut contre moi; en cas de rendez-vous auprès des dames, je ne me laisse jamais contumacer, & je me réns bien vite à l'ajournement personnel.

COLOMBINE.

Ha, monsieur, que vous dites les choses galamment. Vous avez un tour aisé & naturel dans vos expressions, que les autres n'ont point; & il semble toujours que vous demandiez le cœur, quelque indifferente chose que vous puissiez dire.

N I G A U D I N.

Moi, mademoiselle, je ne vous demande rien; vous me prenez donc pour un escroc? Il est vrai que nous autres gens de robe la plupart, nous avons la belle élocution à commandement, tout franc, mademoiselle, les gens d'épée n'ont point le boute-dehors comme nous.

C O L O M B I N E.

Fi! ne me parlez point des gens d'épée; ils n'auroient jamais rien à dire, s'ils ne vous étourdissoient de leurs bonnes fortunes, & s'ils ne vous faisoient le calcul du nombre des bouteilles qu'ils ont vuidées. Pour moi je ne conçois pas bien la manie de la plupart des femmes d'aujourd'hui, on ne fauroit leur plaire si l'on ne revient de Flandre ou d'Allemagne: & si on ne rapporte à leurs pieds un cœur tout perfillé de poudre à canon.

N I G A U D I N.

Ma foi il y a bien de l'entêtement; car entre nous il n'y a point de gens qui tiennent une procédure si irrégulière auprès des dames que les gens de guerre. Ils sont brusques & entreprenans sur le fait des faveurs; & n'observent jamais les délais portés par l'ordonnance de l'amour.

C O L O M B I N E.

Il est vrai qu'on n'est point en sûreté contre leurs entreprises; & quand ils sont chez

Les dames , ils s'imaginent d'être dans un quartier d'hyver à vivre à discretion.

N I G A U D I N.

A propos de quartier d'hyver , mademoiselle , il me semble qu'ils sont venus cette année quinze jours plutôt pour moi.

C O L O M B I N E.

Pourquoi donc monsieur ?

N I G A U D I N.

J'avois hypothèque speciale sur votre cœur sans ce visage d'épétier qui est arrivé , & qui se prétend privilégié sur la chose : mais ventre bleu nous verrons.

C O L O M B I N E.

Hé que craint-on , monsieur , quand on est fait comme vous ?

N I G A U D I N.

Il est vrai qu'un juge craint fort peu de chose : mais la plupart de ces gens de guerre sont des brutaux qui usent d'abord des voyes de fait : nous autres nous faisons notre affaire en douceur , & nous n'aimons pas le fracas de la brette.

C O L O M B I N E.

Vous avez assez d'autres endroits pour vous faire distinguer.

N I G A U D I N.

Ce n'est pas ventre bleu , qu'on n'ait du cœur : je voudrois que vous me vissiez aux buvettes , je fais tout trembler : & si tous mes confreres les praticiens me ressem-

bloient , il ne se recevrait pas le quart des nazardes qui se donnent tous les jours.

COLOMBINE.

Je gagerois à votre air que vous opinez l'épée à la main , & je vous prendrois quelquefois pour un colonel de robe.

NIGAUDIN.

Vous trouvez donc mon habit joli ? c'est un petit deshabillé de chasse que je me suis fait faire pour la cour : n'est-il pas vrai que l'épée me sied bien ?

COLOMBINE.

A charmer.

NIGAUDIN.

Je sens quelquefois des convulsions de bravoure , que je ne saurois retenir. *Il touffe.* J'étois né pour la guerre , mais mon père voyant que j'avois trop d'esprit pour ce métier-là , me mit dans notre presidial de Beauvais , & m'acheta une charge d'assesseur.

COLOMBINE.

Ah, monsieur l'assesseur , si vous débrouillez aussi bien un procès que vous savez vous faire jour dans un cœur , que vous êtes un juge éclairé !

NIGAUDIN.

Tout franc , mademoiselle , je ne me plains point de mes lumières , & je vous avoue que j'ai une pénétration d'esprit qui me surprend quelquefois. Je jugeai dernie-

tement un gros procès à l'audiance , dont je n'avois pas entendu un mot.

COLOMBINE.

Pas un mot ! & comment avez-vous pu rendre justice ?

NIGAUDIN.

Bon , dans tous les procès il n'y a qu'une routine : une des parties m'avoit envoyé un carosse de cent pistoles , & l'autre deux chevaux gris de six cens écus , vous jugez bien qui avoit le bon droit ?

COLOMBINE.

Ho , je sai que deux chevaux gris menent un procès bien rondement.

NIGAUDIN.

Ma foi , vous avez raison , les chevaux entraînerent le carosse.

SCENE VII.

ARLEQUIN en capitaine , COLOMBINE , NIGAUDIN.

LE CAPITAINE en dedans.

PArbleu , mon ami , je croi que tu ne me connois pas.

COLOMBINE.

Ha , monsieur , vous êtes perdu si cet homme-là vous trouve ici.

N I G A U D I N.

Comment donc ?

C O L O M B I N E.

C'est un officier qui est jaloux à la fureur : il a déjà tué cinq ou six hommes pour n'avoir fait que me regarder.

N I G A U D I N.

Cinq ou six hommes ! voilà qui est bien brutal. *Il se deshabilie , met son rabat & appelle son laquais.*

C O L O M B I N E.

Hé , que faites-vous , monsieur , à quoi vous amusez-vous là ?

N I G A U D I N.

Je fais bien ce que je fais , il faudra qu'il soit bien lâche s'il me bat sans épée. Pour plus grande sûreté , vite qu'on me donne ma robe. C O L O M B I N E.

Votre robe , & où est-elle ?

N I G A U D I N.

Je ne vais jamais sans cela , on ne fait pas ce qui peut arriver.

C O L O M B I N E.

Ha , monsieur , ne vous y fiez pas , vous auriez toutes les robes du palais sur le corps , qu'il....

L E C A P I T A I N E *en dedans.*

Par la mort , par la tête , si tu ne me laisses entrer , je mettrai le feu à la maison.

C O L O M B I N E.

Que je suis malheureuse ! le voilà qui en-

tre , tenez , cachez-vous vite sous cette table-là , & ne remuez pas.

NIGAUDIN *se mettant sous la table.*

Ha , ma maudite toux me va trahir.

LE CAPITAINE *sortant.*

Comment mordi , mademoiselle , il est plus difficile d'entrer chez vous que de prendre trois demi-lunes l'épée à la main. Si vous ne changez de portier , ma foi il faudra rompre tout commerce avec vous : malepeste , une cravate de malines qui n'est plus propre qu'à faire de la charpie : voilà qui est fait je ne rends plus de visites qu'à des portes bâtarde.

COLOMBINE.

Monsieur , je suis bien fâchée de l'accident de votre cravatte : mais. . .

LE CAPITAINE.

Mais , mademoiselle , on est bien-aise de conserver le peu qu'on a de linge ; je suis revenu trente fois de l'assaut en meilleur équipage : il est vrai qu'une jolie personne comme vous est un redoutable ouvrage à corne. *Il rape du tabac , Nigaudin touffe ; le capitaine , après avoir regardé de tous côtez , dit : Plâît-il ?*

COLOMBINE.

Ce n'est rien , monsieur. . . Que voilà un habit bien entendu !

LE CAPITAINE.

Jé ne suis pas mal fait , oui : je dois ma

taille à une douzaine de bouteille de vin , que je bois réglement par jour. Un grand ventre sied bien à la tête d'un bataillon , & il faut qu'un homme de guerre ait du boyau. . . . *Nigaudin touffe.* Ouais , qu'est-ce que j'entens ?

COLOMBINE.

Ce n'est rien , vous dis-je. Voilà vos inquiétudes qui vous prennent : vous voudriez déjà être hors d'ici , & vous ne songez pas qu'il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

LE CAPITAINE.

J'y viendrois plus souvent , mais tout le genre humain y aborde ; voyez , mademoiselle , je suis le gentilhomme de France du meilleur commerce : mais ventrebleu je ne m'accommode point de vos neutralités.

COLOMBINE.

Mon dieu , monsieur , je ménage tout le monde pour des raisons particulières : mais je sai donner la préférence à qui le mérite , je me distingue en voyant les gens de cour , les officiers me font plaisir , je trouve des ressources parmi les financiers , & pour peu qu'on aime les bagatelles , c'est le moins qu'on puisse avoir que deux ou trois petits abbés dans une maison.

LE CAPITAINE.

Pour les abbés passe , on fait bien que

cette graine-là est nécessaire aux femmes : mais j'enrage de voir à vos trouffes un tas de gens de robe, qui sont pour la plupart des croquans , à qui l'esprit n'a été donné que comme le sel aux jambons pour les conserver. C O L O M B I N E.

Bon , l'été les femmes les souffrent faute d'officiers : mais ce sont des oiseaux semestres qui disparoissent avec les hyrondelles : & puis les affaires viennent sans qu'on y pense , on a tous les jours malgré soi des procès : & vous savez qu'auprès d'un juge sensible , l'enjouement d'une jolie femme est toujours la meilleure pièce d'un sac.

L E C A P I T A I N E.

Vous voyez entr'autres un certain. . . . Trigaudin. . . Nigaudin , un petit friquet de chicanne : par la ventrebleu , si jamais je l'y rencontre, je n'aime pas le bruit, mais assurément je lui couperai les oreilles. *Nigaudin touffe , & Colombine touffe aussi de peur que le capitaine ne l'entende.*

C O L O M B I N E.

Hé si, monsieur , ne m'en parlez point ; je ne le saurois souffrir ; c'est une éponge à sottises. *Elle touffe.*

L E C A P I T A I N E.

Qu'avez - vous donc , mademoiselle , vous me paroissez bien enrhumée ?

C O L O M B I N E.

Ce n'est rien , monsieur , on ne peut pas

toujours se porter si bien que vous : mon dieu que vous avez bon visage !

LE CAPITAINE.

Je le croi ma foi qu'il est bon , il y a plus de trente ans que je m'en sers jour & nuit : je ne suis pas comme ces femmes qui le mettent le soir sous leur toilette.

SCENE VIII.

UN SERGENT & les mêmes.

LE SERGENT.

M On capitaine , ne voulez-vous pas arrêter les parties de ce marchand qui a fourni les justes-au-corps de la compagnie ?

COLOMBINE.

C'est-à-dire , monsieur le capitaine , que vous ne manquez pas de moyens pour trouver de l'argent.

LE CAPITAINE.

Je veux être un infâme , si j'ai le premier sou pour faire ma compagnie ; ce qui me console c'est que je dois beaucoup. *Il écrit & sent quelque chose sous la table.* Allons , tirez ; pour une demoiselle il me semble que vous avez-là un vilain mâtin sous votre table.

COLOMBINE.

Vous rêvez , je croi avec vos mâtins ?

LE CAPITAINE.

Brin d'Amour ?

LE SERGENT.

Mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Chassez-moi ce chien de dessous cette table.

LE SERGENT *avec sa canne.*

Allons , tirez , à la paille. *Nigaudin sort.*

LE CAPITAINE.

Ho , ho , mon petit ami , & que faites-vous donc ici , s'il vous plaît ?

NIGAUDIN.

La Violette , laquais , prenez ma robe.

LE CAPITAINE.

Mon petit ami , si vous ne dénîchez au plus vite , je vous ferai amoureusement descendre par la fenêtre.

COLOMBINE.

Ha , monsieur le capitaine , vous êtes un extravagant de vous emporter sans raison ; n'ai-je pas fait mon devoir de faire cacher monsieur pour vous épargner du chagrin ? tant pis pour vous si vous allez chercher où vous n'avez que faire : & vous , monsieur , de quoi vous avisez-vous de faire du bruit mal-à-propos ? il n'y a qu'un homme de robe , & un officier d'un presidial capable de touffer quand on le cache sous une table ;

puisque vous avez fait la sottise , démêlez la fusée comme il vous plaira. *Elle sort.*

N I G A U D I N.

Adieu , monsieur , nous ne serons pas toujours seul à seul ; & s'il vous tombe jamais quelque decret sur le corps , je vous apprendrai ce que c'est que de scandaliser un juge chez des femmes.

L E C A P I T A I N E.

Va , va , petit regratier de justice , je me mocque de toi & de tes decrets , je suis en garnison dans une bonne citadelle.

N I G A U D I N.

On ne traite pas comme ça un conseiller-assesseur , & je m'en plaindrai à votre citadelle. *Ils s'en vont l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.*





ACTE II.

SCENE I.

TRAFIQUET, PIERROT.

PIERROT.

Monsieur , je viens de chez votre notaire ; il vous prie bien fort de l'excuser , il ne sauroit venir aujourd'hui.

TRAFIQUET.

Il faut prendre patience , pourvu qu'il vienne demain.

PIERROT.

Ni demain non plus , il lui est survenu une petite affaire , je ne croi pas qu'il puisse venir si tôt.

TRAFIQUET.

Et quelle est donc cette affaire ?

PIERROT.

C'est , monsieur , qu'il est mort.

TRAFIQUET.

Il est mort ; tu as raison , je ne croi pas qu'il revienne de long-temps ; c'est bien dommage ; c'étoit le seul honnête homme de notaire que j'aye encore trouvé. Hé, dis-

moi , as-tu eu des nouvelles de notre homme.

PIERROT.

Hé oui , monsieur , pour celui-là on m'a dit qu'il étoit arrivé par le poulaillier du Maître, & qu'il demeurait tout rasibus chez nous. TRAFIQUET.

Le ciel en soit loué , je me déferai peut-être à la fin de ma fille ; & je ne verrai plus dans ma maison des animaux de toute sorte d'espece , & particulièrement cette assemblée de femmes , ou plutôt cette académie de folles qui s'y tenoit.

PIERROT.

Tout franc , monsieur , je commençois à être bien las de toutes ces visagereffes , & j'étois résolu de prendre mon congé , ou de vous donner le vôtre ; mais , monsieur , je voudrois bien vous lâcher un petit , mot tandis que je sommes sur la chose du mariage.

TRAFIQUET.

Parles , Pierrot , que me veux-tu ?

PIERROT.

Monsieur , regardez-moi bien , tel que vous me voyez , je me vais marier.

PIERROT.

Toi , te marier ! tu es fou.

TRAFIQUET.

Ce qui me console , monsieur , c'est que celle que j'épouse est aussi folle que moi.

TRAFIQUET.

Et qui est-ce donc cette malheureuse-là ?

PIERROT.

Ho , monsieur , vous la connoissez bien ,
c'est. . . mademoiselle votre fille.

TRAFIQUET.

Ma fille ! ma fille Colombine ?

PIERROT.

Vraiment , monsieur , cela est tout prêt ,
on n'attend plus que votre consentement ,
& le sien.

TRAFIQUET.

Je ne fai , maraut , à qui il tient que je ne
t'assomme de coups.

PIERROT.

Mais , monsieur , il ne faut pas se fâcher ,
cela n'est pas si inégal. Je suis un garçon une
fois , & elle est une fille : & puis , monsieur ,
je ne fai ce que c'est que de faire le blêche :
vous me donnez quinze écus par an , j'aime
mieux n'en gagner que dix , & être votre
gendre. Voilà comme je parle , moi.

TRAFIQUET *donne des coups de canne à
Pierrot.*

Et moi voilà comme je répons.

PIERROT.

Eh , si donc , monsieur , est-ce comme ça
qu'on parle de mariage ? Tenez , voilà votre
diable de baillif ; est-ce qu'il est mieux fait
que moi ? La peste l'étouffe & vous aussi
encore par-dessus le marché.

SCENE II.

LE BAILLIF, TRAFIQUET,
PIERROT.

LE BAILLIF.

JE croi , monsieur , que vous avez plus d'impatience de me faire votre gendre , que je n'en ai de vous voir mon beau-pere. Vous avez une fille ; *ergò* , vous êtes pourvu d'une drogue dont vous voudriez être défait ; car une fille , c'est une fleur qui se fanne si elle n'est cueillie dans sa saison ; c'est un carteau de vin de Champagne , qui jaunit , s'il n'est bu dans sa primeur.

PIERROT.

Monsieur du carteau , vous n'en aurez peut-être que la beffiere.

TRAFIQUET.

J'espere , monsieur , que vous ne vous repentirez pas de l'affaire que vous faites ; car je puis vous assurer que je vous livre une fille toute neuve , & qui vous fera dans la suite un très-bon usé.

LE BAILLIF.

Ha , cette marchandise-là ne dure toujours que trop. Vous pouvez aussi vous vanter , que vous ferez le beau-pere de France le mieux engendré : je n'ai aucune mau-

vaife qualité ; je hais le vin à la mort , j'ai une aversion incroyable pour le jeu , je fuis fort aifé à vivre. Je ne croi pas avoir affommé plus de vingt payfans , & fi ce n'étoit que pour des bagatelles , quelques rentes feigneuriales. *En difant cela , il tire de fa poche fon mouchoir , & laiffe voir un pistolet , une bouteille , & fait tomber des dés & des cartes.*

TRAFIQUET *appercevant tout cela , dit bas :*

Voilà cet homme fi doux , qui ne joue & qui ne boit pas. Vous dites donc , monsieur , que ma fille fera doucement avec vous ; & qu'est-ce que c'est que ça , s'il vous plaît ? *Il lui montre le pistolet.*

LE BAILLIF.

Je porte toujours cela fur moi , car je n'aime pas à être contredit.

PIERROT.

Monsieur , voilà un jeune homme qui est doux comme un agneau , vous ne fauriez mieux faire que de lui donner votre fille.

TRAFIQUET.

Vous m'affurez que fa dot ne court point de rifque entre vos mains ; car vous ne jouez point. *Il montre des cartes à terre.*

LE BAILLIF.

Fi ! monsieur , il n'y a que des fripons qui s'amufent à ces métiers-là. Je porte quelquefois des cartes & des dés par complaifance , mais je ne m'en fers qu'en com-

pagnie , & je vous assure que si j'étois seul ,
je ne jouerois jamais.

PIERROT.

Je vous l'ai toujours dit , monsieur , il n'y
a que les mauvaises compagnies qui gâtent
la jeunesse.

TRAFIQUET.

Pour du vin , vous n'en buvez pas ?

LE BAILLIF.

La crapule me fait horreur , est-ce que
les honnêtes gens boivent du vin ?

TRAFIQUET.

Je vois pourtant là quelque chose qui a
assez la physionomie d'une bouteille.

PIERROT.

Bon , monsieur , vous avez la berne.

LE BAILLIF.

Oui , parbleu il l'a , ce n'est que de l'eau-
de-vie que je porte à une femme de qualité
qui est en couche.

TRAFIQUET.

Allons , allons , il faut passer par là-des-
sus , on ne fera pas un homme exprès pour
moi. Apparemment vous n'épouserez pas
ma fille sans la voir ? Pierrot , dis à Colom-
bine qu'elle vienne saluer monsieur.

PIERROT.

Elle n'est pas ici.

TRAFIQUET.

Elle n'est pas ici !

PIERROT.

Non , monsieur , j'ai vu un chevalier avec un abbé , qui sont venus l'emprunter pour jusqu'à sept heures.

LE BAILLIF.

L'emprunter ! comment donc , est-ce-là cette fille si neuve ? Si on me l'emprunte comme ça quand elle sera ma femme , elle ne durera pas si long-tems que je pensois. Mon garçon , la fille de monsieur se prête donc quelquefois de main en main , quand on la demande ?

PIERROT.

Oui , monsieur , tous les jours il y a tout plein d'honnête monde qui la vient prendre pour la divertir.

LE BAILLIF.

Oui , monsieur du beau-pere , en tout cas si dans six mois ou un an je ne m'accommodois pas de votre fille , en perdant quelque chose dessus , vous la reprendriez ?

TRAFIQUET.

Il n'y a rien à perdre sur cette fille-là , vous en trouverez toujours votre argent.

PIERROT.

On ne parle point du loup qu'on n'en voye la queue , tenez , la voilà. Ne vous avois-je pas bien dit qu'elle viendrait souper avec vous ? Il n'y a point de fille à Paris si bien moriginée , elle ne couche jamais en ville.

K iv.

TRA F I Q U E T.

Ma fille , voilà le baillif en question , tu ne voudras peut-être pas lui ouvrir ton cœur en ma présence. Monsieur , je ne vous rends pas un mauvais office de vous laisser seul avec votre maîtresse. *Pierrrot fait des mines en quittant sa maîtresse.*

S C E N E I I I.

COLOMBINE , LE BAILLIF.

LE B'AILLIF *se reculant.*

NE vous étonnez pas, mademoiselle, si vous me voyez reculer trois pas au frontispice de vos charmes; vous avez des yeux capables d'embraser tout le baillage de mon cœur; & depuis qu'on porte des bouches, on n'a jamais bouchonné un bouchon si bouchonnable.

COLOMBINE.

Je suis confuse de vos civilités, monsieur, & il faudroit avoir plus d'esprit que je n'en ai, pour répondre à un compliment si arrangé.

LE BAILLIF.

Il est vrai que pour des complimens, il n'y a point d'homme dans notre province qui m'ose prêter le collet. J'ai harangué une

Fois notre intendant pendant deux heures avec tant d'éloquence , qu'il s'endormit tout debout & ne s'éveilla qu'une heure après que j'eus fini.

COLOMBINE.

De pareils efforts d'esprits sont bons pour la province ; mais à Paris on aime à parler terre à terre.

LE BAILLIF.

Bon , a-t-on de l'esprit à Paris ? Si-tôt qu'il y a un fat dans un pays on l'y envoie ; c'est le rendez-vous de tous le fots de la France , & de tous les Parisiens , je ne vois que les Normands & les Manceaux qui ayent un peu de brillant.

COLOMBINE.

A vous entendre parler , vous ne paroissez pas content des cavaliers de ce pays-ici ; des dames , qu'en dites-vous ?

LE BAILLIF.

La , la , elles sont d'assez bonne amitié , j'en ai trouvé quelques-unes de jolies en mon chemin , mais tout franc , je n'en ai point encore vu une de votre calibre.

COLOMBINE.

Il faut pourtant tomber d'accord qu'elles ont un tour d'esprit & des manières de se mettre , que les femmes de province n'ont pas.

LE BAILLIF.

Oui-da , oui-da , je trouve qu'elles se

coeffent raisonnablement haut , & je croi que leurs maris ne sont gueres coeffez plus bas.

COLOMBINE.

Où passe-t-on le tems avec plus d'économie ? aujourd'hui à l'opera , demain à la comédie , un autre jour au bal ; on entrelasse cela de parties de jeu & de promenades , & vous voyez bien qu'il n'y a point de lieu où une femme soit si façonnée.

LE BAILLIF.

Pour moi je trouve cela le plus joli du monde ; mais que disent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Les maris disent ce qu'ils veulent , & les femmes font ce qu'il leur plaît ; c'est la mode du pays.

LE BAILLIF.

Les femmes feront durer cette mode-là le plus qu'elles pourront , & , s'il vous plaît , quand une femme revient du bal à cinq heures du matin avec un cavalier , qu'elle éveille toute la maison , que disent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Ils ne disent rien ; dès que la femme est rentrée ils se rendorment.

LE BAILLIF.

Un homme qui a le sommeil si en main n'a pas besoin d'être bercé ; mais , je vous prie , lorsqu'une femme vend ses pierreries

pour faire l'équipage de quelque galand homme qui va à l'armée , que disent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Ho , les parisiens sont trop bons serveurs du roi pour trouver cela mauvais.

LE BAILLIF.

Je ne m'en dédis point , voilà de bonnes gens que ces parisiens-là. Vaille que vaille , puisque j'ai fait les frais du voyage , je vous épouserai ; mais à condition que dès le lendemain de la nôce vous vous mettez dans la cariole du Mans pour venir régenter les chapons de ma basse-cour : l'air de Paris donne trop de maux de tête.

COLOMBINE.

Quelque loi que vous m'imposiez , elle me paroîtra toujours douce , pourvu que je sois sûre de passer avec vous le reste de mes jours , vous me tenez lieu de tout : & du moment que je vous ai vû , j'ai senti pour vous. . . . ha , ne m'obligez pas de m'expliquer , j'en dirois peut-être plus que je ne veux.

LE BAILLIF.

Les filles de ce pays-ci sont faites avec des étoupes ; il ne faut qu'une étincelle.....

COLOMBINE.

J'ai une grace à vous demander : les filles , comme vous savez , ont beaucoup d'ambition sur le fait du mariage : j'ai eu

toute ma vie une noble horreur pour les baillifs du Maine , ne pourriez-vous point changer de charge , & vous faire homme de qualité ? L E B A I L L I F.

Très-volontiers , rien n'est plus aisé , aussi-bien je suis en pourparler avec un marquis de nos cantons qui s'en va à l'armée : & comme il a besoin d'argent , il me veut vendre sa charge de marquis avec sa pratique. C O L O M B I N E.

Ho , monsieur , que cela me fera de plaisir ! mais en achetant une charge de marquis , n'oubliez pas , s'il vous plaît , de vous faire donner les airs déhanchés de ces messieurs-là.

L E B A I L L I F.

Ho , je n'en ai que faire , quand on a été toute sa vie élevé dans le bas Maine , les airs de cour ne sont que trop familiers. Adieu , ma belle enfant , touchez là-dedans , dans une heure au plus tard je vous fais marquise ou baillivresse , vous choisirez.

C O L O M B I N E.

La fotte pecore qu'un homme qui a le mariage en tête ! une fille un peu savante sur l'article le manie comme un chamois. Voyez , je vous prie , cet idiot de baillif qui va se faire marquis. Pour m'essayer , le premier marquis qui me tombera sous la patte , j'en ferai un procureur fiscal. *Dans l'intervale de cette scene & de celle qui suit , il se passe des scenes italiennes.*

S C E N E IV.

COLOMBINE, TRAFIQUET.

T R A F I Q U E T.

JE vous prie , mademoiselle ma fille , de ne me point échauffer les oreilles , je fais ce qu'il vous faut : & c'est à vous à obéir , quand je vous ai choisi un mari , entendez-vous ?

C O L O M B I N E.

Comme je suis une partie des plus intéressées dans l'affaire , je croi , mon pere , que mon choix est du moins aussi nécessaire que le vôtre , & je vous dirai franchement que cet homme - là n'est point fait pour moi.

T R A F I Q U E T.

N'est point fait pour vous ! J'en suis d'avis , il faut vous l'essayer : mais voyez , je vous prie , comme cela fait la raisonneuse.

C O L O M B I N E.

Je vous dis encore une fois , mon pere , laissez-moi mener cette affaire-là. Vous êtes plus vieux que moi , j'en conviens : mais je me connois mieux en maris que vous.

T R A F I Q U E T.

Et que trouvez-vous , s'il vous plaît , à redire au mari que je vous propose ?

COLOMBINE.

Bon , c'est un homme qui se presente de front au mariage , & qui ne fait pas ce que c'est qu'un préliminaire d'amour.

TRAFIQUET.

Hé , de par tous les diables , par où veux-tu donc qu'il se presente ? par l'oreille ? Tant mieux s'il commence à entrer en matiere ; en fait du mariage , je n'aime point à voir préluder.

COLOMBINE.

Quoi , mon pere , vous voudriez ...

TRAFIQUET.

Oui , je le veux.

COLOMBINE.

Vous prétendez qu'un homme que je n'ai jamais vu ...

TRAFIQUET.

Oui , je le prétens.

COLOMBINE.

J'ai trop de raison pour ...

TRAFIQUET.

Si tu as de la raison , tu dois m'obéir , & prendre le parti qui se presente. *Ostave paroît à la cantonade , & fait des mines à Colombine.*

COLOMBINE.

Le parti qui se presente. ...

TRAFIQUET.

Oui , le parti qui se presente.

COLOMBINE.

Assurément.

TRA F I Q U E T.

Oui , s'il vous plaît , il ne faut point tant faire de gestes ni de grimaces ; est-ce qu'il lui manque quelque chose ?

C O L O M B I N E.

Je ne dis pas cela.

TRA F I Q U E T.

Est-il tortu ou bossu ?

C O L O M B I N E..

Je trouve sa taille dégagée & engageante.

TRA F I Q U E T.

Est-ce qu'il n'a pas d'esprit ? Va , va , ce n'est pas le plus nécessaire en ménage.

C O L O M B I N E.

Son esprit me charme , & je connois peu de gens qui en ayent plus que lui.

TRA F I Q U E T.

Et pourquoi donc n'en veux-tu point ?

C O L O M B I N E.

Moi , je n'en veux pas ? il faudroit, mon pere , que je fusse bien aveugle , ou bien insensible pour refuser un tel parti.

TRA F I Q U E T.

Ho , que ne parles-tu donc ? j'allois me mettre en colere : voyez , je vous prie , quand on ne s'entend pas ; viens , ma fille , que je t'embrasse.

C O L O M B I N E.

Que cet embrassement me fait de plaisir ! *En embrassant son pere, elle donne sa main à baiser à Octave.*

TRAFIQUET.

Tu répons dignement aux soins que j'ai pris de ton éducation.

COLOMBINE.

J'aimerois mieux mourir , mon pere , que de vous desobliger.

TRAFIQUET.

Tu me promets donc de ne plus songer à cet étourdi ?

COLOMBINE.

Je ne le verrai de ma vie , c'est un homme que je ne puis souffrir.

TRAFIQUET.

Et moi pour reconnoître ton obéissance , je te promets d'augmenter ton trousseau de six chemises , & de t'aller voir toutes les fêtes & dimanches quand tu seras au Maine.

COLOMBINE.

Au Maine , mon pere , & que faire-là ?

TRAFIQUET.

Accompagner ton mari.

COLOMBINE.

Mon mari ! ce n'est pas son dessein de quitter Paris.

TRAFIQUET.

Et vraiment si , il est baillif du Maine.

COLOMBINE.

Octave est baillif du Maine , & depuis quand donc ?

TRAFIQUET.

Que diable veux-tu donc dire avec ton
Octave

Octave ? je croi que tu es folle,

COLOMBINE.

Quoi , ce n'est pas Octave que vous me
voulez donner pour mari ?

TRAFIQUET.

Non assurément.

COLOMBINE.

Bon , bon , vous vous moquez , vous
voulez rire. *Colombine fait toujours des mines
avec Octave.*

TRAFIQUET.

Je ne ris point , & je veux *Il se
tourne , & apperçoit Octave qui lui fait une ré-
verence , & s'en va.* C'est donc ainsi , coqui-
ne , que tu fais état de mes remontrances ,
que tu te moques de moi ?

COLOMBINE.

Mon pere.

TRAFIQUET.

Va , je t'abandonne.

COLOMBINE.

Hé , mon pere.

TRAFIQUET.

Je te desherite,

COLOMBINE *tout doucement,*

Mon petit papa.

TRAFIQUET.

Je te donne ma malediction , & tu mour-
ras vieille fille. *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ho , criez tant qu'il vous plaira , je n'irai

Tome III.

L

pas perdre un amant pour la mauvaise humeur d'un pere ; nous sommes dans un tems où il faut garder le peu qu'on en a. Mais voici notre amoureux Pierrot , il faut l'écouter un moment , & nous en divertir.

SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE.

Un Laquais.

PIERROT.

ENfin , Pierrot , te voilà dans le boudoir jusqu'au cou. De quoi t'avises-tu d'être amoureux ? tu ne fais plus que quatre repas par jour ; tu ne saurois plus t'éveiller qu'à midi sonné ; tu vois bien qu'en cet état-là , tu ne peux pas la faire longue. Hé bien je mourrai. Tu mourras ? Sais-tu bien qu'il n'y a rien de si triste que la mort ? il n'importe , je ne verrai plus cette cruelle ; je ne verrai plus cette ingrate , cette. . . *Il apperçoit Colombine.*

COLOMBINE.

Que dis-tu là ?

PIERROT.

Je dis , je dis , mademoiselle , que quand je serai mort, je ne verrai plus goutte.

COLOMBINE.

C'est donc à dire que ta folie te dure toujours ?

Mademoiselle , assurément vous me ferez faire quelque mauvais coup. Je me serois déjà jetté vingt fois par la fenêtre de notre grenier , s'il avoit été seulement d'un étage plus bas.

COLOMBINE.

Tu te moques , Pierrot ; quand on est bien amoureux , on n'est pas à un étage près : je te conseille de ce pas d'aller faire ce saut-là pour l'amour de moi.

PIERROT.

Allez , vilain petit porc-épic , le ciel vous punira. O amour , amour ! ô Pierrot , Pierrot ! *Il s'en va , & le laquais entre,*

LE LAQUAIS.

Mademoiselle , voilà la comtesse Flamèche , & la marquise Bistoquet qui demandent à vous voir.

COLOMBINE.

La comtesse Flamèche , & la marquise Bistoquet , je ne connois point ça. De quel mauvais vent ces femmes-là abordent-elles chez moi ? il faut que ce soient des provinciales.

LE LAQUAIS.

Ce sont des dames qui disent qu'elles demeurent depuis peu dans le quartier.

COLOMBINE.

Faites-les entrer ; voilà de ces chiennes de visites qu'on ne sauroit éviter.

S C E N E V I.

Pour l'intelligence de cette scene, il faut savoir qu'Octave ayant appris que Colombine avoit dit au baillif d'acheter un marquisat, croit qu'elle l'aime veritablement; & pour l'en dégouter il fait habiller Mezzetin & Pasquariel en femmes, & les envoie chez Colombine, afin qu'ils la dégoutent du baillif.

LA MARQUISE Pasquariel. LA COMTESSE Mezzetin, COLOMBINE.

Le laquais qui porte la queue à la marquise, la tient fichée dans sa culotte, & de ses deux mains il casse des noix.

LA MARQUISE, LA COMTESSE & COLOMBINE toutes trois ensemble.

LA COMTESSE.

HE' bon jour, mademoiselle, comment vous portez-vous? il y a mille ans que j'ai envie de vous venir voir, & de profiter de l'honneur de votre voisinage.

LA MARQUISE.

On a dû vous dire, mademoiselle, que mon équipage s'est arrêté vingt fois à votre porte; mais vous êtes introuvable, & vous êtes toute des plus rares.

COLOMBINE.

En vérité , mesdames , je suis dans la dernière confusion , d'avoir si mal profité de l'honneur de votre visite. Hola , quelqu'un, des sieges. *Elles se taisent toutes les trois ; & après un petit silence , toutes les trois ensemble disent ce qui suit.*

LA COMTESSE.

Peut-on savoir , la belle , quels sont vos plaisirs ? Vous êtes toujours dans le grand monde ; on dit que c'est vous qui faites l'honneur du quartier.

LA MARQUISE.

Mais voyez ce tein , je vous prie , madame la comtesse , apparemment vous l'avez pris du bon faiseur ? jamais je n'ai rien vu de si charmant.

COLOMBINE.

Je suis ravie , mesdames , d'avoir un voisinage aussi agréable que le vôtre. Quand vous voudrez , nous jouerons ensemble ; mais je vous avertis que je suis la plus malheureuse fille du monde. *Elles se taisent de nouveau.*

LA COMTESSE.

Nous faisons nos visites du quartier , une charette de foin a fait un embarras , ce qui nous a obligées de nous sauver chez Lami , où nous avons bu chacune trois bouteilles de vin pour nous désennuyer.

COLOMBINE.

Six bouteilles de vin à deux femmes !

LA MARQUISE.

Il faut dire la vérité , madame la comtesse porte le vin comme un charme.

LA COMTESSE.

Madame la marquise , veut qu'on lui rende justice , & qu'on lui dise qu'il n'y a point de Bretton qu'elle ne boive par dessous la jambe : c'est bien le plus hardi vin de femme.

COLOMBINE.

Avec ces talens-là , mesdames , il est à présumer que vous êtes mariées en Bourgogne ou en Champagne.

LA COMTESSE.

Vous ne vous trompez point. A propos de mariage , ma belle voisine , on m'a dit que vous couchiez la noce en joue : une fille comme vous se peut-elle refoudre à cette vilainie-là ?

COLOMBINE.

Pour moi , madame , je ne trouve rien de vilain à faire tout ce que le monde fait , & ce que vous avez fait vous-même.

LA COMTESSE.

Il est vrai , mais je n'avois que quinze ans pour lors. Vous savez que c'est un âge terriblement scabreux pour une fille : pourrez-vous abandonner votre taille aux accidens du mariage ?

COLOMBINE.

J'ai assez de peine à m'y refoudre : mais

que voulez-vous ; il faut bien prendre le **benefice** avec les charges.

LA MARQUISE.

Faites comme moi , mademoiselle. Depuis que j'ai épousé mon mari, nous ne couchons plus ensemble.

LA COMTESSE.

Cela est fort bon pour vous , madame la marquise , qui avez quantité d'enfans de votre premier lit : mais une fille qui se marie est bien-aîsée de savoir au juste à quoi elle est propre.

LA MARQUISE.

Pour moi je suis malheureuse en garçons , je n'en saurois élever , je n'en ai plus que dix-sept.

COLOMBINE.

Dix-sept ! en verité , madame , l'Etat vous est bien obligé , de lui donner tant de bons sujets.

LA COMTESSE.

J'en aurois bien eu vingt-cinq ou trente si tout étoit venu à profit ; mais les fausses couches ont fait de terribles brèches dans ma famille , le diroit-on à ma taille ? *Elle se promene.*

COLOMBINE.

Elle est d'une finesse extraordinaire , on croiroit que vous allez rompre.

LA COMTESSE.

Depuis deux ans , dieu merci , j'en suis

un peu la maîtresse : j'ai obligé monsieur le comte à faire lit à part, car je suis présentement bien revenue de la bagatelle.

COLOMBINE.

Et monsieur votre époux prendra-t-il toujours ce petit divorce en patience ?

LA COMTESSE.

Madame, il fera comme il pourra.

LA MARQUISE.

Peut-on savoir, ma chère, qui vous épousez ?

COLOMBINE.

Plusieurs partis me recherchent : mais mon pere me destine à un baillif du Maine, &c...

LA MARQUISE.

A un baillif à un baillif ah, ouf, je me trouve mal : un baillif, ah quelle ordure !

COLOMBINE.

Comment donc, madame, avez-vous des vapeurs ?

LA COMTESSE.

Ha, mademoiselle, vous ne deviez jamais lâcher le mot de baillif : à l'heure qu'il est cela me dévoye. Un baillif ! encore si c'étoit un procureur fiscal. *Elles se jettent toutes deux sur leurs sieges faisant des contorsions.*

COLOMBINE.

Ha, que je suis malheureuse ! Voilà deux femmes qui me vont demeurer dans

Les mains, hola quelqu'un, mes laquais, ma femme de chambre ?

LA COMTESSE & LA MARQUISE
ensemble.

Un baillif ! *Elles s'en vont, & quand elles sont à la cantonade elles disent :*

LA MARQUISE.

Non, madame, assurément je ne passerai pas, ou la peste m'étouffe.

LA COMTESSE.

Si je passe la première, je veux que cinq cent mille diables me tordent le cou. *A force de civilités & de contorsions leurs commodes tombent.*

COLOMBINE *après qu'elles sont sorties.*

Non, je ne croi pas que de mémoire d'homme on ait jamais reçu une si impertinente visite : elles n'ont que faire de me tant dégouter du baillif, si je l'épouse ce ne sera qu'à mon corps défendant.

Après cette scène, il s'en fait plusieurs d'Italiennes ; & entr'autres une dans laquelle Octave ayant su la réussite de la visite que Mezzetin & Pasquariel, déguisés en femmes, ont rendue à Colombine, leur ordonne de ne s'en pas tenir-là, & de joindre avec eux quelques fourbes ; ensuite faire ensorte, sous ces déguisemens, de trouver le baillif, & sous prétexte de lui dire sa bonne aventure, le dégouter tout-à-fait du mariage ; ce qui donne occasion à la scène qui suit.

SCENE VII.

MEZZETIN & PASQUARIEL
*en bohemiens , suivis d'autres bohemiens &
 bohemiennes , qui trouvant le baillif , dansent
 & chantent autour de lui.*

ARLEQUIN.

QUand vous serez las de chanter , vous
 me direz peut-être ce que vous me vou-
 lez. *Ils continuent à danser.*

ARLEQUIN à Mezzetin.

Monsieur le meneur de ballet , peut-on
 savoir qui sont ces sauterelles - là ? *En mon-
 trant deux bohemiennes.*

MEZZETIN.

Ce sont des filles surnaturelles qui con-
 noissent les astres , les langues , & tout ce
 qu'il y a de plus extraordinaires au monde
 & hors du monde : elles ne parlent qu'en
 vers : enfin ce sont des filles d'un mérite su-
 blime. Tenez , quel âge donneriez-vous à
 celle-là ?

ARLEQUIN.

Elle est bien jeune : mais je croi que
 quand on la marieroit , elle n'en mourroit
 pas.

MEZZETIN.

Elle est de l'âge du cheval de Troye.
 Voyez-vous cette autre-là , c'est la femme

du zodiaque : elle accoucha un jour des douze signes.

ARLEQUIN.

Quoi , voilà la mere du capricorne ?

MEZZETIN.

Assurément.

ARLEQUIN.

Si cela est , madame , vous êtes grand'-mere de bien des gens , & tous vos enfans ne sont pas dans le zodiaque : mais il me semble que vous m'aviez dit qu'elle étoit fille ?

MEZZETIN.

Cela est vrai ; elle a été cinq ou six cens ans femme , & puis elle est redevenue fille.

ARLEQUIN.

Voilà un beau secret avec lequel on gagneroit bien de l'argent en ce pays-ci. Puisque ces creatures-là savent tant de belles choses , elles pourront donc bien me déterminer sur un mariage ?

MEZZETIN.

Vous ne pouvez pas mieux vous adresser. *Mezzetin & sa troupe s'en vont en dansant & chantant.*

Isabelle & Colombine en bohemiennes , restent avec Arlequin.

ARLEQUIN *après s'être campé au milieu d'elles.*

Mesdames , pour venir à la conclusion ,

Vous saurez que je sens une convulsion ,

Un appetit nommé vapeur de mariage ;

Un là quelque Arlequin qui demande passage ,

Me dois-je marier ?

ISABELLE *gesticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison.

Et vous, à votre avis, me marierai-je ou non ?

COLOMBINE *gesticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

C'est bien dit ; à ces mots il n'est point de réplique ;
Dans leur langue à mon tour, il faut que je m'explique.*Il gesticule & fait beaucoup de contorsions, & puis dit :*
Vous m'entendez donc bien, enfin sans tant parler,
Car cela vous fait mal : devrois-je convoler ?

ISABELLE.

Oui.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment !

ISABELLE.

Oui.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN

Quelle peste de gamme !

ISABELLE.

C'est manquer de bon sens, que de vivre sans femme.

COLOMBINE.

Et pour se marier il faut être archifou.

ARLEQUIN.

Celle-ci, par ma foi, lui rive bien son clou.

ISABELLE.

Oui, l'hymen est des dieux le plus parfait ouvrage ;

C'est le port assuré dans le libertinage :

Le nœud qui nous unit avec de doux accords,

La porte des plaisirs qu'on goûte sans remords,

Le bridon qui retient la jeunesse fougueuse,

L'onguent qui guérit seul la brûlure amoureuse ;

Des blessures du cœur, l'appareil souverain,

Et la forge, en un mot, de tout le genre humain.

ARLEQUIN.

J'en connois bien pourtant de plus d'une fabrique,

Qui ne furent jamais faits dans cette boutique :
Entans du pur hasard, & sans aller plus loin,
J'en trouverois peut-être ici plus d'un témoin.

Il montre le parterre.

COLOMBINE.

Non, l'hymen tel qu'il soit, est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage;
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux;
Une terre fertile en bois malencontreux;
Un magasin de fraude, où l'on fait de commande
Marchandise mêlée, & bien de contrebande;
C'est l'écueil du plaisir, pour tout dire en un mor,
C'est une sourissière, où l'on attrape un sor.

ARLEQUIN à *Isabelle.*

Cet avis à mon goût, vaut bien l'autre, madame.

ISABELLE.

Un homme ne sauroit vivre content sans femme;
Sans elle une maison iroit tout de travers;
Elle fait du destin partager les revers,
Elle sert un mari, soulage sa vieillesse,
La femme est dans le monde un miroir de sagesse,
Le temple de l'honneur, le chef-d'œuvre des cieux;
La beauté fut son lot, l'esprit son appanage,
La vertu son domaine, & l'honneur son partage.

ARLEQUIN.

Oui, cela se disoit du temps de Jean de Vert.

COLOMBINE.

Plutôt que prendre femme, épouses un desert,
Par elle une maison va toute en décadence,
Elle ne met jamais de frein à sa dépense:
Elle accroit les chagrins, loin de les partager;
La femme est en tout temps un éminent danger,
Un vaisseau sur lequel le nocher le plus sage,
Apprehende le calme autant qu'il fait l'orage:
C'est l'arsenic du cœur, la fureur la conduit:
L'inconstance en tout tems, ou l'escorte ou la suit:
Et la vengeance enfin est toujours devant elle.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison, je sais qu'une femelle,

Qui prétend se venger d'un époux offensé,
Devient des animaux le plus vindicatif.

I S A B E L L E.

Quand on la nomme un mal & doux & nécessaire,
C'est qu'on lui voit toujours quelque vertu pour plaire;
Si le ciel ne l'a pas faite avec un beau corps,
Il aura sur l'esprit répandu ses trésors:
Si des biens de fortune elle n'est pas fournie,
Elle se fait un fond de son économie:
La sotte d'ordinaire a l'esprit complaisant;
La folle quelquefois plaît par son enjouement:
Dans une femme enfin toujours quelque mérite,
De ses petites défauts aisément nous raquitte.

A R L E Q U I N.

Qui nous raquittera, dites-nous, s'il vous plaît,
Lorsque de notre honneur elle tire intérêt?

C O L O M B I N E.

Si de quelques vertus les femmes sont pourvues,
Ces vertus de défauts sont souvent corrompues:
La belle est toujours bête, ou croit qu'un tein fleuri
Est un trop bon morceau pour un sot de mari:
La savante ne dit que vers, métamorphose,
Et méprise un époux qui ne parle qu'en prose:
Celle qui d'un beau sang voit ses pères issus,
Vous conte ses ayeux pour toutes ses vertus.
Non, quelque qualité qui regne dans son ame,
Quelque vertu qu'elle ait, c'est toujours une femme,
C'est-à-dire, attentive à l'amant qui languit;
Et vous savez, *casta quam nemo rogavit*.

A R L E Q U I N.

Voilà, je vous l'avoue, un extrait de sorcière,
Que les femmes devraient jeter dans la rivière,
Elle en dit peu de bien.

C O L O M B I N E.

Touchez là, j'en dirai,
Foi de fille d'honneur, sitôt que j'en saurai.

A R L E Q U I N à Isabelle.

Mais parlez-moi françois.... Là, si je me marie,
Ne serai-je point.... là....

ISABELLE.

Quoi, là ?

ARLEQUIN.

Je vous en prie,

Ne me déguisez rien.

ISABELLE.

Quoi donc ?

ARLEQUIN.

Là, ce qu'étoit

Peut être votre époux dans le temps qu'il vivoit.

ISABELLE.

Voilà donc l'encloueure, & le mot peremptoire.

Sur ce point douloureux on en fait bien accroire,

Et l'on en dit bien plus qu'on n'en fait à Paris :

Ce sont-là des terreurs pour les petits esprits . . .

ARLEQUIN.

Et pour les grands, par fois.

ISABELLE.

Des visions cornues,

Que les hommes vont mettre en leurs têtes fourchues.

ARLEQUIN.

Ce sont elles, morbleu, qui nous les plantent là.

Il se touche au front.

De par Belzebut.

ISABELLE.

Bon, approchez, venez-ça,

Regardez-moi bien ; non, vous n'avez point la mine

De recevoir échec de la gent féminine :

Vous êtes beau, joli, bien fait . . .

ARLEQUIN.

Assurément.

ISABELLE.

Vous avez de l'esprit, le port fier, l'air charmant :

Allez, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Mauvaise sauvegarde

Contre les accidens qu'une femme vous garde.

COLOMBINE.

Moi, je dis, à vous voir seulement par le dos :

ARLEQUIN.

Ah, ciel, nous y voilà !

COLOMBINE.

Je vous dis en deux mots,

Que vous avez tout l'air, la phisionomie,
 L'œil, le nez, la façon, la métoposcopie
 D'un homme à qui l'on doit faire un mauvais parti.
 Je vois sur votre sein bien du brouillamini :
 Vos aspects sont malins, vous avez le front large :
 Vous me portez tout l'air d'en avoir une charge,

ARLEQUIN.

Ha ! je sens déjà là. *Il se touche à la tête.*

ISABELLE.

Animal défiant,

Vous croyez donc ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je croi à l'ascendant ;

Ce grand front, cet aspect, tout cela m'entortille.

ISABELLE.

Vous croyez donc la femme un sexe bien fragile ?
 C'est une citadelle, on ne l'insulte pas,
 Sans l'assiéger en forme & donner des combats.
 On prend quelques dehors armé de brusquerie ;
 Mais enfin quand le jeu passe la raillerie,
 Que l'ennemi faisant flotter ses étendarts,
 Vient du corps de la place attaquer les remparts,
 De l'honneur retranché forcer les palissades :
 C'est pour lors qu'une femme, avec plusieurs grenades
 Pleine d'emportement, de courroux, de mépris,
 Vous écarte bientôt ces assiégeans transis.

ARLEQUIN.

Les François sont pourtant, soit dit sans vous déplaire,
 Drôles qui n'ont pas peur du feu pour l'ordinaire ;
 Ils entendent, dit-on, les sièges comme il faut.
 Et sont en droit d'aller brusquement à l'assaut.

COLOMBINE.

Ne vous reposez point sur cette citadelle :
 On a beau nuit & jour y faire sentinelle,
 Quelque chemin couvert en tout tems y conduit.

A ces remparts d'honneur, dont on fait tant de bruit,
Je ne m'y fierois, moi, que d'une bonne sorte :
L'or est une machine & bien prompte & bien forte :
L'époux sur les crénaux observe vainement
La démarche que font les troupes d'un amant ;
Il s'endort quelquefois, cependant on s'avance :
La femme ne peut pas toujours être en défense :
On capitule enfin. Et là, là, croyez-vous
Qu'un traité que l'on fait sur la brèche, à l'époux
Soit fort avantageux ?

ARLEQUIN.

Dans cette conjoncture ,
Je croi bien que c'est lui qui paye avec usure
Tous les frais de la guerre. Allons, tant que quelqu'un
Plus courageux que moi, prendra femme en commun,
Je pretens me servir des droits du voisinage,
Et laisser qui voudra goûter du mariage.
En ces occasions on court plus de danger
Abâtir sur son fond, que sur un étranger,
Je ne tâterai point de la cérémonie.

ISABELLE.

Vous n'en tâterez point ? alte-là, je vous prie.

COLOMBINE.

Point de femme morbleu.

ISABELLE.

Si vous n'en prenez pas.

Vous n'avez point encor trois jours à vivre.

ARLEQUIN.

Helas !

COLOMBINE.

Et si vous en prenez, moi, je vous signifie,
Que demain au plus tard vous n'êtes pas en vie.

*Elles le prennent toutes les deux chacune par une manche
de son juste au corps.*

ARLEQUIN.

C'en est fait, je suis mort, je n'en puis revenir,
Prediseuses du diable, ha ! laissez-moi partir.

ISABELLE.

Avant que vous quitter, il faut que je vous voye
A côté d'une femme.

ARLEQUIN.

Ha plutôt qu'on me noye !

COLOMBINE.

Pour vous laisser , je veux vous mettre hors d'état
De ne pouvoir jamais sortir du celibat.

ARLEQUIN.

N'en faites rien , je suis le dernier de ma race.

ISABELLE.

Que de bruit.

COLOMBINE.

Qu'on me suive.

ARLEQUIN.

Hé , mesdames , de grace ;

Un accord , je serai fix mois de l'an garçon ,
Et fix mois marié.

ISABELLE.

Marchez.

COLOMBINE.

Que de façon.

*Elles s'en vont , & emportent chacune une manche de son
juste-au-corps. Il crie au voleur , Mezzetin & sa troupe re-
viennent , dansent & chantent autour de lui ; l'achevent de
deshabiller , lui emportent sa bourse avec sa culotte , & s'en
vont aussi.*





ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE *seule.*

JE n'entends point parler de notre baillif, il faut que le traité de cette charge de marquis l'arrête chez quelque notaire : il n'en est pas encore où il pense, & je lui garde le meilleur pour le dernier.

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà un bel esprit qui monte, madame Pindaret.

SCENE II.

MADAME PINDARET,
COLOMBINE.

Mad. PINDARET.

HA, ma chere belle, que je suis heureuse de vous rencontrer ! car vous êtes la fille de France la plus introuvable.

COLOMBINE.

On ne m'a point dit, madame, que vous

Mij

m'avez fait cet honneur-là : il est vrai que j'ai le domestique du monde le plus brutal : qu'une femme de qualité me vienne voir , on ne m'en dit rien : qu'une procureuse frappe à ma porte , on m'en vient faire la honte en pleine compagnie.

Mad. P I N D A R E T.

En verité , mademoiselle , il faut que votre train soit travaillé d'un prodigieux dévoyement de memoire : oui , je croi que je suis venue ici plus de dix fois depuis les calendes du mois dernier.

C O L O M B I N E.

Comment dites-vous cela, s'il vous plaît ?
Les cal. . .

Mad. P I N D A R E T.

Les calendes , mademoiselle , c'est-là la maniere de compter des romains & la mienne. Si ma servante dattoit sa depense autrement , elle ne coucheroit pas chez moi deux jours de suite ; je veux de l'érudition jusques dans ma cuisine.

C O L O M B I N E.

Que vous êtes heureuse , madame , de savoir de belles choses ! Si j'avois l'avantage de vous voir souvent , je croi que je deviendrois une habile fille.

Mad. P I N D A R E T.

Il faut dire la verité , on se dégrasse assez à ma compagnie , & tout le monde avoue que je n'ai point la conversation roturiere.

COLOMBINE.

Ha , que cela est joliment dit , la conversation roturiere ! comment pouvez - vous fournir à la dépense d'esprit que vous faites ? si vous ne vous ménagez , vous n'en aurez jamais assez pour le reste de vos jours.

Mad. PINDARET.

Bon , cela ne me coute rien , & à une femme comme moi , qui se joue des auteurs , j'entretiens commerce avec les anciens , & e fraye aussi avec les modernes.

COLOMBINE.

Avec les anciens , madame ?

Mad. PINDARET.

Affurément , mademoiselle , j'en attrape assez le vrai , & je veux vous faire voir quelle est ma lecture quotidienne. Laquais , petit garçon , donnez-moi mon Juvenal.

LE LAQUAIS.

Qu'est-ce que c'est , madame , que votre Juvenal ?

Mad. PINDARET.

Ce livre in quarto que je vous ai tantôt donné.

LE LAQUAIS.

A moi , madame , un quartot ; vous ne m'avez donné ni quartaut ni bouteille.

Mad. PINDARET.

Hé , le petit ignorant ! qu'il vous arrive une autre fois de l'oublier. Je prens toujours la précaution de me faire escorter de ce li-

vre-là quand je vais en visites de femmes ; pour me dédommager des minuties de leur conversation.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle mettre à profit jusques à son ennui.

Mad. PINDARET.

Êtes-vous comme moi, ma chère ? toutes les visites de femmes me donnent la colique.

COLOMBINE.

Non , madame , je ne suis point d'une complexion si délicate : à vous dire vrai , j'aime beaucoup mieux la conversation des hommes , & je voudrois par fois qu'il n'y eut que moi de femmes au monde.

Mad. PINDARET.

Vous auriez de la chalandise. J'allai voir il y a quelque temps une marquise , je ne fus qu'un quart-d'heure avec elle , c'étoit pendant la canicule : sa conversation ne laissa pas de m'enrhumer si fort, que je me suis mise trois semaines au gruau pour en revenir.

COLOMBINE.

Cela étant , madame , quand vous allez en visites de marquises , de crainte de vous enrhumér une seconde fois , il faudroit encore faire porter un manteau fourré avec votre Juvenal.

Mad. PINDARET.

Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où va l'ignorance de cette femme-là.

COLOMBINE.

Une femme de qualité ignorante ! vous me surprenez.

Mad. PINDARET.

Ignorantissime ; croiriez-vous. . . . Mais non ; cela n'entre point dans l'esprit.

COLOMBINE.

Mais encore ?

Mad. PINDARET.

Croiriez-vous qu'elle ne put jamais me dire dans quelle olympiade mourut Epaminondas.

COLOMBINE.

Ha ciel , quelle ignorance ! en verité , madame , vous fûtes bienheureuse d'en être quitte pour un rhume , cela valoit bien la peine de tomber en apoplexie.

Mad. PINDARET.

Il ne tint qu'à moi. A propos , mademoiselle , avez-vous vu mon madrigal ?

COLOMBINE.

Non , madame ; cela n'est pas venu jusqu'à moi.

Mad. PINDARET.

Vous n'êtes donc pas de ce monde ; c'est une pièce qui a souffert déjà la troisième édition , & qui a marié les quatre filles de mon libraire ; je vais vous le lire.

COLOMBINE.

Vous me ferez , je vous assure , un sensible plaisir.

Mad. PINDARET *tire quantité de paperaces.*

Ce n'est pas cela , c'est un rondeau sur une absence que je laisse quelque temps mitonner sur le réchaud de la reflexion. . . . Ni cela : c'est la vie de Themistocle en vers burlesques. Je tiens un poëme épique aux cheveux qui surprendra tout Paris. Ha voici notre madrigal. Sur l'inconstance d'une maîtresse qui changea d'amant , parce qu'il avoit soupiré par le derriere , vous entendez bien cela ?

COLOMBINE.

Ho , oui , cela s'entend de reste , peu s'en faut que je ne le sente.

Mad. PINDARET *lit.*

MADRIGAL.

Quoi , pour avoir laissé sauver un prisonnier ,
 Qui n'avoit de voix que pour crier ,
 Votre cœur fait la pirouette ,
 Et se fait un nouvel amant ?
 On dira , volage Lizette ,
 Que ce cœur est si girouette ,
 Qu'il change au moindre petit vent.

COLOMBINE.

Ha , madame , quel merveilleux talent vous avez pour la poésie !

Mad. PINDARET.

J'ai d'assez belles humanités , comme vous voyez : mais je vais me donner à la physique.

COLOMBINE.

A la physique , madame !

Mad. PINDARET.

Oui , mademoiselle , c'est une des plus nobles sciences qu'il y ait : elle a pour objet tout ce qui tombe sous les sens , & par conséquent le corps humain , qui est la plus belle & la plus parfaite de toutes les structures humaines. Adieu , mademoiselle , je sens que ma colique me veut reprendre.

COLOMBINE.

Quoi , si-tôt , madame ?

Mad. PINDARET.

Je ne me prostitue jamais à une longue conversation , & j'aime les visites breves & laconiques.



S C E N E I I I.

*ARLEQUIN en marquis , entre en chantant
& en dansant , se donnant des airs de marquis
ridicule , peignant sa perruque , COLOM-
BINE , Mad. PINDARET.*

A R L E Q U I N.

HE' bien , morbleu , madame , les airs
de cour nous sont-ils naturels ? La lore
la , *Il chante.* Vous allez voir comme je vous
chamarre une danse sérieuse. Hè laquais , la-
quais , lâches-nous un coup de chanterelle ,
je veux tracer un menuet avec vous. *Il veut
prendre Colombine.*

C O L O M B I N E.

Je vous prie , monsieur , de m'en dispen-
ser : je suis d'une fatigue outrée , & voilà
huit nuits de suite que je cours le bal.

L E M A R Q U I S.

Il faut donc que madame danse à votre
place.

Mad. P I N D A R E T.

Moi , monsieur , excusez-moi , s'il vous
plaît : je ne danse point , je fais des vers.

L E M A R Q U I S.

Parbleu , madame , vous danserez en vers ,
ou vous creverez en prose.

COLOMBINE.

Allons , courage , madame , voulez-vous qu'on envoie querir votre juvenal ?

LE MARQUIS *dançant avec madame Pindaret , qui se laisse tomber.*

Voilà un vers à qui il manque un pied.

Mad. PINDARET.

Ah , ah ! voilà un menuet qui m'a mise sur les dents : j'aimerois mieux faire vingt sonnets , que de . . . ah , ah ! souffrez , mademoiselle , que je vous quitte pour m'aller mettre au lit.

LE MARQUIS.

Adieu , madame , allez vous faire tirer trois palettes d'épigrammes de la veine poétique. Hé bien , morbleu , mademoiselle , ne vous avois-je pas bien dit qu'il n'y avoit gueres de marquis plus ridicule que moi ?

COLOMBINE.

A vous parler sincerement , pour un marquis de nouvelle impression , vous ne jouez pas mal votre rôle , & l'on croiroit que vous l'auriez étudié toute votre vie.

LE MARQUIS.

Étudié , moi , étudié ! ha pafsambleu , vous ne le prenez pas mal , étudié ! vous ne savez donc pas que je suis homme de qualité ? à peine fai-je écrire mon nom.

COLOMBINE.

Vous voulez vous divertir ; je fai ce que je dois croire , & j'appelle de votre modestie.

LE MARQUIS.

Cela est parbleu comme je vous le dis : & je veux que le diable m'emporte si jamais j'ai eu d'autres livres qu'un almanach avec un parfait maréchal. Bon , que nous faut-il à nous autres gens de cour , beaucoup de bonne opinion soupoudrée de quelques grains d'effronterie : voilà toute notre science auprès des femmes. *Il se promène sur le theatre.*

COLOMBINE.

Mais où allez-vous donc ? vous avez des inquiétudes horribles dans les jambes , & vous ne sauriez vous tenir un moment en place.

LE MARQUIS.

Ma foi , mademoiselle , il faut du plein-pied à un marquis : je voudrois que vous vissiez à la comédie le terrain que j'occupe sur le théâtre. Ho, parbleu, la scène n'est jamais vuide avec moi : il n'y a que le théâtre de l'opera où je me trouve un peu en brasière, je n'y saurois virouetter à ma fantaisie.

COLOMBINE.

C'est-à-dire , que vous n'y oseriez pas tant faire le fanfaron qu'ailleurs.

LE MARQUIS.

Je suis pourtant toujours sur le bord du théâtre : il y a long-temps que je n'ai secoué la pudeur de ces demi-gens de qualité qui commencent à se donner au public. Ventre-

bleu , je ne tâte point des coulisses : sur l'orquestre , morbleu , sur l'orquestre.

COLOMBINE.

Je ne fais pas pour moi quel plaisir prennent certaines gens à la comédie , de venir étouffer un acteur jusques sur les chandelles : comment voulez-vous qu'un pauvre diable de comédien se fasse entendre au bout d'une salle , il faut donc qu'il creve ?

LE MARQUIS.

Parbleu , qu'il creve s'il veut , il est payé pour cela.

COLOMBINE.

Mais de bonne foi , monsieur le marquis , croyez-vous que ce soit pour vous voir peigner votre perruque , prendre du tabac , & faire votre caroussel sur le théâtre , que le parterre donne ses quinze sols ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas bien de l'honneur pour lui de voir des gens de qualité ? ma foi , quand il n'auroit que ce plaisir-là , cela vaut bien une mauvaise comédie.

COLOMBINE.

Affurément , c'est ce qui fait qu'il s'est mis en droit de vous siffler aussi-bien que les méchantes pièces.

LE MARQUIS.

Il est vrai que le parterre devient terriblement orgueilleux ; ce sont ces Italiens qui ont achevé de le gâter. Savez-vous bien que

cet été ils l'ont traité de monseigneur dans un placet ? Le parterre monseigneur ! monseigneur , j'enrage !

COLOMBINE.

Vous avez beau pester , le parterre fait du bien à tout le monde : il redresse les auteurs , il tient les comédiens en haleine : un fat ne se campe point impunément devant lui sur les bancs du théâtre : en un mot c'est l'étrille de tous ceux qui exposent leurs sottises au public. Que ne vous mettez-vous dans les loges , on ne vous examinera pas de si près.

LE MARQUIS.

Moi dans les loges , ho je vous baise les mains , je n'entends point la comédie dans une loge comme un sanfonnet : je veux mordi qu'on me voye de la tête aux pieds : & je ne donne mon écu , que pour rouler pendant les entre'actes , & voltiger autour des actrices.



S C E N E I V.

LE MARQUIS , COLOMBINE ,
MARGOT , *couturiere* , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M Ademoiselle , voilà votre couturiere.
COLOMBINE.

Hé bien , Margot , m'apportez-vous mon
manteau ?

MARGOT.

Oui , mademoiselle , & j'espère qu'il
vous habillera parfaitement bien : depuis
que je travaille je n'ai jamais vu d'habit si
bien taillé.

LE MARQUIS.

Ni moi de fille si ragoutante : voilà mordû
une petite créature bien émerillonnée. Ecou-
tez , ma fille , où demeurez-vous ?

MARGOT.

Pas loin d'ici.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

COLOMBINE *prend le manteau.*

Vous voulez bien , monsieur le marquis ;
me permettre d'essayer mon manteau de-
vant vous.

LE MARQUIS.

Oui da , mademoiselle , vous pouvez vous

habiller jusqu'à la chemise inclusivement. Elle ôte son manteau , Margot l'habille , Arlequin badine. Margot est ma foi toute des plus jolies, & il y auroit plaisir de lui margoter le cœur , je m'assure qu'elle n'a pas quinze ans. Peut-on voir votre minois , petite femelle ténébreuse. *Il lui leve la coiffe , Margot se défend.*

C O L O M B I N E.

Allons donc, monsieur le marquis, soyez sage. Que ne vous laissez-vous voir aussi , Margot , vous qui êtes si jolie.

M A R G O T.

Je n'oserois , mademoiselle.

C O L O M B I N E.

Pourquoi ?

M A R G O T.

C'est que monsieur Harpillon m'a défendu de regarder les hommes , & il seroit fâché s'il savoit que je me fusse montrée.

C O L O M B I N E.

Qui est donc ce monsieur Harpillon ?

M A R G O T.

C'est un des gros fermiers , qui est mon parrain. Il fait du bien à toute notre famille & il a déjà donné un bon emploi à mon grand frere.

L E M A R Q U I S.

J'entends , j'entends , monsieur Harpillon a mis le frere dans un bureau, & mettra, s'il peut , la sœur en chambre.

M A R G O T.

MARGOT.

Ho , monsieur , il n'y a point de ce que vous pensez à son fait , c'est un homme qui n'a que de bons desseins , il m'a promis de m'épouser ; & pour preuve de cela , il m'a déjà envoyé une housse verte avec une bergame. LE MARQUIS.

Fi, une bergame à une fille comme vous ! si tu voulois , Margot , m'épouser à la harpillon , j'irois moi jusqu'à une verdure , & une verdure des plus vertes.

MARGOT.

Je vous remercie , monsieur , cela feroit jaser le monde. Tenez , monsieur , pour avoir été un jour promener avec mon cousin , vous ne sauriez croire tous les contes qu'on a fait ; il y a les plus maudites langues dans notre montée

LE MARQUIS.

Ecoutes , Margot , votre montée a peut-être raison , & il pourroit bien y avoir quelque chose à refaire à votre réputation.

COLOMBINE.

Margot peut aller partout , monsieur le marquis ; elle est sage , j'en répons corps pour corps.

LE MARQUIS.

La bonne caution ! Croyez-moi , les environs de Paris sont terriblement dangereux : n'allez-vous point quelquefois au bois de Boulogne ?

Tome III.

N

M A R G O T.

Dieu m'en garde, monsieur , ma mere me l'a défendu , & m'a dit que c'étoit un vrai coupe-gorge pour une fille.

LE M A R Q U I S.

C'est peut-être-là que votre mere a été égorgée. Ma foi , cette fille-là me plaît. Ma mie , me voudrois-tu tailler une chemisette , & quelques calçons ?

M A R G O T.

Je suis votre servante , monsieur , on ne travaille pas en homme au logis.

LE M A R Q U I S.

Hé bien , viens les faire chez moi.

C O L O M B I N E.

Justement , on vous garde des filles de cet âge là pour votre commodité , vous n'avez qu'à vous y attendre. Mais il me semble, Margot, que ce manteau-là monte bien haut, on ne voit point ma gorge.

M A R G O T.

Ce n'est peut-être pas la faute du manteau , mademoiselle.

C O L O M B I N E.

Taisez-vous , Margot , vous êtes une sottise , tenez remportez votre manteau , j'y suis faite comme je ne sai quoi.

LE M A R Q U I S.

Te voilà bien embarrassée, fais-lui en une paire de linge , ou prête-lui les tiens.

MARGOT.

Je vous demande excuse , monsieur , je n'en ai pas trop pour moi , & j'ai eu assez de peine à les voir venir ; mais j'en ferai à mademoiselle de si gros qu'elle voudra.

LE MARQUIS.

Plus je vois cet enfant-là , plus elle me plaît. Un petit mot , j'ai besoin d'une fille de chambre , je croi que tu serois assez mon fait ; fais-tu raser ?

MARGOT.

Moi raser ! je vois bien que vous êtes un gauffeur ; je mourrois de peur si je touchois seulement un homme du bout du doigt. Adieu , mademoiselle , dans un quart d'heure je vous rapporterai votre manteau avec de la gorge. *Elle s'en va.*

LE MARQUIS.

Adieu , adieu , petite nymphe du bois de Boulogne. Elle n'est morbleu pas sotte , & je l'aimerois presque autant que vous. Nous autres gens de qualité , nous aimons quelquefois à rabattre sur la grisette. Et de notre mariage , qu'en dirons-nous ?

COLOMBINE.

Je vous dirai , monsieur le marquis , qu'avant de vous épouser , je vous demande encore une grace ; nous sommes un certain nombre de filles qui avons fait serment de ne point prendre de mari qui n'ait été reçu

auparavant dans notre academie , il faut vous y faire recevoir.

LE MARQUIS.

Moi , dans votre academie de filles , vous vous moquez , j'ai des empêchemens plus que légitimes : & que faut-il faire pour cela ?

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine , on vous habillera en femme : on vous fera peut-être faire serment d'être un époux commode , de laisser faire à votre femme tout ce qu'il lui plaira , de n'être point de ces maris coquets qui vivent de rapine , & laissent leurs femmes pour aller picorer sur le commun.

LE MARQUIS.

Quand on a de cette besogne-là taillée à la maison , on n'a guères envie d'aller travailler en ville. Allons donc , faisons ce qu'il vous plaira. Voilà qui est bien drôle , qu'il faille pour vous épouser commencer par se deshumaniser ! *Colombine rentre , & trouve en son chemin les fourbes qu'elle avoit fait préparer pour la cérémonie ; elle parle à l'oreille d'un d'eux , qui est habillé en sybille & s'en va.*



S C E N E V.

MEZZETIN habillé en sybille , suivi de plusieurs autres fourbes , & LE MARQUIS.

MEZZETIN chante.

O Toi qui veux épouser Colombine ,
Reçois l'honneur que sa main te destine ;
Tu n'étois qu'un vilain magor ,
Un ostrogot ,
Un escargot ,
Tu vas être aussi beau qu'une fille ,
Gentille ,
Ou peu s'en faut.

LE CHOEUR.

Tu n'étois qu'un vilain magor , &c.

Pendant que le chœur chante , on dépoille Arlequin & on l'habille en femme.

ARLEQUIN voyant qu'on lui met des téttons , dit :

Il ne me manquoit plus que cela. On apporte une coëffure.

MEZZETIN chante.

Reçois cette coëffure en malice féconde ,
Avec cet ornement
Tu peux facilement
Insulter hardiment ,
Et la brune & la blonde ,
Avec cet ornement ,
Tu charmeras tout le monde.

Il fait des gestes en dansant , & chante.

Micropoli , chariba , caristac.

LE CHOEUR.

Istac , & istac , & istac.

MEZZETIN *toujours chantant.*

Beroquina , bocardo , merlinbrac.

L E C H O E U R.

Istac , & istac , & istac.

MEZZETIN.

Ministres de mon art ,

Versez tout votre fard

Sur ce nez en pied de marmite :

Barbouillez vite ce museau ,

Et n'ettoyez votre pinceau

Sur cette xroghe hermaïrodite.

*On joue une ritournelle. Deux sybilles , l'une
desquelles tient un pot de rouge & l'autre un pot
de blanc , barbouillent Arlequin des deux côtés
du visage , après quoi*

ARLEQUIN *dit :*

Je peux presentement résister à la pluie ,
me voilà bien peint.

MEZZETIN.

Ah qu'il est beau ... oh , oh ,

Le damoiseau !

A ce museau

De couleur de pruneau ,

Faisons le pied de veau.

Ah qu'il est beau , oh , oh , oh !

L E C H O E U R.

Ah qu'il est beau , oh , oh , oh !



SCÈNE DERNIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, TRAFIQUET, PIERROT.

TRAFIQUET.

Que veut donc dire , s'il vous plaît , cette mascarade-ci ?

ARLEQUIN.

Monsieur , je vous prie de me dire si je suis mâle, ou femelle; car, ma foi, je n'y connois plus rien.

TRAFIQUET.

Vous êtes un fou , voilà ce que vous êtes.

PIERROT.

Ah , ah , ah ! essuyez-vous , monsieur le baillif , vous êtes tout barbouillé.

COLOMBINE.

Je suis , mon pere , disposée à vous obéir , mais je ne croi pas que vous vouliez me donner pour mari un homme qui est capable de pareilles extravagances

ARLEQUIN.

Oh , oh , voilà qui est assez drôle ; par ma foi , s'il y en a , c'est vous qui les avez faites , & qui avez voulu que je me sois fait , & marquis , & ce que me voila... voyez , me voilà-t-il pas bien designé ?

COLOMBINE.

Moi , je vous ai fait faire ces extravan-

ces-là ; ma foi , monsieur le baillif , vous rêvez.

PIERROT.

Monsieur , quand je vous ai dit que j'étois mieux le fait de votre fille que cet homme-là , est-ce que je me trompois ? Il faudra pourtant que vous y veniez.

TRAFIQUET.

Ce que j'ai vu tantôt , ce que je vois présentement m'oblige de vous dire , monsieur le baillif , que vous pouvez vous en retourner tout de ce pas dans le bas Maine , manger vos chapons : car pour ma fille vous n'en croquerez que d'une dent.

PIERROT.

Que d'une dent , monsieur le baillif , que d'une dent.

ARLEQUIN.

Allez vous-en au diable , vous & votre fille , petit vilain grigou racourci : adieu la belle , je ne croi pas qu'il y ait au monde un plus méchant animal que vous. Il faut qu'un provincial ait bien le diable au corps pour venir s'équiper d'une femme à Paris. *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Et qu'une fille à Paris soit bien près de ses pièces pour épouser un baillif du bas Maine.



ESOPE



ESOP E.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Mise au Theatre par M. le Noble & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne , le vingt-quatrième jour de Février , 1691.

A C T E U R S.

ESOPE. ARLEQUIN.

RODOPE , amante d'Esopé. ISABELLE.

COLOMBINE , fille d'Esopé.

OCTAVE , amant de Colombine.

LE DOCTEUR , amant de Colombine.

FRIPONNET , huissier. MEZZETIN.

PASQUARIEL , valet d'Esopé.

MARINETTE , suivante de Rodope.

GERONTE , vieillard.

PIERROT , payfan.

MAITRE BABILLARD , avocat.

MADAME FAGOTIN , vieille femme.

NIZON , jeune payfane mariée.

GRIPPON , partisan ruiné.

BRIFFETOUT , jeune homme débauché.

UN POETE.

CRESUS.

Suite du roi Cresus.

Chœur d'animaux.

*La scène est dans l'anti-chambre de Rodope,
& dans la salle d'audience d'Esopé.*



ESOPÉ.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.



ACTE I.

SCÈNE I.

RODOPE, COLOMBINE.

COLOMBINE.



T vous l'épouserez ?

RODOPE.

Oui, j'y suis résolue.

COLOMBINE.

Esopé ?

RODOPE.

Esopé, c'est une affaire conclue.

COLOMBINE.

Dès demain ?

C O L O M B I N E.

Mais , Rodope , entre nous ;
 Jeune , aimant les plaisirs , belle & plus que coquette ;
 Dites-moi , vous croyez-vous faite ,
 Après tant de galans , pour un pareil époux ?

R O D O P E.

Chargé de sa montagne , Esope votre pere
 Sera mon mari tel qu'il est :
 Chacun a ses raisons , & fait ce qu'il doit faire ,
 L'un écoute l'amour , l'autre son intérêt ;
 Et moi je raiurai , s'il vous plaît ,
 Par quel endroit il fait me plaire.

C O L O M B I N E.

Mais quand dix ans entiers une fille a goûté
 Tout ce qu'a de plaisirs un doux libertinage ,
 Peut elle au joug du mariage
 Asservir cette liberté ?

R O D O P E.

Tout lasse , & tout enfin devient inquiétude ;
 Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs ,
 Ils sont nourris par les desirs ,
 Et s'étouffent par l'habitude.
 Faut-il pour imposer un frein à son amour ,
 Attendre comme Iris qu'on soit sur le retour ?
 Faut-il comme Dirce , réformant sa coëffure ,
 Changer d'habillemens & non pas de nature ,
 Couvrir sous le manteau d'un dehors corrigé ,
 Un hypocrite cœur au desordre plongé ,
 Chasser de ses galans la publique cohue ,
 Dans le temple à toute heure affecter d'être vue ,
 Et du peuple credule éblouissant les yeux ,
 Imposer aux mortels & se jouer des dieux ?
 Faut-il comme Naïs , la prude débauchée ,
 D'un commerce d'éclat à la fin détachée ,
 Par des cris affectés , par de fausses clameurs ,
 Du siècle corrompu taxer par tout les mœurs ,
 Médire du prochain , seule se dire sage ;
 Elle a , je l'avouerai , mis bas son équipage ,
 Elle a quitté ses points , son fard , ses mouches ; mais

Pourquoi garder son grand laquais.
 Pour moi je ne suis point comme elle une hypocrite :
 Vous savez jusqu'ici quel étoit mon emploi ,
 J'y trouvois mon plaisir : mais enfin je le quitte ,
 Et le quitte de bonne foi.

C O L O M B I N E.

Croyez-vous que ce mariage
 De vos attachemens puisse vous dégager ?
 Avec un laid époux sous le joug se ranger ,
 N'est pas un moyen sûr pour devenir plus sage ;
 Et contre un tel écueil elle-même en danger ,
 La plus pure vertu risqueroit le naufrage.

R O D O P E.

La plus pure vertu
 Tremble dans le soldat qui n'a point combattu.
 Mais je suis de mon cœur la maîtresse absolue.
 Ce cœur s'est affermi par mille & mille coups ,
 Et fera voir à mon époux
 Qu'une femme peut tout, quand elle est résolue.
 Mais , parlons franchement. Ne m'est-il pas heureux
 Qu'Esope , tel qu'il est , veuille être mon refuge ?
 Cresus de son bouffon en a fait notre juge ,
 Il est riche , plaisant , goguenard , amoureux ,
 Aimant bon vin & bonne chere ,
 Vivant sans souci , sans chagrin ;
 Comme le maître-coq la ville le revere ,
 Et l'on ne croiroit pas un procès bien vuïdé ,
 Si par ses contes bleus il n'étoit décidé.

A moi qui n'aime rien qu'à rire ,
 Pourroit-il ne pas plaire avec ces qualités ,
 Sans compter mille autres beautés
 Que son esprit renferme , ou que je n'ose dire ,
 Machere Colombine , enfin n'en parlons plus ,
 Tes raisonnemens superflus
 Ne m'empêcheroient pas d'être ta belle-mere :
 Mais de notre amitié conservons la douceur ,
 Et dans la femme de ton pere
 Regarde-moi comme ta sœur,

C O L O M B I N E.

Être belle-mère & commode,
 Ce n'est point du tout la méthode
 Des belles-mères d'aujourd'hui.
 Voyez dans ce quartier la coquette Amarante,
 Quel chagrin, quel ennui,
 Ne donne-t-elle point aux filles de Dorante.
 L'une au fond d'un couvent gemit & se lamente;
 L'autre au logis comme dans un étui,
 Avec rigueur emprisonnée,
 Passe en regrets les nuits, en larmes la journée,
 Et par de vains souhaits s'efforce de hâter
 Le dieu tardif de l'hyménée
 Qu'elle trouve à son gré trop lent à l'écouter.
 Quand vous serez ma belle-mère,
 Aurez-vous tout de bon pour moi de l'amitié?

R O D O P E.

Oui, faites du chemin seulement la moitié,
 Et du reste laissez-moi faire :
 Mais pour vous témoigner combien vous m'êtes chère,
 Parlons un peu de vos amours.
 Comment gouvernez-vous l'amant qui fait vous plaire?
 Octave en votre cœur regnera-t-il toujours?

C O L O M B I N E.

Ah ! si d'un prompt secours
 Vous n'aidez ma flâme allarmée,
 Cette flâme en mon cœur par vos soins allumée,
 Bien-tôt vous me verrez au dernier de mes jours.

R O D O P E.

Votre Octave auroit-il pour vous de l'inconstance?

C O L O M B I N E.

Nullement, & son cœur ne respire pour moi
 Qu'un zèle plein de feu, qu'une immuable foi,
 Que langueurs, que soupirs, & que persévérance.

R O D O P E.

Eh bien, que craignez-vous ?

C O L O M B I N E.

Un père qui me veut donner un autre époux.
 Mais, que dis-je, un époux, un monstre, une figure,

Faite en dépit de la nature ,
 Qui de l'homme sur lui n'a pas le moindre trait ,
 Une tortue en masque , un horrible cyclope ,
 Et pour dire en un mot , sans qui le laid Esopé ,
 Seroit des mortels le plus laid.

R O D O P E.

Ou je me trompe fort , ou dans ce beau portrait
 Touché d'une couleur si vive ,
 Je connois du Docteur la peinture naïve.
 N'est-ce pas le Docteur ?

C O L O M B I N E.

C'est ce monstre en effet.

Peut-on l'imaginer ?

R O D O P E.

Non , il n'est pas possible.

Votre pere aime à rire & veut se divertir.
 Mais feinte ou verité , de ce monstre terrible ,
 L'amour & la raison sauront vous garantir.
 Reposez-vous sur moi , cessez d'être inquiète ,
 Je saurai vous tirer d'un si grand embarras ;
 Et si vous n'êtes satisfaite ,
 Rodope ne le fera pas.
 Mais Octave ici doit se rendre ,
 Si peu que vous vouliez attendre,
 De ce honteux rival vous pourrez l'informer ,
 Sans témoins vous pourrez expliquer votre flâme ,
 Et pour ne point troubler le secret de votre ame ,
 Seule en mon cabinet j'irai me renfermer.

C O L O M B I N E.

Comment jamais payer cet excès de tendresse !
 Faut-il.

R O D O P E.

Ne poussez pas plus loin le compliment ,
 Je vois paroître votre amant.
 Adieu , ma Colombine ; avec lui je vous laisse ,
 Ne perdez pas ce doux moment.



S C E N E I I.

COLOMBINE , OCTAVE.

Cette scène est italienne , & contient un épanchement d'amour entre Octave & Colombine. Elle lui découvre le dessein qu'Esope a de la marier avec le Docteur. Cette découverte produit des mouvemens d'indignation & d'inquiétude dans le cœur d'Octave ; & tandis qu'il les explique , ils entendent Esope qui vient ; ce qui oblige Colombine d'entrer dans le cabinet de Rodope , & Octave d'un autre côté.

S C E N E I I I.

E S O P E , L E D O C T E U R.

E S O P E.

Oui , rien n'est plus juste que de réformer l'abus dont vous me parlez : je prétens le corriger , & que désormais les dames rendent à la doctrine le respect qui lui est dû.

L E D O C T E U R.

Il est vrai qu'un bel esprit en linge sale n'est qu'un sot dans une ruelle , & que le sexe est d'un goût si dépravé , qu'Appollon lui-même sans sa perruque blonde , ne passeroit chez les muses que pour un misérable joueur de vielle.

ESOPE.

Je ne peux concevoir comment des femmes bien sensées s'amuse à ces jeunes étourdis , dont l'humeur est si changeante , qu'ils ne peuvent pas porter deux jours de suite le même linge ; qui sont si inconstans , qu'ils changent d'habits comme l'année de saison ; qui sont des imposteurs par la supposition de leurs perruques , bizarres dans les nouveautés de leurs modes , flatteurs dans leurs conversations , & de la dernière faiblesse dans leurs complaisances ; & avec tous ces vices , ces colifichets à la mode regnent dans les ruelles , tandis qu'un savant y est tourné en ridicule. Non , je ne peux souffrir cet abus , & je veux y mettre ordre.

L E D O C T E U R.

Que la science vous aura d'obligation , & sur tout si vous rompez les amours de ce petit capitaine d'infanterie , qui veut enrôler Colombine dans ses recrues d'amour. Il y a long-temps que tout le monde fait de quel œil ils se regardent , & je m'étonne que vous soyez encore à l'ignorer.

E S O P E.

Les peres ont toujours le bonheur de savoir les derniers ce qui se passe chez eux , mais suffit que je vous ai donné ma parole , Colombine sera demain votre épouse.

Et fussiez-vous encor mille fois plus haï ,
Je suis pere , je parle , & veux être obéi.

LE DOCTEUR.

Le pere doit commander , la fille doit obéir : mais, à vous parler franchement, ne seroit-il point plus sûr d'avoir la parole de celle qui doit l'obéissance , que de celui qui a l'autorité du commandement.

E S O P E.

Quoi ! vous mettez en balance mon autorité contre sa fantaisie ?

LE DOCTEUR.

Eh , qu'une fille est un petit animal bien mutin , & qu'il est difficile de lui ôter de la tête ce qu'elle y a une fois chauffé ! Elle me fuit comme le diable , & je ne la saurois aborder.

E S O P E.

Le tems apprivoise les bêtes les plus féroces ; & deux onces de matrimoine infusées de la main de votre doctrine , la rendront plus souple qu'un agneau. Ce qui paroît d'abord le plus choquant, se rend peu à peu familier : & je veux sur cela vous faire un petit conte.

LE DOCTEUR.

Vous en avez toujours quelqu'un en poche , & vos fables sont devenues si communes , qu'elles se foudrent jusques sur le théâtre.

E S O P E.

N'a-t-on pas raison ? & y a-t-il rien qui puisse ni mieux instruire , ni mieux diversi-

fier les instructions ? Ecoutez celle-ci , qui vous fera voir que quelque effroyable que vous soyez , Colombine pourra devenir pour vous moins sauvage.

Fable de la biche & du rhinoceros.

UN biche autrefois , de loin dans la campagne
 Apperçut un rhinoceros.
 (C'est vous) Et le voyant si monstrueux , si gros ,
 S'enfuit d'un pas léger au haut de la montagne.
 Le lendemain grimant sur un rocher ,
 Elle revoit cette hideuse bête ,
 Elle en a moins de peur , la regarde , & s'arrête ,
 Mais elle n'ose encore en approcher.
 Enfin de jour en jour l'ame plus affermie ,
 Elle y prend un peu plus de goût ,
 S'en approche , lui parle , & devient son amie ,
 Puis dit : *Avec le tems on s'accoutume à tout.*



Il en est de même , seigneur Docteur ,
 d'une petite novice de quinze à seize ans.

LE DOCTEUR.

Ha , ah , ah ! une novice de quinze à seize ans , & où diantre les trouve-t-on ?

ESOPÉ.

A vous parler franchement , je les tiens
 rares ; & c'est à present qu'on peut dire ;

Dans ce siècle rusé l'on ne voit plus d'enfans.

Une fille à quinze ans

Penetre jusqu'au fond de l'amoureux mystere

Les secrets les plus curieux.

A cet âge elle en fait tout autant que sa mere ,

Et l'exécute beaucoup mieux.

Mais , quoiqu'il en soit , comptez que demain vous ferez mon gendre. Allez vous y préparer. Pour moi , je viens ici conclure avec Rodope les articles de mon mariage. L'on m'a dit là-bas que ma fille étoit dans son cabinet , je vais la faire appeller pour lui apprendre mes intentions. Adieu , je vois qu'elle sort , laissez-moi l'entretenir en particulier.

LE DOCTEUR.

Adieu , seigneur Esope. A rivederſi.

ES O P E.

A rivederſi , ſignor Dottor.

S C E N E I V.

ES O P E , C O L O M B I N E.

ES O P E.

Colombine , approchez. Demain je me marie.

C O L O M B I N E.

Que le ciel ſoit propice à vos juſtes déſirs.

ES O P E.

Vous aurez part à mes plaiſirs :

Puiſqu'avec le Docteur un pareil ſort vous lie ,
Je veux qu'en même tems , c'eſt-à-dire , demain
Il vous donne la main.

C O L O M B I N E.

Moi , mon pere ! & pourquoi me marier ſi jeune ?

ES O P E.

Ah ! il n'eſt que trop tems de rompre votre jeûne.
Dans la Grece comme à Paris ,
Une fille à votre âge

Est un friand morceau fort propre au mariage.
 Il est tems d'y penser lorsque seize ans sont pris ;
 Le pas est dangereux , & souvent on rencontre
 Un fat qui paroïssoit quelque chose à la montre ;
 Mais je vous ai choisi la perle des maris.
 Il n'est pas des mieux faits : mais de l'esprit en diable.

C O L O M B I N E.

Quoi , ce vilain Docteur , c'est un monstre effroyable.
 Comment prétendez-vous que je puisse l'aimer ?

E S O P E.

Deux grains d'obéissance
 Infusés dans trois doigts de jus de patience,
 Vous y sauront accoutumer ;
 Et ne m'aimez-vous pas , petite créature ,
 Avec ma bosse & ma figure ?
 Qui des deux , je vous prie , a le plus de beauté ?

C O L O M B I N E.

Le sang , le devoir , la nature ,
 Imposent à mon cœur cette nécessité.

E S O P E.

Si-tôt qu'à votre époux vous serez accrochée ,
 Même nécessité vous le fera cherir ;
 Mais tout le *tu autem* , j'ai su le découvrir.

Ailleurs votre ame est attachée :
 Et certain spadassin , certain godelureau
 Qu'on nomme Ottavio ,
 Vous a pour ce refus finement embouchée.

C O L O M B I N E.

Puisque vous le savez , mon pere , c'est en vain
 Que je voudrois vous taire une si belle âme.

Octave possède mon ame ,
 Souffrez qu'il possède ma main ;
 Je ne vois rien d'égal , & je le dis sans feindre ,
 Au mérite d'un vrai soldat ,
 La valeur a certain éclat

Que les autres vertus ne peuvent point atteindre.

E S O P E.

Eh quoi donc : un savant , vrai favori des dieux ,
 N'est pas un objet plus aimable ?

COLOMBINE.

Non. L'épée est seule capable
Et de frapper mon cœur & de charmer mes yeux.

ESOPÉ.

Mà fille , écoutez-moi : Dans le siècle où nous sommes,
De fumée on n'est pas nourri :

Et cet air de valeur qui fait les plus grands hommes ,
Est souvent très-mal propre à faire un bon mari.
Aux chaînes de l'hymen quand on se détermine ,

Il vaut mieux , sans comparaison ,
Songer solidement à fonder la cuisine ,
Qu'à dorer les dehors d'une pauvre maison.

Ces fanfarons , ces gens d'épée ,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées :
Ces nœuds couleur de feu , ces brillans justes-au-corps ,
Où l'or éclate en broderie ;

Ce ne sont , croyez-moi , que d'imposteurs dehors ,
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.

Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une dame :

Dites-moi , son douaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame ?

Après les amoureux ébats ,
Dîne-t-on du récit de leurs hautes prouesses ,
En remplit-t-on les plats ?

Ah ! Colombine , fui les trompeuses caresses
D'un spadassin qui conte à ses maîtresses
Bien moins d'écus que de combats.

En un mot je ne veux point prendre
De maître dans un gendre :

Ces gens qui dévorant un hôte malheureux ,
Lui parlent par , je veux.

COLOMBINE.

Ah ! si vous connaissiez quel est le cœur d'Octave.

ESOPÉ.

Oui , je n'en doute point , il est jeune , il est brave :
Belle perruque blonde , à la gorge un ponceau ,
L'épée à son côté , le plumet au chapeau :

Mais je ne veux point être esclave

De ce signor Octave,
Qui dès le lendemain qu'il auroit pris ma fille ;
 Voudroit regenter ma famille,
Serviteur. Sur ce fait, écoutes un petit mor,
La fable n'est pas longue, & te fera connoître
Ce qui peut arriver quand on est assez sot,
 Pour chez soi se donner un maître.

Fable du serpent & du hérisson.

UN serpent avoit sa maison
 Dans le réduit d'une caverne étroite,
Qui contre les rigueurs de la froide saison
 Lui servoit de retraite.
 Un hérisson
Qui pour l'hyver n'avoit point de taniere,
 Sentant le froid lui causer du frisson,
 Fit tant par caresse & prière,
 Que le serpent fut assez fou
 Pour le loger avec lui dans son trou.
Mais il n'eut pas plutôt reçu ce vilain hôte,
Que d'un air insolent roulant de toutes parts
 Son petit corps armé de dards,
 Au serpent il serra la côte.
 Sors, lui dit-il, sors de chez moi,
 Tu me fais une peine extrême.
 Si tu ne peux souffrir que je reste avec toi,
 Répond le hérisson, tu peux sortir toi-même :
 Et se roulant toujours de l'un à l'autre bout,
 Le serpent fut enfin contraint de quitter tout.



Belle leçon pour un beau-pere,
 Qui par un flatteur endormi
 Souvent de tout son bien achete un ennemi
 Qui le réduit à la misere.

C O L O M B I N E.

Non, non. Si vous daignez à ses feux consentir,
 Ne craignez rien d'Octave : & son cœur trop sincere. . . .

O iv

E S O P E.

Je voi combien il fait vous plaire ;
Mais je n'achete point si cher un repentir.

Plus vieux que vous , par conséquent plus sage ,
Je sai ce qu'il vous faut , ce qu'il me faut aussi :
A bien m'appareiller je mets tout mon souci ,
Octave est gentilhomme , & du plus haut étage ,
Moi , fils de roturier , & sorti du village ,
Je vais dans mes égaux vous choisir un mari ,

Si vis nubere , nube pari.

Des leçons de l'hymen ce beau mot est la crème.

C O L O M B I N E.

Ah ! d'accord si c'étoit pour l'épouser vous-même ,
Vous êtes justement l'un pour l'autre taillé ,

Bosse égale , égale figure ,

Et l'on voudroit en vain chercher dans la nature
Un couple plus complet , ni mieux appareillé.

E S O P E.

Voyez la raisonneuse. Allez fille indocile ,
Songez à m'obéir : & sans raisonnement ,
Sortez.

C O L O M B I N E.

Si vous vouliez.

E S O P E.

Sortez , dis-je. Autrement.



S C E N E V.

E S O P E *seul.*

QUe de tels animaux la garde est difficile !
 Prés d'eux les plus fins sont capots.
 Par pur instinct de la nature
 Ces poulets sont à peine éclos ;
 Que d'eux-même aussi tôt ils cherchent la pâture
 Il faut que promptement je l'unisse au Docteur.
 Quand je l'aurai chaperonnée
 Du couvre-chef de l'hyménée ,
 Rien n'ira sur mon compte ; & monsieur le conteur
 De fleurettes , sera l'affaire
 De l'époux & non pas du pere.
 Voyons un peu Rodope. Il nous faut convenir
 De certains ... Mais l'on ouvre , & je la vois venir.

S C E N E V I.

E S O P E , R O D O P E.

E S O P E.

SAlut à ma chere maîtresse ,
 L'honneur des voûtes de la Grece ,
 Qui riche à costres pleins du fruit de ses amours ,
 Sans craindre d'un époux le pénible esclavage ,
 Veut à la fin tâter du joug du mariage ,
 Et passer avec moi le reste de ses jours.
 Vous me voyez tout prêt à vous rendre les armes ,
 Tout prêt à m'enivrer de ce reste de charmes ,
 Qui de tant de galans ont rôti le jabot :
 Trop heureux si je puis , ô mignonne Rodope ,
 Voir de notre assemblage échaper un marmot ,
 Qu'on connoisse à ses traits sorti du sang d'Esopé.
 Vous riez. Trouvez-vous ce souhait si bouffon ,

Ou si c'est du plaisir dont il vous peint l'idée ?
 Pour moi je n'eus jamais d'éloquence fardée,
 Et tout ce que je dis, ie le dis tout de bon.

R O D O P E.

Dans mes amans si j'aimai la franchise ;
 Je l'aime beaucoup plus de la part d'un époux,

E S O P E.

Eh bien ! puisqu'ainsi va, toute liberté prise ;

A découvert expliquons-nous.

Je n'ai point l'ame embarrassée

De ce qui ne me touche pas.

Et je ne me fais point, comme ces délicats,

Un mal toujours présent d'une faute passée :

Pourquoi vouloir au temps qu'on n'est point enchaîné,
 Faire retrogader l'affront du cocuage ?

Et n'est-ce pas assez qu'au temps du mariage

Son chagrin soit borné,

Puisque jamais un bail n'engage

Que du moment qu'on a signé ?

Ainsi sur le passé je n'ai d'inquiétude

Que pour une aigrette à futur.

Contre cet accident, comment puis-je être sûr,

Sachant combien il est & difficile & rude

De forcer le penchant d'une douce habitude,

Qu'on change peu l'eau trouble en un breuvage pur,

Et que quand de coquette, on veut se faire prude,

L'esprit le plus solide a peine à gourmander

Le secret aiguillon qui veut le commander.

R O D O P E.

Je ne prens point pour un outrage

La crainte que vous témoignez :

Et c'est avec raison que vous me soupçonnez,

Si des femmes du tems vous regardez l'usage.

Mais fiez-vous en moi,

J'ai le cœur fort sincère & suis de bonne foi ;

Et si je me plaisois au même badinage,

Dans la force de ma beauté

Si je cherchois la volupté,

Me réduirois-je à l'esclavage,

Quand il ne tient qu'à moi d'aimer en liberté :
 Penlez-vous que je sois comme Aminte la veuve,
 Qui croyant amortir tous les volages feux,
 Dont pendant si long-temps elle avoit fait épreuve,
 Ne les a point fixés par de semblables nœuds :

Mais par une richesse immense

D'un mari patient & gueux ,

'Ayant, deniers comptant, acheté le silence ,

Elle n'a fait à ses amours

Que donner sous ce voile un bien plus libre cours ?

Ce n'est point là mon caractère.

Tant que Venus a sù me plaire ,

J'ai suivi le sentier qu'elle m'avoit battu ,

A ses appas trompeurs à la fin je m'arrache ;

Et tout ce qu'aux plaisirs mon cœur avoit d'attache ,

J'essaye à le tourner , à ce qu'on dit vertu.

Tel qu'à vos yeux ici mon cœur se développe ,

Tel vous le trouverez jusqu'au dernier moment.

E S O P E.

Fort bien. Mais, ma chere Rodope ,

Si vous saviez comme une fille ment.

R O D O P E.

Non , non, seigneur Esopé ,

Je parle à cœur ouvert & sans déguisement.

E S O P E.

Je le croi : mais pourtant d'un certain petit conte

Je me souviens fort à propos ,

Et vais vous le dire en deux mots.

R O D O P E.

Et que m'apprendra-t-il ?

E S O P E.

Qu'un mari se mécompte

Quand il dort l'esprit en repos ,

S'imaginant qu'un mariage

Fait d'une fille folle une femme bien sage.

Ecoutez.

Fable de la chate.

Certain homme éperdûment épris ;
 Aimoit jadis sa chate , assez mignogne bête :
 Chate alerte & subtile à gripper les souris ,
 Et d'en faire sa femme il se mit dans la tête.
 Pour accomplir ce dessein fou ,
 Il falloit que Venus la belle
 Fit de la chate une donzelle ,
 Et de son amant un matou ,
 Il fit des vœux , & la déesse
 En fille changea l'animal ;
 Cet amant la plaça dans le lit nuptial ,
 Et lui fit sentir sa tendresse :
 Mais le premier repos à peine étoit-il pris ,
 Que dans la chambre une souris
 Fit du bruit en rongant un éclat de noisette.
 A ce bruit le mari sentit tout aussi-tôt ,
 Que de son lit à bas son aimable minette ,
 Pour courir la souris , ne fit qu'un léger saut.
 Les dieux peuvent , dit il , changer notre figure ;
 Mais jamais la nature.



Eh bien qu'en direz-vous ? ce conte a-t-il raison ?
 Si tôt que vous serez ma femme ,
 La vieille flâme

Ne viendra-t-elle point ralumer letifon ,
 Et par un sort commun à tant de bons maris ,
 Ne vous verrai-je point abandonner ma couche
 Pour courir après la souris ?

R O D O P E.

Non. Fiez-vous à ma parole , .
 Vous ne me verrez point sortir de mon devoir.

E S O P E.

C'est-à-dire , sachant tout ce qu'on peut savoir ,
 Et fine maîtresse d'école ,
 Esopé me verra si bien jouer mon rôle ,
 Qu'il ne pourra jamais de rien s'apercevoir.

Ce seroit toujours quelque chose
Plus doux que le fracas du commerce éclatant
De ces femmes qu'on voit bretter tambour battant.

Sur cet espoir je me repose.

Faites du moins que je n'en sache rien.

Commerce adroit, & bouche close,

Est un mal fort proche du bien.

Nous voilà donc d'accord, & moi prêt au lien:.

Mais sur notre contrat j'ai fait certaine glose

Que j'y prétens faire ajouter.

R O D O P E.

Je ne refuse aucune clause.

Lisez, & je vais écouter.

E S O P E *lit.*

Articles de mariage entre Esope & Rodope.

P R E M I E R A R T I C L E.

En maux ainsi qu'en biens, les deux futurs époux

Seront uns & communs, nonobstant la coutume

Qui partage au mari la peine & l'amertume:

Tandis qu'en bon carosse, & riche de bijou,

L'autre goute à longs traits ce qu'hymen a de doux.

I I. A R T I C L E.

De son menage en toute honnêteté

La femme fera son delice;

Son train sera modeste avecque propreté,

Sans valet de chambre ou nourrice,

Ce sont meubles qui n'ont aucune utilité.

Quant aux laquais pour son service,

Je les veux au dessous de pleine puberté.

I I I. A R T I C L E.

Toujours bon vin en cave, & bon pot en cuisine,

Elle prendra le soin que l'on soit bien nourri,

Et fera sans humeur chagrine,

Aux vrais amis de son mari,

Et bonne chere & bonne mine.

I V. A R T I C L E.

Elle n'ira jamais par un chagrin jaloux

De son époux

Fureter les secrets pour lui rompre en visière;

Mais à le contenter se donnant toute entière,
 Et complaisante à ses desirs,
 Elle sera de ses plaisirs
 Ou l'instrument ou la matière.

V. ARTICLE.

Point de ces jeux publics où l'on passe les nuits
 Et qui font qu'à toute heure une porte est ouverte ;
 Celui qui donne le tapis,
 Est toujours pour le moins de moitié de la perte.
 La femme y prend plaisir, l'utile est aux valets ;
 Mais le ménage enfin se déconcerte ;
 Et de son tricquetrac, l'époux pour tous ses frais
 N'a de reste que les corners.

VI ARTICLE.

Elle fuira comme la peste.



Vous pourrez à loisir lire tout ce qui reste.
 Jusqu'ici des plaideurs viennent me relancer.
 Adieu jusqu'à tantôt.

R O D O P E.

Je vais donc vous laisser

E S O P E.

Je viendrai vous revoir avant mon audience.

R O D O P E.

Adieu, la perle des maris.

E S O P E.

Adieu, belle Rodope, aimez avec constance,
 Et prenez garde à la souris.





ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE, RODOPE,
LE DOCTEUR.

COLOMBINE *sortant avec Rodope, & voyant entrer le Docteur.*

DE grace laissez-moi sortir,
Rodope, & que j'évite un monstre que j'abhore.

R O D O P E.

Non, non, il faut de la pecore
Pour un moment nous divertir.

Je veux faire semblant d'applaudir à sa flâme.

C O L O M B I N E.

De quels traits me percez-vous l'ame ?
A moi qui deteste son feu,
O ciel quelle horrible figure !

LE DOCTEUR *approche & dit :*

A la fin dans ce lieu

Je peux vous accoster, notre épouse future.

C O L O M B I N E.

Ce nom-là me convient fort peu :
Et sans crainte d'être parjure,

Monsieur le grand docteur, je vous jurerois bien,

Que jamais il n'en sera rien.

L E D O C T E U R.

Qui d'Esope ou de vous est donc ici le maitre ?

R O D O P E.

Son pere doit l'être.

L E D O C T E U R.

Son pere m'a donné sa foi.

C O L O M B I N E.

Qu'il vous épouse & qu'il la rienne,

J'en suis d'accord, mais je sai moi

Qu'il n'a point engagé la mienne.

Ca, Docteur, parlons franchement,

Vous croyez-vous mon fait, me croyez-vous le vôtre,

Et la nature en nous formant,

Nous a-t-elle pétris & tournés l'un pour l'autre ?

Si l'hymen avec moi vous avoit enrôlé

Sous sa dangereuse cornette,

De l'air dont vous êtes moulé,

Et de celui dont je suis faite,

Il en seroit bien-tôt parlé.

A des bruits chagrinans n'ouvrons point la carrière,

Une femme se lie au sort de son époux :

Et la vertu la plus entière

Doit craindre sur cette matière

Le fatal ascendant d'un mari tel que vous.

R O D O P E.

Eh bien, à tout hazard, qu'importe ;

Il risque le paquet & veut bien s'embarquer.

C O L O M B I N E.

S'il a des raisons pour risquer,

J'ai pour ne risquer rien une raison plus forte ;

Nul soupçon de ma part ne sauroit le troubler :

Mais puis-je regarder sa tête sans trembler ?

R O D O P E.

Mais que trouvez-vous donc qui puisse en sa figure

Le faire ainsi passer pour un si laid mâtin ?

L E D O C T E U R.

En effet au miroir me voyant ce matin,

Je m'y suis trouvé beau, mais beau, je vous le jure.

C O L O M B I N E.

C'est ainsi qu'autrefois en se mirant dans l'eau,

Poliphème se trouvoit beau.

L E D O C T E U R.

C'est que pour un Acis vous avez le cœur tendre.

R O D O P E.

Il est aisé de le comprendre.

Mais

Mais hélas ! qu'elle feroit mieux
D'aimer par la raison , que d'aimer par les yeux !
Colombine , fuyez ces galans , qui sans cesse
Appuyent de sermens une fausse tendresse ,
Qui d'un brillant dehors cachant mille défauts ,
Promettent tant de biens & donnent tant de maux.
Ce n'est qu'en beaux habits qu'un galant se présente :
En lui tout plaît , tout rit , tout émeut , tout enchante :
Mais si-tôt que l'hymen vous a mis sous le joug ,
Qui soupireoit , vous gronde , & l'agneau devient bouc.
De l'esprit d'un docteur il n'en est pas de même ,
Sa raison le conduit dans ses sages amours :

Et quand une fois il vous aime ,
Colombine , c'est pour toujours.

LE DOCTEUR.

Voilà comme raisonne un amour philosophe.

COLOMBINE.

Eh , que de ce bon avocat

La robe est d'une fine étoffe ,
Et que sa langue sait vous bien donner du plat !

R O D O P E.

Non , non. Ce que je dis , ce n'est point faribole ,
Je chéris la sagesse , & j'abhorre les foux ;

Et prendre Esope pour époux ,
C'est vous prêcher d'exemple autant que de parole.

LE DOCTEUR.

A ce raisonnement , eh bien résistez-vous ?

COLOMBINE.

Monsieur le raisonneur , avec votre licence ,

Je vais vous répondre : écoutez.

Pour passer un contrat , il faut comme je pense

Le concours des deux volontés.

Vous m'aimez , dites-vous : La chose est fort plausible ,

Vous m'aimerez toujours : eh bien soit , je le croi ;

Mais il faut que je puisse aussi vous aimer , moi ;

Et c'est ce qui n'est pas possible ,

Je vous le dis de bonne foi.

Par de secrètes sympathies ,

Dont les puissans liens savent nous attacher ,

Tome III.

P

L'on voit tout en naissant des ames assorties

Qui ne cherchent qu'à s'approcher,

Et d'autres par antipathie,

Ne peuvent ni s'unir ni se laisser toucher.

Accusez donc le ciel, accusez la nature,

Si vous ne pouvez être aimé ;

Et plaignez-vous d'avoir été formé

D'une antipathique figure.

Allez, retirez-vous, ne m'importunez plus

De tous vos discours superflus ;

Votre bosse éminente & toute sa doctrine

Ne sont pas de tournure à gagner Colombine.

LE DOCTEUR.

D'un cœur si peu soumis,

Près d'Esope je vais me plaindre :

Il est pere, il est maître, & saura vous contraindre

A tenir ce qu'il m'a promis. *Il s'en va.*

SCENE I I.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

P

Ar une lâche obéissance,

Non, Colombine, non, n'allez pas vous trahir,

Sur un point de cette importance,

C'est un crime que d'obéir.

COLOMBINE.

Ah ! que plutôt sur moi la mort... Mais je vous quitte,

Voici mon pere, & je l'entens.

Dans le tumulte où sont mes sens,

Rodope, il faut que je l'évite.



SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE.

E S O P E.

Colombine, arrêtez vos pas,
 Votre presence est nécessaire,
 Et pour passer nos deux contrats
 J'ai fait avertir le notaire.

C O L O M B I N E.

Ah, mon pere, souffrez qu'embrassant vos genoux
 Je détourne ce coup de foudre !
 Votre cœur peut-il se résoudre,
 A me donner un tel époux ?

Laissez, laissez toucher ces entrailles de pere,

L'obéissance est mon devoir,

Je le sai, il est vrai, mais je ne le puis faire ;

Et sur cet ordre dur qui fait mon desespoir,

Quand mon respect voudroit se taire,

Ma raison se révolte, & ne me permet point

De vous obéir sur ce point.

E S O P E.

Votre raison n'est qu'une bête,

Il sera votre époux, je l'ai dit, je le veux ;

Il faut vous marier de tête,

Et non par la chaleur de vos volages feux.

De l'aimable Rodope imitez la sagesse ;

Ce n'est que douceur, que tendresse ;

Pour moi, son cher époux entre mille choisi.

D'un exemple si beau...

R O D O P E.

Tout doux, seigneur Esope,

Il ne faut rien confondre ici,

Colombine n'est pas Rodope,

J'ai des raisons qu'elle n'a pas,

Elle fait bien de prendre une route contraire,

Et vous êtes un trop bon père
 Pour lui donner conseil de marcher sur mes pas.

E S O P E.

Ne croyez pas que j'en démorde.
 Quand un père s'est résolu ,
 Il faut sans balancer sur ce qu'il a voulu ,
 Qu'à ses desirs soudain une fille s'accorde.
 Non , non. Point de quartier , point de miséricorde.
 Je veux qu'elle obéisse à mon ordre absolu ,
 Et ce refus mutin à la fin me courrouce.

C O L O M B I N E.

Tel que puisse être , hélas ! l'effet de ce courroux ,
 La mort m'est mille fois plus douce

Que cet horrible époux.
 Je ne demande plus , que sensible à ma flâme ,
 Votre paternelle bonté
 M'accorde un époux souhaité ,
 Cet amant qui règne en mon ame.

Rompez , si vous voulez , de si tendres amours :
 Mais permettez du moins qu'en habit de vestale ,
 Pour fuir de cet hymen la contrainte fatale ,
 Je finisse mes tristes jours.

E S O P E.

Bon. Des filles du tems voilà le grand recours.
 Que dans leurs passions un père les traverse ,
 Leur petite cervelle aussi-tôt se renverse ,
 On les voit par dépit se vouer aux autels :
 Mais le feu mal éteint au cœur de la vestale ,
 En prophanes soupirs sous le voile s'exhale ,
 Et va scandaliser au ciel les immortels.
 Non , non. Je ne veux point qu'un chagrin vous enrôle ,
 Vesta n'en a déjà que trop d'autres sans vous ,
 Qui ne pouvant avoir tel ou tel pour époux ,
 Ont par un pur dépit entré dans la géole.
 Je veux que dès ce soir , & sans plus barguigner...

R O D O P E.

Eh bien : si votre esprit veut ainsi s'obstiner
 A la sacrifier à l'objet de sa haine ,

Du moins pour adoucir sa peine ,

Donnez-lui quelque tems à se déterminer.
 Voulez-vous sur le champ forcer son ame émue ?
 Laissez-moi doucement ménager son esprit,
 Et ne l'obligez point de songer par dépit,
 A quelque retraite imprévue.
 Pensez-vous tout d'un coup, que d'une extrémité,
 On puisse se porter à l'autre ?
 Dès ce soir vous voulez que de concert au nôtre
 Son hymen soit précipité.
 Le temps peut tout, qui sait l'attendre.
 Voyez couler ses pleurs, votre cœur est trop tendre
 Pour les appercevoir sans en être excité.

E S O P E.

Oui, mes sens sont émus, & je veux bien me rendre.
 Dès ce soir je voulois terminer cet hymen,
 Mais afin de vous faire à toutes deux comprendre
 A quel point j'ai le cœur humain,
 Je le différerai.

R O D O P E.

Combien ?

E S O P E.

Jusqu'à demain.

C O L O M B I N E.

O ciel !

E S O P E.

Point de réplique, ou dès ce soir. . .

C O L O M B I N E.

Mon pere !

E S O P E.

J'ai parlé, vous devez vous taire.
 Allez, retirez-vous, & ne m'irritez pas.

C O L O M B I N E.

Ne m'abandonnes point, Rodope, en ces allarmes,
 Et dans ton cabinet viens essuyer mes larmes.
 Adieu pere cruel. Bien-tôt par mon trépas
 De tes rigueurs vengée,
 D'un hymen si fatal je serai dégagée.

SCÈNE IV.

ESOPÉ, GERONTE.

ESOPÉ.

N On, non. L'on ne meurt point d'amour comme
cela.

Et.... Mais quel importun est-ce que je vois là ?

GERONTE.

Pardon, si pour un mot, monsieur, je vous arrête.

ESOPÉ.

Que voulez-vous ? parlez.

GERONTE.

Au bas de ma requête

Qu'il vous plaise, monsieur, mettre un soit assigné.

ESOPÉ.

A quoi concluez-vous ?

GERONTE.

Monsieur, près de ma femme

Certain jeune importun à la voir obstiné,

Malgré moi lui conte sa flâme.

Je prétens que par vous il sera condamné,

A délaisser telle poursuite.

Défenses cependant de nous rendre visite,

A peine, & cetera, le tout avec dépens.

ESOPÉ.

Et quel âge avez vous ?

GERONTE.

J'ai soixante & quinze ans ;

Et quelque mois de plus.

ESOPÉ.

Fort bien, & votre épouse ?

GERONTE.

Environ huit par dessus douze.

ESOPÉ.

Et le galant, combien ?

G E R O N T E.

A peu près vingt & deux,
E S O P E.

Bien fait ?

G E R O N T E.

Fort bien.

E S O P E.

Hon, hon !

G E R O N T E.

Grand air, fort beaux cheveux ;

L'œil brillant, le tein frais, & le ris agréable,
Une bouche vermeille, & de très-belles dents,
Danse & chante fort bien, touche des instrumens,
Propre dans ses habits, d'un entretien aimable,
Où brillent à l'envi l'esprit & l'enjouement ;
Fait un conte à plaisir, à se pâmer de rire,
Aime les petits vers, les tourne joliment ;
Et quoiqu'il parle bien, fait encore mieux écrire.
Toutes ces qualités, je vous les dis, monsieur,
Pour vous montrer combien est juste ma frayeur.

E S O P E.

Et votre femme est-elle belle,
A-t-elle de l'esprit, de quelle humeur est elle ?

G E R O N T E.

Elle a plus d'agrément qu'elle n'a de beauté,
La taille droite & fine au-dessous de la grande.
L'œil petit, mais d'où part tant de vivacité,
Qu'il n'est point à ses traits de cœur qui ne se rende.
Le poil brun, le tein blanc, beau bras, & belle main.
Pour de l'esprit, monsieur, elle en a comme un diable ;
Et si-tôt qu'il s'agit de dauber le prochain
A tailler le lardon elle est inimitable.

E S O P E.

Fort bien. Mais la contentez-vous ?

G E R O N T E.

Aucune de sa compagnie,
D'argent, de points, d'habits, de perles, de bijoux,
N'est mieux qu'elle fournie.

E S O P E.

Ce n'est pas là ce qu'on vous dit.
Ne la fournissez-vous que de ces bagatelles ?

G E R O N T E.

Bagatelles, monsieur ! pour ses seules dentelles
J'en ai pour cent ducats qu'elle a pris à crédit.

E S O P E.

Tu ne m'entens donc pas, impertinente bête ?
Mais si tu veux bien m'écouter,
Pour mettre au pied de ta requête,
Voici la fable prête
Qu'en trois mots je vais te conter.

Fable du chien & du bœuf.

D'Une botte de foin un vieux mâtin le maître
Sur elle alloit ronger ses os,
Et comme il n'en pouvoit repaître,
Elle ne lui servoit que d'un lit de repos.

Un jeune bœuf du voisinage,
Dont la botte de foin aiguisoit l'appetit,
Et capable d'en faire un bien meilleur usage,
Pour son fourage,

Faisoit la ronde autour du lit ;
Mais le mâtin jaloux, & brûlant de colere,
Ne pouvant supporter

Qu'un autre fit ce qu'il ne pouvoit faire,
Par ses rudes abois tâchoit de l'écarter,
Quand Mercure passa, qui prenant connoissance
Du differend, & le voulant juger,

En ces mots donna sa sentence :
Jaloux, manges ta botte ou la laisses manger.



G E R O N T E.

Belle comparaison d'un chien avec un homme !

E S O P E.

A la figure près, vous & lui c'est tout comme.
Mangez, monsieur, mangez votre botte de foin,

Esopé.

255

Et sans m'embarasser la tête

De votre ridicule soin :

Allez , & pour le coup rengainez la requête.

GERONTE.

Mais si je suis. . . .helas , monsieur , quelle douleur !

ESOPÉ.

A soixante & quinze ans , voyez le grand malheur :

Combien d'autres mortels ont-ils cette aventure ,

Qui pour s'en garantir sont mieux que vous tournés :

Mais je me trompe fort voyant votre figure ,

Si jamais vous le devenez.

Vous m'entendez fort bien , & sans que je m'explique.

Allez , retirez-vous.

GERONTE.

Monsieur.

ESOPÉ.

Point de réplique.

SCENE V.

ESOPÉ seul.

A Soixante & quinze ans , une femme de vingt ,

Et le galant à peu près du même âge.

Ah ! qu'il faudroit d'esprit être bien *quinze-vingt*

Pour n'en pas faire le prélage.



SCENE VI.

ESOPÉ , FRIPONNET.

ESOPÉ.

B On ! Nouvel importun. Qui diable avec son doigt
 Chargé d'une noire jaquette ,
 Et dans sa main une baguette ,
 Peut venir m'interrompre ici mal à propos ?
 Voilà sur mon honneur , une ample reverence.
 Une autre. . . . Eh ! monsieur , c'est assez ,
 Encore. . . . Ah ! pour le coup cessez ,
 Ou je vais perdre patience.

FRIPONNET.

Monseigneur. Vous voyez un nouvel officier ,
 Qui pour le salut de son ame
 S'est pourvû fraîchement d'une charge d'huissier.

ESOPÉ.

Fort bon emploi , monsieur , pour dans peu manier
 Et mettre en usage une rame. . . .
 De bon papier.

Votre nom ?

FRIPONNET.

Friponner.

ESOPÉ.

Fort bien , armes parlantes ;

Il ne vous faudroit plus qu'ajouter pour blazon ,
 Deux aîles de vautour sur un champ d'or volantes ,
 Ce seroit rencontrer sur la charge & le nom.

Mais à ce digne emploi , puisque la providence ,

A bien voulu vous destiner ,

Savez-vous bien que l'ordonnance

Veut qu'on sache du moins , lire , écrire & signer ?

Sans cela c'est en vain qu'on veut être des nôtres.

Votre nom le signez-vous bien ?

FRIPONNET.

Sans doute ; mais c'est peu que signer le mien ,
Et je sai au besoin signer celui des autres.

ESOPÉ.

Peste , quelle capacité
Pour faire en peu de tems fortune !

Je sais bien à la verité

Que parmi les sergens elle est assez commune :

Et que s'il faut recorder leurs exploits ,

Au lieu d'avoir deux compagnons en trouffe ,

Ils se contentent que leurs doigts

Servent de recors à leur ponce.

Savez-vous comme on dresse un bon procès verbal

De rebellion à justice ?

C'est là votre mere nourrice ,

Et de l'or du Perou le précieux canal.

FRIPONNET.

C'est à quoi , grace au ciel , je ne suis point novice ,

Et j'en ai , pour témoin , signé plus de deux cens ,

Où jamais je ne fus present.

ESOPÉ.

C'est l'usage.

FRIPONNET.

Et sur tout je prens toujours bien garde

De n'y point oublier que ledit blasphemant ,

En parole execrable , avec emportement

A donné coups de pieds , coups de poings & nazarde ,

Ebranlé l'os du croupion.

Plus fait à l'omoplate une contusion :

Disant qu'il se fichoit des gens de la justice :

Et que pour empêcher de faire notre office ,

Par force , lui tout seul , il nous a mis dehors

Nous & nos six recors.

ESOPÉ.

D'un fin procès verbal voilà le vrai modèle.

FRIPONNET.

Vous m'en verrez , monsieur , acquitter avec zele.

Si l'on me met pièce en main ,

Je me garderai bien d'exécuter soudain.

Un bon sergent a l'ame indulgente ou cruelle ;
 Suivant que le detteur en use honnêtement :
 Et selon qu'il remplit bien ou mal l'escarcelle
 De l'officier qui fait commandement ,
 On fait doubler le pas : ou marcher lentement.

E S O P E.

Dis-moi , de la chimie as-tu quelque teinture ?

F R I P O N N E T.

A quoi me serviroit cette science obscure
 Qui de ses sectateurs met la bourse aux abois ?

E S O P E.

Lechymiste & l'huissier de diverse nature
 Sympatisent dans leurs emplois ,
 Puisque l'un souffle le mercure
 Et l'autre souffle les exploits.
 Quand je tiendrai mon audience ,
 Entonnerez-vous bien : paix-là.

Paix là. Paix , procureurs. Paix donc : & qu'est cela ?
 Sortez , causeurs , faites silence.

Messieurs , vous faites tant de bruit
 Que monsieur ne fait ce qu'il dit.

De cet air , de ce ton en arpentant la sale ,
 Vous ferez taire le palais ,

Afin qu'ou naît & regne une guerre infernale ,
 Je puisse voir du moins l'image de la paix.

De ce que je viens de vous dire ,

Monsieur le Friponnet , faites votre profit ,
 Le temps pourra vous mieux instruire ,
 Quant à present cela suffit.

De vous voir cet emploi je sens beaucoup de joye ,
 Et comptez à coup sûr qu'il vous met dans la voye

De n'être jamais indigent :

Puisqu'on nomme par tout la main d'un bon sergent
 La serpe d'un oiseau de proie.

Ne demandez-vous pas de prêter le serment
 Que vous ferez tout comme font les autres ?

F R I P O N N E T.

L'impatiente ardeur que j'ai d'être des vôtres ,
 Fait que mon cœur soupire après ce doux moment.

Tantôt dans mon hôtel avec cérémonie,
 Pour cette illustre compagnie
 Vous aurez votre enrôlement.

S C E N E V I I.

PASQUARIEL, MARINETTE,
 MEZZETIN.

Esope étant retiré : & Friponnet , qui est Mezzetin , étant resté , il se fait une scene italienne toute de jeu , entre lui , Pasquariel & Marinette , servants de Rodope , dont ils sont tous deux amoureux ; ils veulent l'obliger à se déclarer pour l'un des deux . elle les oblige à faire un combat burlesque ; & ensuite au lieu de se déclarer , elle finit la scene en chantant ces paroles françoises :

MARINETTE chante.

Que j'aime l'inquiétude
 Qui balance ainsi vos feux.

L'un & l'autre est à moi dans cette incertitude ;
 Et si je m'expliquois , je perdrais l'un des deux.





ACTE III.

SCENE I.

Le théâtre représente dans le fond la salle d'audience d'Esope, avec son tribunal ; & l'huissier Friponnet paroît tenant d'une main sa baguette, & de l'autre un paquet de placets. Et fermant rudement la porte de l'audience sur les plaideurs, leur dit :

FRIPONNET *seul.*

UN moment. Faites-moi quartier,
Messieurs, & s'il vous plaît ; un peu de patience.
Diantre, quelle fureur pour avoir audience,
Et quel incommode métier

Que celui d'un huissier !

Cà faisons maintenant de nos placets l'élite.

Voyons les bons payeurs, & d'un soin obligeant
Plaçons-les selon leur mérite,
C'est à-dire selon l'argent.
Mesurons tout à la finance,
Et vivons comme on a vécu ;
La pistole en bonne balance
Au palais emporte l'écu.

Mais voici justement Esope, le grand juge.

On frappe de la baguette à la porte.



S C E N E I I.

ESOPÉ & sa suite. BABILLARD
avocat, FRIPONNET.

ESOPÉ en entrant.

Huissiers. De ces plaideurs qui me serrent les flancs,
Soutenez un peu le déluge,
Et qu'on ne souffre point de chapeaux sur les bancs.
Aux avocats en approchant au bord du théâtre.
En attendant qu'on soit contradictoires,
Et qu'à mon tribunal il soit tems de monter,
Approchez de moi, troupes noires,
Souffrez, si vous voulez, un moment m'écouter,
Que par une apologue ici je vous instruisse.

Fable du satire & du paysan.

Certain jour que siffoit la bize,
Un satire sorti des bois,
Vint dans un cabaret, trouva la nape mise,
Et vit un gros pitaut qui souffloit dans ses doigts.
Pourquoi souffles-tu de la sorte,
Dit le satire ? C'est, répondit le pitaut,
Afin d'avoir un peu plus chaud.
Vois-tu pas que de froid j'ai la main presque morte ?
Mais comme l'hôte en ce même moment
Servit sur table une soupe bouillante,
Le pitaut que pressoit sa faim impatiente,
En prit dans sa cuillière, & souffla brusquement.
Pourquoi donc souffles-tu : dit alors le sauvage,
Puisque ce brouet est fumant ?
C'est pour le refroidir, dit l'autre promptement,
Que je souffle ainsi mon porage.
Ah ! répliqua le satire tout haut,

Puisse à l'infame bouche arriver mal-encontre ,
 Qui prête à parler pour & contre ,
 Sait souffler à la fois & le froid & le chaud.



Cette fable , avocats , vaut bien une harangue ;
 Car c'est ainsi que votre langue
 Nous dit aujourd'hui blanc , & demain dira noir.
 Les loix sont dans vos mains un glaive à tranchant
 double ,

Et ce n'est qu'à mentir , & nous faire voir trouble
 Que se réduit votre savoir.

Vous , maitre Babillard , pourquoi quand deux parties
 Viennent sur le contre & le pour

Dans votre cabinet consulter tour à tour ,
 Avez-vous pour tous deux des raisons assorties ?

M. B A B I L L A R D.

Monsieur , jamais chasseur habile en son métier ,
 De ses filets tendus , n'égara le gibier.

Trois écus dans la main qu'on aille à la buvette ,
 De trois vieux avocats assembler la cornette ,
 Pour tout titre un plaideur n'eût-il qu'une chanson ,
 Sa cause est toujours bonne , & qui paye a raison.

C'est l'avis du pilier. Et c'est par ce langage
 Que l'oiseau se met dans la cage.

On voit un chicanneur qui brûle de plaider :
 Ira-t-on lui disant que sa cause est mauvaise ,

Dans sa naissance éteindre cette braise ?

Et ne vaut-il pas mieux selon son goût l'aider ?
 A vous ainsi qu'à nous ces conseils profitables ,
 D'un consommé de sots engraisient le palais ;
 Et sans cette méthode , on ne verroit jamais
 Portier dans nos maisons ni gibier sur nos tables.

E S O P E.

Fort bien : c'est justement comme si la perdrix ,
 Alloit chercher conseil chez les oiseaux de proie ,
 Sur vos avis trompeurs qui s'embarque se noye ,

Et qui les prend est pris

Comme une bête.

Huissier. Qu'on dise-là que l'audience est prête.

SCENE

S C E N E I I I.

*ESOPE dans son tribunal, BABILLARD,
PIERROT, FRIPONNET, & toute
l'audience.*

E S O P E.

T Oi, jupon de treillis, comment t'appelles-tu ?

P I E R R O T.

Monfieu, ne vous dépiaife,
An me lomme cheu nous Piarrot Cogneséru.
Sacouté mon affaire, alle n'est poin mauvaife.

E S O P E.

Votre avocat.

P I E R R O T.

Il est pa revetansé au li,
Aveu dans son ventre un clistere.
Mais laiffé moi chanté un tantet mon affaire,
Je débagouleré tout auffi bian que li.

E S O P E.

Eh bien ! avez-vous là quelqu'un qui vous écoute ?

P I E R R O T.

Vezi vela-ti-pa : faut-il d'autre écouteux ?

E S O P E.

Je dis votre partie adverse.

P I E R R O T.

Oh ! oui fans doute,
Vlà maitre Babillard pour l'autre, & je son deux.

E S O P E.

Parlez donc : qui des deux a formé la demande ?

P I E R R O T.

Moi, monfieu.

E S O P E.

Commencez, d'un ton qu'on vous entende.

P I E R R O T.

Monfieu. Je ne fis poin de ces diseux de rian :

Tome III.

Q

Et tout du fin abord , c'est au fait que je vian.
 Je prétañ que Jaquet avec sa froide mine ,
 Qui m'a joué d'un tour qui n'est ni biau ni biau ,
 En me coqueluchant de la jeune Glodine ,
 Reprendra la vache & le viau.
 Vezi le fait. Jaquet & moi j'étois comperes ,
 Je nous aimions comme deux freres ,
 Toujou ensemble au cabaret ,
 Et tous disien , voyan un si bon comperage ,
 En prouvarbe dans le vilage ,
 Jaquet Piarrot , Piarrot Jaquet.
 J'avion une jeune voisine
 Qui se lommoit Glodine ,
 Gente , drue , & qui bondilloit
 Comme un petit cabri qui n'est pu sous la chevre.
 Alle avoit du rouge à la lèvre ,
 Un yeu d'émerillon , & la piau comme un lait.
 Jaquet ne bougeoit de cheus elle ,
 Toujou batifollant , & par foi m'y meni :
 Et puis à la parfin le finaut me disi :
 N'est-il pas vrai , s'diti , que Glodine est mou belle ?
 Si tu savois combian alle t'aime , Piarrot ,
 Tu l'aimerois pu que tai même.
 Moi qui tout aussi-tôt le croyit comme un sot ,
 Je donni dans leus estragême ,
 Et n'eus pas plutôt dit à Glodine je t'aime ,
 Qu'alle me prit au mor ,
 Alle m'attendi dans la grange
 Par un soir qui pleuvoit , & là je la trouvi.
 Mais dès que j'arrivi ,
 J'y fu prins , & l'an fit un rintamarre étrange ,
 Et le tout par Jaquet qui venit en tremblant
 Me faire un biau semblant.
 Tant y a je l'épouzi par le conseil du drôle ,
 Qui me juri su sa parole
 Qu'alle étoit comme un varre net.
 Mais-sitôt que j'eus fait un si sot mariage ,
 Je m'appercevi que Jaquet
 Avoit étraméle fromage.

Le soir je la trouvi ronde comme un tambour,
Quand je li demandi d'où vian qu'alle étoit grosse;
C'est, sditelle, que j'ai mangé trop à la noce.
Mais son ventre s'enfla, monsieu, de jour en jour.
En trois mois tout fin iuste, après ce tripotage,

Le pauvre malheureux Piarrot

Comme un sot,

Grace à Jaquet, vît croître son ménage,

D'un marmot.

Sans fatras d'évoca, monsieu, vla mon affaire :

De la plante à Jaquet sort ce fruit bativiau,

Et partant la raison est claire,

Qu'il faut qui reprenit & la vache & le vian.

E S O P E.

Huissiers, faites faire silence.

F R I P O N N E T.

Paix-là : paix. Paix causeurs, sortez de l'audience.

E S O P E.

Vous, maître Babillard, à present répondez.

Me B A B I L L A R D.

Monsieur, je parle pour... Jaquet dit Fine mouche... :

Defendeur, sur le fait, que de la propre bouche

Du demandeur, vous entendez.

Je prétens que Pierrot orné de son panache,

De ses conclusions se verra débouté,

Et que vous lui direz avec grande équité,

Bon homme gardez votre vache.

E S O P E.

Couvrez-vous, Babillard.

Me B A B I L L A R D.

Monsieur, toutes les loix

Dont le vieux Codrus autrefois,

Brida les habitans d'Athene,

Si nous voulons prendre la peine

De les approfondir avec attention,

Et celles de Lycurgue, & celles de Solon.

Oui. Si nous consultons jusque dans la Seytie,

Et même des Chinois les vieux législateurs,

Et ce qu'ont dit, écrit, auteurs, commentateurs,

Qij

Tout paroît favorable au droit de ma partie ,
 En effet. . . Si le ciel par sept larges canaux ,
 Qu'on nomme ici bas les planettes ,
 Répand incessamment & les biens & les maux ,
 Un mortel enchaîné par leurs vertus secrètes ,
 D'un insensible pas s'avancant à sa fin ,
 N'échappe point à son destin.

C'est ainsi que des loix l'unanime discorde ,
 Attachant les mortels par un puissant lien. . .

E S O P E.

Vous pourriez des trois quarts retrancher cet exorde :
 Même du tout , & vous feriez fort bien.

Me B A B I L L A R D

Je n'ai rien avancé d'inutile à ma cause ,
 Monsieur , & si vous m'entendez ,
 Je vais en l'appliquant. . .

E S O P E.

En deux mots , repondez

Juste à ce que l'on vous propose.

Me B A B I L L A R D.

Puisque vous le voulez , j'abrege , & viens au fait ,
 Dont je vais résumer huit ou dix circonstances.

E S O P E.

Eh ! maître Babillard , le fait est clair & net ;
 Que diantre , voulez-vous lasser nos patiences ?

Me B A B I L L A R D.

Je le retranche donc , & tout d'un coup je viens
 Au premier de mes vingt moyens.

E S O P E.

Vingt moyens , vertubleu , qui pourroit les entendre !
 Le droit par le seul fait n'est que trop éclairci :
 Et par un conte que voici ,
 Ecoutez la sentence , & vous l'allez apprendre.

Fable du bouc & du renard.

LE bouc & le renard ensemble devisans :

 L'un franc sot , & l'autre plus sage :
 L'un ayant plus de barbe , & l'autre plus de sens ,

S'embarquerent pour un voyage.
 Pressez de vive soif, & leurs pōmons ardens
 Ne soufflant plus que de la braise,
 Ils rencontrent un puits. Tous deux sautent dedans,
 Et boivent à leur aise :
 Mais la peine fut d'en sortir.
 Le bouc pour chercher une issue,
 Portoit de tous côtés sa vue,
 Et ne découvroit rien qui pût le secourir,
 Quand le renard lui dit : ce n'est que bagatelle,
 Ami, pour esquiver je sai un moyen sûr,
 Dresse-toi tout le long du mur,
 Tes cornes seront mon échelle :
 Et quand j'aurai d'un léger saut
 Gagné le haut,
 De te tirer après il me sera facile.
 Le bouc y consentit, & le renard agile,
 Soudain sauta dehors, laissa le bouc au puits.
 Puis dit, jettant sur lui sa vue,
 Avec un ris moqueur : Adieu bête cornue,
 Sauve qui peut, quand on est pris.



De ce conte plaisant, votre arrêt se compose ;
 Jaquet est le rusé renard.
 Quant aux cornes du bouc, Pierrot, c'est votre part.
 Hors de cour : sans dépens néanmoins, & pour cause.

P I E R R O T.

Malepeste, monsieu, je pers donc mon proeès ?

E S O P E.

Je suis vraiment fâché de ce mauvais succès ;
 Mais il faut s'y soumettre. Allez, aimez Glodine,
 Elle est votre moitié, vous êtes son époux ;

Et je prévois à votre mine

Que ses futurs enfans pourront être de vous.

Faites sortir de l'audience. *Il se leve.*



SCENE IV.

ÉSOPE, FRIPONNET, MADAME
FAGOTIN.

FRIPONNET.

Sortez, Messieurs, sortez : Vite donc s'il vous plaît.
Mad. FAGOTIN.

Monsieur l'huissier, de grace un peu de patience.

ÉSOPE.

Approchez, voyons ce que c'est.

Mad. FAGOTIN.

Ah, monsieur !

ÉSOPE.

En deux mots dépêchons votre affaire.
Pourrez-vous l'expliquer ? mais vite & sans colere.
J'ai vu votre mari. Pourquoi tout ce procès ?
J'ignore à votre égard sa secrète conduite ;
Mais ne vaut-il pas mieux avec lui vivre en paix ?
C'est un homme d'esprit, de cœur & de mérite,
Et de plus jeune, & blondin,
Ne peut-il contenter madame Fagotin ?

Mad. FAGOTIN.

Qu'en la faveur déjà votre ame est prévenue !
C'est un adroit, qui fait finement emballer.

A l'entendre parler,

C'est l'innocence toute nue,

Mais, monsieur, ce n'est qu'un fripon,

Un pié-plat revêtu, que j'ai mis en carosse,
Un gueux qui n'avoit pas à croquer un chapon,
Qui roule à six chevaux, & me traite de rossé.
Si je vous expliquois ce que j'ai fait pour lui,
Et de quels froids mépris l'ingrat me recompense,
Je vous verrois, monsieur, sensible à mon ennui,

Punir severement cette cruelle offense ;

C'est la plus lâche trahison.

E S O P E.

Ne nous emportons point ; encore seroit-il bon

Que j'apprissé de votre plainte .

La cause en termes brefs , sans chaleur & sans feinte ;

Car souvent plus on crie , & moins on a raison.

Mad. F A G O T I N.

A quinze ans j'étois jeune , & passablement belle ;

Et j'avois assez peu de bien ,

Lorsqu'un riche fermier , par un excès de zele ,

En m'épousant me donna tout le sien.

Mais peu contente de l'épreuve

Que je faisois de ses feux languissans ,

Je soupairois sans cesse après le nom de veuve ,

Et je la fus enfin après dix ans.

Improprie à garder le veuvage ,

Je repassai bien-tôt aux mains d'un autre époux ,

Riche à la verité , mais du dernier ménage ,

Et du dernier jaloux.

J'étois dans les tresors , mais d'ailleurs peu contente.

Cent fois je desirai d'une ame impatiente

Que son trépas rompît mes seconds nœuds ,

Et ne trouvai ce jour heureux

Qu'après vingt ans de longue attente.

Je fus donc veuve encor & bien plus opulente.

Je me voyois sur le retour ,

Mais de mon vieil époux enfin débarassée ,

Je crus pour m'acquitter envers le dieu d'amour ,

Lui devoir immoler ma fortune passée.

E S O P E.

C'est de ces femmes justement ,

Qui pour se venger d'un long jeûne

Qu'on leur a fait garder trop rigoureusement ,

De la peau d'un vieux loup en achetent un jeune.

Mad. F A G O T I N.

J'ai cru pour mon argent qu'au gré de mon desir ,

Il m'étoit permis de choisir.

De son brillant éclat la lame m'a frappée ,

Q iv

La robe & le parti m'ont tous les deux déplu ;
Et bien-tôt j'ai senti mon esprit résolu ,

A tâter d'un homme d'épée.

J'ai de tous mes trésors acheté cet ingrat ,
Le plus clair de mes biens est à lui par contrat ,

A lui , qui pour toute richesse ,

N'eut jamais qu'un peu de débit ,

Sa bandouliere , son habit ,

Ses cheveux blonds , & sa jeunesse.

Mais comblé comme il est , de mes riches trésors ,

Quel en est le coupable usage ?

D'un froid continuel je sens l'indigne outrage ,

Et toutes ses douceurs s'épanchent au dehors.

E S O P E.

Je vous plains , mais en vain vous implorez mon aide
Contre le fiel cuisant de ce chagrin amer.

La justice a-t-elle un remède

Capable de forcer un cœur à vous aimer ?

Réfléchissez sur vous , sur votre air , sur votre âge ,

Et sous la patience étouffez ce procès.

Pouviez-vous d'un tel mariage

Esperer un autre succès.

Mais pour vous divertir du mal qui vous accable ,

Ecoutez seulement

Ce trait d'une petite fable ,

Qui vous convient parfaitement.

Fable de l'âne qui eut trois maîtres.

UNe bourrique. . . étoit avec un premier maître ,
Aussi bien qu'elle pouvoit être.

Un bon homme de jardinier

Qui la rossoit un peu : mais l'injure est petite.

Sa peine étoit quant au reste réduite

A porter tous les jours au marché le panier.

Loin de se contenter de sa peine légère ,

Elle pria les dieux de changer son destin ;

Et le ciel qui voulut exaucer sa prière ,

La fit passer dans un moulin.

Elle y mangeoit du son & portoit la farine ;
 Mais sous le poids du blé pliant sa maigre échine ,
 Elle fit mille vœux , brayant avec éclat ,
 Pour changer encor son état.

Un jeune postillon fut donc enfin son maître ,
 Qui pour d'étrangères amours ,
 Aux dépens de son dos , galopant tous les jours ,
 De chardons la faisoit repaître ,
 C'est donc de pis en pis & contre mon souhait ,
 Dit la triste bourrique en secouant sa tête ,
 Je voi bien qu'une vieille bête
 D'un jeune postillon ne fut jamais le fait.



Ces tons plaintifs de la bourrique
 Sont une leçon pathétique
 Dont grand profit se peut tirer ,
 Jeune époux , avec vieille-veuve ,
 C'est sur un drap usé coudre une pièce neuve ,
 Qui ne fait que le déchirer.

Mad. F A G O T I N.

La raillerie est trop piquante.

E S O P E.

Non , croyez-moi , souffrez en femme patiente
 Le mal que vous vous êtes fait ;
 Et si de votre époux vous n'êtes pas contente ,
 Soyez du moins assez prudente
 Pour ne pas , par l'éclat d'un procès indiscret ,
 Vous rendre du public la fable & le jouet.
 Allez , retirez-vous , je n'ai plus rien à dire.

Mad. F A G O T I N.

Que sans arrêt je me retire !

Non , non , je plaiderai , monsieur , & je veux voir
 Ayant acheté son service ,
 Si l'on peut refuser d'ordonner en justice ,
 Qu'il me rendra mon bien ou fera son devoir.

E S O P E.

Hé bien , plaidez , plaidez , si vous l'avez en tête.
 Je sai que cent fripons vous vont de ce procès
 Promettre un bon succès.
 Mais songez aux leçons que vous donne la bête.

SCENE V.

ESOPE , FRIPONNET.

ESOPE.

F Riponnet ?

FRIPONNET.

Monseigneur.

E S O P E.

A combien de rarrats

Crois-tu qu'elle soit folle ?

FRIPONNET.

Elle ne le croit pas.

Entr'elle & son époux , vous deviez lui promettre ,
 Pour la consoler bien à point ,
 Un appointé en droit & joint ,
 Ou celui qu'on appelle à mettre.

E S O P E.

Laiſſons-là cette vieille avec tout son fatras ,
 Et ſongeons ſeulement à d'autres embarras
 Qui m'inquiètent la cervelle.

Va chercher Colombine , il faut que de ce pas
 Pour la dernière fois je m'explique avec elle.

C'est un eſprit mutin

Qui reſuſe un époux que j'ai choiſi moi-même.

FRIPONNET.

Ah ! ne permettez pas que ſon cœur libertin

Brave l'autorité ſuprême

D'un pete qui tour ſeul doit régler ſon deſtin.

Mais quel eſt cet époux enfin qui la chagrine ?

E S O P E.

C'eſt de tous les mortels la perle la plus fine ,
 Un gendre tel qu'il faut , un époux accompli
 Le Docteur digne ſeul d'épouſer Colombine ,

FRIPONNET.

Quoi ! c'est le docteur Baloard ?

ESOPÉ.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce soleil des écoles de Grèce ?

ESOPÉ.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce pedant qui passe dans son arc
Platon en visions, Diogene en richesses ?

ESOPÉ.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce nez fait comme un bec d'oïson ?

ESOPÉ.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce gros dos à triple culebutte ?

ESOPÉ.

Lui-même.

FRIPONNET.

Et votre fille en un mot le rebute ?

ESOPÉ.

Oui.

FRIPONNET.

Je trouve qu'elle a raison.

Sans secouer votre calotte ;

Je demande de bonne foi ,

Par quel entêtement , à quoi bon , & pourquoi ,

Vous voulez qu'elle s'enfagotte

D'un magot qu'on ne peut regarder sans effroi ?

ESOPÉ.

C'est qu'il est bossu comme moi ,

Et savant comme un Aristote.

En un mot , je le veux ; elle n'a qu'aujourd'hui

Pour se déterminer à ce que je désire ,

Et dès demain matin , quoi qu'elle puisse dire ,

Je veux être obéi.

S C E N E V I.

Esopo s'étant retiré , il se fait une scene italienne de nuit entre Friponnet & Pasquariel, qui vient pour donner une serenade à Marinette. Ils doivent la faire à leur fantaisie , & tout en jeu italien.



A C T E I V.

S C E N E I.

*RODOPE, COLOMBINE,
MARINETTE.*

ROD OPE.

D'Un medecin bossu , vous prendre la figure à

Marinette le veut, tentons-en l'aventure.

RODOPE.

Pense-t-elle de bonne foi

Que cette *bourle* réussisse ?

MARINETTE

Ainsi qu'on vous l'a dit, conduisez l'artifice ,
Et de l'événement reposez-vous sur moi ;
Je connois mon Esope & sais par où le prendre.

Р О Д О П Е.

Prenons garde de nous méprendre,

Les bossus ne sont pas facilement surpris,
Esope a de l'esprit,

M A R I N E T T E.

C'est par où je l'assomme.

Par son foible si-tôt que l'on attaque un homme,

Croyez-moi, Rodope, il est pris :

Esope veut faire la nôce

De sa fille avec le Docteur.

R O D O P E.

Il est vrai.

M A R I N E T T E.

Deux raisons déterminent son cœur ;

Savoir de ce magot la science & la bosse.

R O D O P E.

Oui.

M A R I N E T T E.

D'ailleurs il prétend que vous l'épouserez.

R O D O P E.

C'est son dessein.

M A R I N E T T E.

Et quand vous lui proposerez

Que pour épouser Colombine,

Vous avez un parent, & savant bossu,

Un esculape plein d'une haute doctrine,

Doutez-vous qu'il ne soit reçu ?

R O D O P E.

Mais comment sous ce nom prétens-tu qu'elle passe ?

C O L O M B I N E.

Non, non. Que sur cela rien ne vous embarrasse,

Je saurai bien passer, l'audace sur le front,

A la montre, à l'habit, comme cent autres font :

En parlant de sené, de rhubarbe, & de casse,

L'on me croira d'abord de la première classe.

Pour être aujourd'hui medecin,

Il suffit que d'un plat on distingue un bassin

D'un âni de verdun la pilule,

D'un chistère un bouillon de veau,

Et qu'on sache ordonner par un mot ridicule,

Le mélange commun du vinaigre & de l'eau,

Pour raisonner sur la matière,

J'en ai cent fois plus qu'il n'en faut avoir ,
J'en viendrai bien à bout , & je livre mon pere ,
Content de mon savoir.

Mais c'est sur vous , chere Rodope ,
Que demeure fondé mon principal espoir ;
Ne m'abandonnez point , & faites sur Esope ,
Agir , s'il se peut , tour à tour ,
Et la raison & son amour.

R O D O P E.

Vous savez le fond de mon ame ,
Je ne repete point ce que je vous ai dit ,
Et de vous contenter si je n'ai le crédit ,
Je ne serai jamais sa femme.
Entrons dans mon appartement ,
Votre pere dans un moment
Ne manquera pas de s'y rendre.
Pour ce déguisement allons tour disposer.
Toi reste , Marinette , il faut ici l'attendre ,
Et tant que tu pourras prens soin de l'amuser.

M A R I N E T T E.

Ne vous tourmentez point , la charge m'est bien douce ;
Et du gobin dans un moment ,
Je vais me divertir fort copieusement.
Entrez. Esope vient , & je l'entens qui touffe.

C O L O M B I N E.

Ciel ! sois propice à ce déguisement.

M A R I N E T T E.

Allez , allez avec la mort en trouffe
Monter sur une mule en housse,



S C E N E I I.

E S O P E , M A R I N E T T E .

Dans cette scene italienne , Marinette pour amuser Esope , feint d'être amoureuse de lui. Esope y répond agréablement ; ce qui produit un entretien fort divertissant. Enfin Marinette , comme par confiance , lui dit en secret que Rodope veut lui proposer Colombine pour un de ses parens bossu & medecin, qu'il prenne bien garde à ne pas refuser ce gendre , puisque Rodope est resolue de rompre avec lui , s'il n'accepte ce mariage. Alors Marinette voyant entrer Nizon , se retire , & laisse Esope avec elle.

S C E N E I I I.

E S O P E , N I Z O N .

N I Z O N .

Monsieu. Je viens me plaindre à vous,
De Robin mon mari qui n'est rien bon qu'à pendre.

E S O P E .

C'est pousser loin votre courroux :

Mais il est bon de vous entendre.

Que fait-il , vous bat il , vous charge-t-il de coups ?

Ce seroit un brutal , s'il en avoit l'audace.

N I Z O N .

Non , mais j'aimerois mieux qu'il me battît bien fort,
Et que d'ailleurs il fît.

E S O P E.

En quoi donc a-t-il tort ?
Cà , contez-moi votre disgrâce.

N I Z O N.

Monsieu. Depuis un an que je l'ai pour mari ,
Si vous saviez le train qu'il mene :
Le jour au cabaret , & la nuit chez certaine... ,
Je ne peux achever tant j'ai le cœur marri.

E S O P E.

Mari d'une pouponne aussi fraîche & jolie ,
Et porter ailleurs le tribut ,
Ne l'avoir que d'un an & la mettre au rebut ,
Je me garderois bien de pareille folie.

N I Z O N.

Encor si sa Martine avoit de la beauté :

Mais elle n'en eut jamais rache.

Dans sa bouche on pourroit enfourner un pâté ;
De petits yeux de rat , un gros nez épaté ,
Et du pis deux fois plus qu'il n'en pend à ma vache ;
La sorte cependant a si bien cajolé ,

Et pris dans ses gluaux mon homme ,
Qu'il faut que malgré moi je chomme ,

Tandis. Je croi , monsieu , qu'il est ensorcelé.
D'abord c'étoit tout feu , ce n'étoit que tendresses ,
Il ne pouvoit remplir l'ardeur de ses amours ,
Et je crus que le jour des premières caresses

Reviendrait tous les jours.

Mais oui , zest , il changea bien-tôt avec la lune ;
Et notre premier mois ne fut pas écoulé ,

Que commença mon infortune ,

Et qu'en un autre nid je le vis envolé.

E S O P E.

Je sai sur ce sujet une petite fable ,
Qui pour le rappeler bien-tôt à la maison ,
Peut vous donner une leçon
Qui vous seroit fort profitable.

Fable de la grue & du renard.

LA grue & le renard résolurent un jour
 De faire ensemble leur ménage,
 Et se chargerent tour à tour
 Du soin de dresser le potage.
 Quand ce fut le tour au renard,
 Ce tricheur d'un coup de sa pate
 Ependit le brouet sur une assiette plate;
 Et soudain lécha tout, tandis que de sa part,
 Auprès de la soupe épendue,
 Mouroit de faim la pauvre grue.
 Mais cet oiseau le lendemain,
 Pour se venger du chagrin de la veille,
 Entassa le brouet, & la viande & le pain,
 Dans le ventre d'une bouteille.
 Et fourrant aisément jusqu'au fond son grand cou:
 Hier, dit-elle, vous étiez sou,
 C'est aujourd'hui mon tour, compere, à la pareille.



N'allez pas de travers prendre cette leçon.

Je veux, mon aimable Nizon,
 Que vous soyez toujours aussi sage que belle:
 Mais en faisant semblant d'écouter un ami,
 Tenez doucement en cervelle

Cet époux infidele,
 Et reveillez son amour endormi.
 De ce que je vous dis, faites un bon usage.

N I Z O N.

Ah! que d'une leçon si sage

Je comprends

Parfaitement le sens.

Que vous faut-il, monsieu, pour une si bonne ordonnance ?

E S O P E.

Quand les conseils sont bons, il faut qu'ils soient suivis,
 Nizon; & quant au droit d'avis,

Tome III.

R

Lorsque j'irai chez vous , j'en donnerai quittance.
Adieu.

N I Z O N.

Vous y viendrez alors qu'il vous plaira :
Et je prendrai le soin de vous ouvrir la porte.
Ma foi , Robin , il t'en cuira ,
Et , si tu n'agis d'autre sorte ,
Rira bien de nous deux , qui le dernier rira.
Je suis votre servante , & je vous remercie.

E S O P E.

Adieu , la bergere jolie.

S C E N E I V.

ÉSOPE, MONSIEUR GRIPPON.

E S O P E.

MAis que me veut monsieur Grippon ,
Qui de nos partisans jadis le plus fripon ,
En étoit avant sa ruine
La crème la plus grasse , & la fleur la plus fine ,
Et n'en est aujourd'hui que la crasse & le son.

M. G R I P P O N.

Monsieur. Pour un avis utile ,
Et qu'au simple projet vous trouverez facile ,
De me prêter l'oreille avez vous le loisir ?
Mais sans un grand secret l'on n'y peut réussir.

E S O P E.

Pour des avis burlesques , est ce à moi qu'on s'adresse ?
A moi pauvre homme de palais ,
Qui ne veux qu'amour & simplicité ,
Et qui de vos partis ne me mêlai jamais :
Je laisse aux financiers tous leurs tours de souplesse ,
Et ne songe qu'à mes procès.

M. G R I P P O N.

Votre esprit perce tout , & rien ne s'y dérobe ,
Vous avez de l'argent , & l'accès près du Roi ,

Eh quoi ! jusqu'à la mort dans un chetif emploi ,
 Prétendez-vous traîner une gueuse de robe ?
 De vos sacs à papier n'êtes-vous donc pas sou ?
 Ignorez-vous que c'est par la seule finance

Que l'on se pousse & qu'on s'avance,
 Et que là seulement on trouve le Perou ?

Dans le parti que je médite
 Je prétens vous intéresser ,

Et que j'aye du bail seulement la conduite ,
 Vous connoîtrez jusqu'ou je saurai le pousser.

E S O P E.

Moi , partisan ! Moi faire avec vous à mon âge
 De ce métier l'apprentissage !

Ai-je quelque vertu propre à de tels emplois ?
 J'ai porté comme esclave , il est vrai , la livrée

D'une casaque bigarrée ,

C'en est le premier pas. Mais quelqu'un autrefois
 M'a-t-il vu rar de cave , ou contrôleur d'exploits ?

Ai-je gardé quelque barrière ?

Ai-je , petit traitant , ou petit sou-fermier ,
 Appris par les degrés tous les tours du métier ?

Et va-t-on tout d'un coup nager en grand-rivière ?

Mais de ce commerce subtil ,

Par qui vous avez mis tant de terres en friche ,

Vous qui jadis étiez si riche ,

Dites-moi, que vous reste-t-il ?

M. G R I P P O N.

Il me reste l'espoir & de grandes lumières ,
 Pour m'élever encor au point d'ou j'ai tombé.

E S O P E.

Ah ! pour l'espoir tout est flambé ,

La fortune vous a donné les étrivieres.

Sous son revers fatal , quand on est succombé ,

Un homme confondu ne se relève gueres ,

Et d'un grand bien perdu le cruel souvenir

Ne sert qu'à mieux punir.

Pouvez-vous réfléchir sans desespoir , sans rage ,

Sur cet hôtel perdu , dont les appartemens

Brilloient du vif éclat de tant d'ameublemens ?

R ij

On vous voyoit rouler un superbe équipage,
 Des chevaux bien nourris, un carosse bien doré,
 De fleurons de marquis un écusson timbré,
 Cent ragôts déguisés avec mille artifices,
 Des plus savoureux mets vous offroient les délices,
 Et vos tables fumoient de ces vins précieux,
 Qui flatent à la fois & le goût & les yeux.
 Mais le volage fort qui du fond de la boue
 Vous avoit élevé dans ce pompeux état,
 Par un prompt contre-coup a retourné sa roue.

Et vous a refait un pié-plat.

Gueux ainsi qu'en naissant vous fûtes,

Il vous reste à peine du pain.

Au peril de semblables chûtes,

Je ne veux point d'un pareil gain.

M. G R I P P O N.

Qu'importe? N'ai-je pas malgré mille créances
 Brillé durant vingt ans avant qu'être abîmé,
 D'un ventre engraisé de finances,
 L'on ne peut arracher ce qu'il a consommé.

E S O P É.

Je ne veux point d'une fortune;

Que l'on ne voit aller que par sauts & par bonds;

Qui tantôt du vaisseau vous guinde sur la hune,

Et tantôt vous abîme en des gouffres profonds.

J'aime mieux rouler une vie,

Qui soit douce, commode, unie,

Sans mêler à mes biens celui de l'étranger,

Gardez pour tous vos égaux vos tours de souplesse,

Je ne veux point d'une richesse

Que je sois à la fin contraint de dégorger.

M. G R I P P O N.

Pour une si belle morale,

Madame la finance, & toute sa cabale

Vous doit sans doute un compliment exquis,

Mais si l'on suit ce qu'elle étale,

Comment voulez-vous que le fils

D'un laquais devienne marquis?

E S O P E

Je fais fort bien qu'il faut qu'en ce monde tout roule,
 Et que pour s'élever on se fasse un degré.
 Je consens volontiers que chacun à son gré,
 Pour se démêler de la foule,
 Empaume le chemin qu'il croit plus assuré.
 Je regarde avec indolence
 De ces gros champignons la soudaine opulence.
 Qu'on les voye par tout & sur tout triompher.
 Que sur d'illustres troncs ils se fassent greffer.
 Des *Raimonds* comtes de Toulouse,
 Qu'un fils de payſan se dise descendu ;
 Sans en avoir l'ame jalouse,
 Je dirai qu'à son or cet honneur est bien dû.
 Que de d'éclat de leur richesse
 D'une obscure naissance ils couvrent la bassesse,
 J'en ris, & sans chercher d'où leur vient tant de bien,
 Je me croi fort heureux s'ils épargnent le mien.
 Mais je ris encor plus quand un coup de justice
 De ce pompeux état les jette au précipice.
 Quand pour les décharger de ce qu'ils ont pillé,
 De leurs biens mal acquis on leur fait rendre compte :
 Il faut que sur cela je vous débite un conte
 Qui me semble pour eux tout justement taillé.

Fable du geay déplumé.

UN oiseau roturier, d'especes des plus basses,
 Revêtu des plumes d'un pan,
 Marchoit plus orgueilleux qu'un fils de partisan
 Trainé dans son carosse au milieu de six glaces,
 Cet oiseau riche & fier des dépouilles d'autrui,
 Couvroit d'un beau sur-tout qui n'étoit point à lui,
 Son ancienne mandille autrefois grise & bleue,
 Et l'éclat emprunté qui brilloit sur sa queue,
 Avoit du peuple sot presque l'œil ébloui.
 Mais ses ailes enfin, étant deshabillées,
 On le remit en casaquin :

Et chaque pân sur lui reprenant son larcin,
On ne vit plus qu'un geai, sous des plumes volées.

Eh bien, qu'en dites-vous ? dans ce geai déplumé,
D'un riche partisan comme vous abimé,

Ne trouvez-vous pas là peinture ?

Rien est-il plus semblable ? & vous me proposez,

A moi vieux loup des plus rusés,

De risquer la même aventure.

Allez porter ailleurs tous vos secrets avis,

Votre présence m'importune.

M. G R I P P O N.

Par d'autres ils seront suivis :

Mais songez qu'avec moi vous chassez la fortune :

Adieu.

E S O P E.

Va-t-en chercher, si tu veux, tes égaux,

Je ne veux point de biens suivis de tant de maux.

S C E N E V.

E S O P E *seul.*

QU'une charge publique est un dur esclavage !
Ne puis-je pour moi-même avoir un seul mo-
ment !

Sans remise aujourd'hui je veux absolument

Finir ce double mariage.

Nouveau plaideur. Nouveau tourment.

Il voit entrer Brissetout.



SCENE VI.

ESOPÉ, BRIFFETOUT.

BRIFFETOUT.

Voudriez-vous, monsieur, me donner audience,
Et dans deux mots m'expédier ?

ESOPÉ.

Eh bien, que voulez-vous ?

BRIFFETOUT.

Avoir votre ordonnance,

Qu'il faut à mes parens faire signifier.

ESOPÉ.

De vous émanciper, est-ce que l'on propose ?

BRIFFETOUT.

Non, monsieur.

ESOPÉ.

Voulez-vous changer votre tuteur ?

BRIFFETOUT.

Non pas.

ESOPÉ.

Est-ce pour faire un acquet ?

BRIFFETOUT.

Non, monsieur

ESOPÉ.

Un emploi de deniers ?

BRIFFETOUT.

Ce n'est point là la cause.

ESOPÉ.

Dites donc ce que c'est ?

BRIFFETOUT.

Tout jeune que je suis

Vous me voyez, monsieur, d'une heureuse opulence,

Par le débris fatal de tous mes biens détruits,

Tombé dans le malheur d'une extrême indigence ;

Riv

Et si je n'eusse enfin pōur garantir mon corps
 Trouvé d'un bonnet vert le secours salutaire,
 Je n'aurois fait que d'impuissans efforts
 Pour échapper au decret consulaire.

Or je prétens, monsieur, que mes riches parens,
 Devant vous assemblés suivant votre ordonnance,
 Seront par vous taxés tous selon leur puissance
 A me fournir au moins mille écus d'alimens.

E S O P E.

Mais de votre fortune il est bon de m'instruire.

B R I F F E T O U T.

En trois mots je vais vous la dire,
 Et tel m'écouterà qui peut à chaque trait
 Y reconnoître son portrait.

Mon pere, bon bourgeois, par une longue usure,
 Dans son coffre entassa cent mille écus comptans,
 D'argent net, & mourant faute de nourriture,
 M'eût pour seul heritier à l'âge de vingt ans.

E S O P E.

C'est que votre tuteur a dissipé peut-être
 Durant cinq ans les biens qu'on vous avoit laissés ?

B R I F F E T O U T.

Au contraire, monsieur, par des soins pressés,
 Dans les mains de mon oncle ils n'ont fait que s'accroître,

Et depuis que j'en suis le maître,
 Deux ans sont à peine passés.

E S O P E.

Est-ce vol, ou procès, banqueroute, incendie,
 Ou d'un dépôt nié la noire perfidie,
 Qui dans si peu de temps a pû vous abimer ?
 Avez-vous en servant le Roi dans ses armées,
 Vu vos richesses consommées,
 Ou perdu quelque charge, ou risqué sur la mer.

B R I F F E T O U T.

J'ai de ce bien comptant fait un plus doux usage;
 Et tout mon patrimoine en quatre parts coupé,
 Un quart à me fournir le meuble & l'équipage,
 S'est en moins d'un an dissipé.

A travers un cornet l'autre m'est échappé :
 Le troisième n'a pas suffi pour le ménage
 D'une jeune beauté,
 Dont j'étois entêté :

Le reste par un sort semblable,
 Avec mille gloutons je l'ai précipité
 Dans les abîmes de la table.

E S O P E.

Et sur ce récit vous voulez
 Que vos parens taxés vous donnent subsistance,
 Qu'ils soient pour ce sujet devant nous appelés,
 La raison, je vous prie ?

B R I F F E T O U T.

Ils sont dans l'opulence,
 Et tous par le profit d'un labeur assidu,
 En possèdent bien plus que je n'en ai perdu.

E S O P E.

L'équipage, le jeu, les femmes, & la table,
 Quatre gouffres de jeunes foux.
 En vérité, monsieur, je vous trouve admirable.
 Il faut sur ce sujet vous conter une fable
 Si juste, qu'on diroit qu'elle est faite pour vous.

Fable de la cigale & de la fourmi.

DAns les ardeurs de la saison brûlante,
 Une cigale dans les champs
 Sautoit, chantoit, se donnoit du bon-temps,
 Et vivoit à son gré contente,
 Tandis que la fourmi d'un labeur assidu,
 Attentive aux soins du ménage,
 Remplissoit son grenier d'un innocent pillage,
 Pour s'en servir dans l'hiver attendu.
 Cet hiver vient, & la pauvre cigale
 Que pressoit le froid & la faim,
 Se sentant approcher de son heure fatale,
 Vint prier la fourmi de l'aider de son grain,
 Que faisois-tu, lui dit la bête ménagère,
 Durant les dernières moissons :

Je m'égayois sur la fougere,
 Répond la cigale legere,
 Et faisois dans les airs retentir mes chansons.
 Fort bien, dit la fourmi, ta prévoyance est grande:
 Qui compte sur autrui souvent a mal compté;
 Et pour toute réponse à ta sorte demande,
 Tu peux danser l'hiver si tu chantois l'été.



M'entendez-vous ? monsieur cigale,
 Je vous répons en juge, & vous parle en ami,
 N'attendez pas que la fourmi,
 Du fruit de son labeur vous aide & vous régale;
 En ce monde chacun doit travailler pour soi:
 Sur l'exemple prudent de la petite bête,
 Furetez, agissez, accrochez quelque emploi,
 Ou d'un bonnet dragon affublant votre tête,
 Pour avoir de quoi vivre, allez servir le Roi.

B R I F F E T O U T.

Mais, monsieur.....

E S O P E.

Mais, monsieur, je n'ai rien à vous dire,
 Vous m'avez entendu, prenez votre parti.

B R I F F E T O U T.

De riche se voir gueux, ciel ! quel cruel martyre !

S C E N E V I I.

E S O P E *seul.*

DE tous mes importuns suis-je enfin garanti?
 Et près de ce que j'aime,
 Ne puis-je me donner un moment à moi-même ?
 Me voici cependant dans un grand embarras,
 Ma parole & mon cœur se trouvent en balance,
 Si je manque au Docteur, quelle sensible offense!
 Mais du cousin bossu dont on fait si grand cas,
 Si je rejette l'alliance,

Que Rodope à son tour ne fera-t-elle pas ?
 Comment puis-je éviter dans ce tourment extrême
 De faire voir d'un ou d'autre côté,
 Ou du mépris pour ce que j'aime ,
 Ou pour un vieil ami de l'infidélité ?
 Dans l'inquiétude chagrine
 Qui me met l'esprit à l'envers ,
 Entrons près de Rodope , & droit ou de travers ,
 Allons-y décider le sort de Colombine.



A C T E V.

S C E N E I.

COLOMBINE *déguisée en medecin bossu.*

Q Ue tes coups , amour , sont puissans !
 Qu'à d'étranges projets ta vive ardeur engage !
 Mais tous les dieux à qui l'homme offre de l'encens ,
 Sous mille traits divertissans ,
 Nont-ils pas caché leur visage ?
 Jupiter en amour a-t-il été plus sage :
 Et cent fois ce galant rusé ,
 Pour éviter l'œil d'une épouse
 Trop inquiète , & trop jalouse ,
 N'a-t-il pas descendu sur terre déguisé :
 Pour posséder la belle Europe ,
 Il prit la forme d'un taureau :
 Et moi pour obtenir d'Esope
 L'amant qui brouille mon cerveau ,
 Je prens d'un medecin , qui souvent n'est qu'un veau ,
 Le manteau dont je m'enveloppe.
 Grand dieu ! qui pour un feu moins pur que n'est le mien
 Te mis des cornes à la tête ,

Pardonne-moi ce trait dont j'augure fort bien

Sur l'exemple du tien ,

Puisqu'un bon medecin n'est souvent qu'une bête ,

Qui de corne & d'esprit au bœuf ne cede rien.

Mais Rodope paroît , elle aura beau s'attendre.

A ce plaisant déguisement ,

Je suis sûr , ma foi , que je vais la surprendre.

SCENE II.

RODOPE , COLOMBINE.

R O D O P E.

E H ! qui vous connoitroit sous cet ajustement ?
La figure est parbleu , risible & fort grotesque.

C O L O M B I N E.

La trouvez-vous assez burlesque ,

Pour le succès que j'en attens ?

Ce n'est encore rien que la mine :

Mais quand vous me verrez étaler ma doctrine ,

Ne doutez point qu'en même temps ,

Monsieur de Cliftorel n'emporte Colombine.

R O D O P E.

Cliftorel ! le beau nom , & d'un heureux augure !

Mais pour bien fournir l'aventure ,

Monsieur de Cliftorel parlez-vous medecin ?

Savez-vous jargonner leur phrase heteroclite ?

C O L O M B I N E.

Comme ce jargon grec est le premier mérite

De ces épilucheurs de bassin ,

J'ai su m'en fournir du plus fin ;

Et vous verrez tantôt de quel air je débite

Ce langage assassins.

Ce n'est point du tout la science ,

Qui fait en medecine un renommé docteur ;

Non , non , pourvu qu'il sache avec grande arrogance ,

Et d'un ton de hauteur ,
 Trainer de dix grands mots l'importune lenteur ,
 Ou les précipiter avec impertinence.
 Il passera par tout pour homme d'importance :
 Et dans deux ou trois ans , à force de troter ,
 De mule en bon carosse , on le verra monter.
 Mais Esope vers nous s'avance.

S C E N E I I I.

*ESOPE , RODOPE , COLOMBINE ,
 ou CLISTOREL.*

E S O P E.

E St-ce là ce cousin ,
 Qui , si l'on vous en croit , est si grand medecin ?

R O D O P E.

C'est monsieur Clistorel futur de Colombine ,
 Si selon votre goût , sa bosse & sa doctrine
 Le font d'attraits assez rempli.

E S O P E *tournant & retournant Clistorel.*

Plus je le considere , & plus je l'examine ,
 Plus je trouve sa taille fine ,
 Et plus j'admire le repli

Qui forme de son dos la superbe coline.

Oui. Mon dessein sera de tous points accomplis ;
 Si l'esprit répond à la mine.

C O L O M B I N E *ou* C L I S T O R E L.

Ah ! monsieur. Les vapeurs de vos rares bontés ,
 Remplissent de mon diaphragme
 Les profondes capacités.

Recipé donc , de grace , une premiere dragme
 Des respects que vous meritez
 Dans la décoction de mes civilités.

Beau debut ! Vertubleu quel habile compere !
 C'est parler médecine , & voilà justement
 Ce qu'on peut appeller servir un compliment
 Dans un clistere.

R O D O P E à *Clistoré*.

Courage , il est à nous ; c'est fort bien débuté.

E S O P E.

Mais avec vous avant que je m'explique,
 Instruisez-moi d'abord de votre qualité :
 Sur les bans d'Esculape avez-vous acheté

Le bonnet qui d'une bourrique
 Fait souvent dans le monde un homme fort vanté ?
 Et quand pour promener son escadron crotté ,
 Le recteur à pas lents fait sa marche publique ,
 Entr'eux voit-on briller sur votre dos voûté
 L'écarlate scientifique ?

En un mot, êtes-vous medecin empyrique ,
 Ou docteur de la faculté ?

C O L O M B I N E ou C L I S T O R E L

D'être tous les deux je me pique ,
 Et mon savoir en l'un comme en l'autre est connu ,
 Je perce les secrets de la nature à nu.

Par le tranchant de mes acides
 Je sai parfaitement aider le digestif ,
 Rendre les alkalis fervides ,
 Bien impregnés & bien solides
 Par un prompt coagulatif.

Veut-on être traité par la pure chymie ?
 Je sai du plus fin des métaux ,
 Des perles & des minéraux ,
 Des pierres & des vegetaux ,
 Des serpens & des animaux ,
 Des sels , des souffres & des eaux ,

Tirer par le soufflet la quintessence amie.
 Veut on du grand chemin suivre la prud'homie ?
 Soudain je vous guéris toutes sortes de maux

Par frequente phlébotomie ,
 Et copieux servitiaux.

J'exerce la litotomie ,

Je suis grec en anatomie,
 J'ai les remèdes purgatifs,
 Les lenitifs, les vomitifs,
 Nutritifs, & confortatifs,
 Fermentatifs, fomentatifs,
 Suppuratifs, soporatifs,
 Détersifs, dulcificatifs,
 Attractifs, conglutinatifs,
 Apéritifs, & restrictifs,
 Les communs & les spargyriques,
 Les spécifiques, les topiques,
 Les sympathiques, les caustiques,
 Diurétiques, émetiques,
 Hépatiques, & cephaliques,
 Podragriques, paracelsiques,
 Prolifiques, sudorifiques,
 Febrifuges & cordiaux,

Et pour les appliquer mes talens sont égaux.

Du malade inquiet j'épluche la manie,

Sur ce qu'il veut je fais mon choix,

Et je suis selon son génie,

Médecin, charlatan, ou tous deux à la fois.

Enfin de tout mon cœur, monsieur, je vous souhaite;

Qu'en bref vous en ayez besoin,

Je vous étalerais ma doctrine parfaite,

Et pour ceux que je traite

Vous connoîtrez quel est mon soin.

R O D O P E.

Eh bien, seigneur Esope,

Avez-vous entendu de quel air à vos yeux

Sa doctrine se développe.

E S O P E.

Au souhait près l'on ne peut rien de mieux,

Quelqu'habile que soit un gendre,

Si peu qu'un beau-père soit fin,

Il faut qu'il se garde de prendre

Son héritier pour médecin.

Dans une petite ordonnance,

Un *qui pro quo* fait tout exprès,

Vous trouble le beau-pere avec sa confiance,
 Et comme un postillon vous l'envoie *ad patres*.
 Sur un cas à peu près semblable
 Je me remets certaine fable,
 Ou de cette sottise on peut voir tous les traits.

Fable du loup & du renard.

UN vieux loup à dent meurtrière,
 Avoit jadis une tanière,
 Qu'un renard son voisin convoitoit ardemment,
 Et qui fit tant qu'à sa priere
 Ce loup la lui legua par un bon testament.
 Ce legs fait, il tomba malade.
 Le renard s'efforçoit par mille petits soins,
 Comme un franc donneur de cassades,
 De s'offrir à tous ses besoins.
 Le loup déçu fut si peu sage,
 Qu'il lui dit d'aller au village
 Chercher un medecin qui pût le soulager:
 Mais le perfide légataire,
 Par un *qui pro quo* volontaire,
 Au lieu du medecin fit venir le berger,
 Qui pour venger le tort qu'il avoit pû lui faire,
 Assommant le loup sans quartier,
 Fit passer sa tanière au joyeux heritier.



Ainsi ne croyez pas qu'en une maladie
 Je m'expose à la perfidie
 De qui peut par ma mort profiter de mon bien.
 Non parbleu, je n'en ferai rien.
 Prendre un medecin pour son gendre,
 Passe encor, & l'on peut en risquer le destin;
 Mais il faut être fou pour prendre
 Son gendre pour son medecin.

R O D O P E.

Mais enfin, entre nous, à quoi se détermine
 Votre cœur chancelant ?

Si pour la main de Colombine
Il ne faut point d'autre talent
Qu'une bosse & de la doctrine
Pouvez-vous refuser ce sujet succulent ?
Il est docteur en medecine,
Et docteur de la faculté,
Habile par delà tout ce qu'on s'imagine,
Et tant d'estomach que d'échigne,
Est-il plus beau bossu d'un & d'autre côté ?
Votre sublime dos, près de son dos voûté,
N'a qu'une bosse grimeline,
Et la sienne à mes yeux est d'un tour enchanté.

E S O P E.

Avec raison mon cœur balance,
Ma parole est à l'un, & l'autre a votre appui ;
Cependant sur cette alliance
Il faut prononcer aujourd'hui.
Si le ciel d'une double fille
Avoit daigné me régaler,
Qu'avec plaisir dans ma famille,
Pour gendre j'aurois pû tous deux les appeller !
Cependant pour mon infortune,
Ils sont deux & je n'en ai qu'une.
Ciel, inspire à mon cœur quel doit être à la fin,
De Colombine le destin !

R O D O P E.

En quatre mots, seigneur Esope,
Je veux bien vous ouvrir mon cœur :
Ou pour jamais renoncez à Rodope,
Ou pour jamais renoncez au Docteur.

E S O P E.

Il a pour cet hymen ma parole authentique,
Et c'est un de mes vieux amis.

R O D O P E.

Sommes-nous dans un siècle où le monde se pique
De tenir ce qu'il a promis ?
Mais enfin, m'aimez-vous ?

E S O P E.

He las, si je vous aime !

Le ciel m'en est témoin , & qu'il n'est point de
feux....

R O D O P E.

Je croi que vous m'aimez , je vous aime de même :
Mais si vous résistez plus long-tems à ses vœux ,
Je romps aussi mes nœuds.

E S O P E.

A ce terrible mot , Rodope , il faut se rendre ,
J'accepte Clistorel pour gendre :
C'est à vous qu'il doit seule un si soudain retour ;
Oui , mon cœur qui se détermine ,
N'écoute plus que mon amour ,
Et je lui donne Colombine.

C O L O M B I N E ou C L I S T O R E L
Colombine est à moi , j'en puis donc disposer ?

E S O P E.

Sans doute , & je vous en fais maître.

R O D O P E.

Esope , il ne faut plus ici vous abuser ;
Ma chere Colombine , il est tems de paroître ;
Et puisqu'à vous enfin vous êtes aujourd'hui ,
Faites venir Octave , & donnez-vous à lui.

E S O P E.

Quoi ! c'est là Colombine , & mon amé crédule....

R O D O P E.

Il faut , seigneur Esope , avaler la pilule ,
Octave est un très-digne époux ,
Colombine répond au beau feu dont il brûle ,
Et par ce tour adroit enfin elle est à nous.

E S O P E.

J'y consens & le ratifie ,
Et j'aurai soin que le Docteur
Trouve dans sa philosophie ,
De quoi se consoler de ce petit malheur.

R O D O P E.

Allons , ma chere Colombine ,
Allons vous dépouiller de votre medecine ;
Puisqu'à vous contenter Esope est résolu ,
Cherchons Octave , & qu'on aprête

Pour notre double hymen une célèbre fête,
Et recevez de moi l'époux qui vous a plu.

S C E N E I V.

E S O P E , U N P O E T E .

L E P O E T E .

Parmi tous les plaisirs que le ciel vous envoie,
Puis je espérer, monsieur, près de vous quelques
accès ?

E S O P E .

Point d'affaires, monsieur, & trêve de procès
Pour le reste d'un jour que je donne à la joye.

L E P O E T E .

Me prenez vous pour-un plaideur ?
Ai-je cet air chagrin qu'inspire la chicane ?
Non, monsieur, & Phœbus par une sarbacane,
Me souffle une plus noble ardeur:
Les muses en naissant. . . .

E S O P E .

Quoi ! vous êtes poète ?

L E P O E T E .

Oui, monsieur, j'ai reçu des cieux
Ce talent précieux ;
Et je viens sur l'hymen, que votre amour projette,
Vous présenter. . . .

E S O P E .

Monsieur, il n'est pas besoin.
Voulez-vous sur ma bonne mine,
Mon beau teint, & ma droite échine,
A me complimenter appliquer votre soin,
Lorsque mal-à-propos on nous loue, on nous raille ?

L E P O E T E .

Ne fait-on pas du bon côté
Tourner comme il faut la médaille ?
Supprimis orator que rusticus edit ineptè.

Ce sonnet que j'ai fait pour votre épitalamé,
Est peut-être, monsieur, l'un des plus beaux morceaux.

E S O P E.

Si l'on en croit l'auteur, les vers sont toujours beaux.

Mais quand un sot poète à grands airs me déclame,

Au lieu de vers, de rampans vermissaux,

Où le cahos impenetrable,

D'un pompeux galimathias,

Je ne l'écoute pas,

Où je le donne au diable.

L E P O E T E.

Je ne crains pas, monsieur, un semblable destin,

A tout ce que je fais, je donne un tour si fin,

Et vous allez trouver mon sonnet si sublime,

Qu'il faut que malgré vous j'arrache votre estime.

Mais pour le bien goûter, poussez jusqu'à la fin.

Lisez, monsieur, lisez.

E S O P E.

Eh bien, de sa lecture,

Hazardons à toute aventure,

Où le plaisir ou le chagrin. *Il lit.*

S O N N E T

Pour le mariage d'Esopo & de Rodope.

FAntasque dieu de l'hyménée,

Enfant & bourreau de l'amour,

Pour venir au galop paroître à ce grand jour,

Prens ta meilleure haquenée.

L E P O E T E.

De ce premier quadrain savourez-vous le goût?

N'êtes-vous pas charmé de sa noble cadence?

E S O P E.

Eh, monsieur, s'il vous plaît, un peu de patience,

Laissez-moi pousser jusqu'au bout.

Il continue à lire.

Des deux parfaits amans unis la destinée,

Que les ris & les jeux boudissent tout à tout,

Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.



Et vous me promettiez, monsieur, de supprimer. ...

LE POÈTE.

Peut-on plus galamment parler de votre bosse ?

ESOPÉ.

Passons, rien ne paroît amer

Dans un jour de triomphe, & dans un jour de nôce.

Ne m'interrompez plus, & pour en juger net,

Dès le commencement reprenons le sonnet.

Il lit.



Fantastique dieu de l'hymenée,

Enfant & bourreau de l'amour,

Pour venir au galop paroître à ce grand jour,

Prends ta meilleure haquenée.

Des deux parfaits amans unis la destinée,

Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,

Sur le vaste contour

De cette bosse fortunée.

Que tous les dieux viennent ici

Etrouffer les chagrins & bannir le souci :

Qu'à la tête de tous, Vulcain mène la danse.

Toi Pluton des enfers avec ta fourche, sors,

Et toi riche Amalthée ouvre-leur tes trésors,

Et sur eux de ta corne épanche l'abondance.



LE POÈTE.

Eh bien ?

ESOPÉ.

Et vous trouvez ce sonnet de bon goût ?

LE POÈTE.

Il est miraculeux.

ESOPÉ.

Il ne vaut rien du tout.

LE POÈTE.

Et moi, je le soutiens bon, & par excellence.

ESOPÉ.

Et moi je le soutiens rempli d'impertinence.

L'on aime toujours son enfant :
 Et quelque laid qu'il soit on le trouve admirable :
 Je veux par la leçon d'une petite fable
 Sur cela vous payer content.

Fable du singe & de ses petits.

Jupiter convoquant un jour les animaux,
 Les fit ranger en sa présence,
 Et promit récompense
 A qui lui produiroit des enfans les plus beaux.
 Chacun se crut fort belle bête,
 Le renard par sa queue, & le cerf par sa tête,
 Le chien camus par son museau,
 L'éléphant par ses dents, le chameau par sa bosse,
 Le lion par ses crins, le tigre par sa peau,
 Et le gros cheval de carosse
 Par sa croupe s'estimoit beau.
 Passe, dit Jupiter. Mais quand il vit la race
 De la vieille & laide guenon,
 Qui le prenant d'un plus haut ton,
 De ses petits marmots lui vantoit la grimace,
 Avec tes laids enfans tu crois donc triompher,
 Dit-il ? pour ces magots ton amour est extrême :
 Mais pour t'en châtier, je veux que tu les aime
 Jusqu'à les étouffer.



C'est ainsi, messieurs les poëtes,
 Que pour vos laids enfans, j'entend vos sots écrits.
 C'est ainsi, dis je, que vous êtes
 Toujours d'un fol amour épris ;
 Tout ce que vos creuses cervelles
 Ont bisarrement enfanté,
 Vous paroît d'un tour enchanté,
 Vous en fatiguez les ruelles,
 Passe encor, je pardonne en secret de sots vers :
 Mais qu'avec imprudence un cerveau de travers,
 De ses égaremens follement idolâtre,

Sous le trompeur appàs d'un espoir decevant,
S'aïlle faire en public siffler en plein théâtre,
Comme il arrive trop souvent.
Des abus c'est le plus terrible,
Et , malgré Despreaux , le plus incorrigible.

S C E N E V.

Dans ce moment l'on entend un grand bruit de tambours , de trompettes & d'autres instrumens ; & Pierrot vêtu en maître des cérémonies , qui précède Crésus , entre sur le théâtre , & dit :

P I E R R O T.

Place , place à Crésus , qui vient par sa présence ,
De l'hymen éclatant du prince des bossus ,
Redoubler la réjouissance :
Place , dis-je , au bon Crésus ,
Et qu'avec magnificence
Ses courtisans & lui soient ici bien reçus.



SCENE VI.

Dans ce moment le bruit des trompettes , des tambours , & des autres instrumens , redouble , & le roi Crésus entre , suivi de son cortége ; & s'approchant d'Esope , dit ces vers.

C R É S U S.

DEs nœces du célèbre Esope,
 Je veux qu'à jamais l'avenir
 Garde le plaisant souvenir.
 Que des bords Indiens jusqu'au fond de l'Europe,
 L'esprit en s'instruisant sache se divertir
 Par les mystiques sens que sa fable envelope ;
 Et qu'un superbe monument
 Sur les rives du Nil garde éternellement
 Le nom fameux de sa chère Rodope.
 Je veux aussi qu'Octave épris d'un pur amour,
 Aime jusqu'au tombeau sa belle Colombine,
 Et qu'ensemble long-tems ils jouissent un jour
 Des faveurs que je leur destine.

E S O P E.

Cà réjouissons-nous, ne pensons qu'au plaisir,
 Puisque le grand Crésus prend part à notre fête,
 Tandis que ses travaux lui laissent le loisir,
 Faisons voir à ses yeux de quel air chaque bête
 Est toujours prête
 A m'obéir.

Paroissez animaux, que chacun en cadence
 Vienne révéler sa présence:
 Et si mon art a su vous donner de la voix,
 Que ce soit pour louer le plus puissant des rois.

Dans le moment qu'Esopé dit ces mots : Paraissez, &c. le théâtre s'ouvre, & l'on voit au fond paroître des cavernes d'où sortent des bêtes qui s'arrêtent à l'entrée; & sur le haut de chaque caverne l'on voit quantité d'oiseaux différens, & un singe qui saute du haut en bas pour descendre sur le théâtre, & lorsqu'Esopé a prononcé les deux derniers vers, tous en chœur répètent :

Puisque ton art a su nous donner de la voix,
Ce sera pour louer le plus puissant des rois.

Aussi-tôt que ce chœur a cessé de chanter, les oiseaux prennent leur vol, & les animaux s'avancent en cadence, entre lesquels paroît un satyre qui s'approche du bord du théâtre, & chante ce récit.

En vain contre un grand roi tout l'Univers conspire,
Ses nombreux ennemis de tous côtés battus,

Rendent hommage à ses vertus,
Et tout doit reverer son glorieux empire,
Unissons, unissons nos voix,
Pour louer le plus grand des rois.

Le chœur des animaux répète :

Unissons, unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

Aussi-tôt quatre bossus, & un singe au milieu d'eux font une agréable entrée de ballet; & l'ayant dansée, le satyre se rapproche, & chante ce second couplet.

Des princes opprimés il est l'heureux azile,
La terreur des tyrans, l'effroi des conjurés.

Sous lui ses peuples assurés,

Quand les feux sont par tout , goutent un sort tranquille.

Unissons , unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

'Le chœur des animaux repete :

Unissons , unissons nos voix
Pour louer le plus grand des rois.

Et ce concert étant fini , les quatre bossus avec le singe répètent leur entrée de ballet. Le singe fait des sauts surprenans sur les quatre bosses des bossus adossés , & la pièce finit par ce spectacle divertissant.



LES DEUX ARLEQUINS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par monsieur le Noble ,
& représentée pour la première fois par
les comediens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le vingt-sixième
jour de Septembre 1691.

A C T E U R S.

ISABELLE , jeune fille de qualité.

GERONTE , vieillard , amant d'Isabelle.

OCTAVE , amant d'Isabelle.

PASQUARIEL , valet d'Octave , sous le
nom de la Fleur.

COLOMBINE , **MARINETTE** , suivantes d'Isabelle.

ARLEQUIN l'aîné , valet de Geronte.

ARLEQUIN le cadet , qui revient d'Italie.

PIERROT , paysan.

UN GARÇON ROTISSEUR.

UN COMMISSAIRE.

DES ARCHERS.

La Scene est à Paris.







LES DEUX ARLEQUINS.



A C T E I.

S C E N E I.

GERONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



Usqu'ici je vous ai cru sage,
Monsieur; mais tout de bon, soit dit
avec respect:

Et tel que vous le doit un valet non suspect.

Savez-vous bien quel est votre âge ?

A ce coup hasardeux avez-vous bien pensé ?

Et passé soixante ans un homme bien sensé

Peut-il songer au mariage ?

GERONTE.

Pourquoi non ? Me prends-tu pour un homme si vieux ?

Je suis gai, j'ai bon pied, bon appetit, bons yeux,

De meubles à la mode une maison fournie,

Ni dettes, ni procès, & veuf, mais sans enfant,
 Si peu qu'Isabelle ait bon sens,
 Trouvant avec cela ma bourse bien garnie,
 Elle décomptera plus de vingt de mes ans.

A R L E Q U I N.

Mais par tout sera-t-on d'accord de ce décompte ?
 L'équipage, l'habit, le meuble, le repas,
 Pour une jeune femme ont de très-grands appas,
 Mais avec tout cela le mari se mécompte,
 Si tout le reste ne suit pas.

G E R O N T E.

Par complaisance, par caresses,
 Par mes soins & par mes tendresses,
 Je saurai bien couvrir ce que j'ai de défaut.

A R L E Q U I N.

Ah, monsieur, qu'un vieillard par des caresses sèches
 Fait dans un cœur de foibles brèches !
 Ce n'est point là tout ce qu'il faut.
 Encore, si suivant la methode
 De nos bons maris à la mode,
 Vous vouliez sans être jaloux,

Complaisant à la dame, à ses galans commode,
 Les voir & recevoir à bras ouverts chez vous,
 Leur donner le tapis, du vin frais....

G E R O N T E.

Ah, tout doux !

Ce n'est que pour moi seul que je prens Isabelle :

Et pour te parler franc & net,
 Je ne prétens souffrir auprès d'elle,
 Ni gros partisan, ni plumet,
 Ni robe, ni petit collet.

A R L E Q U I N.

Vous serez donc jaloux, monsieur, & vieux ?

G E R O N T E.

Sans doute.

A R L E Q U I N.

Jaloux & vieux, ergo, l'entente à qui m'écoute ;
 Et mille exemples m'ont de tout temps convaincu,
 Qu'un jaloux est du moins la moitié d'un cocu,

Il faut avoir un esprit plus traitable.
Être jaloux n'est plus la mode dans Paris :
Et fussiez-vous d'ailleurs la perle des maris ,
Ce défaut rend tout seul un mortel effroyable.

Oui , l'on criroit au loup sur vous ,
Si vous vous aviez de paroître jaloux :

Il faut laisser à la fortune
De nos fronts régler les destins ,
Une jalousie importune

Ne fait rien qu'irriter l'amour par ses chagrins ,
Et conduire au galop le galant à ses fins.

GERONTE.

Et qui laisse au galant une libre carrière ,
Court-il moins de hasard ?

ARLEQUIN.

Jé trouve délicate une telle manière ,
Mais s'il tombe aux filets , je croi que c'est plus tard ,
Du moins s'il faut gober cette pilule amere ,

Si c'est un boucon nécessaire

Entre ces deux partis , ne vaut-il pas bien mieux
Être paisible bœuf que taureau furieux ?

GERONTE.

Maraut : c'est donc ainsi que d'un maître on se moque ?
Ce bâton punira ton insolent discours.

ARLEQUIN.

Sans courroux , s'il vous plait , si l'augure vous choque ,

A votre gré parlons de vos amours.

Vous aimez la jeune Isabelle ,

Et vous la voulez épouser ?

GERONTE.

Je prétens que mon bien saura la disposer ,
A ne pas dédaigner le feu que j'ai pour elle.

ARLEQUIN.

Parbleu , nous voilà donc tel maître tel valet ,

La maitresse vous plaît , j'aime la soubrette :

Travaillons l'un pour l'autre , & dans cette amourette

Il nous faut de concert pousser notre bidet.

Colombine cette soubrette ,

Si jamais il en fut , adroite ,

Peut beaucoup vous servir : mais vous savez assez,
 Que tous les valets de négocce,
 Et principalement quand il s'agit de noce,
 Veulent être recompensés.

Point d'argent, point de soins : la seule clef dorée
 Sait ouvrir aujourd'hui les portes de l'amour :
 Ne donnez rien, ce dieu tient l'oreille serrée :
 Mais voit-il une offrande, il cesse d'être sourd.

GERONTE.

Voici de ma détunte femme
 La montre, le colier, & les riches bijoux,
 Pour gage assuré de ma sâme,
 Je veux que ma maitresse aujourd'hui les ait tous :
 A les faire agréer engage Colombine,
 Outre ce que je lui destine,
 Par avance voilà pour elle dix louis.

ARLEQUIN.

Dix louis, comment ? malepeste !
 Vivat, ma foi vivat l'amant aux cheveux gris.
 S'entend en bien payant ; au reste
 Comptez sur Colombine, elle est, je vous proteste,
 A vous autant que je le suis.
 Reposez-vous sur ma parole,
 Je vais la trouver de ce pas.

GERONTE.

Va vite, va. Fais-lui si bien jouer son rôle,
 Que je ne les regrette pas.



SCENE

S C E N E I I.

ARLEQUIN *seul.*

UN vieillard qui se met en tête ,
 Qu'une femme pour lui se laissera charmer ,
 N'est-il pas entre nous une plaisante bête ?
 Si par hasard on feint de le vouloir aimer ,
 C'est pour l'endormir de paroles ,
 Succer sa bourse , en tirer bon tribut ,
 Et bien souvent payer de ses pistoles
 Les épices du substitut.
 Mais parlant des amours des autres ,
 Ne faut-il pas songer aux nôtres ?
 J'adore Colombine , elle m'aime , ou du moins
 Elle me l'a tant dit qu'elle me l'a fait croire ,
 Et mille gros sermens me sont de bons témoins ,
 Qu'arriver à ma couche est le but de sa gloire ,
 Comme après le plaisir de boire ,
 Elle est l'objet de tous mes soins.
 Oui , c'est en vain que Marinette ,
 Que Toinon , Margot & Lisette ,
 Veulent pousser mon cœur à bout :
 En vain de s'y glisser elles cherchent la route ;
 De Colombine Arlequin est le tour ,
 Et d'Arlequin Colombine est la route ,
 Aussi nature en me formant ,
 Dis , pourquoi m'as-tu fait si joli , si charmant ?
 Faut-il voir de cent cœurs ma flâme importunée ,
 Ciel , que j'achete , hélas , par un cruel tourment ,
 La beauté que tu m'as donnée !
 Je ne peux faire un pas sans être assassiné
 Et d'œillades & de caresses ;
 Mais je suis un rocher , & ne veux de maitresses
 Que celle à qui mon cœur s'est tout abandonné .

Tome III.

T

Non , je n'aimai jamais en amour la salade ,
 Mais allons de mon maitre accomplir l'ambassade :
 Holà , quelqu'un.

SCENE III

COLOMBINE , ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Qui va là ?

ARLEQUIN.

Moi.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin , c'est donc toi !

ARLEQUIN.

Colombine , mon cœur , petit bouchon que j'aime ,
 Ce n'est point Arlequin qui paroît en ces lieux ,
 En propre original , la fortune elle-même
 Se présente devant tes yeux ;

Qu'on m'accolle , qu'on me caresse.

COLOMBINE.

Quelle verve te prend : l'amour te rend-il fou ?

ARLEQUIN.

Non , mais pour toi , chere maitresse ,

Dans mes mains je porte un perou.

Vois tu ces dix louis de fabrique nouvelle ,

Ils ne sont point à dédaigner ,

Les trouves-tu jolis , la lucur t'en plaît-elle ,

Ils sont à toi , morbleu , si tu veux les gagner.

COLOMBINE.

Va , va , retires-toi : va-t'en & ton offrande :

Crois-tu donc que l'argent ébranle ma vertu ?

Je t'aime , tu le fais : mais dis-moi , pense-tu

Qu'à l'éclat des louis Colombine se rende ;

Il faut être du dernier fat

Pour tenter la maitresse , & faire

D'un amour qui se doit terminer au contrat ,
Un amour mercenaire.

A R L E Q U I N.

Tu le prens de travers , ou je m'explique mal :
Crois-tu que je voudrois séduire Colombine ,
Colombine que je destine -

A l'honneur éclatant de mon lit nuptial ?

D'une semblable impertinence ,
Je ne tenterai point le dangereux plaisir ,
D'un tel essai je fais la conséquence ,
Et craindrois trop d'y réussir.

C O L O M B I N E.

Le compliment est doux , la fleurette jolie ,
Mais sans crainte , ma foi , tu le peux essayer ,
Puisqu'en futur époux tu serois le dernier ,
Avec qui je ferois folie.

A R L E Q U I N.

Quittons ces discours superflus ;
Veux-tu servir mon maître auprès de ta maîtresse ?
Il prétend l'épouser , je sai que sa vieilleesse ,
Le rend peut-être un peu perclus :
Mais il est liberal & riche ,

Il faut pour cet hymen seconder ses desseins :
Qu'importe que l'épouse ait ses terres en friche ,
Pourvu que nous fassions moisson à pleines mains :
Son amour chaude & liberale ,
De ces dix louis te regale ,
En attendant d'autres bienfaits ;

Voici pour Isabelle une plus riche offrande ,
Dont le bon homme recommande
A ton adresse le succès.

Fais ton devoir en habile soubrette ,
Toute ta rhétorique , & le fin de ton art ,
Il faut les déployer en faveur du vieillard.

C O L O M B I N E.

Tu verras si je suis adroite ,
Tu ne pouvois mieux t'adresser :
Du succès sur mes soins tu peux te reposer ,
Laisse-moi ces bijoux , & songes à la retraite :

T ij

Je te réponds de tout, c'est une affaire faite ;

Où j'y perdrai mon bavoler.

Dans une heure au plus tard viens savoir la réponse ,

Je t'attendrai , ni manques pas.

ARLEQUIN.

Tu m'y verras , mais je t'avoue

Que sur les dix louis il me faut un repas.

Qu'un bon levraut suivi d'un dindon gras & tendre ;

Soit tantôt sur le soir pour nous deux apêté ,

Et prens au pere noir d'un bon vin velouté ,

Deux flacons dignes de m'attendre.

COLOMBINE.

J'y taupe avec plaisir , & tu trouveras prêts ,

Viande chaude & vin frais.

ARLEQUIN.

Adieu donc beauté succulente.

COLOMBINE.

Des bons valets adieu la fine fleur.

ARLEQUIN.

Des bavolets adieu perle brillante.

COLOMBINE.

Du cœur de Colombine adieu petit volcur.

ARLEQUIN.

Des boyaux d'Arlequin , adieu soupe brulante.

COLOMBINE.

Que les momens sont longs quand je ne te vois pas !

ARLEQUIN.

La poste quand je viens , est à mon gré trop lente ,

Mais lorsque je te quitte , à peine vais-je au pas.

COLOMBINE.

Adieu , donc Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu , ma Colombine.

COLOMBINE.

Songes à m'aimer toujours.

ARLEQUIN.

Toi , songes à la cuisine.

SCÈNE IV.

COLOMBINE seule.

GEronte aime Isabelle, elle est jeune, il est vieux,
Ce n'est pas le moyen d'être fort satisfait,

Mais comme elle est pauvre & coquette,
Lui riche & libéral, peut-elle faire mieux?

De tous les maux la gueurserie

Est une affreuse hôtellerie.

Etes-vous sans argent, tout vous tourne à rebours;

Item, il faut diner. Lorsque le ventre crie

Adieu le plaisir des amours,

Et quand on se marie

C'est pour le reste de ses jours.

Si l'on ne pense de bonne heure

A fonder la marmite au ventre large & creux,

La jeunesse s'enfuit, la besace demeure,

La vieillesse survient, & c'est en vain qu'on pleure

Le frivole plaisir d'un mariage gueux :

Isabelle ira-t-elle prendre

Un jeune officier indigent,

Ou de ces beaux marquis brouillés avec l'argent,

Et de qui les châteaux par decret vont se vendre?

Ira-t-elle en sorte se rendre

Au caquet importun d'Octave ce taquin,

Cet avare fiellé, quoique jeune & blondin,

Qui pour cinq sols se feroit pendre,

Et qui vient tous les jours le soir & le matin,

Pousser des soupirs secs qu'on est lassé d'entendre?

Non, non : un bon vieillard fourni d'écus à ras

Est ce qu'il faut à ma maîtresse.

Une vie avancée & beaucoup de richesses,

Sont dans un vieux mari deux savoureux appas.

Sur l'âge il ne faut point tant de délicatesse,

Et l'on ne manque point. ... Mais voici justement

Celle à qui le present s'adresse,

Préparons notre compliment.

SCENE V.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

C Colombine.

COLOMBINE.

Madame.

ISABELLE.

Est-ce sur une porte

Qu'on sert une maîtresse & qu'on fait son devoir ?

COLOMBINE.

Chez vous la joueuse cohorte,
Ne vient jamais que sur le soir.

ISABELLE.

Je ne veux pas que tu t'écartes.

COLOMBINE.

Faut il un jour entier pour préparer des cartes,
Mais ne pourrois-je point un moment vous parler
Sur une matière importante.

ISABELLE.

Tu ferois mieux de te mêler
Uniquement d'être servante,
M'habiller, me deshabiller,
Je ferois cent fois plus contente ;
Que de t'entendre babiller.

COLOMBINE.

J'ai sous mon bavolet certain trait de lumière,
Qui fait que mon esprit ne raisonne point mal,
Et je vous aime trop, madame, pour me taire,
Ayant à vous parler sur un fait capital,
Vous avez assez de naissance,
Beaucoup d'esprit, le tein de roses & de lys,
Et cinq fois cinq ans accomplis,

Mais ni pere ni mere , & fort peu de finance ;
Le jeu qui vous fournit jusqu'à vos habits ,
 Bien ou mal suivant son caprice ,
Sourient au gré du sort l'air que vous avez pris :
 Et la carte , votre nourrice ,
Ne donne de la soupe à vous & à votre train ,
Que selon votre perte ou selon votre gain.

I S A B E L L E.

Il faut bien vivre d'industrie ,
Quand d'ailleurs on n'a pas de quoi se soutenir :
Suis-je seule à Paris qui mene cette vie ,
Et que par ce commerce on voit s'entretenir :
Sans ce négoce adroit aurois-je deux servantes ,
 Valet de chambre , deux laquais ,
 Repas de viandes succulentes ,
 Et tous les jours de l'argent frais ,
 Moi qui ne possédai jamais
 Ni maison , ni terres ni rentes.

C O L O M B I N E.

Des fruits d'un tapis vert , chez vous tout est nourri :
D'autres le font , mais c'est à l'ombre d'un mari.
 Vous êtes fille , jeune & belle ;
Mais quand ce jeu seroit cent fois plus innocent ,
Pouvez-vous éviter d'un poison médifant

La piqure mortelle ?

Quittez l'appas trompeur d'un gain
Aussi dangereux qu'incertain :
Cherchez le solide qui dure :

Donnez-vous un époux , madame : & par les nœuds ;
D'un mariage avantageux ,
Fixez enfin votre mercure.

I S A B E L L E.

J'y pense ; mais hélas , quel dangereux lien !
De tous ces jeunes foux qui me content merveille ,
Lysis me paroît fat , Damon manque de bien ,
 Silene aime la bouteille ,
Timon n'est qu'un brutal , Filinde un franc coquet ;
Et l'avare blondin n'a rien que du caquet ,
 Ainsi pas un ne me peut plaire.

T iv

C O L O M B I N E.

Pas un de ces amans n'est aussi votre affaire,
 Sur tout votre jeune blondin,
 Egalemeut riche & taquin,
 A bien l'honneur de me déplaire.

Il vous faut un époux dont le coffre bien plein,
 Inépuisablement fournilé à la dépense.
 Croyez-moi, vous aurez de tout en abondance,
 Si celui que je fais peut vous donner la main.

I S A B E L L E.

De qui veux-tu parler ?

C O L O M B I N E.

Vous connoissez Geronte
 Notre riche voisin.

I S A B E L L E.

Ce vieillard deux fois veuf ?

C O L O M B I N E.

Souvent un vieil habit en vaut bien un tout neuf.
 Vous y trouverez votre compte.

I S A B E L L E.

Peux-tu me proposer un tel assortiment ?

C O L O M B I N E.

Eh, mon dieu ! s'il vous plaît, trêve d'emportement,
 Ne faites point tant la sucrée.
 La riche prend ce qu'elle veut,
 Et la pauvre ce qu'elle peut.
 Il est vieux ; mais il a trois mille écus d'entrée ;
 Et si son hymen vous agrée,
 Par un contrat avantageux,
 Plus utile cent fois qu'avec ces jeunes gueux,
 Votre fortune est assurée.

I S A B E L L E.

Tu prétens que j'épouse un homme à soixante ans ?
 Que je perde avec lui mon aimable printemps :
 Qu'avec un vieux barbon, grondeur, jaloux, bizarre,
 Et qui pis est sans doute avare....

C O L O M B I N E.

C'est, madame, où je vous attends :
 De ce honneur défaut commun à la vieillesse,

Geronte n'a point la foiblesse ,
Par un cœur liberal il veut vous mériter ,
Et de ses biens vous faire la maîtresse.
Ces jeunes éventés , qu'on se plaît d'écouter ,
Par mille vains soupirs expriment leur tendresse ;
Mais , de grace , avouez que jamais billet doux
N'a mieux parlé que ces bijoux.

Elle ouvre le petit coffre , & montre les bijoux.

I S A B E L L E.

Ah , dieu !

C O L O M B I N E.

Je ne croi pas que leur éclat vous blesse.
Voyez , examinez , madame , ils sont à vous ,
De l'amour de Geronte ils sont le premier gage ,
Et pour vous les offrir , on me les a remis.

Avec plaisir je remplis mon message ,
Et si peu que vous soyez sage ,
Vous répondrez sans peine à ce que j'ai promis.

I S A B E L L E.

Colombine , qui prend s'engage ,
Je ne condamne point ton zele officieux ;
Comme toi de ce mariage ,
Je connois assez l'avantage :
Mais sur l'engagement d'un pas si serieux ,
Où l'on voit chopper tant de monde ,
Souffre que ma raison avant que je réponde
Se consulte un peu mieux.

Rends tous ces bijoux à Geronte :
Non pas que de ses feux je rejette l'ardeur ;
Mais il doit ménager lui-même ma pudeur :
Et si j'étois à les prendre si prompte ,
Pourrois-je après , sans quelque honte ,
Lui présenter ma main & lui donner mon cœur ?

C O L O M B I N E.

Oh , que vous êtes délicate !
Assurez-vous de ses amours :
D'un faux trait de vertu , votre raison se flate :
Il n'est que de tenir , nantissez-vous toujours.
Que sert de tant faire la fine

Si j'étois Isabelle, un pareil embarras

I S A B E L L E .

Et moi si j'étois Colombine ,

Je ne les refuserois pas.

Je veux qu'ils soient rendus , & sur ce mariage

Geronte aura ma repose aujourd'hui.

C O L O M' B I N E .

Lui ferai-je espérer que vous direz un oui.

I S A B E L L E .

Ne dis rien sur ce qui m'engage.

S C E N E V I .

C O L O M B I N E *seule.*

Quel scrupule frivole, & quel avenglement !

A quoi servent tous ces mystères ?

Oh , que sur ses propres affaires

L'esprit qui fait le fin , raisonne sottement !

Mais allons bride en main , puisque ce fait me touche.

Si je rends ces bijoux , & que le vieil amant

Sur ce refus prenne la mouche ,

Si par caprice il se dédit ,

Adieu l'intrigue & le profit.

Cependant à cet ordre il faut que j'obéisse ,

Et remette au vieillard ces bijoux précieux :

Mais Arlequin résoudra mieux

De quel air il faut que j'agisse :

Allons de son régal ordonner les apprêts ,

Et mettre les flacons au frais.

Mais voici justement de nos amans la crasse ,

Notre avare blondin , dont les sèches amours

Ne s'expliquent jamais qu'en stériles discours ,

Et qui croit avec sa grimace ,

Que sans poudre & sans plomb , on emporte une place.



S C E N E V I I.

*COLOMBINE, OCTAVE, LA
FLEUR valet d'Octave.*

O C T A V E.

Arrêtez, un moment, Colombine, arrêtez,
Deux petits mots, de grace, en faveur de ma reine.

C O L O M B I N E.

Ces deux mots vaudront-ils la peine
D'être seulement écouté.

O C T A V E.

Je brûle d'un beau feu pour ta belle maîtresse,
Je soupire la nuit, & je languis le jour,
Tandis que la tigresse
Se rit de mon amour.

Elle voit d'un œil sec les miens verser des larmes,
Mes sanglots redoublés n'ébranlent point son cœur,
Et plus je suis sensible à ce qu'elle a de charmes,
Plus je lui trouve de rigueur.

Au nom de cet amour, & si pur & si tendre,
Près d'elle accorde-moi tes soins & ton apui,

Et fais en sorte qu'aujourd'hui
D'un cœur moins inflexible elle daigne m'entendre,

Oui, j'en viendrai sans doute à bout,

Si tu prends une fois pitié de mon martyre.

C O L O M B I N E

Monsieur Octave est-ce là tout ?

O C T A V E.

Oui.

C O L O M B I N E.

Si vous n'avez point autre chose à me dire,
Je suis votre servante. *Elle s'en va.*



S C E N E V I I I.

O C T A V E , L A F L E U R .

O C T A V E .

E H bien , la Fleur , eh bien ,
 Est il tourment égal au mien ?
 Quel indigne rebur à ma flâme si pure !
 Du moins consoles moi ; quoi , tu ne me dis rien ?

L A F L E U R .

Que voulez vous , monsieur , je plains votre aventure ;
 Vous aimez Isabelle , & beaucoup plus le bien.

O C T A V E .

Est-ce-là me répondre ? & quand je te consulte ,
 Sans prendre part à mes douteurs ,
 Faut-il , traître valet , faut-il me faire insulte ?

L A F L E U R .

Quoi ! pour vous faire aimer n'avez vous que des pleurs ?
 Eh , morbleu , faites mieux , ouvrez , ouvrez la bourse ,
 C'est-là la clef des cœurs.

Vous poussez des soupirs , la plaisante ressource !
 Mais voulez-vous , monsieur , que vos vœux soient ouïs ?
 Accompagnez-les-moi du son de vos louis.
 Voulez-vous qu'une dame avale la pilule ?

Dorez-la-moi tout à l'entour.

Pour porter jusqu'au cœur le philtre de l'amour ;
 Ce métal tout-puissant est le vrai véhicule ;
 Vous êtes jeune & riche & d'un air assez fin :
 Mais vos plus beaux talens gâtés par l'avarice ,
 Sont étouffés sous ce seul vice ,

Oui , près du sexe féminin

Il n'est rien de si laid qu'un avare blondin.

Que n'ai-je votre air , votre mine ,
 Votre jeunesse & vos écus !

O C T A V E.

! Eh bien , que ferois-tu ?

L A F L E U R.

Toujours bonne cuisine ,

Et de temps en temps des cocus.

Pour empaumer d'un cœur la véritable roste ,

L'or est le nerf d'amour dont il faut s'appuyer ,

Et je saurois me garantir sans doute

De ces rebuts amers qu'on vous fait essuyer.

O C T A V E.

Si pour gagner les cœurs l'or a tant d'avantage ,

Tous nos soins doivent tendre à ne le perdre pas ,

Et l'accroître par bon ménage ,

N'est ce pas chaque jour accroître ses appas ?

L A F L E U R.

Oui , l'avis est fort sage ,

Lorsqu'on attend que l'oiseau soit en cage ;

Mais tandis qu'on le pipe , on le poursuit en vain ,

Si pour bien l'appâter on ne répand du grain.

Si vous ne mettez de l'amorce ,

A la pointe de l'hameçon ,

En vain vous prétendez accrocher le poisson :

Vos soupirs, vos beaux mots, sans argent , sont sans force ;

En amour ainsi qu'au palais ,

Qui paye mal perd son procès.

Soyez bon économiste après le mariage ,

Passé. Mais qui le veut paroître auparavant ,

Prend mal son temps pour le ménage ,

Et pour toute faveur ne gobe que du vent.

O C T A V E.

Serviteur , serviteur à ta belle morale ,

De tes folles leçons

Ne crois pas que j'avale

Les dangereux poisons.

Vois comme auprès de sa maitresse ,

En bien moins de deux ans de prodigue jeunesse ,

Le riche Torincourt a su se faire gueux :

Vois comme dépouillé de sa dernière plume

Il goute à longs traits l'amertume

De son desordre malheureux.

Irai-je comme lui , phrénétique pecore ,
Pour jouir d'une iris dissiper tous mes biens ,
Et des liens d'amour passer dans les liens
D'un usurier qui me dévore.

L A F L E U R.

Entre vous & ce fou n'est-il pas un milieu :
Faut-il pour éviter la honteuse avarice

Tomber dans l'autre précipice ,
Et ne se chauffe-t-on qu'en mettant tout en feu :

Quelle simplicité mesquine !

Sont-ce-là d'un galant & les airs & l'habit ,
Ce simple justaucorps d'une grosse éramine ,

Cette perruque qui roussit ,

Une legere mousseline ,

Qui sous votre menton voltige à quatre plis ,
Ces vieux souliers tout plats avec ces gros bas gris ,
Ce chapeau repassé , ce ruban de cravatte ,
Déjà plus de trois fois replié , retourné ;
Si vous ne voulez point , ma foi que je vous flate ,
Quand cent fois votre iris seroit moins délicate ,
C'est bien plus qu'il n'en faut pour en être berné.

O C T A V E.

Maraut: c'est d'un valet trop loin pousser l'audace ,
Et vingt coups de bâtons. . . .

L A F L E U R.

Vous me feriez trop mal ,
Je sai qu'en cela seul vous êtes liberal ;

Mais que voulez-vous que je fasse ,
De vos feux méprisés par un rebut fatal ;
Vous me contez à moi la fâcheuse disgrâce :

En valet d'honneur & d'esprit ,

J'ai cru tirer de ma cervelle

Pour mon maitre un avis fidèle ,

Il vous déplaît , cela suffit.

Je rengaine l'avis , rengainez la colere.

O C T A V E.

Trouves un remede au mal dont je suis opprimé.

L A F L E U R.

Etre jeune , être avare , & vouloir être aimé ,
C'est bien le temps ma foi !

O C T A V E.

Eh bien , veux-tu te taire ,
Mais moi-même je suis bien fou de m'amuser !
Entrons chez Isabelle ,
Et par de chauds soupirs, que l'ardeur de mon zèle
Essaye enfin de l'embraser.



A C T E II.

S C E N E I.

ARLEQUIN, MARINETTE.

Dans cette scene italienne , qui ouvre le second acte , Arlequin paroît comme poursuivi de Marinette , dont il dédaigne l'amour & les empressemens. Cette scene se passe en douceurs qu'elle lui dit , pour essayer de lui donner de l'amour ; il la rebute fierement , & lui fait connoître qu'il ne veut aimer que Colombine. Cette déclaration inspire à Marinette des sentimens de fureur & de jalousie , & Arlequin sort en la raillant , & la laisse seule.

SCENE II.

MARINETTE seule.

Marinette transportée d'amour & de jalousie, jure de se venger d'Arlequin ; menace de le faire perir ; & dans le temps qu'elle est dans son plus grand emportement , elle voit entrer Arlequin cadet avec Pierrot ; & comme elle le prend pour le veritable Arlequin , elle lui dit avec beaucoup de chaleur ces vers.

SCENE III.

*ARLEQUIN CADET , PIERROT ,
MARINETTE.*

MARINETTE.

T Raitre , perfide , ingrat , objet trop odieux !
 Pourquoi , lâche , viens-tu reparoitre à mes yeux ?
 Est-ce pour insulter encore à ma foiblesse ?
 Rien ne peut m'adoucir , ma haine est sans retour :
 Et plus j'avois pour toi d'amour ,
 Plus tu vas me trouver tigresse.
 Non ! je n'écoute plus la trop aveugle ardeur ,
 Que ton mépris indigne a si fort outragée ,
 Et de ta funeste froideur
 Bien-tôt l'on me verra vengée.
 Tiens, voilà cependant de mon juste courroux
 Les premiers coups ,

Et

Et toi bête de compagnie,
Qui sembles me vouloir devorer d'un regard ,
Voilà ta part.

*Elle donne un soufflet à Arlequin cadet , &
un autre à Pierrot , & sort.*

S C E N E I V.

ARLEQUIN CADET , PIERROT.

A R L E Q U I N C A D E T.

TU dieu , qu'ici l'on a la main bien liberale !
Bel accueil ! & c'est donc ainsi qu'à coups de poing,
A Paris on regale
Ceux qui viennent de loin.

P I E R R O T.

Pal sanguié , monsieur Arlequin , cela
n'est ni bien ni biau , & je n'ai que faire
d'être souffleté pour l'amour de vous. Ce
matin , quand j'ai fait au Bourg-la-reine
connoissance avec vous pour vous amener
loger cheu nou , & que crainte des filoux
vous m'avez donné à garder votre bourse ,
où il y a vingt ducats , vous me disiez que
v'seriez un italien d'italie , & que jamais ve
n'étiez entré à Paris , & tout en arrivant v'si
trouvez des amis.

A R L E Q U I N C A D E T.

Ma surprise , Pierror , est à la cienne égale ,
Et dans Paris jamais l'on ne m'a vu.

P I E R R O T.

Vezi vela pourtant diablement bien connu.

Tome III.

V

ARLEQUIN CADET.

Que je sois écrasé, si jamais de ma vie
 En ces lieux j'avois mis le pié,
 Et si de tout ce pas, je ne viens d'Italie.

PIERROT.

Vla pourtant un soufflet d'une bonne amitié :
 Mais enfin dans Paris, qu'est ce qui ve zamaine ?

ARLEQUIN CADET.

Mon frere aîné, l'honneur du sang des Sbroufadels,
 A depuis quelques mois en public pris la peine
 D'essuyer au bord de la Seine

Certains chatouillemens mortels,

Dont en moins d'un quart d'heure-on le vit sans haleine;
 Et je viens de ses biens heritier empressé,
 Recueillir ce qu'il a laissé.

PIERROT.

Et pour cela vous venez d'Italie ?

Eh ! ne savez-vous pas, qu'ou justice a passé,
 Tout dans sa poesse est fricassé,

Il n'en faut rien attendre, & c'est pure folie ;
 Mais savez-vous qu'il soit tout de bon decédé.

ARLEQUIN CADET.

Bon ! lui même me l'a mandé,
 Et je n'en peux avoir un témoin plus fidèle.

PIERROT.

Lui même !

ARLEQUIN CADET.

Je te dis lui-même.

PIERROT.

Bagatelle.

ARLEQUIN CADET.

Si tu ne crois ce qu'on te dit,
 Voici le testament qu'aux pieds de son échelle,
 Avant que de mourir le pauvre homme écrivit. Il lit :

*De la mort que jadis ravit notre feu pere,**En l'air je m'en vais expirer ;**Je te legue mes biens, pars pour t'en emparer,*

*Et viens emballer les os de ton cher frere ,
Dont un arbre se va parer.*

ARLEQUIN.

PIERROT.

Au milieu d'une cheneviere
Ton pere reçut donc la mort.

ARLEQUIN CADET.

De pere en fils c'est notre sort,
Et de notre famille il n'en échappe gueres
Ayeul & bisayeul, & remontant plus haut,
Tous ont à leur trépas aimé la compagnie,
Et mon frere a perdu la vie
Par un semblable sort.

Ce que je desire maintenant que tu fasses,
mon cher Pierrot, puisque tu veux bien pren-
dre à cœur mes interêts, c'est de t'informer
de l'emploi que mon frere avoit ici, & des
biens qu'il y possédoit.

PIERROT.

Bon ! quels biens voulez-vous qu'eût un
italien , qui , à ce que vous m'avez dit , est
entré laquais dans Paris ?

ARLEQUIN CADET.

Ah, mon cher Pierrot, que tu es grossier !
L'on m'a dit en Italie qu'il n'en étoit pas des
laquais à Paris, comme des estafiers à Rome :
qu'à Rome un estafier vieillit estafier, & por-
te avec sa barbe grise les livrées qu'il avoit
portées à vingt ans ; mais qu'à Paris le métier
de laquais est le vrai noviciat de la fortune.

PIERROT.

Eh oui, à d'aucuns, j'en vois assez à la

verité qui roulent bon carosse , & qui autrefois étoient trop heureux de monter derriere: mais cela n'arrive pas toujours ; & de deux camarades qui servoient autrefois un riche commis , l'un est aujourd'hui gros financier , & l'autre avec un éventail de vingt pieds , chasse les mouches de dessus le dos de la mer. Je saurai de quelle accabie étoit votre frere , & la journée ne se passera pas que vous n'en ayez des nouvelles.

S C E N E V.

*ARLEQUIN CADET , PIERROT ,
PIQUELARD garçon cuisinier.*

P I Q U E L A R D.

Vous voilà , c'est venu tout juste à la fumée ;
Rôti ne fut jamais , ni meilleur , ni plus chaud ;
Mais de broc en bouche il vous faut
En repaître à l'instant votre gueule affamée.

A R L E Q U I N C A D E T.

Que dit ce marmiton ?

P I Q U E L A R D.

C'est ce que Colombine
Vient de faire apprêter pour vous.

A R L E Q U I N C A D E T.

Voilà le plus plaisant des fous ,
A qui diable , en veut-il ?

P I E R R O T.

C'est de quelque cousine ,
Pour vous tirer chez soi , sans doute un trait filoux.

P I Q U E L A R D.

La chair de ce dindon , est-elle blanche & fine ?

Et vîtes-vous jamais sortir d'une cuisine

Levraut rôti plus à propos ?

Jamais morceau ne fut si délicat, si tendre,

Vous le grugerez jusqu'aux os :

Mais que n'entrez-vous donc : pourquoi vous faire attendre ?

ARLEQUINCADET.

Que dis-tu de ce maître fou,

Dis, Pierrot ?

PIERROT.

Moi, je dis que sans doute il est fou.

PIQUELARD.

Ce rôti devrait être dans votre ventre :

Entrez vite, monsieur.

ARLEQUINCADET

Où veux-tu donc que j'entre ?

PIQUELARD.

Là.

ARLEQUINCADET.

Là ?

PIQUELARD.

Oui, là ; c'est là que pour faire festin

Colombine attend Arlequin.

ARLEQUINCADET.

Voici bien une autre aventure

Que le soufflet en question :

Ecoutes un peu, Pierrot, ce faquin fait mon nom.

PIERROT.

Pure filouterie, & ruse toute pure,

C'est sans doute quelque guenon.

ARLEQUINCADET:

Qui donc est cette Colombine

Qui veut si bien me régaler ?

Est-elle jeune & fraîche ? a-t-elle bonne mine ?

S'est-elle fait débarbouiller ?

PIQUELARD.

Quand le rôti sort de la cuisine

Il n'est plus temps de gazouiller.

Mais je connois à fond votre humeur Arlequine,

Qui ne cherche qu'à rire, & veut toujours railler,

Vite donc il faut m'en aller,
Prenez mon plat, & donnez pour chopine.
ARLEQUIN CADET.

S'il est payé, je le veux bien.

PIQUELARD.

Oui, monsieur, tout du long, vous pouvez bien le croiser.

ARLEQUIN CADET.

Donnes.

PIQUELARD.

Mais le garçon, monsieur, n'aura-t-il rien ?

ARLEQUIN CADET.

Tiens, prens cet invalide, à ma santé va boire ;
J'aurai soin de ton plat, & pour le même prix
Que j'aie demain deux perdrix.

PIQUELARD.

N'épargnez point notre boutique,
Tout est à vous, monsieur, & bon crédit surtout.

ARLEQUIN CADET.

Servez-moi toujours à mon goût,
Et je serai pour vous une bonne pratique.

SCENE VI.

ARLEQUIN CADET, PIERROT.

ARLEQUIN CADET.

HA, ha, ha, ha ! le tour est fort catégorique :
Quoi ! sitôt qu'à Paris débarque un étranger,

Gratis on lui porte à manger ?

La police en est fort civile,

Et les rotisseurs obligeans.

Ne m'enverra-t-on point aussi par d'autres gens

Quelques brocs du vin de la ville ?

Ce seroit nous fournir notre souper complet.

PIERROT.

N'est-ce point notre folle

Qui nous console

Du soufflet ?

ARLEQUIN CADET.

Prends, prends, quoi qu'il en soit, ce plat: je vais te suivre
Dans ce cabaret ici près,
Fais-y mettre du vin au frais.

S C E N E V I I.

ARLEQUIN CADET, COLOMBINE.

ARLEQUIN CADET.

P Rens garde, disoit-il, qu'on ne te déniaise,
L'on est bien rusé dans Paris
Mais je serai toujours bien aise
D'être leur duppe à même prix.
Dans ce moment, je m'imagine,
Si l'on en croit le galopin,

Que d'un cœur inquiet la pauvre Colombine
Attend dans la cuisine,

Et le rôti tout fumant, & son cher Arlequin.
Colombine entre, & s'approche doucement.

COLOMBINE.

Oui, mon cœur, je t'attens avec impatience:
Chaque moment perdu me paroît plus d'un jour.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Voilà donc la rusée ? avec quelle impudence
Déclare-t-elle son amour !

COLOMBINE.

Que dis tu là tout seul, cher objet de mon ame ?

ARLEQUIN CADET *bas.*

O l'impudente femme ! *Haut.*

Je dis qu'il ne faut pas tout au premier venu
Prostituer ainsi sa flâme :

Et qu'avant que d'aimer, il faut être connu.

COLOMBINE.

Dis moi quelle mouche te pique :
D'un reproche si dur t'ai-je donné sujet ?

etc. V iv

ARLEQUIN CADET.

Vous voulez donc que je m'explique ?
 Eh bien , je vous le dis tout net ,
 Je suis un étranger , mais non pas une bête ,
 Et je méprise un cœur coquet
 Qui se jette à tous à la tête.

COLOMBINE.

Qui dit italien , dit un jaloux outré ;
 Mais ton brusque chagrin m'étonne & m'assassine ,
 Puisque ta pauvre Colombine ,
 Pour d'autres que pour toi n'a jamais soupiré.
 Pour toi j'ai dédaigné les pressantes caresses ,
 Les riches présens , les tendresses
 De cent jeunes galans à mes appas rendus :
 Au plaisir de t'aimer tout mon cœur s'abandonne ;
 J'ai tout sacrifié pour ta chère personne ,
 Perfide , sont-ce-là les fruits qui me sont dus ?
 Du Buillon , la Forest , saint Amand & l'Epine ,
 Tous valets de chambre fameux ,
 Ont voulu m'immoler leurs domestiques feux :
 Mais le seul Arlequin plaçoit à Colombine ,
 Et seul je le croyois digne de tous mes vœux.
 Cesse , cesse , cruel , tes injustes allarmes !
 Que vers moi de ton cœur je voye le retour !
 Et du moins par pitié , si ce n'est par amour ,
 Ecoutes la voix de mes larmes.

ARLEQUIN CADET à part.

Peste , quelle causeuse ! on la croiroit , ma foi ,
 Tant elle ajuste bien son rôle :
 Mais pourquoi s'adresser à moi ?
 Il faut assurément que ce soit une folle.
 Qui peut rien connoître aux esprits
 Des femmes de Paris.

L'une m'a souffleté , cette autre me cajole.

COLOMBINE.

Trop ingrat Arlequin , vois l'état où je suis !
 Pourquoi t'écarter-tu , n'oses-tu me répondre ?
 Un reproche si juste a-t-il sù te confondre ?
 Calme , calme d'un mot mes terribles cauits.

Vois le tourment, cruel, dont j'ai l'ame acablée.

ARLEQUIN CADET

Cette femme, sans doute, a la tête fêlée.

L'on dit qu'applaudissant au caprice des foux,

Quelquefois au bon sens, leur esprit se ramene :

Essayons en filant plus doux,

De rendre celle-ci plus saine.

COLOMBINE.

Quel plaisir te fais-tu, cruel, de ma douleur ?

ARLEQUIN CADET.

C'étoit pour éprouver tes feux & ta constance,

Que ton cher Arlequin par sa feinte rigueur

Allarmoît ton timide cœur.

Je tentois ta persévérance :

Mais de ta flamme enfin vivement convaincu,

Quand je devois être cocu.

Colombine, je suis à toi sans résistance.

COLOMBINE.

Ah ! ne mets plus mon cœur à de pareils essais,

Cruel ! tu l'as frappé d'une trop vive atteinte.

Ma flamme est pure, & mon amour sans feinte.

Pourquoi m'assassiner par de si rudes traits ?

Conçois-tu le chagrin que cet essai me donne ?

N'importe, je te le pardonne :

Promets-moi seulement d'aimer jusqu'au tombeau

Ta Colombine qui t'adore.

ARLEQUIN CADET.

Oui, oui, je t'aimerai tant qu'on verra l'aurore

Empourprer l'horison de son rouge manteau.

A part. Cinquante prises d'ellebore

Ne guériroit point son cerveau.

COLOMBINE.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN CADET.

Je disois que l'amour me dévore,

Et qu'au dedans du cœur je pleure comme un veau.

COLOMBINE.

Parlons des amours de ton maître,

J'ai de tous mes efforts servi la passion.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Nouvelle vision

Dont son esprit va se repaître.

COLOMBINE *ouvrant la boëte aux bijoux & les montrant à Arlequin.*

Je les ai d'abord présentés

De la part de Geronte à ma belle maîtresse :

Et j'ai pour expliquer de l'amoureux vicillard

L'impatience & la tendresse ,

Près d'elle employé mon art ;

Elle approuve ses feux , mais par délicatesse ,

Comme elle a refusé de prendre ces bijoux ,

Suivant son ordre exprès je te les remets tous.

ARLEQUIN CADET *à part prenant les bijoux.*

L'aventure est ma foi nouvelle.

C O L O M B I N E.

Rens les à ton vicillard , mais dis-lui qu'Isabelle

Est disposée à son hymen :

Et Colombine attend qu'un semblable lien

Unisse Arlequin avec elle.

Tu ne me répons rien , & tes avides yeux

Regardent fixement ces bijoux précieux ,

En trouves-tu quelqu'un à dire.

ARLEQUIN CADET *regardant toujours avidement les bijoux.*

Moi ; non : mais plus je voi & revoi ces joyaux

Si magnifiques & si beaux ,

Plus mon œil surpris les admire.

Je ne puis sans plaisir les voir entre mes mains ,

Et j'y trouve juste mon compte.

C O L O M B I N E.

Va de ce même pas les porter à Geronte.

Dis-lui que fortement j'appuierai les desseins ;

Qu'il ne se mette point en peine ,

Qu'avec un peu de temps tout ira bien pour lui :

Et je lui garantis , en moins d'une semaine ,

De la part d'Isabelle un oui.

Va vite , & pour souper retourne tout à l'heure.

ARLEQUIN CADET.

Adieu , vous me verrez ici dans un instant.

COLOMBINE.

Tu fais en quel endroit le rotisseur demeure ,
En passant dis-lui qu'on l'attend.

ARLEQUIN CADET *à part en s'en allant.*

Voilà qui va fort bien , & chaque jour autant ,
Je ne voudrois jamais de fortune meilleure ,
Et pourrois vivre assez content.

SCENE VIII.

COLOMBINE *seule.*

JE crains que le vieillard par quelque sot caprice ,
Un beau matin ne se dédise net.

Depuis qu'une exacte police
A défendu bassette & lansquenet ,
Le tapis fait mal son office ,

Et sans quelque tour de bonnet ,
Qui de tems en tems nous arrose ,

Je donneroie le gain pour un bouton de rose.
Mais je vois Arlequin. Quoi , déjà de retour !



SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

E H bien , pour le soupé tout est-il prêt , m'amour ?
 Pardon , ma chere Colombine ,
 Pardon ; je cours depuis midi ,
 Voyons si notre rôc n'est point trop refroidi :
 Pour dissiper l'humeur chagrine ,
 Rien au monde n'est tel que l'air de la cuisine.

COLOMBINE.

Dis-moi donc , es-tu fou ? quelle verve te prend ?
 As-tu dis en passant qu'on apporte la viande ?

ARLEQUIN.

Moi ! non. Pourquoi cette demande ?
 M'en as-tu donné l'ordre , & fais-je qu'on l'attend.

COLOMBINE.

Ne viens-je pas de te le dire ?

ARLEQUIN.

Tu viens de me le dire , toi :

Quand ?

COLOMBINE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Où ?

COLOMBINE.

Là.

ARLEQUIN.

Tu te moques de moi.

COLOMBINE.

Quoi , tu le peux nier ?

ARLEQUIN.

Prens-tu plaisir à rire ?

COLOMBINE.

Je ne te l'ai pas dit te rendant les bijoux,
Pour les reporter à Geronte?

ARLEQUIN.

Les bijoux?

COLOMBINE.

Les bijoux.

ARLEQUIN.

Ah! de grace, entre nous,

Rêves-tu?

COLOMBINE.

Rêves-tu toi même?

ARLEQUIN.

Par ce conte,

Tu mettrois mon cerveau tout sans dessus dessous.

COLOMBINE.

Quatre pas ont-ils pu te ravir la mémoire,

T'ôter le sens, te rendre fou?

ARLEQUIN.

Peux-tu t'imaginer que tu me feras croire....

Mais moi même je suis bien fou,

Qui veut par argument chercher à te confondre,

Non, je ne prétens pas seulement te répondre.

COLOMBINE.

Quitte un jeu qui commence à me trop chagriner.

ARLEQUIN.

Par un jeu qui te plaît cesse de me berner.

COLOMBINE.

Prends-tu quelque plaisir à me voir inquiète?

ARLEQUIN.

Ce n'est plus un plaisir si tôt qu'on le repete.

COLOMBINE.

C'est trop rire.

ARLEQUIN.

C'est trop railler.

COLOMBINE.

Non, je ne puis souffrir cette peine cruelle!

Tu les as, j'en suis sûre, & je veux te fouiller.

ARLEQUIN.

Jusqu'au fond de mon escarcelle,

Regarde, & si tu veux je vais me dépouiller.

COLOMBINE.

Montres-moi tes deux mains, approches;
Que je voye ta droite, l'autre & toutes deux.

ARLEQUIN.

Tiens, vois, si la boete est dans le fond de mes poches,
Sous mon chapeau, dans mes cheveux,
Dans quelque pli de ma chemise.

COLOMBINE *après l'avoir fouillé par tout.*

Sans te faire fouiller, dis-donc où tu l'as mise?

C'est trop de moi te divertir,

Depuis qu'entre tes mains cette boete est remise,

Tu ne fais rien que de sortir.

ARLEQUIN.

De quelle vision ta cervelle est gâtée!

Me prends-tu pour un fat, ou si c'est que tu ris?

Car depuis que je t'ai quittée,

J'ai trois heures durant galoppé tout Paris.

Déjà dans mes boyaux boût une bile aigrie

Qui cede encor à mon amour:

Mais si tu ne finis cette plaisanterie,

Cette bile pourra triompher à son tour.

COLOMBINE.

C'est en vain jusqu'ici que mon cœur se modere;

Ne veux-tu pas me dire où sont donc ces bijoux:

Je fremis d'un juste courroux.

ARLEQUIN.

Ce discours importun enfin me desespere:

Et déjà mon cœur est dissous

Au courbouillon de ma colere.

COLOMBINE.

Tu veux donc à ton maitre excroquer le butin,

Et rejeter sur moi le soupçon de ton crime.

ARLEQUIN.

D'un tour de gobelet ton adresse sublime,

Aux dépens de l'honneur de ton pauvre Arlequin,

Veut donc faire ce gros larcin.

COLOMBINE.

Quoi, ce n'est pas assez de jouer Colombine

Par un affronté délavéu.

Tu m'insultes , perfide , & ta langue assassine ,
Jusqu'à m'injurier ose pousser le jeu :
Mais de ton faux transport je découvre la ruse ,
Quand on est criminel c'est alors qu'on accuse ,
Et qu'on prend le détour d'un reproche affecté ,
Pour prévenir celui que l'on a mérité.
Tires tout le profit de ton lâche artifice ;
Va , traître , va jouir du fruit de ta malice ,
Tout d'un coup enrichi de ce butin honteux ,
Reprends aussi ton cœur indigne de mes feux :
Réprends après ce vol un cœur que je dédaigne :
Oui , je veux à tes yeux que ma flamme s'éteigne :
Plus d'hymen , plus d'amour , plus pour un tel filoux
Qu'un flambeau de vengeance , & qu'un feu de courroux !
Mes liens sont brisés , & ma chaîne est rompue :
Va , monstre criminel dont j'abhorre la vue :
De mes yeux irrités craint le funeste trait :
Au bout de l'univers vas cacher ton forfait :
Va-y chercher les maux que le ciel te destine ,
Perfide , & pour jamais renonce à Colombine.

Elle sort.

S C E N E X.

A R L E Q U I N *seul.*

Percé jusqu'au fond des boyaux ,
D'une atteinte imprévue aussi bien que
mortelle ,
Je donne la torture à ma pauvre cervelle ,
Sur l'incident de ces joyaux.
Dans le cuisant chagrin qui ronge ma poitrine ,
Stupide & comme un insensé ,
Plus je veux y rêver , moins je me détermine.
O ciel quel embarras , que le tour est rulé !

Dans ce larcin je me vois l'accusé
Et qui m'accuse , hélas ! c'est Colombine.



Est-ce feinte , est-ce vérité ?
Auroit-elle perdu ces bijoux , les a-telle :
N'est-ce point un concert , & d'elle & d'Isabelle
Pour en faire un vol effronté ?
En vain de tous côtés je songe , je rumine ,
De plus en plus embarrassé ,
Je condamne , & j'absous la main qui m'assassine.
Amour ! ô que sans toi tout me seroit aisé ;
Mais du larcin je me vois l'accusé ,
Et qui m'accuse , hélas ! c'est Colombine.



Mais après un si vilain tour ,
Quelle est , sot Arlequin , ton indigne foiblesse ?
Elle-même te fuit ; peux-tu pour la traîtresse
Garder quelque reste d'amour ?
Non , contre tout mon feu ma bile se mutine ,
L'ingrate m'a trop offensé ;
A vaincre ma raison en vain ce feu s'obstine ,
Et mon cœur à la fin cesse d'être abusé ,
Puisque du vol je me vois l'accusé ,
Et que ce vol est fait par Colombine.



Oui , sans doute , friponne , à ton indigne amour
Sans peine je renonce & sans aucun retour :
Pour toi je méprisois l'aimable Marinette :
Elle m'aime , & ses feux étoient dignes de moi ,
Si peu qu'elle revienne à me compter fleurotte ,
Tu verras qu'en dépit de toi ,
Elle aura mon cœur & ma foi.
Mais déjà dans les airs , la nuit étend des voiles ,
Que sans doute jamais elle n'a savonnez ,
Et de son manteau noir tout parsemé d'étoiles ,
Elle s'enveloppe le nez.
Pour conduire mes pas ni lune ni lanterne
Ne perce son obscurité :

Il faut me retirer , & dans quelque taverne ,
Noyer tous les chagrins dont je suis irrité.

Dans le recit de ces stances imitées de celles de Cid, Arlequin contrefaisoit monsieur Baron, cet illustre & à jamais regrettable comedien françois, qui n'avoit point de mouvement qui ne fut une perfection, & point de perfection qui ne fut un miracle. Sa retraite de la troupe fit grossir la recette des comediens italiens de plus de vingt mille livres par an; car il étoit tellement aimé à la cour & à la ville, que le monde qui ne jouissoit plus du plaisir de le voir en original, sur le theatre françois, courroit en foule en admirer la copie au theatre italien, lorsqu'on étoit averti qu'Arlequin l'imitoit dans quelqu'un de ses rôles. Cet acteur réussissoit si bien, & avec tant de succès, qu'un soir après l'avoir contrefait en recitant les stances ci-dessus à visage découvert & en habit de ville, à la table de monseigneur le Prince à Versailles, en presence de plusieurs autres princes & princesses du sang, & de plusieurs des premiers seigneurs & dames de la cour, il eut l'honneur & de plaisir de s'entendre dire, d'une commune voix, par toute l'auguste assemblée, qu'il ne lui manquoit de Baron que les traits du visage : tant il est vrai que l'amitié que nous avons pour quelqu'un nous aveugle, & nous fait souvent croire que nous le retrouvons dans les gens qui lui ressemblent le moins.

SCENE XI.

Le théâtre représente la nuit.

ARLEQUIN, MARINETTE,
ARLEQUIN CADET.

Dans le temps qu'Arlequin pense sortir du théâtre, il entend qu'on accorde une guitarre, c'est Marinette qui sort d'un côté, tandis qu'Arlequin cader entre aussi de l'autre, ce qui donne occasion à Arlequin de rester, & de dire :

ARLEQUIN.

Mais, qu'entens-je : écoutons.

ARLEQUIN CADET.

Que la nuit est serrée !

J'ai mis en sûreté pour nous

Le dindon dans mon ventre, au logis les bijoux,

Tandis que je suis en curée,

Ne puis-je point encore filouter les filoux ?

Mais qu'est-ce : suis-je donc à Rome, où la guitare

Toute la nuit bat le pavé ?

Marinette touche un petit prélude que les Arlequins écoutent.

ARLEQUIN.

D'un prélude si fin j'ai le cœur enlevé,

Écoutons ce qu'il nous prépare.

Marinette accordant sa voix à sa guitarre, chante un air italien.

Diantre c'est du plus fin, peste qu'elle est savante !

Voyez comme à cet air elle donne le tour,

ARLEQUIN CADET.

Je paroissois bien qu'en amour,
La chanteuse n'est pas contente.

MARINETTE *chante l'air françois qui suit :*

Cruel amour je romps tes nœuds,
J'adorois Arlequin, & l'ingrat me dédaigne,
Ah, qu'il est doux d'aimer ! mais il n'est point de feux
Qu'un froid mépris enfin n'éteigne.

ARLEQUIN CADET.

N'est-ce point ma folle aux bijoux ?

ARLEQUIN.

C'est parbleu Marinette, oui sans doute c'est elle.

MARINETTE *qui les entend, s'en va en disant :*

Quelqu'un fait ici sentinelle,
Tout doucement retirons-nous,

SCENE XII.

LES DEUX ARLEQUINS.

ARLEQUIN CADET.

Approchons.

ARLEQUIN.

Avançons.

ARLEQUIN CADET.

Par quelque stratagème

Essayons d'attacher encor quelque butin,

ARLEQUIN.

Je veux lui dire que je l'aime,

Et que pour Colombine il n'est plus d'Arlequin,

*Tous deux se cherchent, & passent d'un bout
à l'autre du théâtre sans se toucher.*

ARLEQUIN CADET.

Colombine, chut, chut.

Les deux Arlequins.

ARLEQUIN.

Es-tu là, Marinette ?

Ils repassent d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN CADET.

St...

Ils repassent une troisième fois.

ARLEQUIN.

St.

ARLEQUIN CADET.

Où es-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je ne t'en trouve point.

Ils repassent encore, & se rencontrant, se prennent tous deux par le bras.

ARLEQUIN CADET.

Tu prétends donc jouer à la cligne moustette ?

Ils se tâtent tous deux, & se trouvant de la barbe, se retirent plaisamment.

ARLEQUIN prenant les bras de l'autre.

Marinette, pour le coup je t'ai joint.

TOUS DEUX en se retirant.

Qui va là ?

TOUS DEUX à la fois.

Arlequin.

En prononçant ce mot d'Arlequin, tous deux tombent par terre.

ARLEQUIN CADET à terre.

C'est l'ombre de mon frère

Qui sait que je suis arrivé.

ARLEQUIN à terre.

N'est ce point l'ame de mon pere,

Qui mourut mécontent à la fin d'un salvo ?

Tous deux se levent sur leurs genoux.

ARLEQUIN CADET.

Ombre errante qui m'es si chère,

Frere qui sous la corde as ton sort achevé,

De quoi t'avises-tu de faire ici la ronde :

Laisse Arlequin en paix, & quitte ces bas lieux :

Des nouvelles de l'autre monde

Je ne fus jamais curieux,

Il se leve tout doucement , & à mesure qu'il se leve , l'autre se baisse & s'applatit contre terre.

A R L E Q U I N tirant son épée.

Qui diable a donc pris ma figure ,

N'est-ce point quelque loup garou ?

Prends courage , Arlequin , va lui briser le cou :

On dir qu'il craint du fer la mortelle piqure.

Fui , loup garou , fui de ces lieux ,

Redoute ma fatale épée ,

Ou ta tête coupée

Va tomber sous le fil de mon fer glorieux.

Il joue du sabre en cherchant l'autre qui tâche de se relever doucement ; Arlequin lui donne un coup de son coutelas sur la tête, & en même temps tombe par dessus lui. Tous deux se relevent , le cadet s'enfuit après avoir reçu & donné quelques coups , & Arlequin en escriment toujours , rentre de l'autre côté.





ACTE III.

SCENE I.

GERONTE , COLOMBINE.

COLOMBINE

J E vous dis vrai, monsieur, votre boete à bijoux,
A ce fripon je l'ai rendue.

GERONTE.

Qu'en a-t-il fait, l'a-t-il perdue ?
Ou veut-il me jouer quelque tour de filou ?
Suffit que je le fais, & j'y mettrai bon ordre,
Mais parlons d'un sujet plus doux.
Ta maitresse à l'appas enfin veut-elle mordre ?
Et pourrai-je être son époux ?

COLOMBINE.

Quoique votre valet m'ait fait par sa malice
L'affront que je vous ai conté,
A vos bontés rendant justice,
J'ai preferé votre service,
Aux soins de me venger de ce trait effronté.
J'ai si bien travaillé que je croi qu'Isabelle
Par une flâme mutuelle,
Est du moins ébranlée à répondre à vos feux,
Mais je vais l'appeller, vous parlerez vous-même.
Je n'ai fait qu'appianir le chemin raboreux,
C'est à vous d'achever, monsieur, & quand on aime,
L'on s'explique soi-même en mots bien plus nerveux;
Mais bon : la voici qui s'avance.
De ses intentions vous serez éclairci.
N'allez point battre l'air en amoureux transi.
Et tout en mots dorés, contez-lui votre chance.

S C E N E I I.

GERONTE , ISABELLE , COLOMBINE.

GERONTE.

DE quel espoir flattez-vous mon amour,
Madame : d'un vieillard souffrirez-vous l'hommage ?

Je fais qu'une fille à votre âge
N'écoute qu'avec peine un cœur sur le retour.
Mais ce cœur n'est du moins, ni coquet, ni volage.
S'il aime, c'est de bonne foi,
Et qui le tient l'a tout à soi.

ISABELLE.

Votre cœur m'est sans doute une offre avantageuse.

Vous êtes riche & moi sans biens,
C'est un grand pas pour être heureuse.

Mais bien d'autres fous peuvent de ces liens

Rendre la servitude affreuse.

Et s'il faut m'expliquer ici,

Geronte, franchement je croi vous bien connoître ;

Vous devez me connoître aussi,

Et mon cœur en deux mots à vos yeux peut paroître ;

En vous disant que s'il est doux.

De s'unir avec un époux,

Il est rude d'avoir un maître,

Et d'effuyer les chagrins d'un jaloux.

GERONTE.

Ah ! ne présumez pas qu'en tiran domestique ;

Je sois homme à me gouverner.

ISABELLE.

Je connois d'un vieillard l'empire despotique :

Plus il est foible, & plus il prétend dominer.

De la moindre mouche il se picque ;

Et près d'un jeune cœur son esprit ne s'applique

Qu'à contrôler ses pas, & par tout le gêner

D'un pouvoir si chagrin l'insupportable entrave

Exerceroit bientôt mon vif ressentiment,

Et pour m'expliquer nettement
 Je veux vivre en compagnie & non pas en esclaves
 Aimer tranquillement un mari respecté,
 Avoir liberté toute entière,
 Et n'abuser jamais de cette liberté:
 Geronte, de mon cœur voilà le caractère,
 Qui n'est propre qu'à ceux qui veulent s'y fixer.
 Vous accommoder-il, est-ce là votre affaire?
 A ces conditions, voulez-vous vous lier:
 Ou point de mariage, ou point de défiance.
 Vous ne me dites rien! Je voi dans l'embarras
 De ce sombre silence

Que le parti ne vous plaît pas.

C O L O M B I N E.

Non, non, connoissez mieux jusqu'où va la constance;
 Il brûle du desir de se voir votre époux.
 Ce seroit vous mentir avec trop d'impudence,
 De dire qu'un vieillard peut n'être point jaloux;
 Mais l'excès nuit par tout. Si trop de jalousie
 Dans une ame qu'elle a faisie
 Transforme l'amour en tourmens,
 D'un mari patient, la commode indolence
 Aux projets d'un galant donne trop de licence,
 Et détruit les feux promptement.
 Il vous croit fort sage, il vous aime:
 Mais un coup d'œil de tems en tems
 Ne peut que vous donnet de son amour extrême
 Des témoignages éclatans.

I S A B E L L E.

Ah! que l'éclat en est une marque bien fautive,
 C'est un poison mortel dont on ne peut guérir.

C O L O M B I N E.

Un sage amour en peut souffrir.
 Autant qu'il faut de sel pour une bonne sauce:
 Si vous lui donnez donc la main,
 Vous pouvez en permettre au moins un petit grain
 D'une doze fort délicate,
 Pourvu qu'il sache y mettre un si bon frein
 Que jamais son chagrin n'éclate.

GERONTE.

Suffir , & sur ce point nous serons sans procès.

COLOMBINE.

Lorsque l'on aime avec excès ,

C'est en vain qu'on voudroit refuser quelque chose.

On ne doit pas être indolent ,

Mais comme un bon mari jaloux & patient ,

S'il a les yeux ouverts , il aura bouche close :

Du reste , vous pourrez , dit-il , à votre gré ,

Comme maîtresse du ménage ,

Regler la table & l'équipage.

GERONTE.

Coupez , tranchez , taillez , & je l'approuverai :

Sous l'or , je veux couvrir les défauts de mon âge ,

Il ne faut donc qu'un mot , & me voilà tout prêt.

ISABELLE.

Geronte , doucement , bride en main , s'il vous plaît.

Ce n'est pas que mon cœur à votre hymen renonce :

Mais je ne conclus rien sans le bien consulter ,

Et dans la fin du jour vous aurez ma réponse.

Adieu : pour un moment laissez-moi vous quitter.

SCENE III.

GERONTE , ARLEQUIN CADET ,

tenant à la main le coffret aux bijoux.

GERONTE.

ET moi , je vais chez le notaire
Faire tout de ce pas minuter le contrat.

Mais j'apperçois mon scelerat ,

Que pourra-t-il me dire , & que prétend-il faire ?

Il tient entre ses mains la boete à mes bijoux ,

Peut être vient-il me les rendre

Tout doucement approchons-nous ,

Et sans qu'il m'apperçoive , essayons de l'entendre.

ARLEQUIN CADET *se croyant seul , & regardant les bijoux.*

Etranger que je suis, si je m'en vais les vendre,
L'on me prendra pour un filou,
Et je pourrois me faire pendre.

Ici dame justice a l'appétit ouvert,
Au seul aspect d'une si riche proye
Un commissaire ardent petilleroit de joye,
Et mettroit sur le champ Arlequin à couvert.
Ne faisons point cette folie,
Entre leurs mains il fait trop chaud,
Il vaut mieux que sans bruit je décampe au plutôt;
Pour les porter en Italie.

GERONTE *se montrant.*

Non, traître, non, voleur, tu n'iras pas si loin :
Je te prends sur le fait. Eh bien, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN CADET *regardant fixement Geronte qu'il ne connoit point.*

Je dis que je n'ai pas besoin
Qu'un vieux singe habillé vienne me faire rire.
Ce vilain chat-huant m'a l'air d'un faux témoin.

GERONTE.

Scelerat : est-ce ainsi que l'on parle à son maître !

ARLEQUIN CADET.

Et vous, est-ce ainsi, maître fou,
Qu'on parle aux gens sans les connoître !
Retirez-vous, & vire; ou je vous romps le cou.

GERONTE.

Qu'entends-je, juste ciel ! quelle horrible impudence !

Faut-il qu'un fripon de valet

Ajoute au larcin qu'il me fait

L'injure, la menace, & la méconnoissance.

ARLEQUIN CADET.

Bon homme, dans quel cabaret

Viens-tu de siffler la linotte :

Est ce le vin rosé, le blanc, ou le clairer,

Ou tous, qui t'ont si bien chamarré la calotte.

GERONTE.

Ah ! c'est trop m'insulter. Je crève de courroux,

Traître, rends-moi ce vol, rends-moi tous mes bijoux,
Ou crains l'effet de ma menace.

ARLEQUIN CADET *à part.*

Voici quelque maître filoux

Qui fait mon aventure, & me suit à la trace.

GERONTE.

Que dis-tu là : te résous-tu

A me rendre ce vol. Fais-le de bonne grace.

ARLEQUIN CADET.

Vieillard, tu sens le vieux battu.

Ma patience enfin se lasse,

Et si tu ne quittes la place,

Tu pourras bien sentir ce que pèse mon bras.

GERONTE.

Parler de la sorte à moi, traître,

A moi Geronte, à moi ton maître !

ARLEQUIN CADET.

Sois Geronte, ou qui tu voudras,

Ni je ne te connois, ni ne veux te connoître :

Seulement ne m'approches pas,

Ou de vingt coups de poing....

GERONTE.

Insolence suprême !

Est-ce donc que je dors, n'es-tu pas Arlequin :

N'as-tu pas mes bijoux dans ce petit écrin :

Ne les ai-je pas mis entre tes mains moi-même :

Et ne les a-tu pas portés

Pour en faire présent à l'aimable Isabelle :

N'ont-ils pas été présentés

Par Colombine à cette belle,

Et n'ont-ils pas été remis entre tes mains,

Par cette même Colombine :

Dis, maraut, n'es-tu pas le dernier des humains,

Si dans ce vol ton cœur s'obstine.

ARLEQUIN CADET.

Monsieur le vieux rêveur, point tant d'émotion,

Apaisez votre bile, & dites, je vous prie,

D'où vous vient cette vision :

Depuis que je suis avec attention

332 *Les deux Arlequins.*

Je gobe les vapeurs de votre rêverie,
Encore à ce discours faut-il faire une fin,
Je m'appelle, il est vrai, le seigneur Arlequin ;
Mais au diable si de ma vie
Je vous ai ni vu ni parlé,
Ni si jamais j'en eu envie.
Et si quelqu'un vous a volé.

Courez, si bon vous semble, après, le champ est libre ;
Mais laissez Arlequin retourner sur le Tibre,
Serviteur.

GERONTE.

Ah fripon ! Doucement, doucement,
Tu ne t'enfuiras point avec mes pierreries :
Et dans peu ton larcin aura son châtiment.
Il veut s'en aller, & Geronte le retient par le bras.

ARLEQUIN CADET.

Et toi, maître filou, avec tes fingeries,
Penses-tu m'enlever ce qui n'est point à toi :
Laisse-moi, vieil escroq, je te dis, laisse-moi.

GERONTE.

Je te tiendrai, voleur.

ARLEQUIN CADET.

Si tu ne quittes prise,
Je t'arracherai, sur ma foi,
Jusqu'au dernier toupet de cette barbe grise.
Il lui arrache un poil de la barbe.

Quittes donc.

GERONTE.

Au voleur !

ARLEQUIN CADET.

Quittes donc.

GERONTE.

Au voleur,

A moi, messieurs, à moi !

ARLEQUIN CADET.

Ne veux-tu pas te taire.

GERONTE.

Scelerat !

ARLEQUIN CADET.

Tu cherches ton malheur.

GERONTE.

Fripon !

ARLEQUIN CADET.

De tes bijoux je vais te satisfaire,

Tiens les voilà payés. *Il le bat.*

GERONTE.

Haye, haye, un commissaire ;

Quel abominable attentat !

Un valet me vole & me bat.

Courons à la justice :

Vite un decret, & qu'un cruel supplice

Me venge de ce scelerat. *Il s'en va.*

SCENE VI.

ARLEQUIN CADET *seul.*

VOyez-vous le gaillard comme avec son histoire,
Il croyoit ici me leurrer,

Et si je n'avois su d'abord le rembarrer,

De quel air impudent il m'en faisoit accroire :

Mais je lui devois net dépiler sa machoire.

Au fond de notre poche enfermons nos bijoux ;

Que Paris, male peste, est semé de filoux !

Mais il a, que je croi, parlé d'un commissaire :

De ces noirs animaux le terrible regard

Est une vision qui jamais ne peut plaire :

De leurs avides mains fuyons donc le hazard,

Il vaut mieux pour trinquer m'enfoncer quelque part :

Il s'en va.



SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

Plus, je rêve, plus je rumine ;
 Plus mon trouble s'augmente , & moins je vois de
 jour.

Ah , malheureuse Colombine !
 Falloit-il me jouer de cet infame tour :
 Moi , la perle des bons , des fidèles la crème ,
 Vrai miroir de simplicité ,
 Marmite de douceur , pot de sincérité :
 Et moi , lâche poltron qui t'aime ;
 Après cette infidélité !

Que me dira tantôt mon bon homme de maître ,
 Comment lui raconter ce larcin impudent ?

Depuis ce fatal accident ,
 Je n'ai point à ses yeux encore osé paroître.
 Mon esprit est brouillé , mes sens sont abattus ,
 J'ai cherché du repos dans la liqueur vermeille ;
 Mais en vain mes soucis avecque la bouteille ,
 Toute la nuit se sont battus ,
 Quoique ma tête ait fait merveille ,
 Je n'ai pu voir sous la force du vin ,
 Succomber mon chagrin.

Mais n'apperçois-je pas de loin venir Geronte ,
 A son aspect déjà se brouillent mes boyaux :
 D'une chaude pudeur le sang au front me monte ,
 Bacchus , emplâtre à tous mes maux ,
 Fais qu'adroitement je lui conte
 Le vol de ses joyaux.
 Sur le discours que je veux faire ,
 Méditons un moment pour ne nous blouzer pas.

S C E N E V I.

*GERONTE , ARLEQUIN rêvant sur
le bord du théâtre.*

G E R O N T E.

J'Ai fait ma plainte au commissaire,
Et bon decret en main , le voici sur mes pas,
Bon. Je vois mon fripon. Nous l'allons mettre à l'om-
bre,

Grace au ciel , de ces lieux il n'est point décampé.

Qu'il est rêveur , qu'il a l'air sombre !

Il a de son larcin tout l'esprit occupé.

Il parle entre ses dents , & secouant la tête,

Il marche , & tout d'un coup s'arrête.

Droit à son front son doigt s'étend ,

Son visage est en eau , voyez comme il s'effuye ,

Son menton sur son bras s'appuye ,

Il soupire , & n'est pas content.

Qu'un crime au fond du cœur nous donne de martyre !

ARLEQUIN sortant comme en sursaut de sa rêverie.

Oui , voilà justement ce qu'il faudra lui dire.

Ah , monsieur ! vous voilà. Si ma fidelité. . .

G E R O N T E.

Ah , ne m'approches pas , scelerat effronté.

A R L E Q U I N.

Qu'ai-je donc fait qui puisse enflâmer votre bile,

Par quel crime ai-je pu meriter ce courroux.

G E R O N T E .

Oni , sans doute j'ai tort de n'être pas tranquille.

Triompher à mes yeux du vol de mes bijoux ,

Abuser lâchement de mon âge imbecille ,

Traître , pour me rouer de coups ,

Tout cela ne vaut pas la peine de se plaindre ;

ARLEQUIN.

Moi, je vous ai volé, moi je vous ai battu :
 Ah, c'est trop insulter un homme de vertu,
 Quel plaisir prenez-vous à feindre ;
 De la perte de vos bijoux,
 Je suis plus mille fois en colere que vous.
 Dans les exhalaisons de ma bile chagrine,
 De quels reproches rigoureux,
 Malgré l'amour qui me domine,
 N'ai-je point chargé Colombine,
 Quand j'ai sù ce vol douloureux ?
 Dites-moi seulement où ce vol se recèle,
 Vous verrez Arlequin fidele
 A vous les rechercher employer tous ses soins,
 Et pour les retrouver fureter avec zele
 Les plus secrets recoins.

GERONTE.

Traître, imposteur, voleur à pendre.
 Au lieu de m'insulter tu n'avois qu'à les rendre
 Quand je les ai surpris dans tes infâmes mains.

ARLEQUIN.

Dans mes mains, & quand ?

GERONTE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Vous rêvez, monsieur, ou je meure.

GERONTE.

Je rêve, moi ?

ARLEQUIN.

Monsieur, vos yeux étoient-ils sains ;
 Aviez vous des lunettes
 Bien fines & bien nettes ?

Où m'avez-vous vu, moi, qui pour me divertir
 Du fond d'un cabaret ne fais que de sortir ?

GERONTE.

De ce franc scelerat j'admire l'impudence,
 Oui, j'avois de bons yeux, & ne les fermois pas :
 Mais plutôt au ciel en recompense,

Que

Que nous eussions été moi sans dos , toi sans bras.

Ca , ça , voici monsieur le commissaire

Qui te fera chanter tout d'un autre façon.

SCENE VII.

GERONTE , ARLEQUIN , LE
COMMISSAIRE , *Trois archers.*

LE COMMISSAIRE

E St-ce là ce voleur ?

GERONTE.

Oui , monsieur.

LE COMMISSAIRE *aux archers.*

Rapiniere ,

Furet & Grippetour , saisissez ce garçon.

On se saisit d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Moi , monsieur , & pourquoi ?

LE COMMISSAIRE.

Nous allons vous l'apprendre.

ARLEQUIN.

Qu'ai-je donc fait ?

LE COMMISSAIRE.

De quoi te pendre.

GERONTE.

Monsieur , sans déplacer qu'il soit interrogé.

LE COMMISSAIRE.

Chez moi tout sur le champ je ferai mon office ;

Mais garnissons un peu les mains de la justice ,

Et que de vos bijoux le greffe soit chargé.

Nous ne combattons point sans part à la dépouille ;

Où sont-ils ?

GERONTE.

Sur lui-même.

Tome III.

X

LE COMMISSAIRE.

Ah, bonheur sans égal!

Qu'avec exactitude en tous lieux on le fouille,
Et nous en dresserons un procès verbal.

ARLEQUIN *aux archers qui le fouillent.*

Que vos mains en crochets fécondes
Savent parfaitement de mes poches profondes
Trouver le droit chemin!

Voyez si par hazard la boete n'est point mise,
Dans quelque trou de ma chemise:
Furetez par tout Arlequin.

Peut-être dans mon œil sera-t-elle cachée,
Peut-être dans ma bouche, ou dans un autre endroit:
Tenez, regardez-y tout droit.

Eh bien! par tout en vain vous l'avez donc cherchée?

LE COMMISSAIRE.

Comment, sur ce maraut l'on ne trouve donc rien!
La justice, monsieur, ne vit pas de paroles,

Voyez si vous voulez qu'on verbalise bien,
Au deffaut des bijoux l'infailible moyen,

C'est d'avancer quelques pistoles.

Ce sera sur les frais le premier rabattu,
Mon clerc aura le soin de vous en tenir compte,

Notre allure en sera plus prompte,
Et nous vous servirons à bouche que veux-tu.



S C E N E V I I I.

PIERROT, GERONTE, ARLEQUIN.
LE COMMISSAIRE, les Archers.

A P I E R R O T.
Mon ami ces faquins font insulte,
Tirons-le de cet embarras.

A moi, gardes, à moi soldats:
Dans un besoin pressant, c'est en vain qu'on consulte,
Canaille, lâchez prise, ou je vous romps les bras. Il
frappe sur les archers qui fuient.

G E R O N T E s'enfuyant.

Au plus vite je me dérobe,
Laissons-les entr'eux s'égayer.

A R L E Q U I N battant le commissaire
Monsieur le commissaire, ah, la poudreuse robe!
Et qu'on vous fait plaisir de la bien balayer!

L E C O M M I S S A I R E s'enfuit.
Haye, haye, haye, haye.

A R L E Q U I N.

Adieu, monsieur le commissaire.
Si jamais vos habits sont poudreux ou gâtés,
Venez à moi, bien-tôt ils seront vergetés.

S C E N E I X.

A R L E Q U I N, & P I E R R O T restés seuls
sur le théâtre.

M E A R L E Q U I N.
voilà donc tiré d'affaires?

P I E R R O T.

Eh oui, mais garde le retour:

Si bien-tôt au cachot tu ne veux qu'on nous gire ;
Il faut dénicher au plus vite.

A R L E Q U I N.

Quitte pour faire aux champs un tour.

P I E R R O T.

Tiens, voilà ton argent , & je te rends ta bourse,
Les vingt ducats y sont que tu m'a mis en main :
Mais il faut décamper soudain.

A R L E Q U I N.

C'est de quoi fournir à la course ,
Je prens avec plaisir la bourse & les ducats :
Refuser de l'argent , en affectant le prude ,
N'est pas dans Arlequin un peché d'habitude :

Mais tirez-moi d'un embarras ;

A qui d'un soin si charitable

Arlequin est-il revedable ?

Quel est votre nom, s'il vous plaît ?

Encore faut-il que je connoisse

Cet ami chaud dont la prouesse

A si bien pris mon intérêt.

P I E R R O T.

Quoi ! l'aspect de la bête noire

Auroit-il pu de ta mémoire

Effacer ton ami Pierrot ?

A R L E Q U I N.

Qui, Pierrot ? P I E R R O T.

Pierrot. Moi , qui ne suis point un sot.

A R L E Q U I N.

Vous, Pierrot , qui pouvez-vous être ?

Si j'ai de bonne foi, l'honneur de vous connoître ,

Puissai-je ne vuider jamais pinte ni pot.

P I E R R O T.

As-tu souvent cette saillie ?

A R L E Q U I N.

Il faut que dans la tête il ait un peu de vin ;

P I E R R O T.

Il est par ma foi fou.

A R L E Q U I N.

La plaisante folie !

PIERROT.

Dis-moi, n'es tu pas Arlequin?

ARLEQUIN.

Oui, sans doute.

PIERROT.

D'hier, arrivé d'Italie.

ARLEQUIN.

Qui moi? tu rêves donc; depuis plus de dix ans.

Je mange du pain de Gonesse.

Voyez un peu comme l'yvrresse

Au plus sage ôte le bon sens.

Mais si j'ai de bons yeux, avec ma larronesse

Mon maître revient sur ses pas.

Quelque fat l'attendrait: Tu ne m'y retiens pas.

Ils s'en vont.

SCENE X.

GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

O Viens-t'en chez le commissaire
Déposer contre ce fripon.

COLOMBINE.

Mais, monsieur, est-ce tout de bon?

Certain reste d'amour m'a dit de n'en rien faire.

Encor s'il ne risquoit que des coups de bâton

J'y prêteroï mon ministère;

Mais tel chatiment qui soit dû.

A certe lâche perfidie,

Quand un quart d'heure on est pendu,

Helas, monsieur, hélas! c'est pour toute la vie.

GERONTE.

Quoi, tu peux pour ce traître avoir de la pitié!

COLOMBINE.

Soit que j'aye le cœur, par nature un peu tendre,

Soit qu'il me reste encor quelque brin d'amitié,

Je ne me puis, monsieur, résoudre à le voir pendre.

Y ij

Mais je prétens vous faire un entretien plus doux.

Cette perle de vos bijoux,

A-t-elle étouffé la tendresse

Que vous inspiroit ma maitresse ?

Vous pour qui, dans le but d'en faire son époux,

J'ai si bien fait agir mes soins & mon adresse.

GERONTE.

Non, Colombine, non : je ne peux oublier

L'amour que j'ai pour Isabelle :

Trop heureux si tes soins redoublés auprès d'elle,

A mon sort la peuvent lier.

COLOMBINE.

La voici qui vient elle même,

Comptez-lui vos raisons, faites-lui dire un oui.

Quand on est bien riche & qu'on aime,

Rien n'est impossible aujourd'hui.

SCENE XI.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

M'Adame, encore un coup soupirerai-je en vain ?

De mon sincere cœur, de toute ma richesse

Soyez seule & toujours maitresse :

A qui vous offre tout accordez votre main.

COLOMBINE.

Consentez aux desirs de l'amoureux Geronte :

Pour dire un mot si doux, faut il tant barguigner :

Et pourquoi différer par une sorte honte

Ce qu'il faut à la fin donner ?

ISABELLE.

Geronte, vous domptez enfin ma résistance,

Vous triomphez : & la distance

Qu'un âge différent semble mettre entre nous,

Ne m'empêchera point de vous voir mon époux.

S C E N E X I I.

OCTAVE, GERONTE, ISABELLE,
COLOMBINE.

OCTAVE *entrant brusquement.*

Q U'entens je, juste ciel ! Madame est-il possible !
Vous aimez ce vieillard, & n'êtes point sensible
A mes feux violens, à mes brûlans desirs ?

ISABELLE.

Je vous l'ai dit vingt fois, & je vous le repere,
Vous poussez près de moi d'inutiles soupirs,
Et pour vous je ne suis point faite.

OCTAVE.

Cruelle !

ISABELLE.

Cet aveu doit vous mettre en courroux,
Mais plus vous me pressez, plus mon cœur se rebelle,
Et plus je reconnois qu'il vaut mieux entre nous,

Paroitre cruelle pour vous,

Que d'être à moi même cruelle.

L'hymen est pour toujours, & d'une folle ardeur

Je n'irai point me rendre

A qui jamais n'a su comprendre

Le secret de gagner un cœur.

En vain vous venez pour me plaire,

D'un bien mort en vos mains m'étaler les attraits,

Ce que sur un amant l'amour n'a pas pu faire,

L'hymen sur un mari ne le fera jamais.

Vous contez en beaux mots vos feux, votre tendresse,

Mais croyez-moi, l'on aime mal,

Quand, moins que ses écus, on aime une maitresse.

OCTAVE.

Et vous me préférez cet indigne rival ?

ISABELLE.

Par un défaut honteux à votre âge très-rare,

Y iv

Vous êtes jeune , & tout ensemble avare ;
 Lui vieux , mais franc & liberal :
 En un mot il me plaît , je le croi mon affaire ,
 La chose est resolue , il n'en faut plus parler ,
 Et si cette pilule est un peu trop amere ,
 Sur votre coffre-fort allez-vous consoler :
 Adieu , retirez-vous.

OCTAVE.

Oui , oui , je me retire ,
 Et si , sans qu'il en coute , on ne peut être aimé ,
 Plutôt que d'essuyer le rigoureux martyre
 De desflaquer cet or dont mon cœur est charmé ,
 J'étouffe pour jamais mes amoureuses flammes ,
 Et renonce à toutes les femmes :
 Adieu. De ce vicillard faites un heureux époux.
Il s'en va.

S C E N E X I I I.

*ISABELLE , GERONTE ,
 COLOMBINE.*

I S A B E L L E.

Oui , sans doute avec lui l'hymen me sera doux.
 Geronte , soutenez l'aimable caractère ,
 Qu'en un âge avancé l'on rencontre si peu.
 Je mettrai tous mes soins à vous marquer mon feu ;
 Et mon unique but ce sera de vous plaire.
 L'on ne me verra point comme on voit à Paris
 Tant de femmes de vieux maris ,
 Maîtresse de leurs biens & de corps séparés ,
 Sous l'appui d'un galant puissant ,
 D'un divorce honteux toujours deshonorées ,
 Fournir ample matiere au journal médisant :
 Courir tous les devins dans l'espoir du veuvage ,

Et se faire traîner en pompeux équipage,
Tous les jours en cadeaux, au bal, ou dans le jeu,
Tandis que le bon homme épuisé sans ressource,
Voit bouillir auprès de son feu
Son petit pot qu'il regle à sa petite bourse.
J'accepte votre main, & jusques au tombeau
Vous me verrez inséparable.

Aimons-nous tendrement, & par un sort nouveau,
Montrons qu'un vieillard est aimable,
Et que l'on plaît sur le retour
Quand la vertu regle l'amour.

COLOMBINE.

Pour accomplir de tout points votre joie,
Il ne faudroit plus que ravoïr le butin

Qu'a volé le traître Arlequin :

Ah, voici justement le ciel qui nous l'envoie.

S C E N E X I V.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE, les deux ARLEQUINS qui entrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

COLOMBINE *appercevant tout à la fois les deux Arlequins.*

Mais que vois-je, madame ? Arlequin est doublé,
L'œuf à l'œuf n'est pas plus semblable.

Les deux Arlequins se voyant font des postures admirables pour témoigner leur surprise.

GERONTE.

D'un pareil incident je suis émerveillé.

ISABELLE.

Cette rencontre est admirable.

Les deux Arlequins.

G E R O N T E.

Voyons un peu des deux qui doit être pendu.

C O L O M B I N E *les regardant tous deux.*

Mes yeux ont-ils donc la berlue ?

I S A B E L L E.

Plus sur eux s'attache ma vue,

Plus mon esprit est confondu.

C O L O M B I N E.

Il faut que je les examine,

Voyons qui répondra des deux.

Arlequin ?

L E S D E U X A R L E Q U I N S *à la fois.*

Colombine ?

C O L O M B I N E.

Plus mon œil s'arrête sur eux

Moins je me détermine.

Spectres, dites de bonne foi

Qui de vous est le véritable,

Parlez, répondez-moi.

T O U S D E U X *à la fois répondent.*

Moi.

G E R O N T E.

Je soutiens l'un & l'autre pendable,

L'un pour être voleur, l'autre pour être un diable.

C O L O M B I N E.

Peut être en les touchant m'éclaircirai-je mieux.

Qu'ensemble près de moi l'un & l'autre s'avance.

Ils s'approchent en faisant les mêmes pas & les mêmes postures, & Colombine les tâte.

Ils sont de chair & d'os, même corps, mêmes yeux,

Même nez camard, même panse,

L'un des deux est un diable, ou tous deux sont jumeaux.

A R L E Q U I N C A D E T.

Oh, non, mon frère s'est fait pendre.

A R L E Q U I N.

Deux fois je l'ai risqué, mais de tous les deux sauts

Galamment j'ai su me défendre.

A R L E Q U I N C A D E T.

Cher aîné, c'est donc toi !

ARLEQUIN.

C'est donc toi , cher cadet !

ARLEQUIN CADET.

Quel plaisir de te voir !

ARLEQUIN.

Que je suis satisfait !

Oui , c'est moi qui par escalade ,

Te croyois aux enfers entré.

ARLEQUIN CADET.

Permetts que dans cette embrassade

Je goûte le plaisir de t'avoir rencontré.

Ils s'embrassent d'une maniere fort grotesque.

COLOMBINE à Arlequin après leur embrassade.

Fort bien. Mais les bijoux ?

ARLEQUIN.

Ah , Colombine cesse

De me prendre pour un filou !

Rends à mon maitre ces bijoux ,

Ou donnes-les à ta maitresse ,

Dans ce vol supposé que veux-tu m'intriguer ;

ARLEQUIN CADET.

Cessez sur ces bijoux de vous tant fatiguer ;

Vous vous tourmentez tous , & pas un ne devine :

Mais il m'est fort aisé de vous les indiquer ,

Puisque par *qui pro quo* des mains de Colombine

Je les ai moi-même recus :

Et ce vieillard d'humeur chagrine ,

Qui vouloit malgré moi mettre la main dessus ,

S'est un peu fait froter l'échine.

Je te les rends, mon frere, & qu'on n'en parle plus.

ARLEQUIN à Colombine.

Eh bien l'on m'alloit pendre avec ton imposture ,

Que n'aurois je point dit après ?

ISABELLE.

Le mal n'étoit pas grand , & de là-bas exprés

Tu serois revenu pour lui chanter injure.

ARLEQUIN.

Peste, quel *qui pro quo* , qui coule un homme à fond !

L'on en fait en justice ainsi qu'en medecine ,

348 *Les deux Arlequins.*

Et l'on y prend souvent , crois-moi , ma Colombine,
Et le blanc pour le noir , & le brun pour le blond.

G E R O N T E.

Mes joyaux d'un voleur ne sont donc plus la proie ?

Dans la dance & dans le festin ,

Allons de notre hymen en redoubler la joye.

A R L E Q U I N.

Et des deux Arlequins quel sera le destin ?

Colombine mon cœur , ma petite friponne ,

Pour venger tous les maux qu'aujourd'hui tu m'as faits ,

Tu fais bien comme on peut refaire notre paix.

I S A B E L L E.

Tu la veux épouser ? Eh bien , je te la donne ,

Et Marinette à ton cadet.

Es-tu content ?

A R L E Q U I N.

Très-satisfait.

A R L E Q U I N C A D E T.

Je ne désirai point mon frere.

A R L E Q U I N.

Allons morbleu la joye , il faut bien commencer.

Grandes noces & bonne chere ,

Sur tout le bal , j'y veux danser ,

Et montrer ce que je sai faire :

Sautons , chantons , buvons vin frais ,

Et des deux Arlequins que l'on parle à jamais.

G E R O N T E.

D'un divertissement bizarre

Attendant le soupé je veux vous réjouir.

I S A B E L L E.

Eh bien , qu'on le prépare ,

G E R O N T E.

Il est déjà tout prêt.

I S A B E L L E.

Il faut donc en jouir.

*Le fond du théâtre s'ouvre , d'où sort un charivari de toutes
sortes d'instrumens grotesques ; à la tête desquels dansent quatre
petits Arlequins & un Scaramouche qui est Pasquariel , &
dans les pauses de la danse & du charivari une voix vient
chanter un air en deux couplets à la louange de la vieillesse.*





LE PHENIX.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par monsieur Delosme de
Monchenai , & representée pour la pre-
miere fois par les comediens Italiens du
Roi , dans leur hôtel de Bourgogne , le
vingt-deuxième Novembre 1691.



SCENES FRANCOISES
 3
 DU PHENIX.

S C E N E

Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE , COLOMBINE.

COLOMBINE.



Ui, seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses ; mais avec tous le respect que je vous dois, vos bontés me mettent un peu martel en tête. Les princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux ; & quand ils s'abaissent à caresser une fille de ma trempe. . . . Ecoutez Enfin je croi que tout le corps peut lui frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah ! ma pauvre enfant , si tu savois les chagrins qui me devorent....

COLOMBINE.

Oh , ces chagrins-là ne sont pas de dure digestion, & vous avez des intervalles assez récréatifs. On dit bien vrai, que les petits pâtiſſent toujours des chagrins des grands ; & les vôtres me couteront du moins un blanchiſſage : car enfin me voilà aſſez honnêtement houſpillée. Mais il faut prendre ces petites traverses en patience ; & j'en ſai bien de mon ſexe , qui ſe feroient un fort gros plaisir qu'un prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah , Colombine ! dans l'état ou je ſuis l'on doit bien me pardonner de petites abſences.

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc , ſeigneur , ſi vous aviez l'eſprit preſent ? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez ; mais ne m'aurez-vous point communiqué de vos abſences ?

LE PRINCE.

Eſt-il ſous le ciel un prince tout enſemble plus heureux & plus malheureux !

COLOMBINE.

Voilà un prince qui eſt encore bien malade ! Il n'a que ſoixante mille hommes ſur pied, & des hommes que nous avons aguer-

ris, il faut savoir. Helas ! c'est bien nous autres qui devrions faire les pleureuses, d'être à la veille de perdre tant de pauvres officiers que nous avons élevés à la brochette, & de voir nos ruelles menacés d'un déluge d'abbés, de chicaneaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est-elle, comme à quelque chose de bon ; & pendant qu'on lève par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leur recrues à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah ! plutôt au ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs ; mais j'éprouve une guerre intérieure qui m'affaîne à mort, & me met en proie à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, seigneur ! hé la princesse vit de matière à faire en un besoin un va-tout de chasteté à Lucrece ; & je ne connois point de femmes qui se picquent de sentimens plus fier-à-bras.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine, le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y connoître : encore est-on souvent la dupe de ses yeux & des apparences. Et que fai-je, si dans les transports que la princesse me fait paroître, elle ne cede pas plutôt

plutôt à l'importance du devoir , qu'à l'inclination qu'elle a pour moi ? Ah ! je ne veux point de sa tendresse , ou je la veux indépendamment de toutes les sujétions du mariage. C O L O M B I N E.

Voilà ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec votre permission , seigneur , ces délicatesses ne sentent guères l'époux. Les maris d'aujourd'hui n'y cherchent pas tant de façons , & sont gens à passer les choses au gros fas. Generalement parlant , le cœur d'une femme est un mets à part , qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discrétion de s'accommoder au tems. Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre !

L E P R I N C E.

Et que me sert la possession , si le cœur n'est de la partie ? Et qui peut m'assurer qu'il en est ? Ah ! mon incertitude me tue ; & quoi qu'il en coûte , je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les ténèbres.

C O L O M B I N E.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour éblouit , & sur tout en matière de femmes. Cependant , seigneur , oseroit-on vous demander ce que vous prétendez faire ?

L E P R I N C E.

Je prétens faire . . . Colombine , tu vas me traiter de fou , de bizarre . . .

COLOMBINE.

Bon ! seigneur , est-ce qu'on dit jamais aux grands ce que l'on pense ?

LE PRINCE.

Ah ! je mérite les noms les plus odieux ; & il faut être lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon ! c'est justement celles-là qu'il faut éprouver : car pour les autres , elles épargnent assez les frais d'une épreuve. Si bien donc , seigneur , que vous voulez mettre en tête à la princesse quelque galant , qui tâche à occuper toutes les avenues de son cœur.

LE PRINCE.

C'est de-là , Colombine , que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foi , seigneur , s'il est permis d'être sincère à la cour , votre repos est en grand branle : car enfin , vous n'irez pas produire à la princesse quelque malotru , plus capable de gendarmes que de faire broncher la vertu. Mais aussi , si vous lui lâchez quelque joli homme , qui sache attaquer une place dans les formes , écoutez , cela est diablement chatouilleux , au moins. Ce n'est pas comme dans un roman , où l'auteur d'un trait de plume fait faire alte à la passion la plus fougueuse : mais dans le roman de la

nature , quand un joli homme est une fois accroché à une jolie femme , tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon ; & quand j'y songe , l'amour seroit bon à être courrier , car il fait faire terriblement de chemin en peu de temps.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un ami ? mais encore faut-il que ce soit un ami d'une fidélité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet , c'est bien le traiter en ami , que de l'appeller à un tel ministère. Mais pour en user en ami , il faudroit qu'il fut ennemi de soi-même. Voyez - vous , seigneur , on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excès de délicatesse : c'est pourquoi quand on a de ces rencontres , il faut s'en donner au cœur-joye , & faire valoir le talent au dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne fais donc pas que je ferai la guerre à l'œil , & que je serai témoin oculaire de tout ce qui se passera ?

COLOMBINE.

C'est - à - dire , seigneur , que vous êtes préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne serviront de guères : l'amour est un drôle qui vient à ses fins imper-

ceptiblement, & les plus argus sont de vrais quinze-vingts, quand il lui plait.

LE PRINCE.

Ah ! tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, si je m'offrois à vous en tirer ? j'ai en main une personne d'exécution ; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'est que c'est une personne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Est-il bien possible ? mais encore quelle est cette personne ? & n'y a-t-il pas de risque à courir avec elle ?

COLOMBINE.

Du risque ? bon : la nature y a pourvu ; & je croi que vous n'en douterez point, quand vous saurez que c'est moi qui entreprends votre affaire.

LE PRINCE.

Toi, Colombine !

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il ? Quand j'ai une fois endossé le harnois d'un cavalier, j'ai un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche ; & je vous repons que, si la princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour lui compter tes raisons ?

COLOMBINE.

Oh , c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de défricher le cœur d'une agnès , bon ! j'ai ce rôle-là en poche ; & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques unes de ces femmes battues de l'oiseau , cinq ou six brusqueries galantes , assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée , me tireroient d'intrigue. Mais j'ai affaire à une femme de vertu : & c'est-là ce qui rend mon rôle épineux ; car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rôles , les idées se perdent , & il faut du tems pour les rappeler.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour...

COLOMBINE.

Vous vous moquez , seigneur , avec vos deux jours : un tour de jardin me remettra sur les voyes. Allez, seigneur, je vous donne ma parole , que la princesse ne se couchera point aujourd'hui sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans le panneau , j'usois d'un stratagème ?

COLOMBINE.

Bon ! faut-il tant de précaution pour tromper une femme ? La plupart du tems , nous

nous enferrons assez de nous-mêmes. Ce n'est pas que vous êtes bon & sage, & je ne suis ici que pour vous obéir.

LE PRINCE.

Viens, Colombine ; je suis sûr que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, seigneur, vous me laissez les coudées franches auprès de la princesse, & il me sera permis de pousser ma pointe ? Voyez-vous, seigneur, je ne veux pas qu'on dise de moi, que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laisse les choses à ta discrétion, & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, seigneur, vous ne seriez pas si libéral, si vous ne me sentiez les bras liés. Mais qu'y faire ? Sur le pied où sont les hommes aujourd'hui, ce n'est pas un grand malheur que de n'être pas faite tout à fait comme eux.



SCENE DES ADIEUX

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN en habit de soldat.

Enfin c'est dans 'ce triste jour
 Qu'il faut emballer notre amour ;
 Il faut nous separer , ma pauvre peronelle ;
 Le tocsin de la gloire à la guerre m'appelle ,
 Mais je differe d'un moment ,
 Pour vous estocader quelque beau sentiment :
 Heureux , si votre ame farouche ,
 N'ose pas refuser à mon cœur affligé
 Son audience de congé ,
 Pour me laisser partir dessus la bonne bouche

C O L O M B I N E.

Quoi , tu veux attraper les heros au galop ?
 Cher Arlequin , quelle furie !
 Pour aller à la boucherie
 As-tu quelque chose de trop.

A R L E Q U I N.

Non, je n'ai rien de trop, mais la gloire, madame,
 A mis garnison dans mon ame :
 Depuis qu'elle a bloqué mon cœur ,
 Il me prend de certains impromptus de valeur ,
 Dont toute autre que toi sentiroit les épreuves ,
 Oh que voilà des bras qui vont faire de veuves !

C O L O M B I N E.

Mais si quelque coup de mousquet
 T'alloit , chemin faisant , rabattre le caquet ,
 Ou qu'un fer tranchant d'importance
 Fit une lucarne à ta pance.

A R L E Q U I N.

En ce cas la gloire auroit tort.
 Je n'ai pas mais cela dans mon bail , ou je meure.

Z iv

C O L O M B I N E.

Hé bien , cher Arlequin , demeure.

A R L E Q U I N.

Que je demeure ? Non le sort en est jetté.

Il est tems qu'Arlequin brille dans les gazettes.

Je me dois , Colombine , à la postérité ,

Et mes mulets , & leurs sonnettes ;

Entre ces animaux & toi

Mon cœur est suspendu , j'avourai ma foiblesse :

C'est pourquoi sans façon , ma chère , donne-moi

Quelques symptômes de tendresse.

C O L O M B I N E.

Vraiment , c'est pour ton nez , magot , brigand , pötron.

A R L E Q U I N.

Quoi donc ? fais-tu déjà mon oraison funebre ?

C O L O M B I N E.

Va , traître , de ce pas rendre ton nom celebre :

Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.

Et qui pourra tenir contre un tel champion ?

Tu n'as qu'à te montret , beau sire :

Oui , sans qu'il soit besoin de poudre ou de canon ,

Tu feras tout crever de rire.

A R L E Q U I N.

Ainsi soit-il. Voilà bien du sang épargné :

Et pour nos ennemis c'est autant de gagné ,

Mais puisqu'au champ de Mars , par un sort tyrannique ,

Mes bras n'auront point de pratique ,

Permetts-leur d'exercer ici par charité ,

Quelques actes d'hostilité ,

Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

C O L O M B I N E.

Ah ! monsieur le guetrier , vous prenez trop de peine ,

Gardez d'évaporer votre illustre valeur.

A R L E Q U I N.

J'en ai trop , aussi-bien ma mignonne , mon cœur ,

Allons , que vos appas à leur devoir se rangent .

C O L O M B I N E.

Ah , que de raison.

A R L E Q U I N.

C'est que les mains me demangent.

C O L O M B I N E.

J'ai bien peur que le dos ne te démange aussi.

Vous plaira-t il, faquin, de décamper d'ici ?

A R L E Q U I N.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'armée.

C O L O M B I N E.

Je ne vous retiens point. Partez, brave guerrier.

A R L E Q U I N.

Mais au moins donne-moi le vin de l'étrier :

Car que diroit la renommée ?

C O L O M B I N E.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des cavaliers,

Faites nous part de vos lauriers.

A R L E Q U I N.

J'en vais tant moissonner, friponne,

J'en ferai de telles moissons,

Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.

Allons, il faut partir, la gloire ainsi l'ordonne.

O vous jeunes abbés, paitris d'ambre & de musc,

Qui n'êtes exposés jamais qu'aux coups de buse,

Pendant que nous allons exposer nos cervelles :

Oh, combien irez-vous fourager chés nos belles !

Pour vous gros douaniers, & vous gens de palais,

Vous n'avez que l'ére pour faire les muguets,

Les plumets de retour, serviteur aux ruelles.

Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons,

Les abbés sont, morbleu, de toutes les saisons.



S C E N E

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup , seigneur , mon plan de galanterie est tout dressé ; & j'ai déjà fait en moi-même la circonvallation du cœur de la princesse. Mais si les remontrances sont de mise avec les grands , ne feriez vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude , que d'aller tenter une épreuve aussi délicate que celle-ci ? Il en est du mariage à peu près comme de la peinture , ce n'est pas toujours le grand jour qui en fait la beauté ; & les ombres y ont leur mérite comme le reste. La meilleure politique , à mon sens , que puisse avoir un époux c'est de ne considérer sa femme que dans son point de vue. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les maris : & le moins qu'ils puissent voir est toujours le mieux. LE PRINCE.

Non , je ne me paye point de ces raisons. Deusse-je être la duppe de ma curiosité , je veux savoir mon sort , quel qu'il puisse être.

COLOMBINE.

Comme si le sort d'un mari étoit bien mal-aisé à deviner ! seigneur , je parle en general. Mais pour venir à ce qui vous touche , si vous apprenez que la princesse vous soit fidele , ce sera un plaisir assez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois , ou vous direz qu'on ne l'aura pas prise du bon côté , ou vous en donnerez tout l'honneur à son temperament. Mais aussi , si le pied vient à lui glisser , car cela est assez casuel , songez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez ?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les risques. Tiens , vois , Colombine , je suis un peu heretique sur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles , ressemble à ces pièces fausses qui ont tout l'éclat des bonnes , mais que la coupe dissipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vrai , je sai beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à passer par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de notre sexe , qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences ? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autrui , je dirois , passe : mais quand je songe que vous faites les avantages de vos deniers ,

il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des trésors. Toute la différence , c'est que les chercheurs de trésors en sont quittes pour ne rien trouver ; & que les maris de votre humeur trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu , Colombine ? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais compres-tu pour rien , l'espoir de dérober à la femme le secret de son cœur ?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur ! Et la plupart du temps , elles ne le savent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme est un vrai miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'est une petite chienne qui l'amuse , demain ce sera un perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelquefois , ce n'est que par interim , & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique , ou pour une mode nouvelle. Et après tout , n'est-il pas juste que nous ayons notre revanche ? Car comment les hommes d'à-present regardent-ils les femmes ? Comme des commodités de passages , où l'on vient se délasser des fatigues d'un grand repas , & pour ainsi dire , faire la digestion agréablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle , que

de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela , Colombine : mais quand un joli homme joint à des manières touchantes la rhétorique des larmes & des présens , je croi qu'il peut se flatter d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus , seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir , & prend joliment les présens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loi reçue dans les ruelles , qu'une femme peut prendre à toutes mains sans conséquence : & en effet , voudriez-vous qu'une belle essuyât gratis les visites de vingt originaux ? Ira-t-on leur prêter sans intérêt des canapés pour se veautrer , des glaces pour rajuster cent fois leurs perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres , & un plancher bien réluissant pour repeter leurs pas de sif-fone ? Au contraire , il y a telle maison dans la ville , où l'on devroit écrire sur la porte : DEFENSES font faites à tous fils de partisans d'entrer sans payer. Mais je croi qu'on y tient déjà assez la main , sans que la police s'en embarrasse.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine , tu te perds dans les

digressions , au lieu de songer à nos affaires,

COLOMBINE.

Au contraire , seigneur , je repasse les folies de la jeunesse pour prendre des manieres toutes opposées auprès de la princesse : car je croi que vous suivez votre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolument.

LE PRINCE.

Si je le veux ? Comptes que tu me rends la vie , si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidelité.

COLOMBINE.

Seigneur , vous faites vos affaires à jeu sûr. Mais ne m'avez-vous pas tantôt parlé d'un divertissement sur mer , dont vous vouliez leurrer la princesse ?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre, aussi-bien faut-il que nous concertions les choses ensemble.

COLOMBINE.

Voilà un mari bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas assez tôt sans aller au devant de lui.

SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en turc*, LA
PRINCESSE.

ARLEQUIN.

A Prouvez ma foiblesse , & souffrez ma douleur :
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le bacha constipé du désir de vous plaire ,
A vainement recours à son apotiquaire.
Il crevera , madame , en ce funeste jour ,
Si vous ne lui donnez des pilules d'amour.
Pour peu que votre cœur barguigne à dire *taups* ,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en preserve. Il est gras , potelé ,
Dodu , frais , un œil vif , un menton redoublé ,
Un vermeil de corail sur ses levres éclate :
Ses oreilles sur-tout font honte à l'écarlatte ,
Tout , jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je voi que votre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte , madame ?

LA PRINCESSE.

Ah , tout beau , je vous prie ,
Vous poussez trop loin votre emploi ,

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis , madame , en bonne foi :
Car nous autres fourriers de la galanterie ,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croi.

Mais qu'ai-je à faire , moi , de votre ministère ?

ARLEQUIN.

Hé , madame , est-ce à vous qu'il faut un commentaire ?
Lorsque sur un amant Cupidon acharné ,
Est pis qu'un lutin déchaîné :

Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade ;
 Si le sort venant à changer ,
 Met sous la pate du berger
 L'objet qui l'a rendu malade ,
 N'est-il pas naturel de se dédommager ?

Si vous n'entendez pas la chose ,
 Madame , le bacha vous fournira la glose.

L A P R I N C E S S E.

Ah ! je connois trop bien ses injustes desseins ,
 Mais je saurai les rendre vains.

S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée ,
 Je saurai m'affranchir par un trépas si prompt. . .

A R L E Q U I N.

Hé , madame , la foire est-elle sur le pont ?
 Et vous voulez mourir contre vent & marée.

L A P R I N C E S S E.

Non , je n'attendrai pas que le barbare vienne ,
 Pour prix de sa tendresse attenter à la mienne ,
 Et si je suis tombée en ses perfides mains ,
 Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

A R L E Q U I N.

Adieu donc , bon voyage. Allez , courez tigresse ,
 Marcher pompeusement sur les pas de Lucrece :
 Aussi-bien sa mémoire est elle à son déclin.
 Car , quoique dans le monde il soit plus d'un Tarquin ,
 Et que dessus l'honneur le sexe toujours glose ,
 On ne voit plus de femme en ce siècle malin
 Se tuer pour si peu de chose.

L A P R I N C E S S E.

Ah ! pour moi le trépas n'aura rien que de doux ,
 Après qu'on m'a ravi à mon charmant époux.

A R L E Q U I N.

Mais cet époux charmant , quoique cette épithete
 Pour de tels animaux n'ait jamais été faite ,
 Croira-t-il , s'il lui reste un peu de jugement ,
 Que vous vous poignardez pour des prunes ?

L A P R I N C E S S E.

Comment ,
 Traître , de quel soupçon viens-tu frapper mon ame.

A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

D'un soupçon, des soupçons le mieux fondé, madame ;
Car, comme dit fort bien Platon,

Tout ravisseur étant sujet à caution,

En vain dans ce siècle hypocrite

Vous joueriez des couteaux à bonne intention,

De votre mort encor vous perdriez le mérite,

Et vous attireriez sur vous quelque *flon flon*.

Vivez donc, ma princesse, en dépit de l'envie,

Le pauvre bacha vous en prie ;

Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtés,

Recommande à vos charités

Un amour fort pressé de ses nécessités.

L A P R I N C E S S E.

Ah, quel amour, grand dieux ! peut-on être assez bruta

Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte :

C'est-là le procédé d'un turc & d'un tyran.

A R L E Q U I N.

Hé, madame, de grace, épargnez l'alcoran.

Personne aujourd'hui ne se pique

D'aimer par ordre méthodique.

Car depuis que les partisans

Ont amené chez nous la vilaine méthode

De ne point soupirer qu'à beaux deniers comptans

Les belles passions ne sont plus à la mode.

Tous les cœurs à présent sont des cœurs de rocher,

On regarde l'amour comme un hôtellerie,

Où l'on ne fait qu'un gîte, & puis, touche, cocher.

L A P R I N C E S S E.

Hé bien, méchant boufon, es-tu las de prêcher ;

N'as-tu pas assez loin poussé la raillerie ?

A R L E Q U I N.

Je finis : aussi bien j'ai déjà la pépie.

Madame, puisqu'enfin rien ne vous peut toucher ;

Adieu, tout votre saoul faites la rencherie.

Je vais vite au bacha conter notre entretien :

Et je vous donne ma parole,

Que si j'ai bien joué mon rôle,

Le bacha jouera mieux le sien.

SCENE DU BACHA.

COLOMBINE en Turc , LA PRINCESSE , ARLEQUIN derriere.

ARLEQUIN.

A Llons , il faut que je serve ici de juge de camp. En amour, il devroit toujours y avoir un tiers , pour regler les difficultés. Car depuis un temps les femmes sont devenues si chicaneuses . . .

COLOMBINE.

Madame, à juger de moi par les manieres du pays , vous vous attendez sans doute à vous voir demander le cœur , comme un voleur demande la bourse. Les Turcs coupent assez court sur la tendresse ; & chez eux une galanterie ressemble aux orangers , où l'on voit la fleur & le fruit tout ensemble. Pour moi , sans trop faire le respectueux , je commence par abjurer ma patrie , si ma patrie vous est si suspecte : trop heureux si ce premier sacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire.

ARLEQUIN.

Une, deux : Remettez-vous. En garde , madame , en garde : voilà un compliment qui alloit droit au quatrième bouton.

COLOMBINE.

Madame, seroit-ce bien moi qui causeroit vos allarmes ? Ah ! laissez à des yeux vulgaires les larmes en partage : ce n'est point là le métier des vôtres. Peut-être aussi ne pleurez-vous que par restitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non , madame , vos yeux ont beau faire , l'avantage sera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embarrassé ! Si elle pleure toujours, il n'y a qu'à lui jeter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une si belle bouche demeure oisive, pendant que tant d'autres s'emploient si volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez , madame , que tout ce que vous manquez à dire , est autant de larcins que vous faites. Il est vrai qu'après vous avoir entendu , on perdrait insensiblement le goût des autres bouches. Mais, madame, quand pour vous seule on devrait renoncer à toute la terre , vous pourriez être encore reçue à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déjà la bouche & les yeux sur les rangs. Courage , courage , nous ne sommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur , je croyois devoir à la vivacité de ma douleur , & à quelque début d'hum-

nité que je remarque en vous, le silence dont je me suis picquée jusqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place eussent profité d'un champ favorable à étaler mille imprécations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande ; mais moi qui n'ose point perdre mes chagrins de vue, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir sur mon infortune. Je laisse à des femmes médiocrement touchées, tout ce fracas de gemissemens, & cet appareil de tristesse, où l'esprit suppose toujours le cœur. Voila, seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

A R L E Q U I N.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des femmes & des perroquets : car il faut bien que chacun jouisse de ses privileges.

C O L O M B I N E.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretés dont vous me jugez digne, & votre cœur croiroit se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi. C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer ? Oui, madame c'en est un, je le confesse, mais est-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas.

ARLEQUIN.

Au moins , voilà ce qui s'appelle de la plus fine turquerie. Diable , mon cœur sortira tout candi de cette affaire-ci.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous , seigneur, aimer les gens que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille caresses innocentes dont on cimentoit un hymen naissant. Helas, seigneur, que votre prétendu amour se sent encore du vice du terroir ! & que vos feux portent bien tous les caractères du climat où vous avez pris le jour ! Mais comment osez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection réglée le désordre d'un cœur vraiment esclave des irrutions de son temperamment. Ah ! si l'amour chez vous n'a point d'autre enseigne, qu'ai-je fait au ciel pour ne pas mériter votre aversion ?

ARLEQUIN *en chantant.*

Ah , CADMUS , pourquoi m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'est-à-dire , madame , que vous faites vos reproches toujours à bon compte , & cela ma paroît de bon sens. Car enfin qui pourroit répondre de sa fermeté dans une occasion aussi délicate que celle-ci ? Etre né turc , se voir dans le bouillant de l'âge ; sen-

tir auprès de soi une jolie femme, & encore la femme de son ennemi : être fondé en coutume , voilà mes titres, madame, voilà mon jeu sur table. En faut-il davantage pour céder à l'impression surprenante que vos charmes font sur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voilà mon jeu sur table. Il fait bien pourtant que le meilleur est à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah ! seigneur , auriez-vous le cœur d'abuser de la prise que mes malheurs vous donnent sur moi ? Feriez-vous ce tort à la noblesse de vos sentimens ?

COLOMBINE.

Oh , madame , j'ai là-dessus les sentimens fort roturiers. Que voulez-vous ? ce n'est point ma faute. J'ai caché mon jeu le plus long-temps qu'il m'a été possible : Je me suis retenu le bras vingt fois ; mais le levain de la nation est insurmontable. A l'heure que je vous parle , je ne suis plus mon maître ; je sens des transports qui m'emportent hors de moi-même. Madame , je vous le dit à regret , je suis fâché que vous soyez si belle.

ARLEQUIN *au parterre.*

Hé , messieurs , que quelqu'un de vous se jette entre-d'eux. Je le connois , il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah ! seigneur, je m'étois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroissiez. Je cherchois dans vos manieres ce turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moi mon erreur : j'ai encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi. Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'encloueure ? Il est vrai que les femmes ne prennent guères le change sur cet article. Elles vous sentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, seigneur, qui vous a pu gâter en si peu de temps ! Vous aviez tantôt des airs si respectueux.

COLOMBINE.

Madame ; il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les turcs d'ordinaire ne font point de montre : moi j'en ai voulu faire, pour laisser gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme est échu, madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foi, s'il lui fait saisir ses meubles ;

qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moi.

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trouvé grace auprès de vous , ne leur faites point l'affront de manquer à la retenue que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le seul endroit où je ne reconois point la juridiction de vos appas. Quoi ! je pourrois me posséder à la vue de tant de charmes ? Et quelle occasion jamais plus belle pour s'oublier ? Votre beauté , madame , porte l'excuse de tous les crimes où elle peut précipiter ; mais se font tout au plus d'heureuses foiblesses. Ce mot me fait apercevoir que le respect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah , seigneur ! laissez-moi du moins le temps de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous ?

LA PRINCESSE.

Quel terme, seigneur ! est-ce trop de deux mois ?

COLOMBINE.

Deux mois , madame , deux mois ! Et j'aurai le tems de mourir un million de fois avant l'échéance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'est pourtant si peu , seigneur ?

COLOMBINE.

Hé bien , il faut vous les accorder , ces deux mois : mais j'y mets une clause. Le calendrier des amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année , & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi , madame , en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis : & j'aurai satisfait à ma parole , selon les loix de la boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur , ce que vous faites-là est bien turc.

COLOMBINE.

Madame , songez que vous n'avez encore vu qu'un échantillon de mon amour ; mais dans deux heures d'ici , au dernier les beaux.

Elle s'en va.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit temps passé , les parties se pourvoiront , ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O ciel ! inspire-moi tout ce qui peut parer un coup si funeste. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour mettre les maris à la mode ; mais c'est une mode qui passeroit bien vite. *Il s'en va.*

SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIO-
GENE, LE PRINCE, PASQUARIEL.

LE PRINCE à *Democrite*.

Monsieur, je viens au canal de la sagesse, pour vous consulter sur la maladie de la princesse ma femme.

DEMOCRITE *riant*.

Au canal de la sagesse ! Ah ! ah ! ah ! ah !

LE PRINCE.

Mais, monsieur, pourquoi me rire au nez, comme vous faites ? En use-t-on ainsi avec les gens de ma qualité ?

DEMOCRITE.

Quoi ! je verrois une coquette à pleines voiles, qui après vingt ans de postulation pour le mariage, est enfin parvenue à accrocher une duppe de cent mille écus : elle qui n'avoit pour tout revenu que spadille & baste, & quelques gano qu'elle faisoit à la traverse : & je ne rirois pas ?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de son tein de lait & de son carosse de cuir de roussi, se faufiler parmi les petits maitres & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché suivant la cour : & je ne rirois pas ?

Je verrois un empyrique , appelé pour des vapeurs feminines, qui se met en devoir d'être tout à la fois le medecin & le remede : & je ne rirois pas ?

Je verrois le sousfermier Boursoufflé , à peine échappé de la mandille, ne jurer que par sa table , ses alcoves dorés, & sa tapisserie de velours cramoisie ; lui qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gorgette , de coucher sur un lit de fangle , & de coller des theses tout autour de son galeas : & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes , qui à la moindre parole équivoque , se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons , côtoyer durant l'été les rivages de la porte saint Bernard , pour n'y voir rien moins que les dieux marins : & je ne rirois pas ?

Je verrois tous les jours aux thuilleries , un Anglois qui pousse vingt soupirs sterlins auprès de la grisette qu'il y rencontre : & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes fenateurs qui partent pour le siège de Mons , armés de perruques à l'espagnole , de petits miroirs de poche, d'essence de bergamotte, & qui se laissent contumacer à la tranchée : & je ne rirois pas ?

LE PRINCE.

Hé bien , ris donc tout ton saoul , philosophe à tous les diables. *A Heraclite.* Er

vous , monsieur , rirez-vous comme ce fou-là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas savoir que mes yeux sont des machines hydrauliques , & que depuis une infinité de siècles , j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles , une fistule lacrimale de fondation. *Il pleure.* Hui ! hui ! hui !

LE PRINCE.

Monsieur , c'est un conseil , & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoi ! je verrois les desolations causées par défunt le lansquenet, & tant de bourses assiégées pour avoir mis à la réjouissance : & je ne pleurerois pas ?

Je verrois notre siècle si fécond en dancés grace aux jupiters de la douanne ; & qu'aujourd'hui , si un mari veut être employé, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiere : & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laissent prendre à la glue d'une belle voix ou d'un pied souple à la cadence, quoique ces beaux gosiers soient sujets à entrer en mue, & que ces pieds si mignons fassent quelquefois des faux-pas : & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le mérite tomber en roture , & la vertu sous les haillons dans un temps où le vice & la sottise se font précéder par

des fourgons ; & où l'on voit souvent six chevaux bien embarassés à en traîner un septième : & je ne pleurerois pas ?

PASQUARIEL *au prince.*

Signor , lasciate questo matto , &

LE PRINCE.

Voyons Diogene. *Il frappe au tonneau.*

DIOGENE *dans sa tonne.*

Quiva là ? *Voyant le prince & Pasquariel , qu'il prend pour des mouchards.*

Comment ! ces marauts-la veulent-ils jouer le manoir de la sagesse ? ah , je vous apprendrai *Il sort tout en furie , & défonce les futailles.*

LE PRINCE.

Monsieur , je viens à vous en dernier resort , pour vous supplier de guérir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé , j'ai bien affaire d'une femme *à hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ? *Il regarde le parterre avec sa lanterne.* Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne seroit-il pas-là ?

Est-ce le damoiseau papillotin , qui fait de sa chambre une academie de frisure , qui se rend le menton chauve par art , qui parle toujours comme s'il jouoit de la flûte de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs lobe un homme exprès pour lui souffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la

reine d'Hongrie dans les mains , afin de les avoir plus fraîches. Ecureuil assidu de tous les théâtres, où il se donne en spectacle aux femmes : souriant aux unes , ramageant aux autres , & se montrant pièce à pièce à toutes : toujours nouveau par ses habits , & pourtant toujours le même ? Non , ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quaro.*

Est-ce le sous-fermier pimpant , avec son mérite doré sur tranche , qui fend brusquement la presse aux thuilleries , pour annoncer au public sa brillante écharpe , par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non , ce n'est point là mon affaire. *Hominem quaro.*

Est-ce le beau narcisse , qui prétend racheter les usures de son pere , par celle qu'il fait commettre à vingt marchands dont il prend de l'argent au denier quatre ? Non , ce n'est point là mon compte. *Hominem quaro.*

Est-ce cet aventurier , dont la fortune est un labyrinthe , qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux charges & un carrosse magnifique , carrosse qui dès le jour de sa naissance a connu toutes les rues de Paris , & qui a furieusement éclaboussé la réputation de deux riches veuves , dont son maître passe pour le grand veneur ? Non , ce n'est point là ce qui m'acccommode *Hominem quaro.*

Est-ce le sénateur Tourbillon , qui fait déjà l'homme d'importance , quoiqu'il n'ait encore opiné que sur des ragoûts , ou sur la sève du vin de Champagne ; le fait de son mérite consistant à savoir remplacer par d'amples sillons de tabac d'Espagne , la moustache que la nature prudente lui a refusée ? Non , ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quero.*

Est-ce. . . .

Le Prince le repousse avec violence , & les chasse tous. Diogene dit plusieurs fois en s'en allant : Hominem quero. Democrite se voyant chasser, dit : Et je ne rirois pas ; & Heraclite : Et je ne pleurerois pas.

SCENE DE LA FOLIE.

*COLOMBINE en bacha , ARLEQUIN ,
LA PRINCESSE qui survient habillée en
auteur , avec une robe noire.*

ARLEQUIN à part.

VOyons le vent du bureau. J'ai bien peur que la pièce ne peche par la catastrophe.

LA PRINCESSE à part appercevant le bacha.

Voici l'indigne bacha qui en veut à ma

vertu , exécutons le dessein que j'ai resolu :
ciel seconde mes desseins !

COLOMBINE *voyant la princesse.*

Est-ce vous , ma charmante ? Vous avez
beau vous déguiser , votre beauté vous tra-
hira toujours.

LA PRINCESSE *à part.*

O ciel , il m'a reconnu !

COLOMBINE.

Hé bien , mon adorable , les délais sont
expirez , à quoi tient-il que je ne sois le
plus fortuné de tous les hommes.

LA PRINCESSE *contrefaisant la folle ,
dit vers la cantonnade.*

Non , messieurs les comediens , cela n'est
ni beau ni honnête , de faire sécher sur le
pied un pauvre diable d'auteur. O l'épou-
ventable chose qu'une troupe ! & qu'on a
de peine à atteler tous les differens animaux
qui la composent. L'un amorce son fusil ,
l'autre calcule ses bonnes fortunes ; celui-ci
arrête les parties de son apoticaire ; celui-là
couche en joue la pierre philosophale ; cet
autre ajoute un second tome aux idées de
Platon. *Prenant Arlequin par le bras.* Hé ,
ventre-bleu , messieurs , il est question de
jouer ma pièce.

ARLEQUIN.

Oui , morbleu , il est question de sa pié-
ce , entre les mains de qui l'avez-vous mi-
se , madame ?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Que veut dire ceci ? est-ce que la princesse extravague ?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous extravaguez , madame ?

LA PRINCESSE.

Hé bien , oui , monsieur , nous jouerons votre pièce , me dit l'un des comédiens , avec son flegme de Caton le censeur. *Donnant de son chapeau dans le nez d'Arlequin,* Vraiment je prétens bien que vous la jouyez & mes créanciers aussi.

ARLEQUIN *en colère.*

Je prétens aussi vous casser le nez moi , si vous ne prenez garde à vous.

LA PRINCESSE *prenant Arlequin par la main,*

Mais , messieurs , avant toutes choses , il faut songer à faire élargir votre théâtre , & vos coffres forts. . . .

ARLEQUIN.

Tant mieux , car il y a long-temps qu'ils sont retreissés.

LA PRINCESSE.

Car afin que vous l'entendiez , ma pièce est une pièce. . . . qui vous donnera tant de monde , qu'il n'y aura point de place pour les siffleurs. *Elle secoue le bras d'Arlequin , & le fait tomber.*

COLOMBINE.

Madame , madame , à quoi songez-vous ?

ARLEQUIN. *après s'être relevé.*

Je me donne aux diables , madame , si je ne frappe. *Il la menace de son bâton.*

LA PRINCESSE. *vers Colombine.*

A quoi je songe , dites-vous ? je songe à vous rendre tous des créfús , ou pour mieux dire , des midas , aussi-bien vous en avez déjà les oreilles. *Elle tire les oreilles à Arlequin.*

ARLEQUIN *dépité.*

Gernie , si je fonds sur vous , vous vous en sentirez.

LA PRINCESSE.

Mais savez-vous bien le sujet que j'ai choisi , c'est bien le sujet le plus drôle. Convoquez pour voir un arriere-ban d'auteurs ; faites tenir la diète des beaux esprits modernes , car on ne parle plus des anciens ; je défie tous mes confreres en Apollon , de rien imaginer d'approchant de mon sujet.

ARLEQUIN.

Une femme devenir folle par un excès de sagesse ! oh le sexe pour son honneur la doit faire interdire.

LA PRINCESSE.

Que vois-je , une legion de petits ostrogots , qui s'érigent en auteurs dramatiques ! leur esprit n'a qu'une coudée tout au plus , & ils osent s'élever jusqu'à l'heroïque. Que vient faire ici ce poete tragique , avec son visage de premier prix au laniquenet. *Vers*

Colombine. Monsieur Crasson, monsieur Crasson, avouez que vous êtes auteur dès les pieds jusqu'à la tête; les lacunes de votre juste-au-corps, ce chapeau qui fait la gouttière, vos bas cicatrisés, & votre ci-devant perruque: monsieur Crasson, tout accuse le bel esprit chez-vous.

COLOMBINE.

Madame, madame, encore un coup, vous n'y songez pas.

ARLEQUIN *bas.*

Ho, pour le coup elle y songe bien, car tu n'es qu'une crasseuse.

LA PRINCESSE.

Hé non, je n'y songe pas, & c'est un rêve que ma comédie. *Elle prend Arlequin par la main, & se promène.* Elle ne sera pas intitulée, Mars surpris en flagrant délit. Vulcain n'assemble pas tous les dieux qui lui contestoient ses titres de mari à la mode; les dieux ne voyent pas deux amans pris comme un renard dans un bled: l'aréopage céleste ne passe pas condamnation pour la tête de Vulcain; & Momus n'est point chargé de faire l'oraison funebre de son honneur? Non, non, madame la troupe; dites encore que je n'y songe pas.

ARLEQUIN *éclatant de rire.*

Hé non, non, dites donc qu'elle n'est pas folle: hé non, non.

COLOMBINE.

Madame , pouvez - vous vous oublier jusqu'à ce point. . . .

LA PRINCESSE *vers Arlequin.*

Non , mademoiselle , je n'oublie pas. . . .

ARLEQUIN.

Elle me prend pour une fille.

LA PRINCESSE.

Et je vous oublie encore moins , car c'est à vous à qui je destine le rôle de Venus.

ARLEQUIN.

Je ferois mieux celui de Mars.

LA PRINCESSE.

Comment , mademoiselle : il ne faut point hocher la tête : qui dit Venus , dit la déesse de la beauté. . . .

ARLEQUIN.

Et qui dit moi , dit le roi des magots.

LA PRINCESSE.

Et croyez-moi , il y en a bien qui prendroient le benefice avec les charges. Mais je pense que votre troupe n'entre pas comme il faut dans toutes les mignardises de mon sujet ; allez , *d'un ton fâché* , pecores indociles , j'abandonne votre troupe à son mauvais sens , & à tous les manœuvres du Parnasse , & je donnerois ma pièce à des comediens turcs , plutôt qu'à vous autres.
Elle s'en va.

COLOMBINE.

Il faut la garder à vue. Sa folie ne se

soit peut-être pas toujours si tranquille.

ARLEQUIN.

Va , va , ne te plains pas de sa folie , elle te tire une grande épine du pied. *Ils s'en vont.*

SCENE

DU COLONEL.

ARLEQUIN en colonel , MEZZETIN en vicomtesse. COLOMBINE.

ARLEQUIN *entre , suivi d'une compagnie de soldats.*

LE fumet de vos appas m'ayant pris au nez , madame , j'ai gagné sur ma pudeur de venir incognito vous annoncer la brèche que vous avez faite à ma liberté.

LA VICOMTESSE.

A d'autres , monsieur , à d'autres , il n'y a que la gloire qui ait droit sur le cœur d'un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Hô , vous avez furieusement écorné les droits de la gloire. Comment diable ! vous bracquez sur moi toute une artillerie de charmes. Attendez du moins que mon cœur soit armé de pied en cap pour escarmoucher avec vos regards ; car j'entrevois là de cet-

tains yeux qui me portent la mine d'être de
grands incendiaires.

COLOMBINE.

Monsieur le capitaine, par charité, s'ont-
ce là des injures que vous dites à madame ?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce à dire des injures, soubrette de
ma divinité ? tu ne connois donc pas enco-
re les fleurettes militaires ? il me prend en-
vie de te bombarder quelqu'une de mes
douceurs subalternes.

COLOMBINE.

Misericorde, monsieur Mars !

ARLEQUIN.

Qui t'a si bien appris mon nom ? bon je
réve, est-ce qu'à l'étendart de mon visage on
ne devine pas qui je suis ?

LA VICOMTESSE *à part.*

Voilà sur mon honneur un cerveau des
plus cauterisés que je connoisse.

ARLEQUIN.

Savez-vous, mon amazone, que le gen-
re humain est menacé, si votre cœur ne
vient à jubé dans un moment.

LA VICOMTESSE.

Hé quoi, monsieur, à peine paroissez-
vous, que vous mettez aux gens le marché
à la main.

ARLEQUIN.

C'est que les conquérans n'ont point de
temps à perdre. Feu César de brusque-me-

moire en uſoit ainſi. Suis-je bâtard moi ,
pour ne pas dire à auffi bon titre que lui ,
veni , vidi , vici.

LA VICOMTESSE.

C'eſt-à-dire, que monſieur le colonel
éparagneroit volontiers à une belle les frais
d'un amour en détail.

ARLEQUIN.

Ho , je ne fais l'amour qu'en gros. J'aime
à ſoupirer en poſte. C'eſt à faire à des éco-
liers à ſe remettre tous les jours à l'A, B, C,
de la galanterie.

LA VICOMTESSE.

Mais comment feriez-vous donc avec ces
gens qui ſont bien-aïſes de conduire une
paſſion par toutes les claſſes de la tendreſſe ,
& dont le cœur ne ſauroit aller qu'en pas de
tortue ?

ARLEQUIN.

Ma foi , madame , en amour les goûts
ſont differens. Les uns aiment à commen-
cer par le cœur , & puis après va où tu pour-
ras. Moi je commence toujours par où je
puis , vienne le cœur après quand il voudra ;
il n'eſt rien de tel que de laiſſer des arrhes
au coche.

LA VICOMTESSE.

Ha, colonel ! vous n'êtes gueres ortho-
doxe en galanterie.

ARLEQUIN.

Ma foi , madame , je ſoutiens que pour

être heureux , il ne faut jamais avoir qu'un camp volant auprès des femmes.

LA VICOMTESSE.

Quelle furieuse gangrène de sentimens !

ARLEQUIN.

O ça, ma petite pallas, n'est-il pas tantôt temps de faire retirer mes gens ?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi les faire retirer ?

ARLEQUIN.

Ha , le pourquoi est admirable ! votre cœur oseroit-il s'épanouir à la tête de mon regiment , & voudriez-vous que je vous contasse fleurettes tambour battant & mèche allumée ? Ne savez-vous pas que le tête à tête est le saupiquet de l'amour !

LA VICOMTESSE.

Hé bien , qui croiroit un guerrier capable de ces raffinemens ?

ARLEQUIN.

Malepeste , le colonel Ravageon ne perd pas un point en amour. Quand j'y pense , si Cupidon ne prenoit soin d'emballoter ma valeur , l'univers pourroit bien songer à son épitaphe.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est se picquer d'une gloire bien bizarre , de travailler comme vous faites à déraciner le genre humain.

ARLEQUIN.

Allez, madame, touchez-là, si le monde

perd avec moi d'un côté, je le fais assez regagner d'un autre.

LA VICOMTESSE.

Dites la vérité : combien tous les ans faites-vous mourir de belles ?

ARLEQUIN.

Hé le moyen d'en tenir catalogue. Il n'y a pas un maudit copiste qui se sente le jarret assez fort pour devenir l'entrepreneur de mes galanteries.

LA VICOMTESSE.

Bon ! il y a tant de greffiers au monde :

ARLEQUIN.

Il est vrai ; mais connoissant le naturel de certains greffiers, j'ai appréhendé que mes bonnes fortunes ne diminuassent entre leurs mains.

LA VICOMTESSE *en minaudant*.

Ha, monsieur le colonel, savez-vous bien qu'il n'y a pas de sûreté à vous regarder en face ?

ARLEQUIN.

C'est aussi pour cela que je ne me montre guères que de profil. Mais vous, madame, sans vous faire compliment, vous avez le minois aussi effroyable que le mien, & n'en déplaît à votre modestie, je trouve quelque chose de fort soldat dans vos manières.

LA VICOMTESSE.

Moi, les manières soldatesques ! & tout le monde dit que je suis la mignardise incarnée.

ARLEQUIN.

Ma foi , madame , je ne doute point que vous n'ayez une fourmilière d'appas ; mais avec votre permission, vous appas sont plus mâles que femelles.

LA VICOMTESSE.

Quoi , mes appas feroient hermaphrodites ! ha colonel , vous poussez la ferocité jusqu'aux gardes !

ARLEQUIN.

Hé, ventrebleu , madame , c'est ce qui me charme en vous , que vos airs dévergondés, & je vous estimerois moins, si vous aviez les traits moins hommassés.

LA VICOMTESSE.

Encore si vous disiez que je ressemble à ces beautés romaines.

ARLEQUIN.

Eh, beauté romaine ou beauté turc , vous me plaisez, c'est tout dire. Pourquoi toutes les femmes n'ont-elles pas une trogne enluminée comme celle-là , au lieu de ces couleurs de pain-d'épice, qui font croire qu'elles ont toujours vingt-six décoctions dans le ventre ?

LA VICOMTESSE.

Il est vrai que j'ai un vrai teint d'abbé : il n'y a que ces maudits bourgeons qui me désolent.

ARLEQUIN.

C'est peut-être que vous buvez trop de

brandevin, ou de ratafia. Ne fumeriez-vous point aussi quelquefois par manière de conversation ?

LA VICOMTESSE.

Moi fumer ! c'est la pierre d'achoppement de la beauté.

ARLEQUIN *en lui touchant les genoux.*

Ecoutez, madame, vous avez devant vous le plus intrepide fumeur du royaume : quand vous voudrez nous fumerons en partie.

LA VICOMTESSE.

Que font donc là vos mains ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous montrer que je ne suis pas manchot. Pauvres mains, si la guerre vous joue d'un mauvais tour, ma consolation est que jusques-ici vous n'avez point perdu votre temps. *Il lui embrasse les genoux.*

LA VICOMTESSE.

Mais, monsieur le colonel, savez-vous bien que je prendrai mon sérieux ?

ARLEQUIN.

Ha, mon heroine ! voulez-vous empêcher un colonel d'en venir aux mains avec vos appas ?

LA VICOMTESSE.

Mais pour en venir aux mains, vous n'êtes pas en pays ennemi.

ARLEQUIN *d'un ton gai.*

Ha ! si je ne suis pas en pays ennemi, le commerce n'est donc pas défendu ?

UN LAQUAIS.

Madame, monsieur l'abbé vient d'arriver, il se debat dans votre antichambre.

ARLEQUIN *voyant la vicomtesse qui se leve.*

Quoi, madame! un abbé est mon rival? est-ce que vous voyez de ces drogues-là?

LA VICOMTESSE.

Comment, monsieur, les abbés ne sont-ils pas aujourd'hui le plus beau fleuron des femmes?

ARLEQUIN.

Hé fi! Savez-vous bien à quoi ces gens-là sont bons?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, à quoi?

ARLEQUIN.

Les abbés sont dans les ruelles ce que les épagueuls sont à la chasse, ils servent à faire lever le gibier, mais les officiers le prennent.

Ils se font une reverence fort plaisante l'un à l'autre, & s'en vont.



SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN, LUCRECE, ARTEMISE.
 PENELOPE & DIDON arrivant succes-
 sivement.

ARLEQUIN *en commissaire infernal*, lit.
PLUTON, dieu des Enfers, à tous pre-
 sens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous
 a été représenté, que plusieurs donzelles se
 sont intrusées aux champs Elisées, dans le
 quartier des femmes de vertu, sans avoir
 titre ni caractère, & sans être marquées au
 véritable coin de la pudeur, nous avons jugé
 à propos d'établir un commissaire enquêteur
 & examinateur de tous les honneurs rotu-
 riers, & de toutes les vertus où il entre de
 l'alliage : A la charge par ledit commissaire
 de prêter le serment en la maniere accoutu-
 mée, & ce, pour la forme seulement, de
 peur d'augmenter le nombre des parjures.
 Voulons que toutes celles qui ne feront pas
 leur preuve de chasteté en bonne forme,
 soient renvoyées sur l'heure à l'appartement
 des Lais & des Phrinées, s'il y a place. Déf-
 enses à elles de s'oser jamais manifester
 dans l'allée des femmes sages ; à moins que
 d'y paroître en robe de chambre, en linge
 chiffonné, & avec deux ou trois onces de

fard sur le visage : le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre , que toutes celles qui sont en odeur de vertu , grace à la fatuité de nos ancêtres , soient obligées de comparoitre , pour faire appurer leurs comptes de chasteté pardevant Arlequin Sbroufadel , commissaire sus-nommé. Donné au manoir stigueux, le quatre-vingt dix-neuvième, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur , il n'est pas étrange que Lucrece mene le branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes : mais il me semble qu'en bonne police , on devoit tirer de pair une vertu quintessenciée , & ne me pas mettre de niveau avec tant de chastetés subalternes , qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-être a-t-on voulu me ménager des trophées en m'exposant à l'examen avec les autres : mais mon mérite se soutient assez de soi-même ; & Lucrece sera toujours la vertu par excellence , pour avoir lavé dans son sang le forfait d'autrui.

ARLEQUIN.

Il est vrai que vous fites là une belle manœuvre ! Voyez aussi comme on vous a suivie ? Votre action est encore la première & la dernière de sa race. On convient que vous vous perçates le sein assez méthodiquement : mais par malheur vous vous y prîtes un peu sur le tard ; & apparemment vous fûtes bien-aîsé de ne vous tuer qu'en connoissance

de cause. Mais à quoi bon faire une assemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal ? Etoit-ce pour leur annoncer que votre honneur étoit mort *ab intestat* ? Le beau compliment pour un mari de s'entendre dire : Ah, mon cher petit homme, ton front vient d'être insulté ; mais j'atteste Jupiter capitolin que ça été sans mon consentement ! comme si en pareil cas une femme étoit croyable sur sa simple déposition. Après cela le poignard joua son jeu ; & en effet, puisque votre mari étoit pourvu, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer sur nouveaux frais. Mais c'est ce coup-là que vous auriez pû dire à bon titre :

Je ne saurois.

Pour qui prenez-vous Lucrece ?

J'en mourrois.

LUCRECE.

Je croi que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonoré une seconde fois. Traître, oses-tu bien noircir l'action la plus héroïque....

ARLEQUIN.

Et avec tout votre héroïque, vous ne méritez pas seulement le dernier *accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cléo-

patre. Avec Cléopatre , madame , avec Cléopatre.

A R T E M I S E *arrive.*

Seigneur , qu'on me laisse ma part franche de chasteté , ou je vais faire un bruit de diable dans les enfers. Tout le monde connoît assez Artemise ; & je défie la communauté des prudes de pousser plus loin que moi le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoin , balafres , égratigneures , grostoupet de cheveux , que me conta la mort de Mausole ; & vous mausolée à jamais durable , dont j'honorai ses manes , sans compter ses cendres , que je pris la peine d'avaler. Voilà des titres cela ! qui feront renguêner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

A R L E Q U I N.

Quant au mausolée superbe que vous fîtes ériger , il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que fait-on si votre intention n'étoit pas de perpétuer la joye que vous donnoit la mort de votre époux ? A l'égard de ses cendres que vous prîtes en pilules , on peut dire que les pilules firent leurs effets , & qu'elles vous purgerent absolument de toute votre affection conjugale ; puisque sans attendre le bout de l'an , vous vous amourachâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligèrent à vous casser la tête , que vous aviez déjà

un peu fêlée. Ainsi donc toute votre fidélité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse , & à deux ou trois accès de desespoir. Allez , madame Artemise , je vais vous mettre en pays de connoissance. Huissier , avec la matrone d'Ephese. Avec la matrone d'Ephese , madame , avec la matrone d'Ephese.

PENELOPE arrive.

Mon bon monsieur , vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siège de Troye. Ulyssé me laissa , pauvre innocente que j'étois , avec un petit poupon de sa façon. C'étoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis : nous n'avions point de dindons qu'on ne mît à la daube , point de cochon de lait dont on ne fit des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fit des petits fromages , ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis , mon bon monsieur : mais je n'eus garde. Tant y a , mon bon monsieur , qu'Ulyssé revint , & trouva sa Penelope tout comme il l'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh , madame Penelope , avec toute votre ingenuité , je trouve bien des non-valeurs de chasteté à votre fait : car enfin voici comme je raisonne. Un mari à la guerre de-

puis dix ans ; une jeune femme sans défense ; vingt princes pour galans , dont le moindre étoit expert en l'art de coqueter ; votre maison avoit déjà pris ses titres de taverne & d'academie. Pour derniere batterie les princes y établirent un opera. Ah, madame ! le dangereux air pour la vertu.

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main forte , mesdames , main forte. Voici l'imposteur qui m'a perdue dans le monde. Helas ! sans ce traître de Virgile , la pauvre Didon jouiroit encore d'une réputation inviolable. Mais ce chien de poete , ce maudit mâche-laurier , ne se contente pas de renverser l'ordre des temps , il renverse encore l'ordre des chastetés , & me fait me passionner pour un escroc , qui me plante là sur la foi d'une apparition chimérique. Quoi ! l'honneur de la plus vertueuse veuve qui fut jamais , ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit ? Seigneur, faites - moi faire réparation d'honneur , ou sans autre forme de procès , je vais vous dévisager toutes les deux.

A R L E Q U I N.

Hé là , là , madame Didon , vous prenez le mors aux dents un peu bien vite. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez : & Homere par une compensation poétique a donné à Penelope

l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les poètes sont sujets aux *qui pro quo*, aussi-bien que les apotiquaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissiers, qu'on les place parmi les honneurs douteux des champs Elisées.

D I D O N.

Comment, parmi les honneurs douteux !
Cela est bon pour vos modernes.

A R L E Q U I N.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec respect.

D I D O N.

Allez, juge de balle, nous allons toutes vous prendre à parti.

A R L E Q U I N *aux auditeurs.*

Et moi, je jure par le Styx,
Que leurs honneurs broyés ensemble,

Ne valent pas messieurs, celui qui vous rassemble,

Que j'intitule le P H E N I X.

Un phenix, dira-t-on ! la pensée est nouvelle.

Oui, j'appelle phenix, une femme fidelle.
Mais de peur que quelque censeur,
Par cet argument ne m'entame,
Comme il n'est qu'un phenix, il n'est donc
qu'une femme,

Qui puisse prétendre à l'honneur ;

Cc ij

Bon , je permets à chaque belle
De prendre mon titre pour elle.
Car , s'il n'est qu'un phenix , ou , soit dit
entre nous ,
Qu'une femme fidelle , à qui ce nom con-
vienne ,
Hé bien chaque mari jaloux ,
N'a qu'à croire que c'est la sienne.
Mesdames , si cela vous duit ,
Bon jour , bon soir , & bonne nuit.







ARLEQUIN PHAETON.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par monsieur de Palaprat ,
& representée pour la premiere fois par
les comédiens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le quatrième jour
de Février 1691.

ACTEURS.

PHAETON , Arlequin.
EPAPHUS , Pierrot.
GÁLATE'E , Marinette.
ESCULAPE , le Docteur.
CIGNE , Pasquariel.
DORIS , Colombine.
MOMUS , Mezzetin.
APOLLON , Octave.
DIRCE' , UNE HEURE , Isabelle.
UN BRANDEVINIER , Pasquariel.
UN POETE, UN PROCUREUR,
Cinthio.
UN FINANCIER.
UNE MARQUISE.
UN POETE.
LÈ MARDY GRAS.
LA TERRE.
LES DIEUX des bois & des eaux.
LE FLEUVE PO.
DEUX SATYRES.
Plusieurs yvrognes , Philosophes , Soldats ,
payfans. LAMPEZIE , PHAETUSE,
PHEBE' , *Personnages muets.*

La scene est en Egypte.



PHAETON.



ACTE I.

SCENE I. *Nuit.*

*PHAETON, EPAPHUS, DORIS,
MOMUS qui survient.*

PHAETON seul en habit d'Arlequin

C *Hi crederebbe ch'el figliolo d'un dio ,
ma d'un dio avec tout le poil, car chés
tous les poètes mon pere est ap-
pellé intonsus Apollo. Oui, qui soupçonneroit
jamais que le fils du blond Phœbus
fosse nascosto sotto un vestito d'Arlicchino! Avec
cet habit bigarré, je passerois plutôt pour le
fils de l'arc-en-ciel, que pour celui du so-
leil : & je défie l'égyptien Doris, par qui
je viens me faire dire ma bonne aventure,*

Cc iv

toute savante en diablerie qu'elle est , de deviner qui je puis être.

E P A P H U S *en habit de Pierrot.*

A la faveur de la nuit , je me suis derobé aux tendresses de ma mere Isis , & aux regards jaloux des plus belles nymphes de sa cour, dont je fais toutes les délices, pour venir *intognito* consulter sur mon destin, la fille du silvain Philemon.

P H A E T O N.

Il me semble que j'entens quelqu'un qui va là ?

E P A P H U S.

Motus.

P H A E T O N.

Ha ! que je suis bien fils du dieu du jour, car franchement , je n'aime guères d'aller la nuit.

D O R I S.

J'ai été avertie par mes espions, que deux fameux rivaux doivent venir ici pour apprendre de moi le sort de leur amour : en vain par le déguisement le plus bizarre, prétendent-ils se cacher à mes yeux , puisqu'on m'a instruite de leur dessein , & que je suis la confidente de la nymphe qu'ils aiment.

E P A P H U S.

J'entens une voix de fausset devant la porte de celle que je cherche , seroit-ce Doris elle-même ?

P H A E T O N.

C'est mon égyptienne , je connois bien sa

voix ; allons l'embrasser brusquement. Que je serois aise si je lui faisois peur ! *Doris se retire , & Phaëton croyant l'embrasser , embrasse Epaphus.*

D O R I S.

La plaisante méprise !

P H A E T O N *croyant parler à Doris.*

Ho ça , devine qui je suis.

E P A P H U S *croyant aussi lui parler.*

Une bonne pièce : il y a long-temps que je t'attendois.

P H A E T O N.

Tu fais déjà ce que je veux de toi.

E P A P H U S.

Et parbleu, je sai que tu veux de l'argent ; tiens , voilà la pièce blanche, & parles-moi sans barguigner.

P H A E T O N.

Ho , ho , voici une mode nouvelle , c'est le devin qui paye le curieux : n'importe , prenons toujours de quoi boire bouteille en nous en retournant. Mais comment pourras-tu voir dans ma main , à l'heure qu'il est.

E P A P H U S.

Dans ta main : & qu'ai-je à faire moi d'y regarder ?

P H A E T O N.

Aimes-tu mieux examiner ma physionomie : elle parle , & me promet toutes fortes de bonheur , si vous en exceptez une petite bagatelle.

E P A P H U S.

Quoi ?

P H A E T O N.

Un certain faut en l'air , qui doit faire à ce qu'on m'a dit la catastrophe de ma vie.

D O R I S.

Il est temps que je les tire d'erreur. Astre qui obéis à mes commandemens , éclairez-nous.

PHAETON *regardant Epaphus.*

Que vois-je !

EPAPHUS *regardant Phaeton.*

Quel personnage extravagant !

P H A E T O N.

Un moulin à vent à figure humaine !

E P A P H U S.

Un papillon qui copie moitié le magot , moitié l'homme.

D O R I S *au milieu d'eux.*

Vous voilà fort étonnés de ne vous point connoître , je vais faire un beau coup de mon métier , & vous découvrir l'un à l'autre. Donnez-moi chacun votre main. Vous, sous cet habit de toile , vous cachez Epaphus ; & vous Phaeton, sous cette jaquette ridicule. Vous aimez tous deux la nymphe Galatée , elle se moque sûrement de l'un de vous , & peut-être de tous les deux. Cependant quoiqu'il en soit, elle suivra le choix de son pere Amphrise , qui n'attend que la réponse de l'oracle pour la donner à celui qui

pourra lui faire la plus heureuse destinée.

E P A P H U S.

Et qu'a-t-on besoin d'oracle pour savoir
que c'est moi ?

P H A E T O N.

Toi ?

E P A P H U S.

Oui moi , qui suis le fils de Jupiter & d'Io.

P H A E T O N.

D'Io ? de cette vache enragée , qu'Argus
ne put garder avec cent yeux , & qui fut
cause qu'on fit la chanson , *bon homme garde
ta vache.*

E P A P H U S.

Et bien oui , d'elle & de Jupiter.

P H A E T O N.

Quant à Jupiter neant. Pour Io , je n'en
doute point , tant je trouve sur ton front
des dispositions à lui ressembler.

D O R I S.

N'insultez pas sa mere , je vous prie ,
nous savons ce qu'elle est ; mais qui est
votre mere Climene ?

P H A E T O N.

Climene est fille de Thetis , & c'est chez
cette vieille amie que le soleil venoit tous
les jours la voir entre chien & loup , &
que. . . tant y a què vous me feriez dire
plus que je ne voudrois.

D O R I S.

Quoi, Thetis se mêla des amours de votre
mere avec le soleil ?

P H A E T O N.

Vraiment , oui.

D O R I S.

Voilà justement la dernière ressource des vieilles coquettes ; ne pouvant plus retenir leurs amans comme maîtresses , plutôt que de les perdre , elles deviennent leurs confidentes.

P H A E T O N.

Vous savez mon origine du côté de l'eau, apprenez-là du côté de la terre. Je suis du sang des rois de Ligurie , où le royaume tombe en quenouille , & ma mere est la plus proche de la couronne , si le roi regnant Cigne , meurt sans lignée.

D O R I S.

Croyez-moi , attachez-vous moins à la terre ; si vous y êtes jamais en élévation , elle ne fera pas de durée , votre étoile vous promet un plus long regne sur mer.

E P A P H U S.

En effet , c'est un bon corps pour s'avancer sur les galeres.

P H A E T O N.

Vous n'êtes pas le premier qui me l'avez dit ; un devin que je consultai , car comme j'ai le cœur grand , je suis curieux de ma bonne fortune , m'assûra que je serois un jour chef d'espallier , ou tout au moins tire-gourdin. On dit que ce sont de beaux emplois.

E P A P H U S.

Diab! ils placent sur les bans les plus
proches du capitaine.

P H A E T O N.

Ho , frottes-toi encore contre moi , le
beau gars d'une vagabonde & d'une coureu-
se , que Junon a fait poursuivre par tous les
commisaires des quartiers où elle a mis le
pied.

D O R I S.

Tout beau , monsieur Phaeton , vous n'y
pensez pas de parler ainsi. Io a bien changé
de condition en devenant Isis. Elle a des
prêtres & des sacrifices : on fait l'enquête
de vie & mœurs d'Epaphus pour le déifier ,
& déjà quelques prudes de ce pays , amou-
reuses des nouveautés , ont commencé à
porter des offrandes dans les temples de sa
mere.

P H A E T O N.

A lui des offrandes ? *Il chante.*

*Si le peuple lâche
Foible du cerveau ,
A ce fils de vache ,
Fait le pied de veau ,
Je veux bien qu'on sache ,
Que je dis de ce tondu ,
Lanturlu , lanturlu , &c.*

E P A P H U S.

Voyez comme me traite cet insolent :

Sans respect du grand dieu de qui je tiens la vie,

P H A E T O N.

Gare que par ce fer elle ne soit ravie.

D O R I S.

Téméraire arrêtez, respectez Epaphus.

P H A E T O N.

Vous-même redoutez l'héritier de Phœbus.

E P A P H U S.

Toi, fils de ce beau dieu, vraiment tu nous en contes.

P H A E T O N.

Tiens, ne m'échauffes pas, j'ai les mains les plus promptes.

E P A P H U S.

Oui, pour couper la bourse & voler des mouchoirs.

P H A E T O N.

Et la mere & le fils iroient aux écorchoires,

Si je m'abandonnois à toute ma colere.

E P A P H U S.

Ah, quel blasphême; au moins, vous l'entendez, mon pere.

D O R I S.

Monsieur, sachez qu'Amphrise est un fleuve trop doux
Pour contracter jamais d'alliance avec vous.

Diable, quand vous seriez le fils de la Garonne,

Vous ne sauriez avoir l'humeur plus fanfaronne,

Il croit nous allarmer en faisant le breteur,

Retirez-vous, Amphrise est votre serviteur :

Touchez-là, par ma foi, vous n'aurez pas sa fille.

P H A E T O N.

Et qui donc l'obtiendra pour épouse, ce drille ?

E P A P H U S.

Parlez mieux.

D O R I S.

Oui, lui même.

E P A P H U S.

Ha, c'est fait de mes jours.

J'entens quelqu'un, peut-être on vient à son secours.

M O M U S *survenant.*

Quelle rumeur faites-vous ici ? vous vous chantez pouilles comme des crocheteurs , n'avez-vous point de honte ? vos manieres & vos discours ne dementent-ils pas hautement le sang dont vous vous vantez d'être fortis ? Il est vrai qu'aujourd'hui les enfans de meilleure maison , sont quelquefois les plus mal élevés.

D O R I S.

Vous venez me tirer d'un étrange embarras , je craignois qu'il n'arrivât ici quelque malheur.

M O M U S.

Et ma pauvre enfant , est-ce par les injures qu'ils se sont dites , que tu as crain qu'ils n'en vinssent aux mains ?

D O R I S.

Sans doute , & si des femmes en étoient venues jusques-là , elles se feroient par ma foi décoeffées.

M O M U S.

C'est que les femmes sont folles , & que les hommes de ce siècle ont meilleur sens. Je m'étois d'abord trompé , je voi bien qu'Epaphus & Phaeton connoissent le bel usage du monde.

E P A P H U S.

Assurément.

M O M U S.

Il y est établi de se mépriser , de se hair,

de se tromper , de se déchirer , de se détruire , & de s'enyvrer tous les soirs ensemble.

P H A E T O N.

Et ne se deshonore-t-on point à ce petit métier-là ? M O M U S.

Point du tout : comme il n'y a parmi les hommes , de mérite ni de mépris , que par cabale , plus on est méprisé dans l'une , plus on est estimé dans l'autre. Personne ne jouit pendant sa vie d'une réputation generale dans le monde , elle se distribue par nations , & dans les villes , par quartier. Tel est regardé comme un heros dans un isle , qui passe pour un fat en terre ferme , & à Paris où l'on se pique aujourd'hui plus que jamais de décider souverainement des choses , tel est brave au faux - bourg saint Germain , qui n'est qu'un poltron au marais , & tel brille dans les ruelles de l'isle , qui n'est qu'un sot dans les cercles fameux de la bute saint Roch. Mais venons à votre différent : ça voyons , que demandez-vous à Epaphus ? Pretendez-vous que le fils averé de Jupiter mesure son épée contre un malheureux enfant trouvé ?

E P A P H U S.

En effet , on ne fait s'il sort des enfans bleux ou des enfans rouges : il faut opter , monsieur , Phaeton : & ne pas se parer en même temps des couleurs de ces deux hôpitaux.

Momus,

M O M U S.

Sachez enfin que *chi tocca lui ; tocca me* ,
& que je suis pour vous en faire raison moi-
même.

P H A E T O N *d'un ton de colere.*

Oui , deux contre un , la partie seroit
mal faite ; je reviendrai dans un équipage
plus convenable à ma qualité ; nous nous
reverrons , nous nous reverrons. *Il s'en va.*

E P A P H U S.

Reviens , reviens seulement , tu trouve-
ras à qui parler. Mais ne perdons pas la
tramontane : ce drôle m'a paru colere ,
allons prier ma mere de faire sonner le
tocsin dans tous les clochers de ses temples ,
& de convoquer pour moi les vieilles
troupes , l'arriere-ban , & les milices de
l'Egypte.

S C E N E I I.

M O M U S , D O R I S.

M O M U S.

ET bien, as-tu toujours la même aversion
pour Phaeton ?

D O R I S.

Toujours la même ; je n'aime pas qu'on
se pare à toute heure de la noblesse de ses

ayeux , qu'on passe la moitié de sa vie à faire la généalogie de sa maison , sur tout quand on ne sauroit la prouver.

M O M U S.

Epaphus a-t-il mieux prouvé la sienne ? apparemment que tu es payée pour dire qu'il est fils de bon pere & de bonne mere.

D O R I S.

Qu'il soit fils de Jupiter , ou non , c'est de quoi , seigneur Momus , je ne m'embarasse point ; je ne suis pas assez sotte pour faire cas des enfans du côté de leur pere. Je ne fonde pas mon estime sur une chose si douteuse. Il suffit pour me mettre dans les intérêts d'Epaphus , qu'Isis déclare hautement qu'elle est sa mere , Isis qui est ma patrone , & notre principale déesse.

M O M U S.

Doit-elle tirer vanité d'être adorée dans un pays où l'on prodigue l'encens aux oignons, aux chats & aux crocodilles ? Ah ! si les dieux m'avoient fait naître femme , & que j'eusse à choisir d'être sur les autels de tous les temples d'Egypte ou sur un des theâtres de France, je ne balancerois guères à prendre ce dernier parti ; la peste ! la fortune est bien différente.

D O R I S.

Ferez-vous toujours le mauvais plaisant ? contrôlerez-vous éternellement toutes choses ? Vos critiques cependant ne sont pas

toujours justes , témoin quand vous reprochiez à Jupiter d'avoir mis au taureau les cornes au-dessus des yeux.

M O M U S.

Il est vrai qu'on ne s'est point corrigé : c'est la maniere dont on les place encore familièrement tous les jours , elles sont en vue de tout le monde , hors de l'animal qui les porte.

D O R I S.

Courage , continuez votre satire : mais qui êtes-vous , s'il vous plaît , vous-même , pour vous moquer de nos dieux ; vous qui ne devez le nom que vous avez qu'à vos mommeries , & qui d'ailleurs n'avez ni feu ni lieu , pas un réchaut qui fume pour vous ?

M O M U S.

Tu l'as dit , je suis railleur de profession.

D O R I S.

C'est un métier à se faire suivre de tout le monde , sans se faire aimer de personne. Ceux qui se plaisent le plus à entendre railler , sont ceux en effet qui haïssent les railleurs davantage ; plus ils sentent la finesse & la malignité de la raillerie , plus ils craignent d'en devenir les objets à leur tour. Mais laissons cela , dites-moi , je vous prie , aimez-vous Phaeton , vous-même ?

M O M U S.

Non.

Et pourquoi ?

MOMUS.

Ne fais-tu pas que je suis fils du sommeil,
& que Phaeton prétend être fils d'un dieu,
qui affecte ordinairement de troubler le re-
gne de mon pere.

DORIS.

Cette raison n'est plus de mise, depuis
que les femmes passent les nuits à jouer, &
les hommes à s'enivrer avec des chansons
tendres, & des airs des vieux operas; la
moitié du monde dort si avant dans le jour,
que le sommeil auroit tort de se plaindre :
mais je vois revenir Phaeton tout en colere.

S C E N E I I I.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

HO, ho, ho, ti farò veder, surfante, &c.
MOMUS.

A qui en avez-vous ?

PHAETON

Je vais porter ce cartel de défi à ce bel-
tre d'Epaphus : je n'ai voulu confier cette
importante affaire qu'à moi-même, *io sono*
il capitano, le trompette & la trombe; l'af-

faillant & le héros ; *l'oste e l'osteria* , *equando haverò ammazzato Epapho* , je serai encore par charité le porteur des billets de son enterrement. *Voi tu sentir la lettura del cartello di disfida?*

MOMUS.

Volontiers.

PHAETON *lit.*

Phaeton dit *Passe brun le hard* , chevalier de la zone torride , sire de l'isle des éternuemens & des catharrès , seigneur des éclairs , vapeurs , feux volages , exhalaisons & autres seigneuries à lui données en apanage par le soleil son pere , gouverneur pour son dit pere des indiens , bretons , provençaux , picards & généralement de toutes les têtes chaudes de quelque nation qu'elles soient : colonel general des mouches , mouchérons , guêpes , frêlons , hannetons & cousins : & mestre de camp de la gendarmerie légère des puces , &c. A l'impositeur Epaphus.

Poltron , qui te dis témérairement fils de Jupiter , le don que j'ai octroyé à la nymphe Galatée de mon cœur , rate , foye , & consecutivement de toutes mes parties nobles , avec leurs fonctions & dépendances , tant en dilection , liesse , que rancune : m'oblige à soutenir contre tout venant , spécialement contre toi , que comme ladite nymphe est fleur de beauté & de prud'homie , je le suis de vaillance & de loyauté ; & si la peau te de-

mange assez , truant malencontreux , pour vouloir par barat ou malengin , me disputer le terrain dans la banlieue de ses bonnes graces ; je te défie , soit au bris de lances , cliquetis d'armes , chamaillis d'épées , à coups d'estoc , de pointe & de taille , à coups de poing , de pied , de dents & d'ongles ; & te prouverai clairement par le pochement d'un œil , l'enfoncement d'une machoire , ou l'amputation d'une oreille , que tu es felon & outrecuidé.

M O M U S.

Fort bien.

P H A E T O N.

Je ne suis pas fils du soleil ! quand je n'en aurois pas d'autre preuve , je le jugerois à mon teint : mais je viens encore tout à l'heure de le demander à Esculape.

M O M U S.

Que veut-on faire ici de ce grand medecin ?

P H A E T O N.

Il est venu pour guérir de la gale un page de ma mere. Esculape me reconnoit pour son frere , vous ne lui contestez pas sa qualité ?

M O M U S.

Passé pour lui. Apollon l'a fait legitimer par les muses.

P H A E T O N.

Vous douteriez aussi peu de moi , si vous voyez comme ma mere pleure.

D O R I S.

Je n'en croirois pas davantage , défiez-vous de deux fortes de personnes sur leurs mens & sur leurs larmes , des normands des femmes.

P H A E T O N.

Quel outrage ! & le beau démenti que je ferois donner par le soleil , si je savois où l'aller trouver !

M O M U S.

Si vous n'êtes en peine que d'aller trouver le soleil , je m'offre de vous y conduire. suis fils de la nuit , vous ne doutez pas : je ne sache les chemins des états de marine , ils touchent à ceux de l'aurore ; & ceux de l'aurore à ceux du soleil il n'y a un pas , nous serons demain à son petit er , si nous marchons toute la nuit.

P H A E T O N.

Allons : mais attendu qu'on pourroit nous lever nos perruques , ou nous jeter dans quelque four d'involontaires enrolés comme des malheureux oublieurs, allez demander à la nuit une escorte de loups-garoux , chauve-souris , de chat-huans & de uettes. Je vais cependant porter ce carmon mon faquin de rival : je veux l'attirer sur le pré , cela ne retardera pas notre age , je l'aurai bien-tôt expédié. Salut , u'au revoir. *Il s'en va.*

MOMUS.

Je vous attendrai. Il y long-temps que je lui gardois celle-ci , c'est en le menant à son pere , que je prétens le faire périr , & délivrer notre ami Epaphus du seul rival qui pourroit traverser son bonheur. Mais voici Galatée.

S C E N E I V.

GALATÉE , MOMUS , DORIS.

DORIS.

Vous venez à propos , belle nymphe , pour être témoin des joutes de deux grands champions , qui vont se couper la gorge pour vous.

GALATÉE.

Per me !

MOMUS.

Sicuro per tè , tu sei l'Elena che fa pagnare questo nuovo Hettore , & questo altro nuovo Achille , tu sei la carogna à chi due corbeaux goureux font les yeux doux. Tu sei , &c. . .

GALATÉE.

Ah , che pazzia ?

DORIS.

J'entens un grand fracas : nos heros approchent , retirons - nous pour les laisser

e & juger tranquillement des coups.

M O M U S.

Si Epaphus ne roffe pas Phaeton , le
yen dont je me suis avisé est sûr pour
le défaire.

S C E N E V.

PHÆTON , LAMPETIE , ESCULA-
PE , PHAETUSE , CIGNE , PHEBE
armés ridiculement.

P H A E T O N.

Our mettre sur les dents mon indigne adversaire ,
C'est trop de mes trois sœurs , du cousin & du frere ,
geons nous en bataille : à moi le general
tient du combat , & l'ordre & le signal ,
ste volontiers à vous je le résigne ,
cousin , mon bras droit & mon lieutenant Cigne :
ant-garde sera de vos Liguriens
ape veillez sur les chirurgiens ;
ux blessez promptement soient fournis les remedes.
cet habillement vous n'êtes pas trop laides ,
mes sœurs , recevez chacune votre emploi ,
petie , à blanchir tout le quartier du roi
a-t-elle bien ?

E S C U L A P E.

Oui , c'est la plus grossiere.

P H A E T O N.

phæte sera des dragons vivandiere ,
é dans tout le camp criera du bran-de-vin.

C I G N E.

nire son génie , & cet ordre est divin.

P H A E T O N.

hant à l'ennemi qu'on garde un grand silence ,
urrez-vous , mes sœurs ? mais mon rival s'avance.

S C E N E V I.

*EPAPHUS à la tête d'une bande d'Egyptiens,
PHAETON & les autres.*

E P A P H U S.

Puisque vous me suivez, braves Egyptiens,
J'attendrai Phaeton à la tête des miens.

P H A E T O N.

Courage, mes amis, que l'on sonne la charge,
Attaquons : le terrain sera-t-il assez large ?
Pour gagner quelque chose, il faut s'évertuer,
Dépouillez bien les morts que nous allons tuer.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne !
Qu'est-ce donc que je sens, d'où vient que je frissonne ?
De quels mugissemens les airs ont-ils frémi ?
Je reconnois ta main, Jupiter ennemi,
Quel ombre ! roi des dieux, pour grace singulière,
A ce second Ajax accorde la lumière,
Mon bras dans ce moment n'a besoin que du jour,
Pour faire un pot pourri de ces gueux. Bat, tambour.

Le tambour bat, & après Phaeton continue.

Frapez, Cigne assommez, qu'aucun ne vous échappe.
Vous allez commander la réserve, Esculape.

E P A P H U S.

Esculape, qu'entens-je, ha ! quel trait d'assassin !
Vous marchez contre nous avec un medecin !
Vertu-choux vous auriez un trop grand avantage,
Qui pourroit de ses mains éviter le carnage ?
Nous savons trop combien son art peuple l'enfer,
Et ses coups sont plus sûrs que la flamme & le fer.

P H A E T O N.

Ha ! c'est trop discourir , commençons le carnage.

Epaphus & Phaeton forment un combat ; & après plusieurs lazzi , Phaeton remporte la victoire , donne la main à Galatée , & tout le monde se retire en criant : Vive Phaeton.



A C T E I I.

S C E N E I.

Le théâtre représente la première région de l'air.

PHAETON , MOMUS , sur des nuages.

P H A E T O N.

ARriverons-nous bien-tôt ?
M O M U S.

Tu n'y es pas encore.

P H A E T O N.

La mauvaise police qu'il y a dans les cieux !

M O M U S.

Pourquoi ?

P H A E T O N.

Les lanternes y finissent aussi-tôt que sur

la terre , & il y a tant de crotte dans les rues , que j'en ai les pieds tout mouillés.

M O M U S.

Innocent ! tu ne marches que sur des nues , il est vrai qu'elles sont fort humides : j'ai pourtant pris la rue du ciel que les commissaires ont soin de faire tenir la plus propre.

P H A E T O N.

Je voudrois qu'il y eut autant de boue que dans la rue de la Huchette , pourvu qu'il y eut autant de rôtisseurs ; & comment l'appelles-tu cette rue ?

M O M U S.

Via lactea , la voye du lait.

P H A E T O N.

Attens , j'ai heurté contre quelque chose , ne seroit-ce pas un fromage de Brie ?

M O M U S.

Gourmand !

P H A E T O N.

Il me semble qu'il y a long-temps que nous marchons , & cependant

Les portes d'orient sont encore fermées ,
Les chevaux de mon pere y paissent à l'entour ,

Et dans le firmament les étoiles semées ,
Consolent l'univers de l'absence du jour.

M O M U S.

Fort bien , Apollon n'aura garde de te désavouer pour son fils à ce langage :

voyons si tu l'es en tout le reste : as-tu beaucoup d'argent ?

PHAETON.

Comment diable , est-ce qu'il y auroit ici des voleurs ?

MOMUS.

Vraiment ! quand ce ne feroit que Mercure.

PHAETON.

Prions donc le guet de nous accompagner par précaution.

MOMUS.

Tu le crois assez sot pour être encore sur pied , il se regle sur celui de Paris , il est retiré dès minuit.

PHAETON.

Tant pis .

MOMUS.

Pourquoi tant pis ? quand une certaine heure est passée , on prétend qu'il n'y a que des fous & des yvrognes dans les rues ; & le juste mépris qu'on a pour ces gens-là , fait qu'on ne se met pas fort en peine de leur sûreté ; mais tu as donc de l'argent , puisque tu crains d'être volé ?

PHAETON.

Je ne crains que pour mes habits , le fripier me les feroit payer quatre fois plus qu'ils ne valent.

MOMUS.

Rassures-toi , voici du monde.

S C E N E I I.

DIRCE , MOMUS , PHAETON.

P H A E T O N.

Comment diable une femme ! une femme seule à l'heure qu'il est , est-ce qu'il y a ici un pont neuf & un cheval de bronze ?

M O M U S.

Non , mais celle que tu vois , pourroit bien tenir son coin à la samaritaine.

P H A E T O N.

D'où vient ?

M O M U S. .

C'est que selon toutes les apparences c'est une heure ; qui voudrois-tu donc qu'elle fût à l'heure qu'il est ?

D I R C E'.

Vous ne vous trompez point , & si vous ne me voyez point tout-à-fait dans l'équipage convenable à mon caractère , c'est que j'ai si peu d'occupation , que j'ai été contrainte de demander un autre emploi au soleil , pour ne pas demeurer oisive.

P H A E T O N.

Ce seroit dommage ; vous êtes prise d'une manière à ne pas reculer pour le travail , & vous avez un corps fort propre pour la fatigue.

DIRCE'.

Hélas ! il ne tient pas à moi ; mais tout le monde me fuit.

PHAETON.

Seriez-vous l'heure fatale qu'on a prise pour payer une vieille dette ?

DIRCE'.

Non , je suis celle qu'Appollon avoit arquée pour les restitutions de tous intenuis , maîtres d'hôtel , procureurs , écheneus , tuteurs , notaires , tailleurs & généralement de tous ceux qui manient l'argent l'étoffe d'autrui.

MOMUS.

Ah , ah ! vous êtes l'heure marquée pour restitutions ?

DIRCE'.

Oui , monsieur.

MOMUS.

Ah ! je ne m'étonne pas si vous êtes si œuvrée.

DIRCE'.

Je m'étois flatée , au furieux nombre de pourceurs qu'il y a dans le monde , de tant d'espèces différentes , que quand il n'y en auroit qu'un de chaque espèce qui restituât , je serois plus employée que la confidente , la coquette qui a la vogue. Mais ni les dans solaires des vestales & des augurs , ni les horloges des temples , ni les mondes des gens de palais , ni les riches pendu-

les des financiers , rien enfin de ce qui sert
à marquer les heures , n'a daigné me re-
connoître.

PHAETON.

C'est à quoi vous vous seriez attendue si
vous aviez sù comme moi l'aventure qui se
passa un jour aux enfers : je veux vous la
conter.



Les diables ayant député
Un esprit qui passoit pour le plus esprité
De tout leur empire terrible ,
Près d'un juge estimé le plus incorruptible
Que le sein de Themis ait jamais enfanté.

L'esprit offrit de l'or , & l'or fut accepté ;

La nouvelle au Cocite en est bien-tôt
portée ,

Et de cet illustre demon

Qu'un tel exploit couvroit d'un immortel
renom

La famille félicitée.

On le rappelle , il ne revenoit pas ,

On lui renvoye enfin message sur message ,

Le juge a succombé, que veut-il davantage ?

Disoit le conseil d'en-bas.

Le lutin de retour allegua pour excuse ,

Qu'il craignoit quelque remords ,

Que du bien mal acquis la sinderese accu-
se....

Méritez-vous d'être de notre corps ,

Lui

Lui dit le président du sénat redoutable ,
Est-ce là parler en diable ?
On vous croyoit habile , & vous n'êtes
qu'un sot.

Tout consistoit à l'obliger à prendre ,
Vous pouviez partir aussi-tôt ,
Il n'avoit garde de rien rendre.



Mais dites-nous un peu , quel métier faites-
vous donc ?

DIRCE'.

Je suis la coiffeuse de l'aurore , je viens
de cueillir ces fleurs de safran pour orner
les cheveux , & je vais me rendre à sa
toilette.

PHAETON.

Elle est donc bien près de se lever ?

DIRCE'.

N'entendez-vous pas l'eau de vie ? c'est
son réveil matin d'ordinaire.



S C E N E I I I.

*PHAETON , MOMUS , un vendeur
d'eau-de-vie , qui est à terre.*

LE BRANDEVINIER.

A *Qua vita , aqua vita , eau de vie , brandevin , & la dragée au bout , qui est-ce qui veut boire ? brandevin.*

PHAETON.

Hai , brandevinier ?

MOMUS.

Que veux-tu ?

PHAETON.

J'en voudrois bien prendre pour un sou ,
je sens que les brouillards m'incommodent.

LE BRANDEVINIER.

Quelqu'un ne m'a-t-il pas appelé ? la
peste de l'yvrogne qui m'arrête.

PHAETON.

Il me connoit. C'est peut-être quelque
coquin qu'Epaphus a envoyé sur le chemin
pour me faire pièce.

LE BRANDEVINIER.

Quel maraut est-ce donc qui appelle les
gens & ne se montre point ?

PHAETON.

Et me voici , je suis si près de toi ; ap-
proches.

LE BRANDEVINIER.

En effet , je croi l'avoir à mes oreilles ,
& je ne vois personne. Les brouillards sont
bien épais ; où êtes-vous donc ?

PHAETON.

Me voici , te dis-je : vuide seulement ;
que j'avale , *prasto* , pour un sou.

LE BRANDEVINIER.

Voilà qui est fait.

PHAETON.

Donnes.

LE BRANDEVINIER.

Prenez.

PHAETON.

Approches-toi.

LE BRANDEVINIER.

Approchez vous-même ; prendrez-vous ?

PHAETON.

Je ne te trouve pas.

LE BRANDEVINIER.

Quelle patience il faut avoir !

MOMUS.

Il y a une heure que nous t'écoutons la
coëffuse & moi , & que nous nous moquons
de toi , & ne vois-tu pas que tu es à moitié
chemin du ciel , & que ce pauvre diable
est sur la terre ?

LE BRANDEVINIER.

Ho ! c'est trop attendu , puisqu'il est tiré ,
il le faut boire , point de crédit à moi-même ,
cela me porteroit malheur , en voilà pour un

Ee ij

sou, bon, bien payé, mieux avalé. *Il tire un sou d'une poche, & le met dans l'autre.* Si j'avois cru que c'eût été pour moi, je me ferois fait meilleure mesure. Hei, gaillard, qui que tu sois, qui croyoit m'attraper, te voilà pris pour dupe. Eau de vie. *Il s'en va.*

DIRCE.

Adieu, messieurs, je payerai bien le plaisir que j'ai pris à m'arrêter avec vous, & je ne serai pas mal grondé par l'aurore.

PHAETON.

Demeures encore un peu.

DIRCE.

Je ne saurois, c'est moi qui donne tous les matins le chocolat à Cephale; vous ne croiriez jamais comme ma maitresse le choye; voici l'heure qu'il faut qu'il sorte d'auprès d'elle, si vous êtes encore là un moment, vous le verrez passer. *Elle s'en va.*

PHAETON.

Qui diable interrogeoit cette masque? voilà comme les déesses sont servies. Ho! que les femmes du monde comptent après cela sur la discrétion de leurs servantes.

MOMUS.

Les femmes du monde ne se soucient guères d'en avoir de discrètes; qu'elles se roient mortifiées si l'on ignoroit leurs affaires! l'éclat est la première idole à qui leur vanité sacrifie.

S C E N E I V.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

MAis que tu es inquiet : à quoi penses-tu ?

PHAETON.

A la sottise que j'ai faite d'avoir laissé échapper cette eau de vie ; quoique tu puisses dire , je gagerois que c'est un officier du go-belet de Bacchus.

MOMUS.

Non , te dis-je , c'est un franc brandevignier de Paris.

PHAETON.

De Paris !

MOMUS.

Oui , & de l'heure que nous parlons , Paris est justement sous nous.

PHAETON.

Que je serois curieux de voir ce quis'y passe , si nous avions le temps de nous arrêter !

MOMUS.

Arrêtons-nous : si le soleil étoit couché avec sa femme , nous risquerions de le trouver levé.

*Mais il est dans les bras de Thetis sa maîtresse,
Rien ne nous presse.*

Tiens , dans ce moment nous sommes directement sur le Châtelet, là, contre l'apport de Paris , près de la galere.

PHAETON.

Ha vraiment , ce drôle de brandevinier en fait long ; pour débiter sa marchandise il s'en va attendre au passage les jeunes gens qui sortiront de chez Rousseau. Mais que je suis simple de te croire ! on dit qu'il y a si loin du ciel à la terre ; comment pourrions-nous avoir entendu sa voix si distinctement d'une espace si éloigné ?

MOMUS.

Comment ? je vais te l'apprendre ; mais as-tu quelque principe de philosophie ?

PHAETON.

Oui-da , je sai *barbara* , *celarent* , *darii* , *ferio* , *baralipton* , &c.

MOMUS.

Quelle philosophie barbare ! tout cela a changé comme la medecine. Entens-tu le sistême cartesien ?

PHAETON.

Quelle bête est-ce là ?

MOMUS.

As-tu été curieux de la recherche de la verité ?

PHAETON.

Vraiment , quelque peu qu'ait duré Af

rée, j'en ai retenu l'air & les paroles :

Une premiere ardeur n'est bien-tôt plus
qu'un songe,

La verité devient mensonge,

Et le mensonge verité.

M O M U S.

Ce n'est pas cela ; apprens que la voix est
rtée par le moyen de la réflexion , l'air
l'enveloppe du son , comme les œuvres
certains poetes le sont du poivre & du
gembre. Justement l'air se plie en cor-
s , comme en petites trompes , ces trom-
font extrêmement sonores , le moindre
He les met en mouvement , elles s'en-
noquent , & par le moyen de la réflé-
& des concavités , les paroles , sans
s'en perde une syllabe , montent de la
basse cave de la terre , jusqu'au plus
galetas de l'Olympe.

P H A E T O N.

Je me dis-tu là ?

M O M U S.

nment voudrois-tu que Jupiter ca-
tous les vœux qu'on lui fait ; sur tout
les choses qu'on ne lui demande qu'à
voix & comme *in petto* ; par exemple
t d'une femme ou d'un mari ; l'inten-
des affaires d'un grand seigneur déré-
& semblables bagatelles qu'on ne se

donne pas la peine de demander tout haut.
Mais l'aurore ne brille guères pour l'heure
qu'il est , il faut qu'il soit plus de six heures.

PHAETON.

A quoi le connois-tu ?

MOMUS.

A ce que je vois , regarde.

PHAETON.

Et bien oui , je vois de jeunes gens qui
sont de pair à compagnon avec leurs la-
quais , qui tous à la fois veulent mener un
fiacre , & ont détrôné le cocher ; qui sor-
tent enfin de table , & se retirent fort jolis
garçons.

MOMUS.

Puisque ces messieurs se vont coucher, tu
vois bien qu'il est déjà six heures ?

PHAETON.

Mais qui sont ces gens sérieux & graves
que j'apperçois ? *Des philosophes passent sur le
théâtre , le Docteur & Pierrot.*

MOMUS.

Des philosophes.

PHAETON.

Des philosophes ! est-ce qu'ils vont à leur
école ?

MOMUS.

Non , ils en reviennent.

PHAETON.

De quelle secte sont-ils ?

M O M U S.

De la secte de ces fainéans de distinction, qui sous le nom pompeux de sages & de desabusés, font des repas de 15 à 16 heures, choisissent les quartiers de ville écartés, où ils s'assemblent en plein jour aux bougies ; pour toute leçon de sagesse , ils enseignent à leurs disciples à mépriser la moitié du genre humain , à renoncer à toutes sortes d'emplois , à ne rien faire , que d'âcher de mériter par leurs veilles , ce nom honorable parmi eux de convive de longue haleine.

P H A E T O N.

La respectueuse physionomie qu'a celui-ci , pour un chef de secte ! quel vilage significatif !

P I E R R O T.

Adieu , mon bon ami. Bon jour.

L E D O C T E U R.

A demain à la même heure , aux Torres ; le bon homme Pirante s'y trouvera.

M O M U S.

Hâtons-nous , il est plus tard que nous ne pensions , voilà une marquise qui sort du jeu.



S C E N E V.

UNE MARQUISE , UN FINAN-
CIER , UN PROCUREUR , & les mêmes.

P H A E T O N.

Q U i est cet homme qui lui donne la
main ?

M O M U S.

C'est un receveur general , & le don
Quichotte du lansquenet pour les dames.

P H A E T O N.

Que veux-tu dire ?

M O M U S.

D. Quichotte étoit le réparateur des torts
celui-ci est le réparateur des pertes.

C E P H I S E , *marquise.*

Allons donc vite , laquais , mon carosse.

D A M O N , *financier.*

Et bien , madame , vous voyez jusqu'à
quelle heure vous m'avez fait veiller ? le
moyen que je sois au bureau à 8. heures :
vous me faites perdre mes droits de pro-
fence.

C E P H I S E.

Ah , si ! monsieur , doit-on prendre gar-
de à ces bagatelles ? que vous êtes impoli !

D A M O N.

Si je le suis , madame , mon argent ne l'est point , mes especes sont toutes neuves.

C E P H I S E.

Ah , que cela est grossier !

UN PROCUREUR *appercevant Cephise.*

Que vois-je , ma fille ?

P H A E T O N.

Sa fille ! une si grande dame ! ce n'est qu'un crasseux de procureur.

M - O M U S.

Cela t'étonne ?

L E P R O C U R E U R.

Ha ! malheureuse , d'où fors-tu si matin ? faut-il que je sois réduit pour ton honneur à croire que tu ne fors que du brelan ?

P H A E T O N.

Le pere se leve , & la fille se va coucher ; elle sort du jeu , il va au Châtelet , il y a par tout du coupe-gorge.

L E P R O C U R E U R.

Jouer jusqu'au jour , miserable ! est-ce l'usage que tu fais , d'un bien qui m'a tant coûté à acquérir ?

P H A E T O N.

L'un vole , l'autre joue , ce qui vient de la flute , s'en retourne au tambour.

L E P R O C U R E U R.

Tu perds des trois ou quatre cens pistoles , pendant que depuis Perdigeon jusqu'au moindre mercier , tous les marchands ont des

garçons gagés exprès pour glapir éternellement a tes trousses ; pendant que tu laisses décrier ton maitre-d'hôtel comme la fausse monnoye , & qu'il n'est plus jusqu'à son oncle l'épicier qui veuille lui faire crédit d'un quarteron de gerofle : pendant que tu fais la conversation ordinaire de tous les malheureux galopins des degrés du palais , qui s'avertissent charitablement entr'eux de n'aller pas te servir s'ils attendent des gages. J'ai travaillé cinquante années pour te faire marquise.

C E P H I S E.

Et bien , vous m'avez fait femme de qualité , j'en ai pris toutes les manieres.

L E P R O C U R E U R.

Et que dira ton mari ?

C E P H I S E.

Monsieur le marquis ; pensez-vous qu'il s'en embarrasse ? il est homme de qualité , il fait vivre : adieu , monsieur.

D A M O N.

Bon jour , bon homme. *Ils s'en vont.*

L E P R O C U R E U R.

L'étrange vie qu'elle mene ! il valoit bien mieux la marier avec mon maitre clerc. *Il s'en va.*

M O M U S.

Tu viens de voir un petit échantillon de ce qui se passe dans cette grande ville. Pour peu que nous fussions encore à la considerer , nous verrions l'aventurier Erasme prenant sa

femme pour sa demoiselle suivante , & sa femme le prenant en même temps pour le galand qu'elle attendoit , se donner sans se connoître , par un *qui pro quo* heureux , des marques d'une tendresse , qu'au moment qu'ils se connoitroient , ils cesseroient d'avoir l'un pour l'autre : le tendre Harpagon se levant du lit sans y avoir trouvé le sommeil , pour aller mettre en pratique les louables moyens de secourir son prochain , dont l'idée l'a occupé toute la nuit , & retirer du commerce un argent , qui au gré de son ardente charité, ne produisoit pas d'assez grands biens , pour le répandre libéralement chez d'imprudens fils de famille , des officiers ruinés par leur mauvaise conduite , & des sous-fermiers excédés , & menacés du fort - l'évêque par le fermier general , impitoyable : Nous verrions ici l'orgueilleuse Camille , veuve le jour d'un homme de condition , & épouse la nuit d'un pied-plat.

Là, ici, là & de tous côtés de faux catons ; allant & venant à des rendez-vous amoureux , ménageant le secret de leurs bonnes fortunes , avec ce même artifice qu'ils employent si finement à répandre le bruit de leurs bonnes œuvres.

Nous verrions dans un bal la précieuse Amalasonte , doyenne des coquettes , maquignonnée par mille souris compassez avec

art , mandier sur la beauté de ses dents des louanges qui ne sont dues qu'à la dextérité de Carmeline.

Nous verrions au sortir de ce même bal , la mignature du tein de Dorimene s'effacer insensiblement , & le surtout de son visage ne pouvant plus soutenir son vernis , s'évanouir peu à peu comme une décoration d'opera , laissant déjà en quelque endroit succéder au portrait de l'aurore , l'original de la sybille.

Nous verrions l'habile & rusée Arca-bonne ne perdant pas ses filles de vue , attachée à leurs pas comme leur ombre fidelle , & semblable à la mere poule couvrant ses poussins innocens de ses aîles , repoussant avec fierté les attaques de la criarde belette, du milan amoureux , & du bruyant oiseau de proie : mais ne pouvant résister aux amorces du matois renard , qui lui fait briller le mil doré : apât inévitable de cette espece de volatile.

Nous verrions les Herodotes du cimetiere saint Innocent levés dès la pointe du jour , pour travailler avec application aux histoires fabuleuses du maitre-d'hôtel & de la servante.

Et si c'étoit un lundi au matin , & que nous voulussions parcourir la rue saint Denis & la rue saint Honoré , nous y verrions des scènes assez risibles ; & plus de cent

épées qui ont embarrassé la veille les allées des Thuilleries dans l'espace d'une nuit métamorphosées en aulnes. De-là , si nous tournions vers la rue des vieux Augustins , nous verrions le commissaire vigilant pourvoir avec beaucoup de bonté aux frais du déménagement de quelque honnête famille.

PHAETON.

Et ne verrions-nous pas aussi la demoiselle battue de l'oiseau, & menacée du commissaire transporter furtivement pour tout penates son saladier & sa cassette ? le Pierrot obligeant avertir civilement les passans de la retraite du guet ? le cabaretier laborieux multiplier le vin de Champagne ? l'industriel rotisseur , parfumeur & chasseur à la fois massacrer dans son galetas ses lapins de garenne , & puis les pendre en un endroit fort propre à leur donner un fumet relevé ? le chaircuitier officieux...

MOMUS.

Tais-toi , gourmand , tu ne penses qu'à ce qui a rapport à la gueule , voici bien d'autres objets. Nous entrons dans le zodiaque où ton pere a douze maisons , voici la premiere.



S C E N E V I.

Le théâtre représente les douze signes du zodiaque.

MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

Où ?

MOMUS.

Là, où tu vois ce mouton.

PHAETON.

Et que veut faire mon pere d'un mouton dans sa maison ?

MOMUS.

Il lui rappelle l'heureux temps qu'il étoit berger en Theffalie.

PHAETON.

Je croi, dieu me le pardonne, que la mere d'Epaphus nous a suivis.

MOMUS.

Où la vois-tu ?

PHAETON.

Ne voyez-vous pas une vache ?

MOMUS.

C'est le taureau celeste, imbecile.

PHAETON.

Je lui demande pardon, rien ne ressemble

e mieux à un chat qu'une chatte : mais qui
nt ces deux drôles de si bonne amitié ?

M O M U S.

Deux jeunes aydes d'office de Jupiter :
ir chef est Ganiméde.

P H A E T O N.

Demandons-leur du vinaigre , ou appel-
is un vinaigrier : promptement du vi-
gre.

M O M U S.

Pourquoi ?

P H A E T O N.

e vois une belle écrevisse : la peste elle est
z grosse pour faire elle seule une bisque ;
me , hoime , fuyons , sauvons-nous.

M O M U S.

Qu'as-tu ?

P H A E T O N.

e vois un terrible animal , un lion !

M O M U S.

affures-toi , de toutes les bêtes feroces ,
on est aujourd'hui celle qui peut faire
oins de mal ; il n'y a guères plus d'un
ue le soleil lui a trop bien rogné les
es.

P H A E T O N.

effet , il ne dit rien à cette demoiselle
t près de lui ; elle est parbleu jolie , je
lui en dire un mot.

M O M U S.

t'y frottes pas , il y fait trop chaud.
ne III.

Ef

P H A E T O N.

Qui est-elle donc, comment l'appelles-tu ?

M O M U S.

Virgo , la pucelle du zodiaque.

P H A E T O N.

Quoi , si grande ? je n'en avois jamais vu de cette taille , ho , ho , une balance !

M O M U S.

C'est la balance de la justice ; les dieux par pitié l'ont placée ici ; on l'a chassée de la terre.

P H A E T O N.

Autre peur , je tremble , sauvons-nous : quel monstrueux scorpion ! hé , monsieur , de grace , si vous êtes bon arbalétrier , défaites-nous de cette bête dangereuse.

M O M U S.

Voilà ta peur passée.

P H A E T O N.

Une chevre aussi ! Vénus oblige-t-elle quelquefois les dieux à prendre du petit lait ?

Vertubleu quelle pinte ! apparamment messieurs des aides n'ont pas mis le pied dans le zodiaque. Quoi , des poissons aussi ! est-ce que Neptune envoie jusqu'ici ses chasses-marée ? je pense , sauf correction , que ce sont des maquereaux , je croyois qu'on n'en voyoit qu'au mois d'Avril ?

M O M U S.

C'est un poisson de toutes saisons.

P H A E T O N.

qui les a si haut élevés ?

M O M U S.

s services qu'ils ont rendus.

P H A E T O N.

est vrai que ces services - là ne vont ja-
sans récompense.

M O M U S.

ous ne sommes pas fort loin du palais
leil , je vois assurément une des nym-
de sa maison.

P H A E T O N.

ous les domestiques de mon pere sont-
même ? la peste qu'il est bien servi !
to di bacco , qu'elle est jolie !

S C E N E V I I.

*VER représenté par Isabelle, MOMUS.
LAETON, LE MARDY GRAS.*

M O M U S.

rlons-lui ; & bon jour , la belle : qu'il
tes-vous , s'il vous plaît , si riante
aye ? Si je ne savois pas que le célibat
ligieusement observé chez Apollon ,
is croirois parée pour le jour de vos

L' H Y V E R.

Momus, de grace épargnez-moi ;

Si ma parure vous offense :

Car vous me connoissez , & vous voulez , je croi ,
Rire à votre ordinaire & railler.

M O M U S.

Non, ma foi ,

Foi de dieu qui ne dit que trop ce qu'il pense.

L' H Y V E R.

Avez-vous oublié que nous nous relevons
Tous les trois mois dans cette cour brillante ?C'est par quartier que nous servons ,
Mais vous le savez bien , je suis votre servante ,
Je n'avalerai pas le brocard tout entier.

M O M U S.

Puissai-je si je mens , nymphe jeune & galante ,
De l'humeur de Saturne être seul heritier !

L' H Y V E R.

Je suis la saison de quartier.

P H A E T O N.

La saison de quartier ! vous vous moquez vous-même ;
C'est l'hyver , & l'hyver a le visage blême ,
Il est vieux , cacochime , a les pâles couleurs :
Et votre jeune tein brille de mille fleurs.
Les lèvres de l'hyver sont mortes & gersées ,
Les vôtres ont l'éclat d'un vermeil saucisson ,
Et vous êtes l'hyver après cela , chanson :

Où sont ces bises glacées ,

Ces rhumes , ces frimats , & ces noirs aquilons

Marchant sur vos talons ?

Je ne voi rien en vous d'un semblable cortège ,

Que deux pelotons de neige ,

Encor , tant vous prenez de soin pour les cacher ,
Je n'en répondrois pas à moins que d'y toucher.

L' H Y V E R.

Fi donc , vous glaceriez vos doigts.

P H A E T O N.

En les soufflant j'en serois quitte.

L' H Y V E R.

l'hyver , vous dis-je , une seconde fois ;
 Et je ne viens jamais trop vite
 gré des vieux maris qui craignent la tempête ;
 cite le retour de cent jeunes guerriers.

P H A E T O N.

nnés gens ont peur qu'il croisse sur leur tête
 Autre chose que des lauriers.

M O M U S.

s si l'hyver a tant de charmes
 Que sera-ce donc du printemps ?

L' H Y V E R.

feroit pitié si vous voyez ses larmes.

M O M U S.

D'où vient ?

L' H Y V E R.

Le soleil dès long-temps
 tuné des vœux , des plaintes , des querelles

D'une infinité de belles ,
 a saison des fleurs éloigne les galans ,
 é les amours ennemis de la guerre :

Touché de leurs tendres soupirs ,

De faire regner sur la terre

Des horreurs au lieu des zephirs ;

Mais je confesse à ma honte ,

Nos guerriers font trop peu de compte

De mes glaces , de mes frimats :

Plus j'affectois d'être effroyable ,

Et moins j'arrêtois leurs pas.

n'avançant rien par les plus grands fracas ;

Dont je puisse être capable ,

oisi le parti de me rendre agréable :

ernière action m'a fait déterminer

A ce parti si raisonnable.

e pas de les voir , ces heros s'obstiner

A vaincre le froid & la neige

monts où le pied à la place du soc

rer le terrain seul a le privilege ,

Et s'y rendre maîtres d'un roc

Ef iij.

Qu'un hyver éternel assiége,
 Mais sans avoir besoin qu'on fasse un changement,
 Mon empire est toujours charmant.
 De toutes les saisons je suis la plus riante,
 C'est moi qui ramene le bal :
 Et quelle autre saison se vante,
 De faire comme moi naître le carnaval.

P H A E T O N.

Pour faire bonne chere abondante en richesses,
 Puissiez-vous revenir quatre fois tous les ans,
 Vous valez cinquante printemps.
 Vous avez des effets, il n'a que des promesses.

Je mets au nombre des sorts
 Quiconque autrement vous regarde.
 L'œuf à peine au printemps éclos,
 En hyver est grasse poularde.
 Qui se plaît à voir les sillons,
 Parés d'un ver naissant, n'est rien qu'une pécore :
 A mon gré le regne de Flore
 Est le regne des papillons.

C'est vouloir égaler les oignons aux citrouilles,
 Que de faire entre vous quelque comparaison :
 Pour moi je tiens pour la saison,
 Des saucisses & des andouilles.

P H A E T O N.

Mais quel est ce drôle enjoué,
 Qui se tient près de vous, l'avez-vous enroué ?
 Il ne dit mot.

L' H Y V E R.

Pourquoi vous le celer ?
 Tout ce que j'en dirai n'est pas par jalousie ;
 C'est un gourmand si plein de nectar, d'ambrosie,
 Qu'il ne lui reste pas la force de parler.
 C'est un jour.

P H A E T O N.

A le voir alaière,
 Frais & vermeil, coëffé de cervelats,
 Ce n'est pas au moins un jour maigre,
 Et c'est plutôt le mardy-gras.

Phaeton.

354

L' H Y V E R.

Vous l'avez dit.

P H A E T O N.

Que la semaine

plaire à lui voir ces airs gais , triomphans ;
rs est son parrein ?

L' H Y V E R.

Oui.

P H A E T O N.

C'est plutôt Silenc

Mais la semaine a sept enfans :

Ne pourrai-je point voir ses freres ;

L' H Y V E R.

oit un de nos jours , sûrement les voit tous.

P H A E T O N.

Voilà des discours contraires

Au proverbe de chez nous.

L' H Y V E R.

i qu'ailleurs les jours & les années,

Se suivent sans se ressembler ;

Mais le soleil ami des destinées

ait ici des jours que rien ne peut troubler.



uis le voilà déjà sur l'horifon , si vous
à lui parler , hâtez-vous pendant qu'il
pas plus élevé.



S C E N E V I I I

LE SOLEIL , MOMUS , PHAETON.

LE SOLEIL.

HA , ha , seigneur Momus vous voilà ?
que voulez-vous de votre serviteur ?

M O M U S.

Vous presenter une personne qui vous
doit être chere. *A Phaeton.* Fais ton com-
pliment , je te soufflerai.

P H A E T O N.

Grand dieu des saisons & des jours , œil
du ciel , qui , quoique rond comme celui
d'un chat , ne laissez pas de rendre la face
du firmament & brillante & majestueuse :
planette dont le vertigo fait la santé de l'U-
nivers , & la fécondité de la nature : auteur
du métal radieux , incomparable bateur
d'or : premier monnoyeur dans les veines
de la terre , où vous faites des especes bru-
tes , dont les plus gros monarques ne sont
après vous que les misérables rogneurs :
meurrisseur des figues & du muscat : com-
mode dessécheur des crotes au grand soula-
gement des piétons : pere de toutes bonnes
choses , du bled , du vin , des melons , des
raves , des carottes , des grenouilles , des

oquets , des singes , & mon père si mal-
e dit vérité , & si ce n'est pas une fausse
e de Climene.

LE SOLEIL.

Quoi ! te voilà , mon cher Phaeton ?
s t'asseoir près de moi , que je t'em-
se.

PHAETON *vers Momus.*

t bien vous le voyez , allez le dire à
phus.

MOMUS.

Puisque vous voilà ensemble , je n'ai plus
faire ici. *Bas à Phaeton.* Souviens-toi de
ire jurer par le Stix.

LE SOLEIL.

a , que j'ai de plaisir à te voir ! & que
la pauvre Climene ?

PHAETON.

lle pleure , elle se désole.

LE SOLEIL.

ourquoi ?

PHAETON.

n dit que je ne suis pas votre fils , qu'el-
ous a coiffée comme ma tante la Lune ,
outé à votre tête un rayon de croissant.

LE SOLEIL.

e punirai quiconque attaquera son hon-
avec les mêmes traits dont je punis
lacieux qui osa insulter à ta grande me-
atone.

PHAETON.

Ha ! je reconnois mon sang , la tone ;
 mais il ne faut pas pour cela vous emporter,
 vous êtes chaud & bilieux , la colere est
 nuisible aux personnes de votre tempera-
 ment : je ne voudrois pas qu'à mon occa-
 sion , mon cher papa , il arrivât quelque
 éclipse , & qu'il vous falût mettre au lit
 pour un *colera morbus*.

LE SOLEIL.

Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

PHAETON.

Que vous me donniez une preuve authen-
 tique que je suis votre fils , en m'accordant
 une bagatelle que je viens vous demander.

LE SOLEIL.

Tu obtiendras tout de moi.

PHAETON.

Me le promettez-vous ?

LE SOLEIL.

Je t'en donne ma parole.

PHAETON.

Seriez-vous point normand ?

LE SOLEIL.

Tu n'as qu'à parler.

PHAETON.

Jurez-en.

LE SOLEIL.

Je te le jure par Jupiter.

PHAETON.

Vous voulez me tromper.

LE SOLEIL.

ne tromper ! je jure par le pere & les
hommes & des dieux.

PHAETON.

au serment de nêfles ! jurez par quelque
que vous craignez davantage.

LE SOLEIL.

sur tout ce que tu voudras.

PHAETON.

sur le Stix.

LE SOLEIL.

si, j'atteste l'onde redoutable de ce fleu-
vellement inconnu à mes yeux.

PHAETON.

bien , il n'y a qu'un mot qui serve :
de quoi est la triomphe , mettez pied
re , je veux pour le reste du jour seule-
t , mener votre fiacre.

LE SOLEIL.

h ! malheureux tu n'y penses pas , c'est
ose la plus difficile.

PHAETON.

iroit-on pas que c'est le premier que j'ai
é au mépris des bornes les plus discour-
s : je n'ai versé qu'une fois , j'avois un
ou , mais aujourd'hui , donnez , donnez
ènes. LE SOLEIL.

aittes un dessein si téméraire qui entraî-
ta ruine.

PHAETON.

oulez-vous donc qu'on appelle bâtard

un fils qui vous fait honneur , & qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau ?

LE SOLEIL.

Cette crainte où je suis pour toi , prouve assez que je suis ton pere.

PHAETON.

Un dieu ne peut être parjure.

LE SOLEIL.

Non , mais les hommes se rétractent tous les jours , quittes un. . .

PHAETON.

Si vous êtes religieux en dieu , je suis opiniâtre en diable.

LE SOLEIL.

Veux-tu sûrement perir ?

PHAETON.

Que vous connoissez mal la grandeur de mon ame !

J'aime encor mieux mourir , que passer pour infâme.

LE SOLEIL.

Puisque rien ne peut t'arrêter , prends garde au moins. . .

PHAETON.

Ha, que de discours ! hors d'ici : bon voyage.

LE SOLEIL.

Je vais m'envelopper d'une nue pour cacher ma foiblesse à l'univers , & l'empêcher de s'appercevoir de mon absence.

CENE DERNIERE.

PHAETON *seul.*

A ! me voici seul dans ce char plus brillant que le carosse d'un nouveau é. Je voudrois bien que Galatée me vit cet équipage, la mener à Paris, & lui al-
onner une fricassée de poulets à Passi. Al-
la prendre doucement, mes amis. Il faut
r d'abord civilement à ces chevaux :
chevaux des dieux sont bien plus raison-
es que beaucoup d'hommes que je con-

Allons , mignons, & quand nous au-
Galatée, nous gagnerons au petit trot la
de la conference. Je vous ferai doubler
ir & l'ordinaire & la litiere; ce n'est pas
côté-là à gauche, à gauche, dia u ru hau.
mon sieur Pirois , vous n'avez pas meil-
bouche ? si je prends mon fouet , mon-
Eous ? heï vilains animaux où diable
tez-vous ? Ethon & Phlegon accordez-
à la volée; peste des coquins! vous me-
ez d'être à la charue. Où diable mon-
ous ? ce n'est pas là , reculez , vous dis-
Mais en voici bien d'un autre , ils vont
précipiter du grenier à la cave. Dans
e descente vous allez vous jeter ? dou-
ent ; heï , holà quelqu'un des palfre-

niers de mon pere ? vite , dépêchez-vous , venez ; enrayez , enrayez , tout le monde est sourd , la peste , la canaille ! il me valoit mieux passer pour bâtard toute ma vie. On dit qu'il y a une charette dans le ciel , n'y auroit-il pas quelque charitable personne qui voulût la mettre devant ces maudits animaux ? Je ne puis les arrêter , je suis perdu , je suis mort ; diable emporte Momus , Epaphus , Galatée & mon benêt de pere. Je serai fils de qui l'on voudra , d'un joueur de vielle , d'un cornet à bouquin , d'un gagnedenier , de la Couture. Ha ! maudits chevaux , si j'en échape , je vous rendrai inhabiles à peupler le haras celeste. Les voilà qui ont pris le mors-au-dents & me vont emporter au-dessus des espaces imaginaires.

La Terre , les Dieux des bois & des eaux avec le fleuve Pô , viennent faire une musique enragée. Deux Satyres.

LA TERRE.

On rôtit mes plaines ,
Ce n'est pas un jeu ,
Ruisseaux & fontaines ,
Tout crie au feu , au feu , au feu , &c.

Echevin tranquille ,
Reveillez-vous :
Les seaux de la ville ,
Nous brûlons tous , nous brûlons tous , &c.

Plusieurs porteurs de seaux de la ville , entrent.

Seringues bourgeoises,
 Accourez ici,
 Les flammes grégeoises,
 Sont moins que ceci.

Plusieurs seringues entrent, &c.

Maitre du tonnerre,
 Quel sort inhumain !
 Fais qu'au moins la terre,
 Brûle de ta main.

LA TERRE *continue.*

Qui tarit les rivières,
 D'où ce feu sort-il ?
 L'Euphrate & le Nil
 Sont des pissotières.



Je voi dans ces cuves
 Bouillir le vieux Pô,
 Il est aux étuves,
 Il crève en sa peau,
 De l'eau, de l'eau.

Le chœur répète, de l'eau.

3 **P O** *représenté par Pasquariel.*

Tu vois d'un côté le Pô,
 Et de l'autre Margot;
 Tu fais la soif qui nous étrangle,
 Vend-nous de l'eau pour un teston :
 Jupiter, je te crois trop bon,
 Pour dire non, non, &c.

UN SATYRE.

Dans nos jardins tout est aride,
 Evitons le destin des choux,
 Pour tenir notre corps humide,
 Vuidons les pots, atrosons-nous.



Mes chers amis dans la pepie,
 Qui menace le genre humain,
 Demande qui voudra la pluye,
 Je ne demande que du vin,
 Du vin, du vin, du vin, du vin.

Phaeton reparoit en l'air , son char renversé à demi ; dans le même temps Jupiter le foudroie , & le précipite avec son char.



A C T E I I I.

S C E N E I.

MOMUS , suivi de plusieurs valets.

H*Orà che Fetonte è morto , Epaso non hà più rivale , e le sue nozze con la nympa Galatea si faranno sta notte. Suo padre Anfriso a digia ordinato la cena. (Vers un des valets.) Va-t-en toi à la pêche. Ma che diavolo tutta la ripa del fiume est rotie ! si le poisson est de même , il nous épargnera la peine de le frire. Pour moi je m'en vais à la chasse de la bête noire & de la bête fauve , per farne dé pasticci. Je prendrai aussi beaucoup de gibier pour le rôti , cailles , faisans , pernici. Les capitaines de chasse de ce pays-ci , n'ont pas les mêmes raisons pour être si jaloux de leurs capitaineries qu'en France. Toi , fais-moi un grand abbatis d'oiseaux de riviere , canards , sercelles , beccasses , beccassines. (Il aperçoit Cigne.) Ma che vedo ! aspetta ; ecco un animale che sarà squisto per far una buona minestra , vado ad ammazzarlo. Il le couche en joue.*

SCENE

SCENE I I.

MOMUS, CIGNE.

CIGNE *chant.*

A, quelle cruauté de me ravir le jour!

MOMUS.

Entens-je, un cigne qui parle?

CIGNE.

, méchant dieu! contentes-toi de tirer
 les hommes par tes coups de langue;
 en repos un prince infortuné, qu'une
 constante a mis en cet état,

MOMUS.

duvet est donc la récompense que tu
 pour avoir été bon ami de Phaëton?

CIGNE,

l'as dit.

MOMUS.

l'aurais pas cru, si je ne le voyois, qu'il
 encore un bon ami dans le monde.
 r'aurait mieux fait de se métamor-
 r en cigne noir, ou en merle blanc,
 rendre la chose plus extraordinaire.
 on & fidèle ami en ce siècle! Vas, tu
 long-temps le seul de ton espèce.

CIGNE.

las! c'est mon ami qui m'a fait ce que

Tu n'es pas le premier. Je connois mille gens dont les plumes & le ramage font des presens de leurs meilleurs amis. Adieu, pauvre diable, avertis-moi de ta premiere couvée : je voudrois bien engrainer le grand canal de la cour de ta race : un vrai ami en ce pays-là est un oiseau bien rare.

S C E N E I I I.

ESCULAPE, PHAETON étendu mort
sur un mausolée.

E S C U L A P E.

Ecco la tomba del mio misero fratello : caro fratello ! la troppa ambizione ti ha perduto. Mon pere Appollon m'a prié de te ressusciter, *ma mi sovviene della collera di Giove pour avoir ressuscité Tindare. Che farò ? Da una parte l'amicitia, dall'altra la paura : ceda la paura all'amicitia, Apollo prendera le mie parti, & me le fera pardonner. C'est trop deliberer ressuscitons-le. Voici une boîte du même onguent pour la brûlure, dont je me servis autrefois contre la foudre de Jupiter. Questo è un fiasco, d'humide radical, & ceci est une fiole d'esprits vitaux. Il faut les lui souffler par les narines, & par les oreilles :*

nençons à le graiffer ; & puis avec ce
 et qui est composé d'un poulmon d'a-
 plaidant, soufflons-lui *dentro le viscere*.
to della rispiratiene. (*A mesure qu'il dit*
ces choses , il les execute l'une après l'autre)
 Il éternue , les esprits travaillent. Fi ,
 âché un mauvais signe de vie. *L'anima*
be sortir da questa parte , tournons-le. *Il*
l sur son séant.

H A E T O N *en ressuscitant chante*.

me réveillant je veux toujours boire ,
 ur moi je croi que je dors sale.

E S C U L A P E.

parle & il chante ! bon , il dansera
 vite.

P H A E T O N *se relevant*.

boire : Ah que je suis alteré ! Aurois-je
 oupé de mortadelle , de harengs fors ,
 anchois ? je n'ai pas encore les yeux
 ts que j'ai une soif effroyable : *ho un*
lentro le budella che credo che Plutone con
i marmittoni dell' inferno faccino la cucina
io ventre. Que j'ai le gosier sec ! &
 nne n'a la charité de m'offrir un verre
 n pour l'humecter. Ha ! où est main-
 t la pinte que j'ai trouvée en allant
 mon pere ? Quelle soif ! mais que vois-
 à suis-je ? dans quel diable d'étui me
 : fourré ? mon bois de lit est métamor-
 : en marbre. Qui diable a volé mes draps
 a couverture ? Etois-je hier yvre ? Est-

ce que mon armée & moi nous avons passé la nuit au bibouac ? Je me trouve tout seul dans cette campagne qui est grillée, comme un carré que la servante a laissé brûler. *Ah poveretto!* Il faut que j'aye bien dormi pour avoir oublié par quelle aventure je suis ici.

ESCULAPE.

Cröyez-vous, tout de bon, n'avoir fait que dormir, mon frere ? Vous avez été mort, c'est moi qui vous ai ressuscité par le pouvoir de ma medecine.

PHAETON.

Pour un qu'elle ressuscite, elle en fait mourir bien d'autres.

Ma tu ti burli di me, io sono stato morto? Le diable m'emporte si je m'en suis apperçu.

ESCULAPE.

Vous l'avez si bien été, que vos sœurs à force de vous pleurer, ont été métamorphosées en ces arbres que vous voyez.

PHAETON.

Jupiter les y maintienne: outre le plaisir d'être unique, je les aime mieux peuplier que filles: au moins ne porteront-elles point de fruit qui me deshonore. . . . Mais qu'est-ce qui degoute de celle-ci? Ce doit être Phebe, elle étoit un peu chassieuse.

ESCULAPE.

Comment, diable! c'est de l'ambre.

P H A E T O N.

Ha ! ma chere sœur , pleurez-moi un collier pour Galatée. Que Galatée sera parée avec un collier composé de mes neveux !

E S C U L A P E.

Questo vecello è Cigno ?

P H A E T O N.

C'est mon cousin : le pauvre animal, il n'a fait que changer d'espèce. Tant mieux s'il ne peut pondre , ou s'il vient à casser ses œufs , je serai son heritier.

S C E N E I V.

M O M U S , D O R I S , P H A E T O N ,
E S C U L A P E.

M O M U S *bas.*

EN effet , le voilà ressuscité , feignons d'être dans ses intérêts , pour mieux traverser son amour.

D O R I S.

Hé bon jour , monsieur Phaeton : comment vous êtes-vous trouvé de votre voyage ?

M O M U S.

Sois le bien revenu de l'autre monde , puisque te voilà ressuscité , le destin veut que nous soyons bons amis ; & il voudra aussi apparemment qu'Epaphus te cede Galatée ; & tu n'ignores pas que les dieux les plus puissés sont obligés de céder au destin.

P H A E T O N.

Allegrezza , Galatea fara ma moglie.

D O R I S.

Alte-là , s'il vous plaît : Galatée dépend d'un pere qui ne la veut marier qu'à quelque bon parti , & les enfans d'Apollon ne sont jamais riches.

P H A E T O N.

C'est lui pourtant qui forme l'or.

D O R I S.

Mais ce n'est pas lui qui le distribue.

M O M U S.

Il en est du soleil à l'égard de l'or , comme des Espagnols à l'égard de la flotte des Indes ; ils en sont les maitres , ils la font venir , ils la conduisent à bon port , & pour tout profit , n'en ont que l'honneur & la peine.

P H A E T O N.

Sans aller chercher une comparaison à Cadix, par tout où il y a de grands seigneurs qui ont des intendans , les grands seigneurs jouent le rôle des Espagnols.

E S C U L A P E.

Si mon pere n'a pas de l'argent comptant à lui donner , au moins le peut-il enrichir avec quelqu'un de ses métiers. Je m'en vais lui en parler.

S C E N E V.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

Qu'est-ce que me servira d'être fils d'un dieu , si sans égard à ma qualité je suis réduit à vailler ? Je verrai tous les jours les enfans des maltotiers , des procureurs , des banquiers , des huissiers & des sergens mêmes , courir à gogo sans rien faire ? peste , bienheureux sont les enfans dont les peres sont sages !

MOMUS.

T'es-tu gâté pour n'avoir fait ce matin que courir à Paris en passant ? Ce n'est que là où les néans se tirent d'affaires ; par tout ailleurs faut avoir un métier si l'on veut vivre.

PHAETON.

Et mon pere en a-t-il quelque bon à me proposer ?

DORIS.

Je le crois , il est menétrier , maçon , architecte (c'est tout un à l'heure qu'il est) dentier , poëte , medecin , en voilà à choisir.

PHAETON à Momus.

Aides-moi , je te prie , toi qui te piques de connoître les defauts de toutes choses.

Gg iv

M O M U S.

Je le veux bien , voyons ; te sens - tu du penchant pour l'architecture ?

P H A E T O N.

Et qu'est-ce que chante cette architecture ?

D O R I S.

Elle apprend à bâtir de beaux palais dans l'ordre corinthien , dorique , ionique ; elle approche ceux qui la possèdent des grands , & les rends nécessaires à leur faste & à leur magnificence.

P H A E T O N.

Bon , je fais la récompense qu'ils en doivent attendre , par le propre exemple de mon pere.

Ayant bâti les murailles de Troye ,
Son marché fait avec Laomedon ,
Il fut sa dupe , & pour toute monoye
Il n'en reçut qu'un bon jour sur ce ton ,
Et toulouronton ton taine , &c. ,

M O M U S.

C'est bien pis aujourd'hui ; & qui diable peut songer à bâtir ? Les bourgeois sont trop sages , & les grands seigneurs ont trop d'autres dépenses à faire. A peine en est-il encore qui puisse fournir à leur équipage de guerre ; réparer dans leurs livrées , à la faveur d'un petit bordé artistement appliqué sur un surtout , le défaut des juste-au-corps , des vestes & du gros galon , & soutenir par quelque grosse pièce leurs tables à moitié

nbées. On en trouve encore quelqu'un ,
i pour tracasser noblesse , fait rapetasser
vieilles masures , & replâtrer des salons
umés. Mais qui veux-tu qui pense à éle-
des palais du fondement ? on a moins
oin d'architectes pour en construire des
iveaux , que de charpentiers pour étayer
ruinés.

PHAETON.

Percez-m'en d'un autre. Je vois bien qu'à
métier-là , je ne gagnerois pas de l'eau
r boire.

DORIS.

ais-toi devin.

PHAETON.

t cela me vaudra-t-il quelque chose ?

MOMUS.

demandes-le à Doris qui te le conseille.

DORIS.

es seules femmes seront capables de t'en-
ir. L'une te viendra demander si son
nt la préfère de bonne foi aux solides
is de sa vieille , mais riche rivale : l'au-
si le gros lingot d'or qu'elle amadoué ,
era bien-tôt dans ses panneaux. Que de
nes inquiètes du repos de leurs maris ,
nt la curiosité de s'informer s'ils seront
tôt affranchis des misères de cette vie !
le guerriers de valeur équivoque te con-
ont en partant pour l'armée , sur le de-
e leur campagne !

M O M U S.

Oui : mais la justice ?

P H A E T O N.

Et qu'auroit-elle affaire à moi ? Viendrait-elle me demander si tous les jours elle n'est pas vendue , si des juges qui ont la pudeur de ne pas recevoir de l'argent en espee , n'ouvrent pas la porte aux presens , sans scrupule , & sans honte ? Il ne faut pas pour cela aller au devin.

M O M U S.

Apprenez à parler : recevoir des presens pour rendre la justice , ce n'est pas la vendre , cela ne doit s'appeller tout au plus que la troquer. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit , je veux dire , que si tu excellois dans le métier de devin , la justice pour consulter ton urne après ta mort , craignant que tu n'allasses porter tes os ailleurs , te feroit peut-être brûler pour avoir de ta cendre.

D O R I S.

Bon , bruler : si tout le monde étoit traité selon ses mérites.....

P H A E T O N.

Les fagots aujourd'hui se vendroient plus de cent dix sols le cent. Oui , que de plus hardis le hazardent. Chat échaudé a peur d'eau froide. Point de devin.

D O R I S.

Je vois venir Galatée , il faut vous laisser délibérer ensemble sur les soins de votre

énage, nous reviendrons savoir votre résolution.

MOMUS *bas.*

Allons en donner avis à Epaphus. *Haut.*
ne veux point troubler votre tête à tête.

SCENE VI.

GALATE'E , PHAETON.

GALATHE'E.

*Allegro, signor Fetonte, che siate uci-
to dal foco come l'oro dalla cupella : la
ice de son bucher & un boudin dessous
cendres.*

PHAETON.

*Non hò piu paura, bella Galatea, che del
de vostri sguardi,*

SCENE VII.

MOMUS , DORIS , PHAETON ,
GALATE'E.

MOMUS.

T bien, es-tu d'accord avec Galatée ?
vous êtes-vous déterminé sur le choix
à métier ?

PHAETON.

e n'y ai pas seulement pensé.

M O M U S.

Il est vrai qu'il n'y en a guères de meilleur que celui d'avoir une jolie femme. Je connois bien des gens qui n'en ont point d'autre , & qui ne laissent pas de faire figure dans le monde.

P H A E T O N.

Vas-t-en au diable avec ta figure.

D O R I S.

Je pense à une chose ; s'il se faisoit violon , il entreroit à l'opera.

P H A E T O N.

Violon , moi ? suis-je fait pour être enseveli dans un orchestre ? je voudrois briller sur le théâtre.

D O R I S.

Cela dépend encore d'Apollon. La musique & la danse sont de beaux arts , dont il est le souverain dispensateur.

M O M U S.

Oui , mais pendant qu'il s'égosillera sur la note en public , on donnera peut-être tablature à Galatée en chambre.

P H A E T O N.

Je l'en empêcherai bien , je ne la perdrai pas de vue , & je n'entrerois à l'opera qu'à condition qu'elle y entreroit avec moi : on n'auroit vraiment le bénéfice qu'avec les charges.

G A L A T E ' E.

Avec les charges , je ferois fort bien ma

partie ; je fai chanter , écoutez. *Elle chante.*
Je fai auffi danfer , danfons enfemble. *Ils danfent.*

P H A E T O N.

Tenons-nous-en à la danfe , nous nous ferons trop admirer.

M O M U S.

Peut-être pour un temps : mais vous êtes un yvrogne , un gourmand , monfieur Phaeton ; vous grossirez , adieu ma taille : vous aurez en même temps des affaires en tous les quartiers de la ville , adieu mon jarret ; vous arriverez effoufflé pour danfer , & vous battrez du flanc aux premiers fauts de l'entrée. Pour Galatée , elle fe gâtera la taille lorsqu'elle y pensera le moins.

P H A E T O N.

Nous chanterons quand nous ne pourrions plus danfer.

D O R I S.

Il n'importe pas de quelle taille on foit pour la voix.

M O M U S.

J'en conviens , mais je dois avertir mon ami d'une chofe.

P H A E T O N.

De quoi ?

M O M U S.

De te préparer à voir ta femme obligée de foutenir l'irruption des fleurettes banales des pasteurs de la fcène lyrique.

P H A E T O N.

Qu'entendez-vous , s'il vous plaît , par fleurettes banales ?

M O M U S.

J'entens que si un jeune homme , que ses débauches auront décrié parmi les belles , veut s'établir le renom de galant , il choisira ta femme pour lui jurer qu'il a renoncé au vin en faveur de ses charmes , & croira faire au sexe une réparation publique , en poussant des hoquets amoureux à la face du parterre , du paradis & des loges.

P H A E T O N.

Ho ! parbleu qu'il demeure dans sa crapule ; je ne veux pas passer pour sot , afin qu'il cesse de passer pour yvrogne.

M O M U S.

Tantôt un galant plus dangereux & moins jeune , nouveau tithon à qui ses prouesses pour une infinité d'aurores naissantes n'ont plus guères laissé que la voix , jettera l'œil sur elle pour la rendre l'objet éclatant de ses brillantes galanteries , & s'acharnera à la pourchasser de coulisse en coulisse devant tout le monde , pour se consoler du peu de chemin qu'il lui feroit faire s'ils étoient tête à tête.

P H A E T O N.

Passé pour celui-là , les galans de ce caractère font quelquefois du bien , & ne sauroient jamais faire grand mal.

M O M U S.

Il est vrai , mais le mal est , que si quel-
 e seigneur , d'un certain fracas s'avise de
 prendre des soins pour Galatée , quelque fa-
 uée qu'elle soit de ses ennuyeux empor-
 nens , quelque sage conduite qu'elle puisse
 avoir , elle ne sauroit empêcher que le
 flatteur malin , témoin de ce manège , le
 bourgeois soupçonneux , le sot défiant , la
 femme de qualité envieuse & jalouse , la
 demoiselle de vertu douteuse qui mesure
 tout à son aulne , le jeune étourdi qui veut
 tout savoir , le nouveau débarqué
 dans la province , qui n'a fait qu'un saut du
 coche à l'auberge , & de l'auberge au par-
 terre : elle ne sauroit , dis-je , empêcher
 que tous ces gens-là ne s'imaginent que le
 seigneur est heureux : & c'est tout ce que le
 seigneur souhaite.

P H A E T O N.

Diab!e !

M O M U S.

La plupart du monde ne juge que sur la
 superficie : & quand il voit un héros appli-
 qué au siège de Sciros , où il n'aura pas man-
 qué un seul jour de tranchée , se donner
 du mouvement , changer plus souvent
 de place que le théâtre de décorations , &
 se débarrasser dans les cordes des machines ,
 ne doute pas qu'étant devenu grand hom-
 me de guerre par son assidu service , il ne

prenne d'emblée les places qu'il attaque, quoi qu'il en demeure souvent au blocus.

PHAETON.

Point d'opéra, ma mie : pas a san bleu, que ces messieurs cherchent quelqu'autre que ma femme pour les mettre en réputation.

SCENE VII.

ESCULAPE, MOMUS, PHAETON,
DORIS.

ESCULAPE.

A Pollon a favorablement accueilli la proposition que je lui ai faite pour vous. Il va venir, & il vous dira lui-même qu'il vous rendra celebre dans celui de ses métiers que vous aurez choisi.

DORIS.

Nous voilà bien embarrassés sur le choix d'un métier, qu'Esculape lui enseigne la medecine, Phaeton y gagneroit tout ce qu'il voudroit, lui qui seroit savant,

MOMUS.

Tant d'ignorans s'y enrichissent.

ESCULAPE.

Notre métier étoit bon autrefois, mais il est aujourd'hui trop décrié ; personne ne donne plus dans nos mots spécieux, tous les enfans savent que l'oxicrat n'est que de l'eau

eau avec du vinaigre , & le quinquina
ou graticul.

M O M U S.

Joint que chacun a la malice de vous
aider : l'un va se faire tuer à l'armée sans
secours des médecins , l'autre crève en
vingt-quatre heures des excès qu'il a fait ;
nous attendre vos ordonnances. Et dans les
cas extraordinaires, charlatans pour char-
latans, on a recours aux empiriques.

P H A E T O N.

Et dans les maladies familiales, qui étoient
autrefois pour vous un fretin sûr & journal-
ier, la moindre garde en fait autant que
vous : tout le monde s'ingère à faire chez soi
des remèdes, & le premier meuble de tou-
tes les bonnes maisons est une seringue.

D O R I S.

Voilà entrer dans la chose en vrai allié
de la faculté. Les fièvres leur restoient, der-
rière ressource pour se saisir d'un malade
qu'il conservoit une goutte d'humeur
dans le corps, & de sang dans les veines :
ils ont beau prendre tout le soin imaginable
de proscrire le quinquina : en vain avez-
vous conseillé aux apothicaires de le falsifier
mortel entêté de ce maudit febrifuge le
devenir de la source avant que ces fidels
vôts de la pharmacie aient pu en altérer
vertu.

P H A E T O N.

Elle a parbleu raison, je... mais ne

m'enrichirois-je pas de reste en ne traitant que les maladies secrettes ? Je ferai courir des billets , j'afficherai que je vois les hommes , & que madame Phaeton voit les femmes.

M O M U S.

Fi donc , c'est un métier trop vil.

D O R I S.

Oui , mais si l'on ne remédie aux tricheries des apoticairez , je ne donnerois pas un clou à soufflet du métier de medecin. Fais-toi poëte , c'est un métier noble celui-là.

Va comme Pelletier , croté jusqu'à l'échigne ,
Promener un sonnet , de cuisine en cuisine.

Mais voici ton pere.

S C E N E I X.

*APOLLON , MOMUS , PHAETON ,
GALATE'E , DORIS , UN POETE.*

A P O L L O N.

JE suis ravi , mon cher Phaeton , que le malheur qui t'est arrivé , t'ait comblé de gloire , & serve à tout l'univers d'une preuve éclatante que tu es mon fils.

L E P O E T E *s'avancant.*

Il y a long-temps , seigneur Appollon , que je vous cherche.

APOLLON.

Et qui êtes-vous ?

LE POÈTE.

Et pouvez-vous me méconnoître, moi qui
 v rois être le plus cher de vos nourrissons ,
 oi le premier poète du siècle , qui ne cede
 à l'aveugle thebain , ni au Cigne man-
 an dans l'épique ; qui dans le lirique ef-
 de la réputation d'Anacreon & de Pindare ,
 qui ai toujours méprisé le dragmatique ,
 ur ne pas exposer mes ouvrages à l'insuffi-
 ice d'un mauvais acteur ? Mais je vous
 rdonne , ma tête en compote , & mon
 as en écharpe me défigure assez.

APOLLON.

Je ne sache pas vous avoir jamais vu ;
 is que voulez-vous de moi ?

LE POÈTE.

Je viens vous demander justice d'un de vos
 is anciens domestiques.

PHAÉTON.

Adressez-vous à moi , je suis en possession
 tout obtenir de mon pere : à qui en avez-
 is ? Qui de sa maison vous a fâché ? est-ce
 : faisons dont vous vous plaignez ? l'hyver
 -t-il pas eu égard au peu de bois que vous
 :z en cave ? quelqu'un des mois vous a-
 offensé ? murmurez-vous de la stérilité
 ctobre ? avez-vous quelque chose à dire
 tre quelqu'une des vingt-quatre heures ?
 us a-t-on à celle du diner ou du souper

chassé de quelque bonne table ? Parlez : mon pere vous fera raison de tout ce qui relève de son empire.

LE POETE.

C'est de Pegase dont je me plains. Puisque tous mes confreres se plaignent comme moi qu'il est trop vicieux , que diable voulez-vous faire d'un cheval entier ? Vous êtes un dieu pacifique , & n'avez pas besoin comme Mars d'un cheval de bataille ; & croyez-moi , seigneur Apollon , faites-en un ongre. Est-ce que mesdames les doctes pucelles ne sauroient s'accommoder d'un palefroi trouffé en coureur ?

MOMUS.

Vous verrez qu'il aura estropié cet honnête homme.

LE POETE.

Vous êtes dans le fait , voici l'histoire. Il y a long-temps que j'avois une démangeaison démesurée de monter sur un cheval si renommé : le traître, dès que je l'aprochois, m'accueilloit avec des ruades : je fis tant qu'usant de stratagème comme Alexandre , quand il voulut se percher sur Bucephale , j'employai pour le réduire les plus beaux endroits de nos auteurs modernes ; car nous autres habiles gens nous méprisons trop les anciens pour leur rien emprunter. Pegase à quelqu'un des traits dont je m'étois saisi , devint plus doux qu'un mouton. Me voilà

enfin sur lui à califourchon ; mais d'abord n'ayant reconnu , il ne fit que sauter , ruer , jeter , se cabrer , tant que du plus haut du parnasse , il me précipita dans le bournier le plus bas de la grenouilliere d'Helicon ; encore fus-je trop heureux de tomber dans la fange , j'en fus quitte pour mon bras droit & pour mon oeil gauche. Voilà , grand Apollon , comme ce maudit animal m'a traité.

PHAETON.

Quoi , mon pere , vous avez un cinquième cheval ? est-ce pour le mettre quelquefois en arbalestre ? De la maniere dont ce galand homme en parle , ce doit être le plus méchant de tous. Et pour être poète , il me faudroit avoir affaire à lui , la peste ! je me suis trop mal trouvé de ses camarades.

MOMUS.

Mais n'entens-je point siffler ? est-ce qu'on joue ici près quelqueune de vos comedies ?

DORIS.

Prenez - vous pour des sifflets les chants des bergers du prochain hameau , qui dansent au son du flageolet ?

APOLLON.

Helas , qu'ils sont heureux !

MOMUS.

Ho ! pour cela , voilà la seule condition contre laquelle je ne trouve rien à dire.

APOLLON.

Mon fils , puisque l'oracle promet Gala-

tée , à celui de ses amans , qui saura lui faire la destinée la plus heureuse , épouses-là , & embrassés avec elle la vie champêtre ; vous serez tous deux parfaitement heureux. Je n'ai jamais joui d'un vrai bonheur , que tandis que j'ai été pasteur en Thessalie.

S C E N E X.

*Une troupe de bergers vient dansant & chantant assés
son des chalumeaux & des hautbois.*

A P O L L O N , & le reste.

U N B E R G E R chante.

Que dans ces villages ,
Nos jours sont féconds !
Nos bleds , nos raisins
Y sont à l'abri des orages ,
Nos troupeaux des loups ,
Et nous des jaloux.

A P O L L O N .

Prenons , prenons tous avec eux
La panetière & la houlette :
Non , je ne fus jamais heureux
Qu'en gardant les troupeaux d'Admète.

*Apollon , Momus , & les autres se mêlant parmi
les bergers , prennent des houlettes.*

E P A P H U S arrivant.

Nymphes , vous nous quittez pour devenir bergères ,
Venez , venez dans la cour de ma mère ,
Vous verrez mille amans à vos pieds chaque jour.

G A L A T E E .

Et qui ne connoit pas les amans de la cour ?
L'artifice est leur dieu , l'offense la moins noire
Chez eux est l'infidélité ,

Tromper fait leur félicité,
Tromper finement est leur gloire:

UN BERGER *chante*

L'artifice

N'est pas le vice,
De nos hameaux,
Le chant des oiseaux,
Le cristal des eaux,

Ces bocages,
Leurs ombrages,
Ces lieux enchantés
N'ont pas des beautés
Plus naturelles

Que nos feux.

Nous sommes tous amoureux,

Tous fideles

Et tous heureux.

UN BERGER *chante*

La bergere

Qui cherche à plaire,
Y plait sans fard,

Le mensonge & l'art
N'eurent jamais part

A ses charmes,

A ses larmes :

Tous ces faux appas.

Ne composent pas

Les caractères

De nos feux.

Nous sommes tous amoureux,

Tous sinceres

Et tous heureux.

PHAETON *chante*

Quand Gros-Jean dit qu'il aime Colinette,

Il est vrai qu'il l'aime bien ;

Mordienne, dans les champs on ne frelate rien ;

Et tout s'y fait à la franquette.

MOMUS *chante*

Dans nos caves, dans nos celliers,

Hh iv

D'infideles cabaretiers
 N'exercent point leur perfidie ;
 L'art n'altera jamais le goût de nos raisins ,
 Et ce qui rend encor ce sort digne d'envie ,
 Tous les plaisirs de notre vie
 Sont naturels comme nos vins.

U N B E R G E R *vers Phaeton & Galatée.*

Qu'on écrive vos noms sur les tendres ormeaux ,
 Pour chanter vos amours , que les bergers s'assemblent.

P H A E T O N *à Galatée.*

Songez, nous, cependant à peupler ces hameaux ,
 De Celadons qui me ressemblent.

U N B E R G E R.

Qu'à l'envi chacun s'applique
 A fournir des plaisirs à ce couple charmant ,
 Et puissent les douceurs de ce concert rustique
 Avoir pour lui quelque agrément.

*On entend un concert de hautbois & de flutes ,
 qui finit ce divertissement.*





ULISSE ET CIRCE



U L I S S E E T C I R C É.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par Mr. L. A. D. S. M. &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi, dans leur hô-
tel de Bourgogne, le 20 jour d'Octobre
1691.

A C T E U R S.

CIRCE Magicienne , **ISABELLE**.

COLOMBINE confidente de **Circé**.

MARINETTE Grecque.

ULISSE prince d'Itaque.

LE DOCTEUR , **PIERROT** ;

PASQUARIEL , **MEZZETIN** ,

ARLEQUIN , Compagnons d'**Ulysse**.

*La Scene est aux environs de la ville de
Troye , & dans l'isle de Circé.*



U L I S S E

ET

C I R C E'.



A C T E I.

S C E N E I.

Le théâtre représente le camp des Grecs devant la ville de Troye , laquelle paroît dans l'éloignement toute en feu.

On entend un grand bruit de trompettes , de tambours , de coups de mousquets & de gens qui crient : & qui traversent le théâtre en fuyant le vainqueur.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.



V I E N S, viens, Mezzetin, retirons-nous de tout ce fracas , laissons achever le combat à ceux qui ont besoin de réputation ; pour nous on nous

connoit bien , je pense , retirons-nous avec le butin que nous avons fait.

MEZZETIN.

Tu as raison , de plus il ne faudroit que se trouver par malheur auprès de quelque mal-adroit , ou de quelque malitieux qui nous enfonceroit quelque coup d'épée dans le ventre , cela ne vaudroit pas le diable , non.

ARLEQUIN.

La seule idée m'en fait trembler. Ha ! Mezzetin , comme on traite cette pauvre ville de Troye , là voilà toute en feu ; as-tu remarqué , quel ravage , quel bruit , quel carnage ?

MEZZETIN.

Vous l'avez voulu , messieurs les Troyens avec votre obstination à retenir madame Helene , qui dans le fond n'est qu'une petite impertinente & une coquette fieffée.

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle devoit être aux magdelonnettes. Voyez le beau sujet de se faire échigner ainsi pour une femme ; & si ! cela est pitoyable : mais enfin , voilà la guerre finie , qu'il y aura des gens bien-aisés ! Car afin que tu ne t'y trompes pas , la plupart des gens d'épée , qui disent à tout propos qu'ils languissoient dans la paix , trouvent fort peu de plaisir à la guerre quand ils y sont ; & plus de mille fois en une campa-

gne , ils maudissent dans leur ame ce diable de point d'honneur qui les a obligé à prendre parti. Ho , combien j'en fai qui dans les occasions font assurément de belles réflexions sur l'heureux état des gens de robe , & des petits collets , & qui enragent de tout leur cœur de se trouver là !

MEZZETIN.

Tout comme nous.

ARLEQUIN.

Je croi que tu n'as pas trop de tort : mais tiens , Mezzetin , afin qu'à l'avenir nous menions une vie bien agréable , loin de la guerre , je suis d'avis que nous nous retirions à une ville , dont tu as peut-être entendu parler , avec notre butin.

MEZZETIN.

Et quelle ville ?

ARLEQUIN.

A Paris.

MEZZETIN.

A Paris : y as-tu jamais été , toi ?

ARLEQUIN.

Ho, oui, j'y ai été ; c'est une ville qui convient parfaitement à des gens de notre humeur , car il est sûr qu'on n'y verra jamais la guerre.

MEZZETIN.

Je suis bien aise que tu saches ce que c'est que cette ville-là , car j'y ai été aussi , & nous ferons fort bien d'y aller. Mais , Ar-

lequin , dis-moi un peu quelle figure ferons-nous là ?

ARLEQUIN.

Nous y ferons la figure que font les autres.

MEZZETIN.

Je te veux dire de quelle profession nous nous mettrons.

ARLEQUIN.

Ho ! nous serons ce que nous sommes , gens d'épée.

MEZZETIN.

Fi , Arlequin , fi !

ARLEQUIN.

Comment , fi : y a-t-il rien de plus noble que cet état ?

MEZZETIN.

Non , quand on en fait le métier ; mais de battre le pavé à Paris avec un plumet & une épée de longueur tandis que tout le monde est à la guerre , fi ! te dis-je , ces gens-là font tout-à-fait méprisables & méprisez.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant beaucoup.

MEZZETIN.

Cela ne fait rien.

ARLEQUIN.

Mais quel parti prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Tiens , je songe , jettons-nous dans la robe.

ARLEQUIN:

Fi, Mezzetin, fi!

MEZZETIN.

Comment, fi? ce sont gens fort recherchés & considérés.

ARLEQUIN.

Pas tant qu'ils s'imaginent. on les voit quand on en a affaire: mais hors cela on s'en moque.

MEZZETIN.

Mais nous aimons l'argent, & c'est-là le moyen d'en gagner.

ARLEQUIN.

Maraut que tu es, conserveras-tu toujours ton inclination friponne, à cause qu'on a tous les jours la patte graissée dans ce métier-là, tu en veux être?

MEZZETIN.

Et que veux-tu donc que nous soyons?

ARLEQUIN.

Faisons-nous faisons-nous. disciples d'Hypocrate.

MEZZETIN.

Qu'appelles-tu disciples d'Hypocrate?

ARLEQUIN.

Ce sont des gens qui gagnent leur vie aux dépens de celle des autres.

MEZZETIN.

Ha, j'entens, tu veux dire des bourreaux. ...

ARLEQUIN.

Médecin, animal, & non pas bourreau:

un disciple d'Hypocrate boureau ! il faut avoir bien peu l'usage du monde pour confondre l'un avec l'autre.

MEZZETIN.

Que veux-tu , je n'en fai pas faire la difference. ARLEQUIN.

Il y en a pourtant une notable : car l'un expedie son homme dans le moment , & l'autre le fait languir quelque temps auparavant. MEZZETIN.

Ha , coquin , tu disois que je voulois être de robbe pour voler , & tu veux être medecin pour tuer ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on a le plaisir de gagner bien de l'argent aussi dans cette profession-là.

MEZZETIN.

Ne parlons plus de cela , c'est une profession qui porte trop au nez.

ARLEQUIN.

Mais quel parti prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Ho ! parbleu je l'ai trouvé , il faut prendre le petit collet.

ARLEQUIN.

Fi ! les rues de Paris en sont pavées , on n'y voit autre chose : il est vrai que le petit collet donne bien des avantages. Tel à l'ombre de son petit collet , se fourre parmi tout ce qu'il y a d'honnêtes gens , qui sans cela ne frequenteroit que des faquins.

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Tu as raison , cet habit-là donne bien de la hardiesse à la plûpart de ceux qui le portent ; ils se piquent de bel esprit , ils jugent des ouvrages en vers & en prose , ils chantent amoureusement , ils font même de mauvaises chansonnettes , qu'ils vont débiter ensuite dans les ruelles.

ARLEQUIN.

Ils ne laissent pas par ces manieres-là d'imposer.

MEZZETIN.

C'est que quelque impertinent , & quelque sot que soit un homme , il en trouve toujours de plus sots , & de plus impertinent que lui.

S C E N E I I.

On voit passer Ulysse combattant contre plusieurs soldats qui reculent devant lui : Arlequin & Mezzetin le suivent de loin.



S C E N E I I I.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENfin , madame , vous avez vu tout ce que vous aviez envie de voir : vous avez vu cette belle Helene qui fait tant de bruit , qui a été cause d'une si grande guerre : vous avez vu tous ces fameux guerriers de l'un & de l'autre parti , dont elle a causé la querelle , & tout cela sans que nous ayons été vues. Oh que la magie est une belle chose ! celui qui vous l'a enseignée ne vous a pas dérobé votre argent : dieu fait aussi comme votre réputation est établie , & comme tout le monde parle de madame Circé , la plus savante magicienne , dit-on , qui fut jamais.

C I R C E'.

Il est vrai que je dois être assez contente des connoissances que j'ai dans cet art , qui fait jusqu'ici ma plus agréable occupation. Tu as vu avec quelle rapidité sur un char volant, nous avons traversé les airs qui séparent mon île de ces terres , où la simple curiosité m'a attirée : tu connois mon pouvoir sur les élémens & jusques dans les enfers : mais tu ne connois pas combien j'en ai peu sur moi encore.

COLOMBINE.

Comment donc , madame , que voulez-vous dire ?

CIRCE'.

Ha , Colombine ! mon cœur qui jusqu'ici n'a été sensible qu'aux charmes des sciences les plus hautes & les plus cachées , commence à me parler un autre langage , il veut une occupation plus naturelle que celle qu'il a eue jusqu'ici ; il veut aimer , Colombine , & je crains bien que toute ma science & toute ma raison ne puissent venir à bout de l'en empêcher.

COLOMBINE.

Voyez ce fripon de cœur , qui fait le petit révolté , on lui en baillera vraiment : Voilà de nos prudes , qui condamnent jusqu'aux apparences de la galanterie ; & qui à l'heure qu'on y pense le moins deviennent amoureuses , folles jusqu'à faire toutes les avances. Mais , madame , vous qui mépriez tant l'amour , comment vous y êtes-vous laissée surprendre ?

CIRCE'.

Il est vrai , Colombine , j'ai toujours méprisé l'amour , & je croi qu'il veut s'en venger presentement. Au milieu de tous ces princes grecs , assemblés pour la destruction de la ville de Troye , je n'ai pu m'empêcher de voir le fameux Ulysse d'un autre œil que les autres ; s'il y en a quelques-uns qui peu-

vent lui disputer le prix de la valeur , il n'y en a aucun qui ne lui cede du côté de l'esprit & du mérite : enfin , Colombine , je n'ai su avoir de l'attention que pour lui.

COLOMBINE.

Hé bien , madame , il n'y a pas grand mal à cela ; Ulysse sera trop heureux d'une telle bonne fortune , les jeunes cavaliers comme lui n'en refusent guères , bonnes ou mauvaises ; ils ne sont pas cruels ordinairement : ainsi vous aurez contentement quand vous voudrez.

CIRCE.

Mais , Colombine , qui peut m'assurer qu'Ulysse répondra à mes sentimens ?

COLOMBINE.

Vous voilà bien empêchée ; s'il ne veut pas répondre de gré , vous lui ferez bien répondre de force.

CIRCE.

Ho , que tu connois mal ce que c'est que d'aimer ! quand même je pourrois par mon art le contraindre à me rendre des soins , que les hommages forcés touchent peu un cœur délicat !

COLOMBINE.

Diantre , que vous en savez déjà pour une première passion ; je vois bien que l'amour est un bon maître qui ne triche point ; à la première leçon qu'il donne , il en apprend beaucoup. Mais , madame , pour re-

venir à ce que nous disions , ne craignez point qu'il soit nécessaire de vous servir de votre science : une personne faite comme vous , n'a pas besoin ordinairement de magie pour se faire aimer ; je vous en répons , moi.

C I R C É'.

Je t'avoue , que tes discours me flatent agréablement.

C O L O M B I N E.

De plus , madame , pour jouer à coup sûr , je fais une magie bien naturelle , dont la plupart des femmes se servent presently , & qui est immanquable : par-là elles attirent les hommes les plus inconstans.

C I R C É'.

Et comment , Colombine ?

C O L O M B I N E.

C'est de faire beaucoup de presens à la personne qu'on aime : vous ne sauriez croire le bon effet que cela fait , & combien cette maniere d'agir , relève le mérite d'une femme auprès de son amant. La libéralité , madame , est un trait de beauté , contre lequel peu de cœurs sont à l'épreuve.

C I R C É'.

Mais , Colombine , Ulysse est un grand prince , qui n'a besoin de rien.

C O L O M B I N E.

Ha , madame ! quelque riches que soient les hommes , ils préfèrent toujours une mai-

trêfle qui donne , à une plus belle :

CIRCE'.

Mais cela ne feroit-il point honteux à une personne de mon âge , de donner pour se faire aimer ?

COLOMBINE.

Non , madame , non , les vieilles ne sont pas les seules qui donnent , les jeunes en ont pris aussi la méthode , & s'en trouvent fort bien ; il y a la maniere de faire les choses : Eh , ne vous inquietez pas , les hommes entendent à merveille à épargner aux femmes , la peine de chercher d'honnêtes prétextes , pour leur faire des presens , ils font naître ces occasions si à propos Un homme arrive chez sa maitresse , il lui fait quelques caresses , ensuite il se jette dans un fauteuil , & là d'un air nonchalant devient triste & rêveur ; la dame aussi-tôt lui dit : Qu'est-ce que c'est donc , monsieur , qu'est devenue votre belle humeur Ce n'est rien , madame , ce n'est qu'une petite distraction Il continue sa rêverie Mais , monsieur , lui dit la dame , avec emportement : En verité vous n'y songez pas , est-ce que vous vous ennuyez avec moi ? qu'avez-vous Et bien , madame , puisque vous le voulez savoir absolument , c'est que je suis le plus malheureux homme du monde Et comment donc , monsieur Comment , madame , après toutes les per-

tes que j'ai faites depuis quelque temps au jeu , quand je pense recevoir de l'argent de mes fermiers , un maudit chicanneur fait revivre un certain vieux procès de famille , & fait arrêt sur tout ce qui-m'est dû ; mais par la mort , par la tête , il ne mourra que de ma main Ah , mon cher ! dit aussi-tôt la dame , ne vous faites point de mauvaises affaires ; & s'il ne vous faut que de l'argent , je n'ai rien qui ne soit à vous : j'en dois toucher au premier jour , & en attendant , j'ai toujours cinq cens louis à votre service Vous vous moquez de moi , dit alors le cavalier , moi prendre de l'argent de vous ! ce que je vous dis n'est pas pour cela : mais je veux me venger de ce maraut , qui a l'effronterie de plaider contre moi Ah , monsieur ! prenez ce que je vous offre , que cela ne vous chagrine point , vous donnerez ordre à vos affaires Moi , madame ! vous ne me connoissez pas , je ne ferois pas une chose comme cela pour rien au monde. Enfin , après quelques contestations de part & d'autre Oh bien , madame , dit le cavalier , puisque vous m'y forcez , je veux bien vous donner encore cette marque de ma tendresse Alors elle va lui chercher les cinq cens louis , qu'il a la bonté de prendre , en attendant qu'elle soit en état de lui offrir une somme plus honnête.

En verité , Colombine , tu es bien folle avec tes descriptions.

COLOMBINE.

Madame , cela se fait tout de la maniere que je vous le dis , ou à peu près ; car quand on a la clef du cœur , on a aussi la clef du coffre fort , il n'y a plus que la maniere de l'ouvrir honnêtement.

SCENE IV.

PASQUARIEL avec une grande bride, & les acteurs de la scene precedente.

JE cherche Arlequin par tout , pour le faire convenir que je suis un homme d'esprit , & que j'ai su voler adroitement , quand il verra les perles , les diamans. . . . *ma ecco due belle , arcibelle , piu che belle , très-belles , bellissime , bellissime danze* Mais ne feroient-ils pas aussi deux filoux déguisez , *che m'attendono qui per mi attrapar ? (Il les regarde de près.)* Voilà deux petites mines assez fripones , oui.

CIRCE' à Colombine.

Apparemment cet homme nous apprendra des nouvelles d'Ulysse.

COLOMBINE.

Laissez-moi faire. Seigneur capitaine grec,

car vous en avez toute la mine , qui cherchez-vous ici ?

PASQUARIEL.

Allete ragione , son greco Je cherche Je ne suis pas capitaine , *ma voi potrete farmi la compagna* : que vous êtes jolie !

COLOMBINE.

Tout de bon ! mais qui cherchez-vous ?

PASQUARIEL.

Io cerca voi , o madama , car l'une des deux me suffiroit , *io cerco* , c'est peut-être vous que je cherche.

CIRCE.

C'est un agréable.

COLOMBINE.

Etes-vous des amis d'Ulysse ?

PASQUARIEL.

Signora si , e l'hò lasciato nella villa de Troye ; où il faisoit le diable à quatre , avec d'autres de nos camarades , dont les plus sages comme moi se sont occupés quelques momens à butiner , & *mi ho avuto il* bonheur de donner droit sur la toilette de madame Helene , savoir , perles , *rubini & diamantini al vostro servizio* : tenez , voilà son collier , ses boucles d'oreille , son coulant & sa bague. *Il tire tout cela de sa boîte.*

COLOMBINE.

Cela sera fort bon à donner à vos maîtresses ; car enfin on a beau être aimable

comme vous , quand on fait des presens on est encore plus aimé : c'est ce que je disois il n'y a qu'un moment à madame.

PASQUARIEL.

Ca parlano un poco ragione volmente , vous avez toutes deux un petit minois fort engageant , qui de vous deux me veut recevoir dans ses bonnes grâces ?

COLOMBINE.

Seriez-vous d'humeur à épouser une de nous deux ? Il ne tiendra qu'à vous d'avoir cet honneur-là.

PASQUARIEL.

Cet honneur est souvent fort deshonorant , & je ne veux pas me marier.

COLOMBINE.

Ha , monsieur ! cela n'ira pas ainsi , puisque vous nous avez conté fleurettes , il faut que vous épousiez une de nous deux.

PASQUARIEL.

Ouais !

COLOMBINE.

Oui , monsieur , & si vous raisonnez , nous vous ferons bien nous épouser toutes deux ou bien nous épouserons vos diamans ; aussi bien c'est ainsi que les mariages se font presentement , on épouse les richesses plutôt que la personne.

PASQUARIEL.

Madama i miei diamanti sono troppo piccoli per il vostro gran merito.

CIRCE' touche la cassette de Pasquariel avec sa baguette.

Peut-être que vous les trouverez plus gros que vous ne pensez ; je le souhaite de tout mon cœur. Allons , Colombine , je veux songer en particulier à ce que je dois faire , dans la situation présente de mon cœur & de mon esprit.

S C E N E V.

PASQUARIEL , ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

M *A ecco Articchino !*

ARLEQUIN.

Ti cerco per tutto. Tu as bien-tôt quitté le pillage ; pour moi pour m'immortaliser, j'ai voulu être des derniers.

PASQUARIEL.

Nous sommes riches a jamais ; as-tu aussi-bien rencontré que moi ?

ARLEQUIN.

Ecoutes , pour moi j'ai bien fait mes orges , voyons , qu'as-tu là dedans ?

PASQUARIEL met sa cassette par terre , l'ouvre & en tire un collier de perles très grosses & très grandes , avec des diamans fort gros , & autres pierreries. Mais comment ? voici des perles qui sont devenues bien grosses en peu

de temps , personne ne pourra les porter.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi , un mulet les portera ,
& de reste.

PASQUARIEL.

Je fai ce que c'est , ce sont deux dames
qui se mêlent de faire grossir tout ce qu'elles
touchent avec leur baguette.

ARLEQUIN.

Oui , je m'en vais les chercher pour leur
faire toucher mon dos , la peau en est trop
mince , & par conséquent trop sensible aux
coups de bâton.

PASQUARIEL.

C'est moi qui les vais chercher , je crains
qu'il n'y ait quelque friponnerie à tout
ceci.

S C E N E V I.

**MEZZETIN, PIERROT,
& ARLEQUIN.**

ARLEQUIN.

ET bon jour donc , enfans , hé bien ,
comme se portent messieurs les troyens ?

MEZZETIN.

Ils sont , ma foi , bien malades , & leur
ville se porte fort mal aussi , elle a les en-
traîles bien échauffées.

PIERROT.

Je suis si las de tuer , que je ne puis pas remuer ce bras-là. *En disant cela , il remue le bras dont il parle.*

ARLEQUIN.

O ça , camarade , à présent que nous avons pillé de quoi vivre un peu grassement, n'exposons plus nos jours ; car quand on s'obstine à ce métier-ci , on y demeure à la fin : & si nous suivons la fortune d'Ulysse , c'est une manière d'aventurier brutal , qui nous causera malheur à la fin ; croyez-moi , retirons-nous où je disois tantôt à Mezzetin, allons à Paris.

PIERROT.

A Paris ! oui , j'ai bien oui parler de cette tu ville-là ; mais contes-moi un peu, puisque y as été, ce que c'est, & de quelle manière on y vit.

ARLEQUIN.

Oh l'agréable ville , quand on y a de l'argent ! & quand on n'en a point, avec un peu d'esprit & d'industrie , il y a tant de dupes , qu'il n'est pas difficile d'y en gagner.

PIERROT.

Le plaisir se vend donc en ce pays-là , & on n'en a pas sans argent ?

ARLEQUIN.

Il est vrai , avec de l'argent on y trouve de tout ; un homme de la plus basse naissance , sans esprit , & avec toutes sortes de

mauvaises qualités y est respecté & recherché , pourvu qu'il fasse bien de la dépense.

PIERROT.

Fi , voilà un pays bien avaricieux !

ARLEQUIN.

Nous ferons tous les jours avec tout ce qu'il y a de jolies femmes ; car elles sont maitresses de leurs actions en ce pays-là. Les maris n'osent trouver à redire à ce qu'elles font : & quand il s'en trouve quelques-uns d'assez mauvaise humeur pour cela , tout le monde s'en moque , & ils deviennent ridicules.

MEZZETIN.

Ces pauvres maris , je les plains bien.

PIERROT.

Bon , comme personne ne gagne que l'autre ne perde , si c'est tant pis pour ceux qui sont mariés , c'est tant mieux pour ceux qui ne le sont pas ; & ainsi nous trouverons notre compte.

ARLEQUIN.

Affurément. Ah ! quel fracas nous ferons là parmi les belles , faits comme nous sommes.

MEZZETIN.

Si on aime là les jolis hommes , j'y serai accablé.

PIERROT.

Pour moi fait comme je le suis , je n'aurai pas le temps de me retourner.

ARLEQUIN.

Nous menerons tous les jours les dames que nous croirons plus dignes de l'honneur de nos bonnes grâces , aux comédies , aux promenades , à l'opéra.

PIERROT.

A l'opéra ! quel galimathias est-ce que l'opéra ?

MEZZETIN.

L'opéra , c'est un hermaphrodite entre le bon sens & le mauvais.

ARLEQUIN.

Comment diable , c'est la plus belle chose du monde ! Ha , Pierrot , si tous les hommes ne parloient jamais qu'en chantant comme à l'opéra , ah que cela feroit beau ! Quel plaisir ne feroit-ce point d'entendre un beau plaidoyer en musique , & de voir ensuite un juge vénérable prononcer un arrêt en faisant mille fredons agréables dans sa gorge ?

PIERROT.

Comment , Mezzetin , à l'opéra on ne dit rien qu'en chantant ?

MEZZETIN.

Non , pas même si on demandoit quelle heure il est. Par exemple , on diroit alors : *(il chante)* Quelle heure est-il , Margot , quelle heure est-il ? il est midi , madame , il est midi.

PIERROT.

Puisqu'on n'y parle qu'en chantant , ap-

paremment qu'on n'y marche qu'en dansant ; l'un est aussi aimable que l'autre.

ARLEQUIN.

Peste ! tu l'as deviné , c'est la danse qui fait toute l'intrigue de l'opera.

S C E N E V I I.

LE DOCTEUR tenant Marinette , & les acteurs de la scene précédente.

LE DOCTEUR.

A *Llegro compagni ecco , qua la mia presa ,
ah son piu contento di questa bella Troiana ,
que d'un quarteron de sentences d'Aristote.*

PIERROT.

La troyenne me plait ; allons j'en suis amoureux.

ARLEQUIN.

Ma belle truye ou troyenne , regardez un peu mon tein & ma taille : je veux être aimé.

MEZZETIN.

J'y retiens part , & il faut absolument qu'elle soit à nous deux.

MARINETTE.

*Poiche la mia sorte mi rende schiava , amo
ancor meglio haver due patroni ch'un solo , sono
persuasa que celui qui m'a perdue est un
diable*

diable déchaîné, *un lion di forze, un dragone auvelenato* : & s'il arrivoit ici, il vous déchireroit, il vous mangeroit, il...

ARLEQUIN.

Là, là, fais-tu bien, la fille, qu'il n'y a personne qui ose me regarder seulement entre deux yeux ?

PIERROT.

Je renie, il fait bien de se tenir caché.

LE DOCTEUR.

Parla un poco, qui sera ton maître de nous quatre ?

MARINETTE.

Je vous ai déjà dit que j'aimois mieux deux maîtres qu'un seul ; *dunque voi dovete credere per la medesima ragione*, que j'aime encore mieux en avoir trois ou quatre que deux.

ARLEQUIN.

La pauvre enfant ! elle n'a pas trop de tort dans le fond ; deux valent mieux qu'un, & trois valent mieux que deux ; quatre même ne lui font pas de peur : mais on ne suivra pas votre goût, ma mignonne.



S C E N E V I I I

PASQUARIEL *déguisé en soldat , & les
acteurs de la scene précédente.*

MARINETTE.

T Enete , ecco là il mio patrone , al certo egli
mi cerca , hoime , hoime , voi siete tutti
morti , salvatevi perche vi va ad uccidere.

PASQUARIEL *parlant à tous.*

Hola , hé canailles , venez me parler.

ARLEQUIN.

Ha , Mezzetin , quelle fichue mine !
cet homme-là a l'air sombre & brutal : je
ne veux point me commettre avec lui , j'au-
rois peur de me mettre en colere , & je ne
ferois plus le maitre de moi.

PASQUARIEL *vers Arlequin.*

Je parle à vous , coquin , approchez.

ARLEQUIN.

Coquin. . . Mezzetin , crois-moi , pour
éviter un grand malheur , vas parler à lui ,
& lui fais comprendre à quoi il s'expose de
vouloir avoir affaire à moi : vas donc. *Il
pousse Mezzetin vers Pasquariel.*

PASQUARIEL.

A qui est-ce donc que je parle , marauts ?

LE DOCTEUR , PIERROT ,
& MEZZETIN *ensemble.*

Monsieur , ce n'est pas moi.

PASQUARIEL.

Chi è dunque quello cospettone che è stato tanto temerario , & si hardi , per ammenare dalla mia tenda quella schiava ? Qui de vous me répond , afin que je l'éventre tout à l'heure ?

ARLEQUIN.

Je vous l'ai bien dit que cet homme est fort brutal ; je n'aime point ces sortes de gens-là , moi.

PASQUARIEL.

Che qualche d'uno di voi altri mi risponda, ou je commence par vous couper à chacun un bras.

ARLEQUIN.

S'il commence par les bras , il finira par le reste de nos membres.

LE DOCTEUR.

En verité , je n'ai jamais eu grand goût *per la vostra schiava*.

PIERROT.

Pour moi je suis coquet , je ne saurois m'attacher à rien.

MEZZETIN.

Je disois que j'en voulois ma part : mais je vous assure que ce n'étoit que par un faux air de galanterie , & le diable m'emporte si je m'en soucie dans le fond.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous , messieurs , que je sois plus obligé de m'en soucier que vous autres ? Non , monsieur , non , vous n'avez

qu'à remmener votre esclave ; voilà bien des façons pour une fille ? Ne semble-t-il pas que ce soit une marchandise bien rare ? Allez , monsieur , allez , emmenez-la.

PASQUARIEL.

Je ne veux pas l'emmenner , moi ?

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce là , qui ne veut jamais ce qu'on veut. Hé bien , monsieur , qu'elle reste. ... Vous êtes un peu difficile , au moins , monsieur , je vous demande pardon si je vous dis cela.

PASQUARIEL *tire l'épée.*

Ah , morbleu , moi , difficile ! *Ils ont tous fort peur de Pasquariel , & font plusieurs postures pour l'exprimer. Pendant ce temps Ulysse arrive , qui chasse Pasquariel , & Marinette s'enfuit.*

S C E N E I X.

ULISSE & les mêmes , hors Pasquariel & Marinette.

ARLEQUIN.

Vous êtes de pauvres gens , mes enfans , je vous croyois plus de cœur ; si les vilains poltrons.

ULISSE.

Je me réjouis , mes chers compagnons ,

de vous avoir retrouvés tous ensemble, *per consultarvi sopra quello che dobbiamo fare presentemente*, que nous avons terminé une guerre qui a duré tant d'années, & *che è stata così sanguinosa credo che ciascheduno di voi se-
ra bien-aise de s'en retourner chez soi*, & d'aller retrouver sa famille. *Ditemi sieti risoluti* de vous embarquer avec moi, & de suivre encore mon sort? Tous ensemble parlent à la fois, de maniere qu'on n'entend rien de tout ce qu'ils disent.

U L I S S E.

Hé, messieurs, parlez les uns après les autres, *accio posse godere del vostro discorso*.

LE D O C T E U R.

Che ciache duno mi lasci dir.

P I E R R O T.

Non, non, c'est à moi à parler.

M E Z Z E T I N.

Pourquoi parleras-tu avant moi?

A R L E Q U I N.

Et moi, messieurs, je ne dis rien; mais le premier qui ouvrira seulement la bouche, à moins que ce ne soit pour bâiller, car pour cela passe: mais si c'est pour parler, je lui passe mon épée au travers du corps dans le moment.



S C E N E X.

PASQUARIEL & les mêmes.

PASQUARIEL.

Monsieur , je viens vous dire.

ARLEQUIN.

Tais-toi , ou je te tue. *Chacun fait des grimaces & des postures comme pour se faire entendre par signes.*

ULISSE.

Hé bien, qui parlera donc de vous autres ?

ARLEQUIN *tire l'épée.*

Comment morbleu ? *Mezzetin bat Arlequin.*

ARLEQUIN.

Il me prend par mon foible , il m'obéit , il n'ose parler , & à cause de cela je ne saurois lui vouloir de mal. Parles presentement.

MEZZETIN.

Comment impertinent : tu as l'insolence de tirer l'épée contre notre chef le seigneur Ulisse ? poltron , maraut ! *Il le gourmande à coups de pied.*

ARLEQUIN.

Il a une certaine franchise dans ses discours & dans ses actions , qui m'a toujours gagné le cœur : j'ai eu du foible de tout tems

pour ce fripon-là; il sait comment il me faut prendre.

U L I S S E.

Hola , mes chers amis , soyons bien ensemble , & cessez toutes vos disputes. Le Docteur parlera le premier , *così comanda Ulysse , & così voglio.*

LE DOCTEUR.

Signor , per mi voi seguitarve da per tutto , son stado in terra con vu , voi andar ancor con vu sul mar. Vous m'avez fait tant de bienfaits , vous m'avez dispensé tant de graces, que je ne saurois les oublier. Je veux suivre toutes vos actions , *perche dice il filosofo : Boni viri nati sunt in exemplum.* J'ai dit.

U L I S S E.

Vous parlez sagement ; & vous Pasquariel ?

P A S Q U A R I E L.

Signor , un filosofo qui avoit épousé une naine , gli dimandarono per che avesse sposà une si petite femme, il dit : La femme étant un mal nécessaire je l'ai pris le plus petit que j'ai pu : *voglio dir che pare ch'il destino mi perseguiti in questo paese , perche toutes les femmes che vedo mi dimandano si je veux les épouser : & comme mon pere , mon grand-pere , & mes ayeuls n'ont jamais voulu se marier , & que j'ai résolu de suivre leur exemple , partiro con vostra signoria , & sarò ravi de revoir mon pays où l'on ne parle jamais*

de mariage ; parce que , comme dit le Sage,
omnia sunt communia.

U L I S S E.

C'est bien parler ; & Pierrot ?

P I E R R O T.

Quoique la matiere soit épuisée , écou-
tez-moi philosophiquement & sans prenba-
ranbule. J'ai médité une petite harangue
en stile lacomique , qui est le stile à la mode
présentement, & où le sel artique n'est point
épargné. La voici : Partons vite partons ,
partons vite , partons , *multa paucis* , c'est en
deux mots trente-six paroles.

U L I S S E.

Che dira nostro famoso , Arlicchino ?

A R L E Q U I N.

Moi, qu'on dit être le plus agréable assassin
de la tristesse ! à moi , seigneur , vous me
permettez d'ouvrir ma grande bouche, pour
vous dire mes petits sentimens ; à moi dont
le ventre qui est le meilleur plaissant que
j'aie au monde , & qui me divertit le mieux ;
à moi dont l'appetit sans cesse renaissant
n'a jamais été attaqué par aucun dégoût ?
Cela veut donc dire , messieurs , que depuis
que je suis hors de mon pays , j'ai mangé
comme un loup , bû comme un trou , cou-
ru comme un fou , & dormi comme un
loup-garou , *dixi.*

U L I S S E.

*Non si poteva dir meglio ? & Mezzetin, que
dira-t-il ?*

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre...

ARLEQUIN.

Il y a long-temps , & sans les femmes ,
il n'y en auroit pas.

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre
non an mai potuto convenir entr'eux en quoi
consiste le moyen de vivre heureux. Qui a
voulu monter au ciel, pour manger des mets
de la destinée : qui a voulu descendre.

ARLEQUIN.

A la cave, pour boire de bon vin de Bour-
gogne.

MEZZETIN.

N'interrompez point mes periodes.

ARLEQUIN.

Mon ami , le vin n'a jamais interrompu
les discours , il les entretiens.

MEZZETIN.

Qui a la fièvre de l'avarice , qui a la gout-
te de l'ignorance , qui a la galle de l'a-
mour.

ARLEQUIN.

Qui a le cours de ventre de la jalousie.

MEZZETIN.

Les uns menent une vie farouche , les
autres s'abandonnent à toutes sortes de dé-
lices : Democrite disoit , moi j'aime à rire :
Heraclite , moi j'aime à pleurer : Diogene,
je cherche un homme.

ARLEQUIN.

C'étoit un grand sot, il devoit bien plutôt chercher des femmes.

MEZZETIN.

Ne m'interromps point, ce n'étoit point la mode : & enfin ceux-là qui m'ont paru les plus sages, ce sont ceux qui n'ont songé qu'à boire, rire & chanter, & qui ont cru que pour être heureux, il falloit suivre cette morale. *Il chante sur l'air, Et brin, bron, brac.*

Quelle erreur, quelle folie
De contraindre les desirs !
La sagesse de la vie
Est d'en goûter les plaisirs.

Tour à tour

A Bacchus, à l'Amour

Il faut faire la cour,

N'y perdons pas un jotr,

L'heureux temps des plaisirs se passe sans retour.

Tous ensemble chantent & reprennent : Tour à tour à Bacchus, à l'Amour, &c. & s'en vont en chantant & dansant





ACTE II.

Le Théâtre représente une île fort agréable, & la mer paroît en éloignement.

SCÈNE I.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

ET bien, Marinette, te voilà dans notre île presentement ; qu'en dis-tu ?

MARINETTE.

C'est le lieu le plus charmant qu'il y ait au monde : mais ce qui me surprend le plus, c'est la maniere dont nous y avons été transportées, & avec quelle vîtesse.

COLOMBINE.

Tu ne fais pas tout ce que notre maitresse fait faire : ce ne sont-là que les moindres effets de son pouvoir.

MARINETTE.

Je suis bien heureuse qu'elle m'ait donné place dans son char volant, & qu'elle m'ait amenée ici ; & aussi qu'Ulysse m'ait défait de mon brutal de mari : car je crois qu'il me seroit venu chercher au bout du monde pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Les maris sont-ils bons à autre chose qu'à faire enrager ? Avant que de nous épouser ils sont doux , complaisans , agréables : si-tôt que nous sommes leurs femmes , ils croient que ce seroit une foiblesse , & qu'on se mocqueroit d'eux , s'ils conservoient seulement de l'honnêteté pour nous.

MARINETTE.

Ah , que vous les connoissez bien !

COLOMBINE.

Si je les connois : oh vraiment si je les connois ! Un mari sort le matin , va se promener , va au cabaret , va jouer , tandis que sa femme reste à la maison à faire de la tapisserie ; & s'il revient de mauvaise humeur , comme il arrive souvent , il faut qu'elle en pâtisse.

MARINETTE.

Voilà tout comme j'étois avec le mien.

COLOMBINE.

Et pour peu qu'il vienne quelqu'un la voir qui soit un peu bien tourné , le mari fait le diable à quatre , & par sa jalousie mal fondée est cause souvent que sa femme songe à des choses où elle n'auroit pas pensé sans cela.

MARINETTE.

Rien n'est plus vrai.

COLOMBINE.

Crois-moi , Marinette , une femme peut

se venger en un quart d'heure de tous les chagrins que son mari lui aura causés en un an.

MARINETTE.

Affurément.

COLOMBINE.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir quelque bon mari : mais , ma foi , ils sont plus rares qu'on ne pense : c'est comme les carosses inverfables, dont on entend parler, & qu'on n'a jamais vus. Ne semble-t-il pas à voir leurs manieres que nous soyons nées pour être leurs esclaves ? Oh , si je me marie jamais , je mettrai mon mari sur le bon pied, & lui ferai envisager le danger qu'il y a de ne pas traiter sa femme comme il faut.

MARINETTE.

Je vous promets bien que, si jamais je me remarie , & que je trouve un méchant homme comme celui que j'avois , je ne serai pas si sottre que j'ai été , & que je me vengerai. Mais , Colombine , depuis que nous sommes arrivées , Circé s'est enfermée seule , qu'a-t-elle ? elle paroît avoir quelque chagrin.

COLOMBINE.

C'est qu'elle aime , mon cher enfant , & son amour l'inquiète.

MARINETTE.

Ouais. Mais , Colombine , il me semble qu'on ne devrait point aimer pour

avoir du chagrin ; on ne devroit aimer que pour avoir du plaisir.

COLOMBINE.

Tu as raison , mais c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle aime : & pour ne rien celer , tu sauras qu'elle s'est enfermée pour parler au diable , afin qu'il lui fasse le plaisir , que le vaisseau sur lequel est Ulysse , pour s'en retourner en son pays , vienne aborder en cette isle , quoiqu'il n'en prenne pas le chemin : mais le diable qui ne peut lui rien refuser , & qui a pour elle toutes les considérations possibles , soufflera tant de ce côté ici , qu'il faudra bien que le vaisseau y vienne , ou qu'il périclite.

MARINETTE.

Tu me dis là d'étranges choses ! Nous reverrons donc ces messieurs-là ?

COLOMBINE.

Assurément , & peut-être bien-tôt ; car quand le diable se mêle de quelque chose , c'est un ouvrier qui va vite en besogne. *Elles sortent.*



SCENE I I.

*LE DOCTEUR , PASQUARIEL ,
PIERROT , à la nage dans la mer , faisant
des cris. Il paroît aussi un petit bateau tourmenté
par les vagues , dans lequel est Arlequin & Mez-
zetin. Tout cela passe le théâtre.*

SCENE I I I.

CIRCE' , COLOMBINE.

CIRCE'.

ENfin, Colombine, j'espère que nous verrons bien-tôt Ulysse.

COLOMBINE.

En verité, madame, le diable vous sert avec beaucoup de zele. Il a fait aborder le vaisseau d'Ulysse un peu rudement sur les côtes, & tout le rivage retentit des cris de ceux qui étoient dedans, qui se sauvent comme ils peuvent, les uns sur des planches, & les autres à la nage. N'avez-vous point peur pour lui ?

CIRCE'.

Non, non, Colombine, il s'est sauvé & tous ses compagnons aussi : je prens trop d'interêt à ses jours, pour en avoir négligé

la conservation. Il est au bord de la mer
présentement , qui rassemble tous ses gens ,
que les flots avoient dispersés.

COLOMBINE.

Ce prince seroit bien aise , madame ,
s'il savoit l'interêt que vous prenez à lui ,
& combien il est heureux.

CIRCE.

Ce qui seroit le bonheur des uns , est sou-
vent fort indifférent aux autres.

COLOMBINE.

N'ayez point d'inquiétude sur cela , ma-
dame , vous êtes jeune , aimable , belle :
Ulysse a de l'esprit , il connoitra bien-tôt ce
que vous valez , & il ne sauroit être insensi-
ble. A mon égard je vous avoue aussi que je
ne suis point fâchée de tout ceci : je serai ra-
vie de revoir un certain éveillé qui ne m'a
pas déplu , en qui il paroît qu'Ulysse a le plus
de confiance , c'est Arlequin ce me semble
qu'il a nom : il est drôle , il est boufon , &
la vérité est que l'esprit & l'enjouement ont
bien des charmes pour moi.

CIRCE.

Vraiment , cela seroit plaisant , si tu étois
devenue amoureuse d'Arlequin , fait com-
me il est.

COLOMBINE.

Et bien , madame , qu'y a-t-il là de si ex-
traordinaire ? Il est vrai qu'Arlequin n'est pas
fort beau , j'en demeure d'accord : mais
combien

combien voit-on de jolies femmes attachées à de laids mâtins encore plus vilains que lui cent fois ? Et puis, cela ne seroit pas dans les règles , que moi , qui ai l'honneur d'être votre demoiselle & confidente , je n'aimasse pas aussi. Jamais a-t-on vu une dame avoir une affaire de cœur, que sa demoiselle n'en ait eu une aussi pour le moins ?

C I R C É'.

Pour le moins , Colombine !

C O L O M B I N E.

Oui , madame , pour le moins. Croyez-moi , il n'y a guères de femme qui fût contente , si elle n'avoit qu'un homme à lui dire qu'elle est belle , & qui lui rendît des soins. Assurément , madame , la pluralité d'amans ne laisse pas d'amuser agréablement.

C I R C É'.

En verité , Colombine , vous tenez-là de beaux discours.

C O L O M B I N E.

Eh ! mon dieu , madame , comme vous faites ? vous y viendrez comme les autres.

C I R C É'.

Il me vient un dessein dans l'esprit que je veux exécuter : je vais donner mes ordres pour cela. . . . Toi , Colombine , restes ici , & si tu apperçois quelques-uns des gens d'Ulysse , ne manques pas de me les envoyer.

S C E N E I V.

COLOMBINE , LE DOCTEUR ,
PASQUARIEL.

LE DOCTEUR à Pasquariel.

N On occor andar più lontan ecco qua une fille ou une femme : car cela est assez difficile à connoître , & les plus fins y sont trompez. PASQUARIEL.

Non importa , l'étoffe est toujours d'une grande durée. *Bisogna parlagli. Signora, due cavalieri d'Ulisse* vous demandent à qui il faut s'adresser pour avoir des rafraichissemens pour eux & pour son vaisseau.

COLOMBINE.

Pour rafraichir votre vaisseau , laissez-le dans l'eau : & pour vous, allez-vous-en chez la le Fèvre , vous y trouverez de la glace tant qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Questa donna parla come un filosofo.

COLOMBINE.

Allez , messieurs , allez vous présenter à Circé qui commande dans cette île , elle vous fera donner ce que vous méritez , comme elle a déjà fait à vos camarades.

PASQUARIEL.

Ohime Circé. . . Questa sorsiera che parmi i diavoli è un diavolo , si méchante , piu diavolo di tutti i terribili diavoli.

LE DOCTEUR.

Ohime son morto , mi pare que questa isola formille di diavoli , eh per gratia , signora , ditemi la verità : n'êtes-vous pas un diable déguisé en femme ?

COLOMBINE.

Il n'a pas trop de tort , il faut dire le vrai , c'est la forme que le diable prend plus communément : mais pour moi , allez , je suis une bonne diablesse : marque de cela , c'est que je veux vous mener au château , où je suis sûre qu'on vous réglera comme il faut. . . . *Ils s'en vont tous trois.*

S C E N E V.

MARINETTE , MEZZETIN.

MEZZETIN.

A *Maladetto mar , elle m'a bien tourmenté , & comme si j'avois été un voleur , elle m'a bien fait rendre gorge : en récompense aussi elle m'a bien fait avaler de l'eau : mai piu mar , quel chagrin si je m'étois noyé dans l'eau ! patience , d'étouffer dans le vin.* MARINETTE.

Signor ti farò portare bon vin de Champagne e boni caponi e pernici.

MEZZETIN.

Voici un joli prélude pour faire danser mes dents.

MARINETTE chante sur l'air , *Beaucoup de vin & peu de tendresse.*

Ulisse & Circé.

Viva gli amanti, e viva l'amore;
 Così si gode la libertà,
 Chi è maritato ha sempre il brufa core,
 E non ha che guai, e non prova mai, la sanità
 Viva gli amanti, &c.

MEZZETIN, *sur le même air.*
 Viva chi beve il vin di Ciampagna,
 E che si crepa *dans les chapons*
 Amo mangiar e viver in cocagna;
 Ma per far l'amor, giuro di bon cor, che son
 poltron.
 Viva chi beve, &c.

MARINETTE.

Oh, oh, voi cantate!

MEZZETIN.

Ah, ah, vous en faites autant!

MARINETTE.

Sapete che sono del mare una sirena, e voi?

MEZZETIN.

Et moi je suis un ciron.

MARINETTE.

Voi siete gratiofo.

MEZZETIN.

E voi siete bella.

MARINETTE.

Ahi.... Elle soupire.

MEZZETIN.

Ahime.... Il soupire.

MARINETTE.

L'amor mi fa sospirare, e voi?

MEZZETIN.

Et à moi, c'est la faim.

MARINETTE.

Sento che cantate di mangiare e bere, e non vi arrossite?

MEZZETIN.

Voi cantate in favor de l'amor, n'êtes-vous pas honteuse?

MARINETTE.

Nò, perche l'amor rienpisce il cervellò.

MEZZETIN.

E il mangiar remplit le ventre.

MARINETTE.

Senza amore non si puol vivere.

MEZZETIN.

Et sans manger on meurt.

MARINETTE chante sur l'air , *Je mene une agréable vie.*

Al diavol vadi chi non ama ,

Il mio piacere è sol d'amar ,

Solo l'amor il mio cor brama ,

E chi non ama possi crepar.

MEZZETIN , *sur le même air.*

Al diavol vadi chi non magna ,

Il mio piacere è di magnar ,

Possi morir ch'il vin sparagna ,

Per me magnando voglio crepar.

MARINETTE.

E chi non ama possi crepar.

MEZZETIN.

E chi non magna possi crepar.

SCENE VI.

COLOMBINE , MARINETTE ,

MEZZETIN.

COLOMBINE.

ET voici encore un de ces messieurs ? que ne va-t-il manger & boire avec le reste de ses camarades ? Ils sont à table , où ils s'en donnent à ventre déboutonné. *Elle lui montre le chemin , & il s'en va.*

SCENE VII.

COLOMBINE , MARINETTE.

COLOMBINE.

AH , Marinette , écoutes la plus prodigieuse chose du monde ! J'ai mené

deux des compagnons d'Ulysse à Circé , elle a ordonné aussi-tôt qu'on leur servît à manger : mais le vin qu'on leur a présenté est un vin fort extraordinaire assurément : à mesure qu'ils buvoient vous les eussiez vu changer de forme insensiblement. A l'un le nez allongeoit , à l'autre les yeux appetissoient : enfin l'un a pris la figure d'un cochon , & l'autre d'un âne , & puis il est venu ensuite plusieurs autres compagnons d'Ulysse de sa part , on les a fait boire comme les deux premiers , & ils ont été changés comme eux en différentes sortes d'animaux.

M A R I N E T T E.

Je savois bien que les femmes ont le pouvoir de rendre la plupart des hommes aussi fots que les bêtes quant à l'esprit : mais quant à la figure , c'est pousser la chose un peu loin.

C O L O M B I N E.

Ulysse n'a point encore paru ; apparemment qu'il attend au bord de la mer que ses compagnons viennent lui rendre réponse.

M A R I N E T T E.

Il a beau attendre , il faudra ma foi qu'il vienne lui-même : mais j'ai une curiosité extraordinaire de voir des hommes bêtes , il faut que je la satisfasse. *Elle s'en va.*



S C E N E V I I I.

CIRCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

EN verité, madame, vous vous êtes bien divertie à faire de plaiſantes métamorphoſes. Uliſſe eſt auſſi-bien en compagnons preſentement, que la plûpart des femmes ſont en maris. Mais dites-moi pourquoi vous les avez ainſi tous changés en animaux ? Croyez-vous que ce ſoit un moyen pour vous rendre agréable à Uliſſe ?

CIRCE.

Non : mais Uliſſe dépendra en quelque manière de moi par-là : il ne me pourra quitter quand il le voudra, ne pouvant ſ'en retourner ſeul : & quand il me plaira de rendre à ſes compagnons leur première forme, ce ſera une obligation qu'il m'aura très-eſſentielle.

COLOMBINE.

En verité, madame, ſi les femmes avoient le même pouvoir que vous ſur leurs amans, on verroit de belles métamorphoſes.

S C E N E I X.

ULISSE, ARLEQUIN, CIRCE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VEnez, venez, vous diſ-je, monſieur, ce n'eſt pas ici une iſle déſerte comme

vous le pensiez. Il est vrai qu'il y a des animaux qui font frémir : en voici deux qui ne font pas si affreux à la vérité , mais qui ne font peut-être pas moins dangereux : allons, approchez , & faites un petit compliment bien trouffé là.

U L I S S E.

Il vostro aspetto , ô madama , dichiara la vostra nobiltà ; e al certo vi credo una persona considerabile di questa Isola , quando voi non ne siate la maitresse.

A R L E Q U I N.

Ou la servante.

C O L O M B I N E.

C'est moi qui la suis.

C I R C É.

Vous ne vous trompez pas , seigneur , je commande en ces lieux , & déjà vos compagnons sont dans le palais.

A R L E Q U I N.

Et que font-ils là , s'il vous plaît , ces messieurs ?

C O L O M B I N E.

Ils boivent , ils mangent.

A R L E Q U I N.

Comment, depuis le temps ces marauts-là sont à table ? Vraiment je ne m'étonne pas s'ils ne reviennent point : si les vilains yvrognes ! de quel côté faut-il aller , s'il vous plaît ? il faut que j'aille vite boire le reste pour les empêcher de s'enivrer.

U L I S S E.

Come.

ARLEQUIN.

C'est le zèle que j'ai pour votre service ,
& pour leur santé qui m'emporte.

ULISSE.

*Io lo credo , ma fermati . . . Gourmand . . .
(A Circé.) Signora , per trovar i miei compa-
gni sono venuto in questo loco , & sono contento
della pena che mi son dato mentre mi à procurato
l'honneur di vedervi e di dichiararmi vostro schiavo.*

CIRCE.

Allons , seigneur , faire un tour dans ces
jardins , en attendant qu'on nous serve à
manger *Ils s'en vont en causant.*

S C E N E X.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

JE vous trouve un air mignon , une taille
bien prise , un regard perçant , je croi
que vous êtes naturellement bien tendre.

ARLEQUIN *d'un air dédaigneux.*

Pas trop.

COLOMBINE.

Comment donc , une jeune personne qui
vous aimeroit , qui ne songeroit qu'à vous
plaire , n'obtiendrait rien sur votre cœur ?

ARLEQUIN.

Pas grand chose.

COLOMBINE.

Pourquoi faut-il que l'amour ait mis tant
de charmes dans une personne indifferente !

Ah , dieux , je n'en puis plus ! la douleur me tue. Ah , ah , ah ! *Elle chancelle.*

ARLEQUIN *la soutenant.*

Sont-ce là des vapeurs ? attendez , attendez : est-ce que vous m'aimeriez ?

COLOMBINE.

Ingrat , peux-tu douter de ma tendresse !

ARLEQUIN.

Oh , pour cela je vous demande pardon : je croyois en pouvoir douter sans crime. Diable , l'amour va bien vite en ce pays-ci.

COLOMBINE.

Ahi , abime , je me meurs !

ARLEQUIN.

Hola , hola , voyez un peu la force & le pouvoir de mes attraits..... Tâchez de reprendre vos esprits ; j'ai déjà de la pitié pour vous , le reste viendra petit à petit.

COLOMBINE.

Ingrat !

ARLEQUIN.

J'ai tort. Mais en verité , je n'ai pas encore eu bien le temps de vous aimer aussi violemment que vous m'aimez. Comme diable elle y va ! si la maitresse est aussi vive que la soubrette , adieu mon maitre : ce sont là de ces sortes de choses où l'on ne s'attend pas toujours... Mais prenez courage, ma mignonne, je sens que mon amour commence à venir.

COLOMBINE.

Ah ! je commence à reprendre mes esprits.

ARLEQUIN.

Courage , vous dis-je , courage ; je vous trouve vraiment bien jolie , après tout.

COLOMBINE.

Vous me rendez la vie. *Ici arrive des musiciens jouant des instrumens.*

ARLEQUIN.

Mais , ma belle , qu'est-ce que ces gens-là ?

COLOMBINE.

Ce sont des musiciens de Circé , qui apparemment , veut donner un concert à Ulysse avant le repas.

S C E N E X I.

ARLEQUIN , COLOMBINE , ULISSE , CIRCE.

Flutes , violons , haut-bois , & une chanteuse.

Ici commence un petit concert d'instrumens : ensuite on chante ces paroles.

DAns ces aimables lieux
Tout nous inspire la tendresse ,

Un printemps éternel y fait briller sans cesse
Ce que Flore & Pomone ont de plus précieux :
Des oiseaux nuit & jour le chant mélodieux
Exprime le plaisir de l'amour qui les presse :
On ne connoit ici ni chagrin , ni tristesse.

Tout y plaît , tout y charme les yeux.

Dans ces aimables lieux

Tout nous inspire la tendresse.

Le concert des instrumens reprend ensuite , après quoi on chante ces paroles :

Aimez , aimez , laissez-vous enflammer ,
Rien n'est si doux que le plaisir d'aimer :

Après tant de travaux d'éternelle mémoire ,

Goûtez un doux repos dans ce charmant séjour ,

Vous avez tout fait pour la gloire ,

Ne ferez-vous rien pour l'amour ?

ARLEQUIN.

Cela est fort joli : mais tous ces beaux airs & ces beaux discours sont de la viande bien creuse. U L I S S E.

Impertinente , gormando , tu non pensi che a mangiare. ARLEQUIN.

Est-ce que vous n'y songez jamais vous ?

U L I S S E.

Nò.

ARLEQUIN.

Voilà comme disent la plupart de ces messieurs : cependant ils mangent si bien qu'ordinairement il ne reste plus rien pour leurs valets , & à la fin pour leurs heritiers : sans songer à manger ils mangent tout leur bien. C I R C É.

Allons , seigneur , allons nous mettre à table. ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle bien parler
A Colombine. Allons ma mignonne , allons repâître , pour pouvoir parler plus franchement , & puis nous ôterons la bride à la pudeur , & nous mettrons la selle à l'amour.

S C E N E X I I.

LE DOCTEUR , à moitié changé en âne , PIERROT en bœuf , PASQUARIEL en cochon , MEZZETIN en chat , chacun une bouteille & un verre à la main , & pendant qu'ils veulent chanter & boire , ils font des postures & des cris conformes aux animaux que chacun d'eux représente.

M E Z Z E T I N en chat , chante.

CAntiamo , compagni , la gioia , su , su ,
 L'amore non è
 Ma Bacco ch'io vò seguire , si , si.

D'amore son lasso, non ne posso più.

Chaque animal fait son cri ordinaire à la fin de chaque vers.

M E Z Z E T I N *continue.*

Questo vino ,

C'h'è divino ,

Enel ventre cola giu ,

E un liquore :

C'hal mio core ,

Pio che certo grato è.

Les animaux reprennent leurs cris.

Su beviamo ,

Non tardiamo ,

Ancor io presto ne vò.

Vò trincare ,

E ben mangiare ,

Fin che posso notte & dì.

Tous les animaux reprennent leurs cris, & s'en vont.



A C T E I I I.

SCENE I.

ULISSE, ARLEQUIN.

ULISSE.

T *I dico, che Circé è una maga, e ch'è voglio partire.*

ARLEQUIN.

Sorciere tant qu'il vous plaira, monsieur, elle donne fort bien à manger, & en verité vous n'avez pas raison de trouver cette princesse moins aimable à cause qu'elle fait faire quelques petits tours de magie.

ULISSE.

In fine, ti assicuro che ciò mi ferisce l'immaginazione.

ARLEQUIN.

Oui da. . . Il y a bien des gens qui à la

verité feroient quelque scrupule d'avoir une maitresse qui auroit commerce avec le diable : mais les grands hommes comme vous se mettent ordinairement au-dessus de ces bagatelles-là. U L I S S E.

In fine, per impedire il corso alla sua volontà, va, cerca i nostri compagni, & ne imbarcheremo per partire incessantemente.

A R L E Q U I N.

Je doute qu'elle vous laisse aller comme cela. Quand une femme s'est mis quelque chose dans la tête, ou qu'elle met quelque chose dans la tête d'un homme, cela tient bien ferme. Oui, mais, monsieur, voici une pensée qui me vient; il faudroit vous faire sorcier aussi-bien qu'elle, & alors si elle vouloit vous contrarier & vous faire du mal, vous seriez à deux de jeu.

U L I S S E.

Va ti dico a cercare i nostri compagni, non perdiamo tempo.

S C E N E I I.

COLOMBINE, U L I S S E.

COLOMBINE.

E T bien, seigneur Ulysse, comment vous trouvez-vous dans ce pays ici?

U L I S S E.

Trovo il tutto delizioso, ma non posso stabilirci il mio soggiorno. COLOMBINE.

Comment, n'êtes-vous pas le maitre de

vos volontés , & si vous vous trouvez bien ici , qui vous empêche d'y rester ?

U L I S S E.

Le cure che devo ai miei stati , ne sono troppo lontano , & poi mora di volontà di riveder la mia famiglia. C O L O M B I N E.

Allez , monsieur , vos états se sont bien gouvernez sans vous , & votre famille aussi : peut-être que comme il y a long-temps que vous êtes absent de chez vous , qu'elle est bien augmentée. La presence du mari n'est pas toujours absolument necessaire pour cela , & j'en connois plus d'un à qui pareille chose est arrivée. Croyez-moi , monsieur , vous êtes ici dans le plus beau lieu de l'univers , goûtez-y tranquillement tous les plaisirs de la vie , la belle Circé connoit votre mérite , il ne tient qu'à vous d'être le plus heureux mortel qui fut jamais.

U L I S S E.

In fine , voglio partire.

C O L O M B I N E.

Je ne sai , à vous parler franchement , si vous serez trop le maître de faire ce que vous dites.

U L I S S E.

E chi vi si potrebbe apponere.

C O L O M B I N E.

Votre mérite , monsieur.

U L I S S E.

Che voi tu dire per questo ?

C O L O M B I N E.

Cela veut dire que Circé , qui vous croit

du mérite peut-être encore plus que vous n'en avez , ne vous laissera pas aller comme cela.

U L I S S E.

E possibile che Circé mi vogli disobligare ?

C O L O M B I N E.

Eh , monsieur , l'envie qu'elle a de vous obliger , pourroit bien l'obliger à vous desobliger , oui.

S C E N E I I I.

ARLEQUIN, ULISSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *tout épouvanté.*

AH , monsieur Ah , monsieur....

U L I S S E.

E bene.

C O L O M B I N E.

Ahime ! la mèche est découverte.

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur.... la douleur me constipe la parole.... Nos pauvres compagnons , monsieur.... ah ! ah....

U L I S S E.

E bene che fano presentemente.

ARLEQUIN.

Ce qu'ils font presentement , monsieur...
Il contrefait le cri de plusieurs animaux , comme d'un cochon, d'un chien, d'un âne, d'un chat, &c.
 Voilà , monsieur , ce qu'ils font.

U L I S S E.

Credo che Arlicchino sia diventato pazzo.

C O L O M B I N E.

COLOMBINE.

Non, non, il n'est pas trop fou.

ARLEQUIN.

Vous allez voir, monsieur, si je suis fou : j'ai prié Circé de trouver bon que vous eussiez au moins la consolation de voir ces pauvres garçons ; elle a chargé Marinette de les amener ici, ils ne doivent pas tarder. . . .

Arlequin fait des lazzi regardant autour de lui, & fuyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fait des cris d'animaux. Dans ce moment on entend de derrière le théâtre un bruit confus de cris de plusieurs sortes d'animaux tout à la fois.

ARLEQUIN.

Tenez, monsieur, les entendez-vous ? Ah, mes chers amis, que vous êtes changez en peu de temps. . . . Monsieur, suis-je encore Arlequin ? là, regardez-moi bien ; ne me flattez point, je vous prie ; j'ai l'esprit si troublé, que je doute à tous momens si je suis moi-même. *On entend encore les animaux, & en même temps ils paroissent.*

SCENE IV.

MARINETTE avec un chien & une houlette qui conduit le Docteur. Mezzetin, Pasquariel, Pierrot, & des valets habillés en animaux differens. ULISSE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

MARINETTE.

PEtits, petits, petits.

ULISSE.

O cielo, che vedo !

Tome III.

Mia

Ah , mes pauvres amis ! voilà mon cher Mezzetin. *Il les caresse.* Je le reconnois encore , & voilà aussi Pasquariel. Combien y a-t-il de gens qui à la figure près sont encore plus bêtes que vous ?

MARINETTE vers Ulysse.

Signor , Circé m'adetto che le dispiace assai di questo accidente. (Arlequin rit.) Tu ridi , impertinente ; voglioregarla che ti cambi in un muletto.

ARLEQUIN.

Qu'elle me change en mulet ! & si , Marinette , n'avez-vous point de honte ?

ULISSE.

Sono riempito d'orrore , vado per supplicar Circé di ritornargli nel loro primo essere.

COLOMBINE.

Je ne sai , monsieur , si cela fera aussi aisé que vous vous l'imaginez. Il y a bien des gens qui peuvent faire du mal , sans jamais pouvoir faire du bien. Il est vrai cependant que Circé a bien du pouvoir : mais elle ne s'en servira , pour vous faire plaisir , qu'autant qu'elle sera contente de votre procédé.

MARINETTE.

Signor , vado arimenarli per che hò paura che non sene perda qualcheduno , e io sono caricata di renderne conto. . . . Petits , petits , petits. Elle les chasse , & s'en va.

ARLEQUIN.

Elle les mene comme une bande de petits poulets-d'Inde , voyez qu'ils sont dociles !

ULISSE *suivant Marinette.*

*Rendetemi i mei compagni , se non volete che
il dolore mi uccida. Il s'en va.*

SCENE V.

COLOMBINE , ARLEQUIN.

COLOMBINE.

E Coutes , Arlequin , les manieres d'Ulysse
pourroient bien le mettre dans le trou-
peau de ses compagnons.

ARLEQUIN.

Ah ! Colombine ; tu me fais peur pour
moi-même.

COLOMBINE.

Il faut espérer qu'Ulysse ne fera pas tou-
jours le cruel.

ARLEQUIN.

Morbleu , Colombine , cela m'inquiète.
Si ta maitresse par plaisir ou par chagrin. ...
car il ne m'importe , alloit me changer en
coq , par exemple , voudrois-tu bien être
ma poule ?

COLOMBINE.

Etre poule , ma foi non : une poule n'oc-
cupe jamais seule les bonnes graces d'un
coq ; un coq est trop coquet , & cela ne
m'accommoderoit pas.

ARLEQUIN.

Ah , pour moi je te serois fidelle , foi de
coq : mais puisque cela ne t'accommode

Mm ij

pas , fais donc en sorte que si je dois être changé , ce soit sous la figure d'un lapin , pour pouvoir entrer dans la garenne de ton cœur. COLOMBINE.

Tais-toi , voici Circé.

S C E N E V I.

CIRCE , COLOMBINE , ARLEQUIN.

ARLEQUIN *faisant des reverences à Circé.*

Pour cela , madame , Ulysse... en vérité... je ne fais pas... mais de bonne foi... oh cela est certain... oui , madame... cela est comme je vous le dis.

CIRCE :

Qu'est-ce que cela veut dire ? il est devenu fou. ARLEQUIN.

Ulysse , madame , Ulysse...

CIRCE :

Acheves donc : Ulysse , & bien ?

ARLEQUIN.

Ulysse , madame , vous aime avec fureur , mais comme il vous craint beaucoup , & qu'il a peur que l'excès de sa passion ne le porte quelque jour à blesser votre pudour , il voudroit être bien loin d'ici ; ainsi , madame , croyez-moi , pour éviter quelque scandale qui arriveroit infailliblement , renvoyez-le au plutôt avec nos camarades ; ôtez-leur seulement la figure de bêtes , car pour le reste , je vous promets , ils seroient toujours tels à votre service.

C I R C É.

Tu as raison , Arlequin , c'est ce que voudroit Ulysse , que je viens de laisser ici assez inquiet. Il a un empressement extraordinaire pour partir ; mais il ne partira point , quand je devrois mettre en œuvre toutes les furies de l'enfer. Il m'a marqué de la tendresse d'abord qu'il m'a vue ; & tout d'un coup ses sentimens sont changés pour moi , sans que j'en puisse deviner la raison. Oh , puisqu'il m'a obligée à l'aimer , car ce n'est plus un mystere , il m'aimera aussi , ou bien vous périrez tous.

A R L E Q U I N *pleure.*

Moi , madame , tenez , écoutez , effectivement vous m'attendrissez le cœur : cela n'est vraiment pas bien à Ulysse d'en user ainsi , je ne saurois m'empêcher de le dire.

C I R C É.

Oui , pour lui & pour toi j'inventerai mille moyens pour me venger.

A R L E Q U I N.

Mais , madame , ce n'est pas ma faute en verité ; & marque de cela , c'est que si Ulysse ne vous aime pas , je suis prêt de vous aimer , moi.

C O L O M B I N E.

Comment , scelerat ! Oh je vais la prier de te changer en cochon tout à l'heure.

A R L E Q U I N.

Tu t'en repentirois , examines bien cette

mine , ne vaut-elle pas mieux qu'un grouin ?

C I R C É'.

Allons , Colombine , je veux rendre la forme humaine à un des compagnons d'Ulysse , afin qu'il sache au moins que je puis faire du bien comme du mal.

S C E N E V I I.

ARLEQUIN *seul.*

Que diable est-ce que tout ceci ? Le seigneur Ulysse a grand tort , ne lui en déplaît , avec ses beaux scrupules , à cause que Circé parle au diable quelquefois , voilà une belle affaire ; la plupart des femmes pour ne pas parler au diable , sont-elles moins diablettes pour cela ? Franchement , je crains beaucoup pour ma figure : voyez , l'agréable chose , si Circé alloit faire de moi un chat-huant , par exemple , ou un limaçon : que dis-je ! un limaçon ! j'aurois peine à éviter de lui ressembler si j'épouse Colombine , à moins que sa physionomie ne soit bien trompeuse ; mais ce malheur n'est pas si à craindre que l'autre , ni si extraordinaire assurément. Oh , monsieur Ulysse , il faut que je vous en dise deux mots : cette affaire passe la raillerie : & si vous n'aimez pas Circé , il faut absolument que vous fassiez comme si vous l'aimiez : il n'y a rien à mon gré de plus aisé , il ne faut pour cela que de

la jeunesse & de la santé. Mais qu'est-ce que je vois ? c'est mon ami Mezzetin.

S C E N E V I I I.

MEZZETIN dans ses habits ordinaires ,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A *H caro Mezzetin* , que j'ai de joye de te revoir ! On t'a donc rendu ta premiere forme d'animal ?

MEZZETIN *contrefaisant le chat.*
Magnao, fu, fu.

ARLEQUIN.

Fi !

MEZZETIN.

C'est un petit reste de l'état où j'étois tout à l'heure ; voilà qui est passé presentement.

ARLEQUIN.

E bien credo che siete ben contento de non esser più animal , & esser devenu homme.

MEZZETIN.

Non è gia un grand bonheur non d'esser huomo , tutto al contrario voria ancor esser bestia.

ARLEQUIN.

Comment , coquin , est-il rien de plus malheureux que de perdre la raison ?

MEZZETIN.

La rasion non serve ben souvente qu'à rendre gli huomini malheureux ; & les bêtes qui

Mm iv

en ont une à leur mode , sont toujours contentes.

ARLEQUIN.

Voilà un chat bien moral.

MEZZETIN.

Gli animali per loro istinto natural non son portadi che à le cose che li fan piacer. Ah , ciell
pourquoi ne suis je encore chat !

ARLEQUIN.

Ouais , ce maraut-là me donneroit quasi envie de devenir animal. Ce que tu as de raison ne vaut pas la peine de tant t'affliger ; tu es encore assez bête , mon ami , ne te fâches point.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN,
MEZZETIN.

COLOMBINE.

Courage , Arlequin , nos affaires vont bien : allons gai , gai , de la joie , ris donc , ah , ah , ah , ris donc , te dis-je , ah , ah , ah. *Elle rit.*

ARLEQUIN.

Ah , ah , ah Cela est fort drôle , oui , ah , ah. *Il rit.*

MEZZETIN.

Cela est fort drôle , dis-tu ?

ARLEQUIN.

Affûrement , j'en creve de rire , ah , ah , ah.

MEZZETIN.

Puisque tu m'assures que cela est plaisant ,
je m'en vais rire aussi , ah , ah , ah
Il fait un rire forcé.

ARLEQUIN.

O ça , Colombine ; tu vois que nous n'a-
vons pas mal ri ; sachons un peu présente-
ment ce qui nous fait tant rire.

COLOMBINE.

Ah , ah , ah , ah , ah , ah *Tous trois rient ensemble.*

ARLEQUIN.

Sera-ce bien-tôt assez ? ah , ah Dis
un peu à cette heure ?

COLOMBINE.

C'est qu'on nous va marier ensemble , ah ,
ah. Comment , vous ne riez plus ?

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

C'est donc-là ce qui est si plaisant ? *Colom-
bine & Mezzetin rient ensemble.*

COLOMBINE.

Assurément. N'es-tu pas le plus heureux
homme du monde de m'épouser ? je t'en
assure au moins.

ARLEQUIN.

Vous faites fort bien de m'en assurer , car
cette affaire est de la nature de celles dont il
est permis de douter : mais comment cela
s'est-il fait sans que j'en aye oui parler , ni
que j'y aye jamais songé ?

MEZZETIN *rit.*

Bon , cela arrive tous les jours , ah , ah , ah.

Ecoutes , trop fortuné Arlequin ; c'est qu'Ulysse & Circé font un accommodement ensemble à l'heure qu'il est ; il a obtenu d'elle à force de prières , & par les sermens qu'il lui a faits qu'il l'aimoit de tout son cœur , qu'elle débestialisera ses compagnons ; & lui a promis de rester ici encore quelque temps , & de la revenir voir quand il auroit fait un tour en son pays , pour donner ordre à ses affaires : & afin de former une espece d'engagement entr'eux , il a été résolu que l'aimable Arlequin épouseroit incessamment la sage & discrete Colombine. Dès que j'ai entendu cela , je n'ai pas voulu voir le reste de leur accommodement , & je suis venue t'annoncer une si agréable nouvelle. *Mezzetin rit ; Arlequin paroît fort triste.*

C O L O M B I N E.

Qu'avez-vous ? est-ce que vous vous trouvez mal ?

A R L E Q U I N.

Ce n'est rien , c'est que je tâche de modérer l'excès du plaisir dont mon ame est remplie. On peut fort bien mourir du plaisir , afin que vous le sachiez.

C O L O M B I N E.

Ceux qui en meurent ont grand tort , à moins qu'ils n'ayent bien envie de mourir ; car je ne sache pas de mal contre lequel il y ait tant de remèdes sûrs & aisés à trouver.

ARLEQUIN.

-J'en trouverai chez-vous , apparemment. *Mezzetin rit toujours.*

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout , il a été aussi résolu que Mezzetin épouserait Marinette. *Mezzetin devient tout d'un coup fort triste.*

ARLEQUIN riant de tout son cœur.

Solacium miserorum est habere pares. Allons , Mezzetin , tu riais si bien tout à l'heure.

MEZZETIN.

Et oui , mais on ne peut pas toujours rire.

COLOMBINE.

Adieu , je m'en vais tout faire préparer pour nos deux mariages , m'entendez-vous bien ?

ARLEQUIN.

De reste. Diable qu'elle est empressée !

SCENE X.

MEZZETIN & ARLEQUIN.

Ils se regardent tristement quelque temps sans parler , & font des lazzi.

ARLEQUIN.

Mezzetin , as-tu jamais oui parler qu'on marie un homme , sans savoir s'il le trouve bon ou mauvais ?

MEZZETIN.

Est-ce que tu le pourrais trouver mauvais ?

Colombine est si jolie , il me semble que tu l'aimois.

A R L E Q U I N.

Ventrebleu, il y a bien des différentes manières d'aimer : il y a souvent telle personne qu'on aime bien , qu'on ne voudroit pas épouser.

M E Z Z E T I N.

Ouais , je croyois qu'on étoit bien aise d'épouser toutes celles qu'on aimoit ?

A R L E Q U I N.

Non pas, de par tous les diables, non pas ; demandes, demandes à la plupart des amans.

M E Z Z E T I N.

Il faut pourtant que tu fasses la chose de bonne grâce.

A R L E Q U I N.

Tu as raison , il faut la danser tout du long & du large ; & toi , comment la danseras-tu ?

M E Z Z E T I N.

De même , apparemment.

A R L E Q U I N.

Et Marinette , est-elle un peu à ton gré , l'aimes-tu ?

M E Z Z E T I N.

Non , mais par la raison que ceux qui aiment leurs femmes avant que de les épouser , les trouvent insupportables quelques temps après ; j'espère que la haïssant présentement , je pourrai l'aimer dans la suite.

ARLEQUIN.

Fort bien.

MEZZETIN.

Ah, mon cher camarade, que tu seras content quand tu auras dix ou douze petits Arlequins qui viendront autour de toi ! Mon papa à déjeuner, à dîner, à goûter, à souper, mon papa, dodo, dodo. *Mezzetin contre-fait l'enfant & caresse Arlequin.*

ARLEQUIN.

Paix, paix, petits marmots, vous m'é-tourdissez : allez trouver votre mere.

MEZZETIN.

Ah, mon cher papa !

ARLEQUIN.

Je vous donnerai le fouet.

MEZZETIN.

Baisez-moi, mon bon papa, papa mignon.

ARLEQUIN *bat Mezzetin.*

Quels petits coquins sont-ce-là donc, ils ne se tairont pas ?

MEZZETIN.

Veux-tu t'arrêter ?

ARLEQUIN.

Non, je veux moriginer mes enfans, moi.

S C E N E X I.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

V Oilà bien du bruit , sans savoir pour-
quoi ?

PASQUARIEL.

C'est à cause des noces d'Arlequin & de
Mezzetin.

PIERROT.

Ah , je ne m'étonne pas puisque ce sont
des noces : cela mene toujours du bruit avec
foi en les faisant , & après aussi bien souvent.

PASQUARIEL.

*Dicono che Ulysse a maritato Arlequin &
Mezzetin , perche sono suoi favoriti.*

PIERROT.

Ce n'est pas là une marque bien sûre qu'ils
soient favoris d'Ulysse , & il me semble qu'on
pourroit mettre en question avec assez de
raison , savoir , si c'est une récompense ou
une punition que ce que l'on leur fait faire.

PASQUARIEL.

*Ordinamente quando si marita si fa delle con-
ditioni , & Arlequin & Mezzetin son hanno
fatto niente.*

PIERROT.

Ils ont eu de l'esprit : car de faire des con-
ditions , ou de n'en pas faire avec sa femme

en l'épousant , je croi que cela est bien égal ,
& qu'elle en perd la mémoire peu de temps
après les nocés.

PASQUARIEL.

*Tu hai ragione, & malgré ses promesses la
moglie fa souvent suo marito . . . vous m'en-
tendez bien : di cento mariti non ve ne sono
quattro qui soient en droit de se moquer de
celui à qui cet accident arrive.*

PIERROT.

On ne peut rien dire ni penser de plus jus-
te. . . Mais voici la noce qui va commencer,
allons-y rire avec les autres.

*Ici le théâtre se change en un jardin magnifique.
Des violons & des hautbois environnent le char
d'Ulysse & de Circé , qui est au milieu du théâtre.*

*D'un côté Arlequin & Colombine sont dans un
char , qui représente un ménage.*

*De l'autre côté Mezzetin & Marinette sont
pareillement dans un char , qui représente toute
une batterie de cuisine. Ils sont environnés d'in-
strumens grotesques , poëlles & chaudrons.*

*On parodie la chaconne d'Armide , sur laquelle
les acteurs chantent ce qui suit.*

UN CHANTEUR.

Suivons Ulysse & chantons sa victoire,
Tout l'univers retentit de sa gloire.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse , &c.

LE CHANTEUR.

Circé nous offre ici mille plaisirs ,
Ce prince a su de farmer sa colere ,

Deux mots d'amour & cinq ou six soupîrs
Ont enchanté cette aimable forcierre.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

ARLEQUIN.

Sans ses attraits nous serions tous encor
Chiens, chats, hiboux, cochons, renards, panteres;
La beauté sert quelquefois plus que l'or,
Souvent par elle on fait bien des affaires.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

ARLEQUIN.

Que la douceur d'être pere est extrême,
Quand on en doit tout l'honneur à soi-même !

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

ARLEQUIN.

Loin de chez moi ces plumets, ces blondins,
Qui n'ont aucun respect pour l'hyménée,
Je crains ces gens effrontés & badins,
Sans leur secours je veux avoir lignée.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

MEZZETIN.

Cher Arlequin, crois moi ; c'est vainement
Qu'on fait garder une femme coquette,
Quand elle veut écouter un amant,
Malgré nos soins l'affaire est bien-tôt faite.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

*Tous ces couplets sont entremêlés de danses, où
l'on contrefait les danses de l'opera, & la comédie
finit.*

Fin du troisième Volume.

Airs

1

des deux Arlequins

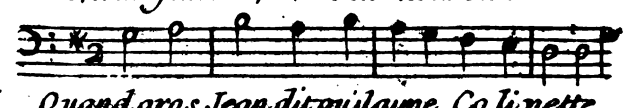
*L'amour est de tout age et la viellesse
même trouve dans ses douceurs a calmer son en-
nuy ; quand on est bien riche et qu'on aime ,
rien n'est impossible aujourdhuay ; quand on est bien
riche et qu'on aime rien n'est impossible aujourdhuay.*

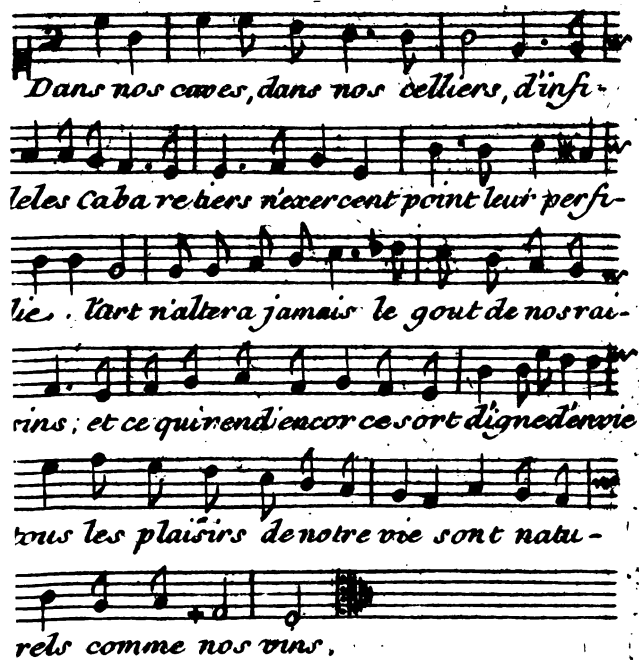
The musical score consists of six staves of music. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The melody is written in a simple, accessible style. The lyrics are written in a cursive script below the staves. The music ends with a double bar line and a repeat sign.

Phaeton

*Que dans ces villages nos jours sont serains : nos
Blex, nos ravisins y sont a l'abri des o-ra- -
Gherardi Tome III. A.*

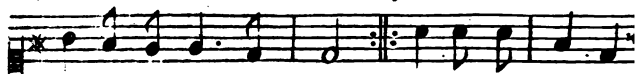
The musical score consists of two staves of music. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The melody is written in a simple, accessible style. The lyrics are written in a cursive script below the staves. The music ends with a double bar line and a repeat sign.



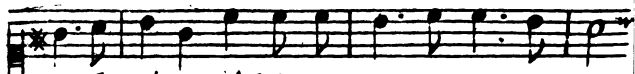




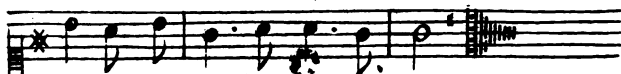
Dans nos jardins tout est aride evi -



tons le destin des choux, pour tenir notre



corps humide, vuidons les pots, ar ro sons nous.



vuidons les pots, arrosons nous ,

FIN de la Musique

du Tome III.^e



